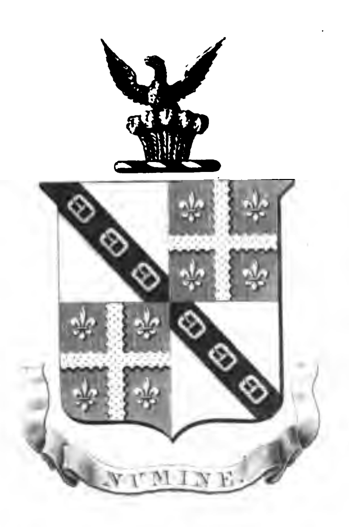

KC
15920
NEDL TRANSFER
HN 5ZUR 8
Digitized by Google



Richard Ashhurst Bow

HISTOIRE DES JUIFS,

ÉCRITE PAR

FLAVIUS JOSEPH

Sous le Titre de

ANTIQUITÉS JUDAIQUES,

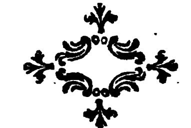
TRADUITE

Sur l'Original Grec, revu sur divers Manuscrits,

PAR MR. ARNAULT D'ANDILLY.

TOME TROISIEME.

NOUVELLE ÉDITION.

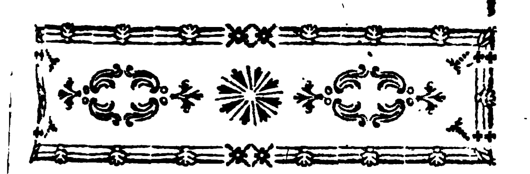


A PARIS,

Chez { CAILLEAU, Quay des Augustins.
CHARDON, rue Galande.
GISSEY, rue de la vieille Bouclerie.
BORDELET, rue Saint Jacques.
HENRY, rue Saint Jacques. }

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



HISTOIRE DES JUIFS.

LIVRE QUINZIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Antoine fait trancher la tête à Antigone, Roi des Juifs.

NOus avons vû dans le livre précédent, la prise de Jérusalem, par Sosius & par Herode, & la captivité d'Antigone. Je vais maintenant parler des suites. Quand Herode se vit maître de la Judée, il fit paroître beaucoup de reconnoissance pour ceux qui lui avoient témoigné de l'affection lorsqu'il n'étoit encore que particulier. Mais il ne se passoit point de jour qu'il ne fît mourir quelques-uns de ceux qui avoient suivi le parti d'Antigone. *Pollion* Pharisien, & Sameas *son disciple furent les seuls qu'il traita favorablement pour les recompenser de ce que durant le Siege, ils conseilloient qu'on

630.

* Il a dit auparavant dans l'article 596. que ce fut Sameas qui fit cette prédiction.

le reçut. Et ce Pollion étoit celui qui lorsqu'on vouloit le juger & le condamner, avoit prédit à Hircan & aux autres Juges, que si on le renvoyoit absous il les feroit tous mourir : ce que Dieu fit voir dans la suite du tems être véritable.

631. Hérode fit porter dans le palais royal tout ce qui se trouva de meubles plus précieux avec l'or & l'argent qu'il prit aux riches, & assembla ainsi une grande somme dont il fit présent à Antoine & à ceux qu'Antoine aimoit le mieux. Il fit mourir quarante-cinq des principaux du parti d'Antigone, & établit des gardes aux portes pour voir si lorsque l'on emportoit leurs corps ils étoient morts en effet. Il se faisoit apporter tout ce que l'on trouvoit d'or & d'argent : & ceux qui avoient suivi le parti d'Antigone ne voyoient point de fin à leurs maux. Tout leur bien ne pouvoit suffire pour contenter l'avarice de ce nouveau Roi dont les finances se trouvoient alors épuisées ; & il y avoit sujet d'appréhender la famine, parce que les terres étoient en friche, à cause que cette année se rencontroit être la septieme année en laquelle il ne nous est pas permis de labourer & de semer la terre.

Antoine vouloit garder Antigone, pour servir d'ornement à son triomphe : mais voyant que les Juifs le favorisoient & étoient prêts de se révolter à cause de la haine qu'ils portoient à Hérode, il jugea que le seul moyen de les tenir dans le devoir, étoit de le faire mourir: ainsi il lui fit trancher la tête dans Antioche, & Strabon de Capadoce en parle en ces termes : *Antoine fit trancher la tête dans Antioche à Antigone, Roi des Juifs, & fut le premier des Romains qui fit mourir un Roi de la sorte, parce qu'il crut qu'il n'y avoit point d'autre moyen de porter les Juifs à obéir à Hérode, qui avoit été établi Roi*

en sa place : car ils étoient si animés contre lui & si affectionnés à Antigone, que la violence des tourmens ne pouvoit même les obliger à donner à Hérode le nom de Roi. C'est ce qui porta Antoine à se servir d'un supplice si honteux à un Souverain pour obscurcir la mémoire de l'un, & adoucir l'aversion qu'on avoit pour l'autre.

Nous avons vû comme Barzapharnés & Pachorus, Généraux de l'armée des Parthes retinrent prisonniers Hircan, Grand Sacrificateur, & Phazaël frere d'Hérode, qui se donna lui-même la mort pour éviter la honte de la servitude. Il nous faut dire maintenant de quelle sorte Hircan fut mis en liberté, & vint trouver Hérode après qu'il eut été établi Roi.

CHAPITRE II.

Phraate, Roi des Parthes, permet à Hircan son prisonnier, de retourner en Judée. Hérode qui vouloit s'assurer de lui, y contribue, & donne la grande sacrificature à un homme de nulle considération. Alexandra, belle-mere d'Hérode, & mere d'Aristobule, s'adresse à Cléopatre, pour obtenir cette charge pour son fils par le moyen d'Antoine. Hérode le découvre, donne la charge à Aristobule & feint de se reconcilier avec Alexandra.

HIrcan ayant été mené à PHRAATE, Roi des Parthes, ce Prince le traita bien à cause de la noblesse de sa race, lui ôta ses chaînes, & lui permit de demeurer dans Babylone, où il y avoit fort grand nombre de Juifs. Non-seulement ceux qui s'étoient établis dans cette puis-

fante ville l'honoroient comme leur Souverain Sacrificateur & leur Roi ; mais tous les autres Juifs, qui habitoient au-delà de l'Eufrate, le reveroient de la même forte, & il se trouvoit heureux dans son malheur. Quand il fut qu'Hérode étoit monté fur le thrône, il conçut de plus grandes espérances, tant parce que naturellement il aimoit ses proches & ses alliés, qu'à cause qu'il se persuadoit que lui ayant sauvé la vie lorsqu'il étoit prêt d'être condamné, il n'y avoit rien qu'il ne dût se promettre de sa reconnoissance. Ainsi il desira avec ardeur de l'aller trouver, & en parla à ceux à qui il se confioit davantage. « Ils lui conseillerent de » meurer, & lui représenterent pour l'y porter, » que tous ceux de leur nation qui étoient en » ce pays, lui rendoient tous les honneurs qu'ils » pouvoient rendre à leur Grand-Sacrificateur, » & à leur Roi : qu'il ne pouvoit espérer la mê- » me chose dans la Judée, à cause de la ma- » niere si outrageuse dont Antigone l'avoit trai- » té en son corps : & que comme le change- » ment de fortune change les sentimens des » hommes, & qu'on ne voit gueres que les Rois » se souviennent des faveurs qu'ils ont reçues » lorsqu'ils n'étoient que particuliers, il ne » devoit pas se tant promettre de l'affection » d'Hérode. Ces avis quoique si sages ne firent point d'impression sur l'esprit d'Hircan, tant il étoit pressé du desir de s'en retourner. Hérode lui écrivit aussi pour le prier de conjurer le Roi & les Juifs de ne lui point envier le contentement de partager avec lui le pouvoir que lui donne la royauté, puisque le temps étoit venu de reconnoître les obligations qu'il lui avoit de l'avoir élevé, & de lui avoir sauvé la vie. Ce Prince si artificieux ne se contenta pas de lui

écrire en ces termes, il envoya *Samaralla*, Ambaſſadeur vers Phraate avec de grands préſens pour obtenir de lui la liberté de ſon bienfaiteur, & de lui donner moyen de s'acquitter de tant de graces qu'il en avoit reçues. Mais tous ces témoignages d'amitié n'étoient que diſſimulation & que feinte. Ce qu'il y avoit de véritable étoit, que ſachant qu'il avoit uſurpé la couronne il appréhendoit les changemens, & deſiroit avec ardeur d'avoir Hircan en ſa puiſſance, & même de le faire mourir s'il le jugëoit à propos pour ſa ſûreté, comme la ſuite le fit voir.

Hircan fut donc mis en liberté par le Roi des Parthes : & les Juifs qui étoient en Babylone, fournirent l'argent néceſſaire pour ſon voyage. Hérode le traita avec tant d'horreur qu'il lui donnoit toujours le premier rang dans les aſſemblées & dans les feſtins, le nommoit ſon pere, & n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit lui ôter le ſoupçon de la trahiſon qu'il lui vouloit faire, parce qu'il déſiroit à quelque prix que ce fut, s'aſſurer la couronne & affermir ſa nouvelle autorité : ce qui cauſa des diviſions domeſtiques qui exciterent un grand trouble par l'occaſion que je vai dire. La crainte qu'avoit Hérode qu'une perſonne de grande naiſſance fut établie dans la ſouveraine ſacrificature, le porta à faire venir de Babylone un Sacrificateur, nommé ANANEL, qui étoit d'une famille des plus obſcures, & il lui donna cette charge. Alexandra fille d'Hircan & veuve d'Alexandre, fils du Roi Ariſtobule, de qui elle avoit un fils nommé ARISTOBULE, comme ſon ayeul ; & une fille nommée Mariamne, femme d'Hérode, fut touchée d'une très-ſenſible douleur du tort que l'on faiſoit à ſon fils de préférer ainſi à lui un homme de nulle conſidération pour l'honorer 632.

d'une si éminente dignité. Elle écrivit à Cléopatre par un Musicien, pour la prier de demander à Antoine cette charge pour son fils : & cette Reine lui rendit volontiers cet office : mais elle ne peut rien obtenir. En ce même-temps *Gellius* qui étoit fort ami d'Antoine, étant venus en Judée pour quelques affaires, il admira la beauté si extraordinaire d'Aristobule & de Mariamne, & le bonheur d'Alexandra, d'avoir mis au monde de tels enfans. Il lui conseilla d'envoyer leurs portraits à Antoine, ne doutant point qu'après les avoir vus, il ne fît tout ce qu'elle désireroit. Elle le crut ; & Gellius à son retour auprès de lui exagera encore leur beauté, lui dit qu'ils ressembloient plutôt à des divinités qu'à des créatures mortelles, & n'oublia rien pour tâcher de lui donner de l'amour pour Mariamne. Mais Antoine jugea qu'il ne lui seroit pas honnête d'obliger un Roi son ami, à lui envoyer sa femme, & craignant d'un autre côté de donner de la jalousie à Cléopatre. Ainsi il se contenta d'écrire à Hérode qu'il le prioit de lui envoyer Aristobule sous quelque honnête prétexte, & ajouta, pourvu que cela ne lui fît point de peine. Hérode crut qu'il n'y avoit point d'apparence d'envoyer une personne de la naissance, de la beauté & de l'âge d'Aristobule, qui n'avoit alors que seize ans, à un homme élevé dans une aussi grande autorité qu'étoit Antoine, & qui étant le plus voluptueux de tous les Romains ne se cachoit point de ses voluptés par la confiance qu'il avoit en son pouvoir. Ainsi il lui répondit, qu'Aristobule ne pourroit sortir de la Judée sans y causer la guerre, par l'espérance que les Juifs concevroient de trouver de l'avantage dans la nouveauté & le changement de Roi.

633. Après qu'Hérode se fut excusé vers Antoine, il

jugea à propos de ne pas désobliger entiérement Aristobule & Alexandra, & de ne pas mécontenter Mariamne qui le pressoit sans cesse de donner la grande sacrificature à son pere. Il crut aussi qu'il lui étoit avantageux d'ôter à Aristobule toute occasion de sortir du pays sous prétexte de faire un voyage; & ayant assemblé ensuite ses amis les plus particuliers, il leur fit de grandes plaintes d'Alexandra, « disant qu'elle » travailloit secrétement à lui ôter la couronne, » & à faire par le moyen de Cléopatre qu'Antoi- » ne la donnât à son fils: en quoi elle étoit d'au- » tant plus coupable qu'elle ne pouvoit réussir » dans ce dessein sans faire descendre sa fille de » dessus le trône, & ravir à son gendre un hon- » neur qu'il avoit acquis par tant de travaux & » de périls: Qu'il vouloit néanmoins oublier le » tort qu'elle avoit, & témoigner par des effets » son affection pour elle, & pour les siens; en » donnant dès-à-présent à son fils, la grande sa- » crificature qu'Ananel avoit exercée jusques a- » lors à cause de la jeunesse d'Aristobule. Ces paroles qu'Hérode avoit préméditées pour tromper ces Princesses & ses amis, toucherent de telle sorte Alexandra, tant par la joie d'obtenir ce qu'elle souhaitoit si ardemment, que par l'appréhension de voir qu'Hérode avoit découvert ses desseins, que toute fondante en larmes elle lui avoua « qu'il n'y avoit rien qu'elle » n'eût tenté touchant la grande sacrificature, » dans la créance qu'il étoit honteux à son fils, » d'en avoir honoré un autre: mais que pour ce » qui regardoit le royaume, elle n'avoit pas seule- » ment eu la moindre pensée d'y prétendre pour » lui: & que quand on le lui offriroit pour le lui » donner elle ne l'accepteroit pas: Que ce lui » étoit assez d'honneur de voir sa fille régner

» avec lui, & sa famille n'avoit rien à craindre.
» Qu'ainsi se trouvant vaincue par ses bienfaits
» elle recevoit avec toutes sortes de reconnois-
» sance, l'honneur qu'il faisoit à son fils : qu'il
» pouvoit s'assurer qu'il seroit très-soumis, &
» qu'elle le prioit de lui pardonner ce que les
» sentimens que lui donnoit sa naissance & le
» tort qu'elle croyoit que l'on faisoit à Aristobu-
» le, l'avoit porté à entreprendre. Ensuite de ce discours il se toucherent dans la main pour témoigner que leur reconciliation étoit véritable : & il n'y eut personne qui ne crût qu'il ne restoit plus entre eux aucun sujet de défiance.

CHAPITRE III.

Hérode ôte la charge de Grand-Sacrificateur à Ananel, & la donne à Aristobule. Fait arrêter Alexandra & Aristobule lorsqu'ils se vouloient sauver pour aller trouver Cléopatre. Feint de se reconcilier avec eux. Fait noyer ensuite Aristobule, lui fait faire de superbes funerailles.

634. AUssi-tôt après le Roi Hérode ôta la grande sacrificature à Ananel, qui bien qu'il fut de la race des Sacrificateurs passoit pour étranger, à cause qu'il étoit de ces Juifs qui demeuroient en grand nombre au-delà de l'Eufratè. Hérode ne l'avoit honoré de cette dignité aussi-tôt qu'il fut venu à la couronne, que parcequ'il étoit son ancien ami: & il ne la lui ôta qu'à cause qu'il le jugea nécessaire pour appaiser le trouble de sa famille : car cette charge ne se donnant pas seulement pour un tems, mais pour toujours, il ne le pouvoit faire avec justice. Antiochus-Epiphane

fut le premier qui viola cette loi, lorsqu'il déposa Jesus pour mettre Onias son frere, en sa place: Aristobule fut le second quand il l'ôta à Hircan son frere, pour la prendre pour lui même. Et Hérode fut le troisieme lorsqu'il la donna à Aristobule du vivant même d'Ananel, pour mettre la paix dans sa maison.

Mais cette reconciliation ne l'empêcha pas de continuer dans ses défiances. Il crut qu'après ce qu'avoit fait Alexandra, elle ne manqueroit pas de remuer si elle en trouvoit l'occasion. Ainsi il lui défendit de sortir du palais; de se mêler de quoi que ce fut, & la faisoit même observer avec tant de soin qu'elle ne pouvoit rien faire qu'on ne le lui rapportât. Comme elle étoit pleine de l'orgueil qui est naturel aux femmes, elle portoit avec tant d'impatience de se voir si indignement traitée, qu'il n'y avoit rien qu'elle n'eût mieux aimé souffrir que de perdre ainsi sa liberté, & sous prétexte d'honneur, passer sa vie dans une véritable servitude & dans une crainte continuelle. Ainsi elle se résolut d'écrire à la Reine Cléopatre pour la prier d'avoir compassion de son malheur, & de la vouloir assister. Cette Princesse lui manda de tâcher à se sauver avec son fils, & de s'en venir en Egypte. Alexandra approuva fort ce conseil, & commanda pour l'exécuter à deux de ses serviteurs les plus confidens de faire faire deux coffres en forme de bierres, dans l'un desquels on l'enfermeroit, & son fils dans l'autre, pour les emporter la nuit dans un vaisseau qui étoit tout préparé pour passer en Egypte. *Esope*, l'un de ces serviteurs en parla à *Sabion* qu'il croyoit savoir l'affaire, parce qu'il passoit pour être fort des amis de sa maîtresse, grand ennemi d'Hérode, & qu'il avoit même été soupçonné

d'être l'un des complices de l'empoisonnement d'Antipater. Cet homme ravi de trouver une occasion si favorable pour gagner l'affection d'Hérode, lui découvrit le dessein d'Alexandra. Et ce Prince qui n'étoit pas moins adroit que vindicatif la laissa se mettre en devoir de l'exécuter, sans la faire arrêter avec son fils que lorsqu'on les emportoit dans ces coffres faits en forme de bierres. Comme il n'osoit faire de mal à Alexandra de peur que Cléopatre ne s'en ressentit, il fit semblant de lui pardonner, & affecta de paroître clément envers la mere & le fils par une grandeur de courage : mais il résolut dans son cœur de perdre Aristobule à quelque prix que ce fût, & de différer seulement quelque temps pour mieux cacher son dessein. La fête des Tabernacles, qui est une de celles que nous célébrons avec plus de solemnité étant venue, il voulut la passer en des festins avec le Peuple : & il arriva dans cette occasion une chose qui augmenta de telle sorte sa jalousie pour Aristobule, qu'il ne put gagner sur lui d'attendre davantage à exécuter sa résolution. Voici de quelle sorte cela se passa.

636. Quand ce Prince qui n'avoit alors que dix-sept ans monta à l'autel revêtu des ornemens de Grand-Sacrificateur pour offrir des sacrifices à Dieu avec les cérémonies ordonnées par la loi, sa beauté si extraordinaire, & la grandeur de sa taille qui surpassoit de beaucoup son âge, fit éclater de telle sorte en sa personne la majesté de ceux de sa race, qu'il attira sur lui les yeux & l'affection de toute cette grande multitude de peuple. Cet objet renouvella dans leur esprit le souvenir des grandes actions d'Aristobule son ayeul. Ils ne purent cacher leur joie : mais leurs acclamations & leurs vœux pour ce

jeune Prince la témoignerent avec plus de liberté qu'ils n'en devoient prendre sous un Roi aussi jaloux de son autorité qu'étoit Hérode. Cette connoissance qu'ils donnerent de leur inclination pour la maison d'Aristobule, & de leur ressentiment des obligations qu'ils lui avoient, l'irrita si fort, qu'il ne put se résoudre de différer davantage à exécuter ce qu'il avoit dans l'esprit. Ainsi la fête étant passée il alla à un festin qu'Alexandra lui fit à Jéricho, ou comme pour obliger Aristobule, il témoigna de prendre plaisir à ses divertissemens avec ceux de son âge. Il l'attira sous ce prétexte, en un lieu propre pour son dessein. Car comme la chaleur y étoit très-grande, ces jeunes gens furent bien-tôt las de se jouer, & allerent pour se reposer & prendre le frais durant l'ardeur du midi, auprès de quelques viviers où ils s'amusoient à regarder quelques-uns de leurs compagnons & de leurs serviteurs qui se baignoient. Hérode excita Aristobule à se baigner aussi avec eux : & alors ceux qu'il avoit attiré pour ce sujet, se plongerent & firent plonger Aristobule, comme par maniere de jeu ; mais ils ne le quitterent point jusques à ce qu'il fut noyé. Telle fut la fin déplorable d'Aristobule, qui n'étoit âgé que de dix-huit ans, & n'avoit exercé qu'un an la grande sacrificature. Hérode la rendit aussi-tôt après à Ananel.

Qui pourroit exprimer la douleur de la mere & de la sœur de cet infortuné Prince ? Elles fondoient en pleurs sur son corps, & étoient inconsolables : Le bruit qui s'en répandit aussi-tôt dans Jérusalem, combla toute la ville de deuil, & il n'y avoit point de maison ni de famille qui ne considérât cette perte publique, comme la sienne particuliere. Mais nulle autre douleur

n'égaloit celle d'Alexandra, & la connoissance qu'elle avoit de la trahison qui lui avoit si cruellement ravi son fils, l'augmentoit encore. Elle étoit néanmoins contrainte de dissimuler par l'appréhension d'un plus grand mal. Il lui vint souvent en l'esprit de se tuer elle-même : mais elle se retint par l'espérance que survivant à son fils, sans témoigner rien savoir de la cause de sa mort, elle trouveroit peut-être quelque occasion de la venger. Quant à Hérode, il n'y avoit point de soin qu'il ne prit pour persuader à tout le monde qu'il n'y avoit nulle part : & ce n'étoit pas seulement par des paroles qu'il tâchoit de faire connoître sa douleur, il y ajoutoit des larmes, & des larmes qui paroissoient si naturelles qu'elles pouvoient passer pour veritables. Peut être aussi, qu'encore qu'il crût que sa sûreté dépendoit de cette mort, il ne pouvoit n'être point touché de compassion de voir un Prince d'une si rare beauté avoit ainsi été enlevé du monde dans la fleur de sa jeunesse. Mais quoiqu'il en soit, il travailloit de tout son pouvoir à faire croire qu'il n'étoit point coupable de ce crime, Il n'épargna aucune dépense pour faire faire de superbes funerailles à Aristobule : & si la douleur de cette Princesse eût pu être adoucie par des démonstrations extérieures d'affection, elle auroit dû l'être par la quantité de précieux parfums qu'il fit brûler sur son tombeau, & par les ornemens dont il l'enrichit, avec une magnificence toute royale.



CHAPITRE IV.

Hérode est obligé d'aller trouver Antoine pour se justifier de la mort d'Aristobule; & il le gagne par des présens. Il avoit avant que de partir ordonné à Joseph, son beau-frere, que si Antoine le condamnoit à perdre la vie, il fît mourir Mariamne. Joseph le dit imprudemment à cette Princesse, & Hérode le fait mourir par la jalousie qu'il eut de lui & d'elle. Avarice insatiable & ambition démesurée de Cléopatre.

LA perte d'un fils si admirable avoit fait une 637.
si profonde plaie dans le cœur d'Alexandra, que rien n'étoit capable de la consoler. Sa douleur se renouvelloit tous les jours avec de si vifs sentimens qu'ils l'animoient sans cesse à en faire la vengeance : & elle écrivit à Cléopatre, de quelle sorte Hérode lui avoit ravi son fils par une si détestable trahison. Cette Reine, qui étoit déja fort portée à l'assister, eut tant de compassion de son infortune, qu'il n'y eut rien qu'elle ne fît auprès d'Antoine pour lui persuader de venger une mort si déplorable. » Elle lui représenta que c'étoit une chose horrible, & où il alloit de son honneur, qu'Hérode après avoir été par son moyen mis en possession d'un Royaume, où il n'avoit point de droit, il eût par une si étrange inhumanité répandu le sang de celui qui en étoit le successeur légitime. Antoine fut touché de ce discours ; & comme il ne pouvoit approuver une si noire action en cas qu'elle se trouvât véritable, il se rendit à Laodicée, & manda à Hérode, de le venir trouver

pour ſe juſtifier du crime dont on l'accuſoit. Hérode, qui ſe ſentoit coupable & redoutoit la haine de Cléopatre, qu'il ſavoit animer ſans ceſſe Antoine contre lui, appréhendoit extrêmement ce voyage : mais la néceſſité d'obéir le contraignit de s'y réſoudre. Il laiſſa le ſoin du Gouvernement du Royaume à JOSEPH, ſon beau-frere ; & lui ordonna en ſecret que ſi Antoine le condamnoit il tuât auſſi-tôt la Reine Mariamne ſa femme : car il l'aimoit avec tant de paſſion qu'il ne pouvoit ſouffrir que même après ſa mort elle tombât en la puiſſance d'un autre, & il l'a conſidéroit comme la cauſe de ſon malheur, parce que la réputation de ſon extraordinaire beauté avoit depuis long-temps donné de l'amour pour elle à Antoine. Après avoir laiſſé ces ordres il ſe mit en chemin avec peu d'eſpérance d'un bon ſuccès.

La ſuite fait voir que Joſeph étoit beau-frere d'Hérode & non pas ſon oncle, comme le texte Grec le porte.

638. Comme en l'abſence d'Hérode, Joſeph alloit très-ſouvent voir Mariamne, tant pour lui rendre l'honneur qui lui étoit dû, que pour lui parler des affaires du Royaume, il l'entretenoit continuellement de l'extrême amour que le Roi ſon mari avoit pour elle : & lorſqu'il vit qu'au lieu de témoigner de le croire elle s'en mocquoit, & Alexandra ſa mere encore plus qu'elle, un imprudent deſir de leur faire changer de ſentiment, le porta à leur dire l'ordre qu'il lui avoit donné, & qui faiſoit voir qu'il ne pouvoit ſouffrir que la mort le ſeparât d'elle. Ce diſcours au lieu de perſuader ces Princeſſes de l'affection d'Hérode, leur donna de l'horreur d'une ſi tyrannique inhumanité qui le rendoit cruel même après ſa mort envers la perſonne du monde qu'il aimoit le plus.

639 Cependant les ennemis de ce Prince firent courir le bruit qu'Antigone l'avoit fait mourir

après lui avoir fait souffrir divers tourmens. Toute la ville de Jérusalem fut troublée, mais principalement le palais, & dans le palais, les Princesses. Alexandra exhorta Joseph de sortir avec elle & avec Mariamne, pour s'aller mettre sous la protection des Aigles Romaines de la légion commandée par *Julius*, qui étoit campée hors la ville, afin d'y être en sûreté s'il arrivoit quelque tumulte; comme aussi parce qu'elle ne doutoit point que lorsqu'Antoine verroit Mariamne elle obtiendroit de lui tout ce qu'elle désireroit, & même de la rétablir dans le royaume & dans tous les autres honneurs & les autres avantages que sa naissance lui pouvoient faire espérer. Lorsqu'elle étoit dans ces pensées on reçut des lettres d'Hérode, toutes contraires à ce bruit qui avoit couru. Elles portoient qu'aussi-tôt qu'il étoit arrivé auprès d'Antoine, il avoit adouci son esprit par des présens, & se l'étoit rendu si favorable dans les entretiens qu'il avoit eus avec lui, qu'il n'avoit plus sujet de craindre les mauvais offices de Cléopatre, parce qu'Antoine étoit persuadé qu'un Roi n'est obligé de rendre compte à personne de ses actions touchant la conduite de son Etat, puisque ce ne seroit pas être Roi, que de ne pouvoir agir avec l'autorité que cette qualité donne; & qu'il importoit même à Cléopatre de ne se mettre point en peine de la maniere dont les autres Rois se gouvernent. Ces lettres ajoutoient qu'il n'y avoit point d'honneur qu'il ne reçut d'Antoine; qu'il le faisoit assister à ses conseils, & l'appelloit tous les jours dans ses festins, quoique Cléopatre fît tous ses efforts pour tâcher de le perdre par le desir qu'elle avoit de devenir Reine de Judée. Mais que la justice d'Antoine,

étoit à l'épreuve des artifices & des calomnies de cette Princesse ; qu'ainsi il reviendroit bientôt plus affermi que jamais dans son Royaume, & dans l'affection d'Antoine, sans qu'il pût rester à Cléopatre, aucune espérance de lui nuire, parce qu'Antoine lui avoit donné la basse Syrie, à condition de se désister des prétentions qu'elle avoit sur la Judée.

640. Ces lettres firent changer à Alexandra & à Mariamne, le dessein de se mettre sous la protection des Romains : mais il ne put être si secret qu'Hérode n'en eût connoissance. Salomé, sa sœur & sa mere l'en informerent lorsqu'il fut revenu à Jérusalem, après qu'Antoine fut parti pour marcher contre les Parthes. Salomé passa encore plus avant ; car pour se venger de ce que Mariamne, qui avoit le cœur exttêmement grand, lui avoit reproché dans une contestation arrivée entre elles, la bassesse de sa naissance, elle accusa Joseph, son propre mari, d'avoir vêcu trop familierement avec cette Princesse. Hérode qui avoit toujours très-ardemment aimé Mariamne, sentit alors jusques où peuvent aller les mouvemens de la jalousie. Il se retint néanmoins quoiqu'avec peine, pour ne pas donner sujet de croire que sa passion lui fît perdre le jugement. Il demanda en particulier à Mariamne, quel commerce elle avoit donc eu avec Joseph. Elle lui répondit & lui protesta avec tous les sermens dont une personne qui se sent très-innocente peut se servir pour sa justification, qu'elle n'en avoit eu aucun dont il put avoir le moindre sujet de se plaindre. Hérode vaincu par l'amour qu'il avoit pour elle, sentit non-seulement calmer son esprit, mais lui demanda pardon d'avoir trop legerement ajouté foi aux rapports qu'on lui

avoit faits, témoigna le gré qu'il lui savoit de lui avoir été fidele, & n'oublia rien de tout ce qu'il lui put dire pour lui faire connoître avec quelle passion il l'aimoit. Tant de témoignages de tendresses firent, comme il arrive en de semblables rencontres, que tous deux se mirent à pleurer & s'embrasserent. Mais sur ce qu'Hérode s'efforçoit de plus en plus d'assurer Mariamne de son extrême affection, elle ne put s'empêcher de lui répondre : » Est-ce donc une grande » marque d'amitié que d'avoir commandé de me » faire mourir en cas qu'Antoine vous ôtât la » vie, quoique je ne vous eusse donné nul su- » jet d'être mal satisfait de moi ? Ces paroles furent comme un coup de poignard qui perça le cœur d'Hérode. Il quitta Mariamne qu'il tenoit embrassée, s'arracha les cheveux, & s'écria qu'il ne pouvoit plus douter de son crime, puisqu'il étoit impossible que Joseph lui eût découvert un secret de cette importance si elle ne se fût abandonnée à lui pour le recompenser de sa trahison : & il étoit tellement transporté de colere, qu'il l'auroit tuée à l'heure même, si la violence de son amour n'eût combattu sa jalousie. Quant à Joseph, il envoya aussi-tôt le tuer, sans vouloir seulement le voir ni l'entendre, & fit mettre Alexandra en prison, comme étant la cause de tout le mal.

Cependant tout étoit en trouble dans la Syrie 641. par l'insatiable avarice de Cléopatre, qui abusant du pouvoir qu'elle avoit sur l'esprit d'Antoine, l'animoit sans cesse contre les Grands du pays pour le porter à leur ôter leurs seigneuries, & les lui donner. Son ardeur pour le bien étoit si grande, qu'il n'y avoit rien qu'elle ne crût être permis pour en acquérir ; & son ambition étoit si

mesurée, qu'elle fit empoisonner son frere, âgé de quinze ans, à qui le royaume appartenoit, & obtint d'Antoine de faire tuer *Arsinoé* sa sœur, lorsqu'elle étoit en priere à Ephese dans le temple de Diane : Elle ne craignoit point de violer la sainteté des temples, des sépulchres & des asyles lorsqu'elle espéroit d'en pouvoir tirer de l'argent : Elle ne faisoit nul scrupule de commettre des sacrileges quand ils lui étoient utiles : Elle ne mettoit point de différence entre les choses saintes & les profanes où il s'agissoit de son intérêt : Elle ne faisoit aucune difficulté de fouler aux pieds la justice, pourvu qu'elle en reçut de l'avantage : & tous les trésors de la terre auroient à peine pu suffire pour satisfaire cette somptueuse & voluptueuse Princesse. Il ne faut donc pas s'étonner si elle pressoit continuellement Antoine de dépouiller les autres pour l'enrichir : & elle ne fut pas plutôt entrée avec lui dans la Syrie, qu'elle songea de quelle sorte elle pourroit se l'approprier. Elle fit tuer *Lisanias*, fils de Ptolemée, disant qu'il favorisoit les Parthes; & elle pressoit Antoine d'ôter l'Arabie & la Judée à leurs Rois pour les lui donner. Mais quoique sa passion pour elle fût si violente qu'il sembloit qu'elle l'eût ensorcelé, il ne pût se résoudre à commettre une injustice si manifeste, qu'elle auroit fait voir à tout le monde que même dans les choses les plus importantes il étoit esclave d'une femme. Ainsi pour ne la point fâcher en lui refusant tout ce qu'elle demandoit, & ne pas passer pour très-injuste à la vue de tout le monde s'il le lui accordoit, il lui donna ce qu'on avoit retranché de ces deux provinces, & de plus toutes les villes assisses depuis le fleuve d'Eleuthere jusques à l'Egypte, excepté Tyr & Sydon, qu'il sçavoit avoir toujours été libres,

puisqu'il n'y eût point d'efforts qu'elle ne fit pour tâcher de les obtenir.

CHAPITRE V.

Cléopatre va en Judée & fait inutilement tout ce qu'elle peut pour donner de l'amour à Hérode. Antoine, après avoir conquis l'Armenie, fait de grands présens à cette Princesse.

CLéopatre, aprés avoir accompagné Antoine 641.
jusques à l'Eufrate lorsqu'il marchoit avec son armée en Armenie, vint à Apamée & à Damas, & desira de voir la Judée. Hérode la reçut avec grand honneur, & traita avec elle du revenu de cette partie de l'Arabie qu'Antoine lui avoit donné, & du territoire de Jéricho, qui est le seul lieu où croît le baume qui passe pour le plus excellent de tous les parfums, & où l'on voit en abondance les plus beaux palmiers du monde. Ensuite de divers entretiens qu'Hérode eut avec cette Princesse, elle fit tout ce qu'elle put pour lui donner de l'amour : & comme elle étoit très-impudique, elle en avoit peut-être pour lui : mais ce qui est plus vraisemblable, c'est que son dessein étoit de se servir de ce moyen pour trouver une occasion de le perdre. Quoi qu'il en soit, elle témoignoit d'avoir une grande passion pour ce Prince. Hérode au contraire qui l'avoit depuis long-temps en aversion, à cause qu'elle prenoit plaisir de faire du mal à tout le monde, fut non-seulement insensible à ses caresses, mais eut horreur de son effronterie, & consulta avec ses amis s'il ne la feroit point mourir pour garantir tant de gens des maux

qu'elle leur faisoit, & de ceux qu'elle leur pourroit encore faire. Il leur representa aussi » que » ce seroit même obliger Antoine, puisque si » la fortune cessoit de lui être favorable, au lieu » de recevoir d'elle de l'assistance, il ne pouvoit » en attendre que de l'infidélité ; & son inclination alloit à délivrer le monde de cette ennemie déclarée de la vertu & de la justice. » Mais ses amis se trouverent d'un contraire » sentiment. Ils lui dirent qu'il n'y avoit point » d'apparance qu'un Prince aussi habile que lui » se jettât dans un péril si manifeste : Qu'ils le » conjuroient de ne point agir avec précipitation; » Qu'il étoit impossible qu'Antoine ne découvrît » ce qui se seroit passé, & que quelque avantage qu'il crût en tirer, sa colere de voir qu'on » eût osé lui ravir de la sorte cette Princesse, » augmenteroit encore son amour pour elle : » Qu'il n'écouteroit rien de ce qu'on pourroit » alleguer pour justifier un tel attentat fait à la » personne de la plus puissante Reine de son » temps, parce que quand même sa mort » lui seroit utile, on ne sçauroit desavouer qu'il » n'eût reçu par-là un très-grand outrage. » Qu'ainsi comme il étoit évident qu'il ne pouvoit rien entreprendre contre Cléopatre sans » s'engager & toute sa race dans de très-grands » maux, ils estimoient que le conseil qu'il devoit prendre en refusant de répondre à son » amour, étoit de faire en tout le reste ce qu'il » pourroit pour la contenter. Hérode se laissa persuader à leurs raisons, appaisa Cléopatre par de grands présens, & la conduisit jusques en Egypte.

Après qu'Antoine eut conquis l'Armenie, il envoya prisonniers en Egypte ARTABASE, fils de Tygrane avec les Princes ses fils ; & en fit un pré-

sent à Cléopatre avec ce qu'il avoit gagné de plus précieux dans son Royaume. ARTAXERCES, fils aîné d'Artabase, qui s'en étoit fui sur le bruit de cette guerre, regna en la place de son pere. Mais Archelaüs & l'Empereur Néron, le chasserent de son Royaume, & mirent en sa place le plus jeune de ses freres nommé TYGRANE.

Quant aux tributs des pays qu'Antoine avoit donnés à Cléopatre, Herode les payoit exactement à cette Princesse, parce qu'il n'ignoroit pas combien il lui importoit de ne lui point donner sujet de le haïr : & depuis que l'exaction de ces tributs commença d'appartenir à Hérode, les Arabes lui payerent durant quelque temps deux cens talens par an : mais ils ne continuerent pas, & à peine lui en payoient-ils une partie.

CHAPITRE VI.

Hérode veut aller secourir Antoine contre Auguste. Mais Antoine l'oblige à continuer son dessein de faire la guerre aux Arabes. Ainsi il entre dans leur pays, leur donne bataille, la gagne, & en perd une seconde qu'il croyoit avoir gagnée.

HÉrode, dont le courage ne pouvoit souffrir cette injustice & ce mépris des Arabes, se préparoit à entrer en armes dans leurs pays, lorsqu'une grande guerre civile s'émeut entre les Romains, pour savoir à qui d'Auguste ou d'Antoine demeureroit l'Empire du monde, ce que la bataille d'Actium, donnée en la cent quatre-vingt-septieme olympiade décida en faveur d'Auguste. Or comme ce Roi des Juifs étoit très-obligé à Antoine, & que la paisible jouissance 643.

durant un long-temps d'un pays si abondant en pâturages & en bétail, entre plusieurs autres grands revenus, l'avoit rendu extrêmement riche, il prépara de grandes forces pour les mener à son secours. Mais il lui manda qu'il n'en avoit pas besoin ; & qu'ayant appris par lui & par la Reine Cléopatre, la perfidie des Arabes, il aimoit mieux qu'il marchât contr'eux. Cléopatre, qui étoit bien-aise que les Juifs & les Arabes en vinssent aux armes & s'affoiblissent ainsi les uns les autres, fut cause de cette réponse d'Antoine, qui obligea Hérode, de changer de résolution. Il entra ensuite dans l'Arabie, avec une puissante armée, & s'avança vers Diospolis. Les Arabes vinrent à sa rencontre. La bataille se donna : elle fut fort sanglante, & les Juifs demeurerent victorieux. Les Arabes rassemblerent une nouvelle armée auprès de Canath dans la basse Syrie. Hérode alla au-devant d'eux avec la plus grande partie de ses forces : & lorsqu'il en fut proche il vouloit se camper & fortifier son camp, afin de prendre son temps à propos pour les attaquer ; mais ses soldats le presserent avec de grands cris, de ne pas différer davantage à les mener au combat, tant la victoire qu'ils avoient remportée & leur confiance en la force de leur armée les rendoit audacieux. Hérode ne crut pas devoir laisser rallentir cette ardeur : il résolut d'en profiter : leur dit qu'il ne leur céderoit point en courage, se mit à leur tête, & marcha contre les ennemis. La hardiesse avec laquelle il alla à eux les étonna tellement que la plûpart prirent la fuite ; & ils eussent été entiérement défaits sans *Athenion*, Général des troupes de Cléopatre en ce pays. Comme il haïssoit extrêmement Hérode, il attendit avec son corps en bon ordre l'événement de

de la bataille, dans la résolution de ne se déclarer pour aucun parti si les Arabes avoient l'avantage. Mais quand il vit qu'ils étoient défaits, il chargea les Juifs, déja lassés du combat : & comme il les prit dans le temps que se croyant victorieux ils pensoient n'avoir rien à appréhender & ne gardoient plus aucun ordre, il ne lui fut pas difficile d'en tuer un grand nombre dans l'avantage que lui donnoit encore la connoissance du pays qui étoit fort pierreux & fort rude. Alors les Arabes reprirent cœur, revinrent à la charge ; & les Juifs n'étant plus en état de résister, le meutre fut si grand, qu'un petit nombre seulement de cette principale partie de l'armée put à peine se retirer dans son camp. Hérode courut à toute bride pour amener d'autres troupes à leurs secours ; mais il ne put venir assez tôt pour empêcher que le camp ne fût pillé. Ainsi les Arabes, par un bonheur si inespéré, remporterent la victoire lorsqu'ils se croyoient vaincus, & désirent une si puissante armée. Hérode évita depuis ce jour d'en venir à une bataille. Il se contenta de camper sur les montagnes pour faire des courses dans leurs pays : & en tira un si grand avantage, que ce travail auquel il accoutuma les siens, les rendit capables de réparer la perte qu'ils avoient faite.

CHAPITRE VII.

Merveilleux tremblement de terre arrivé en Judée. Les Arabes attaquent ensuite les Juifs, & tuent les Ambassadeurs qu'ils leur envoient pour leur demander la paix.

EN la septieme année du régne d'Hérode, qui étoit celle où la bataille d'Actium se 644.

donna entre Auguste & Antoine, il arriva en Judée le plus grand tremblement de terre que l'on y eût jamais vu. La plupart du bétail fut tué, & près de dix mille hommes se trouverent accablés sous les ruines de leurs maisons. Mais les gens de guerre ne reçurent point de mal, à cause qu'ils étoient campés à découvert. Il n'est pas croyable combien cette perte, que l'on publioit encore plus grande par la haine que les autres nations portoient à la nôtre, rehaussa le cœur des Arabes. Ils s'imaginerent que toutes nos villes étoient détruites, & qu'il ne restoit plus personne pour leur résister. Ainsi au lieu d'avoir quelque compassion du malheur des Juifs, ils tuerent les Ambassadeurs qu'ils leur envoyerent pour leur demander la paix, & marcherent contr'eux avec moins d'ardeur que de promptitude & de joie. Les Juifs n'oserent les attendre, parce que leurs mauvais succès dans la guerre, les pertes que ce tremblement de terre leur avoit causées, & le peu d'apparence de recevoir du secours les avoit tellement abbatus, que n'étant plus touchés de l'amour du bien public, ils étoient prêts de s'abandonner à un entier désespoir. Dans une si extrême consternation Hérode n'oublia rien pour réveiller le courage de leurs Chefs : & voyant que leurs Généraux commençoient à concevoir de meilleures espérances, il se hasarda de parler à toutes ses troupes, ce qu'il n'osoit faire auparavant, parce qu'il avoit remarqué en d'autres occasions que quand la fortune leur étoit contraire, ils ne vouloient rien écouter.

CHAPITRE VIII.

Harangue du Roi Hérode à ses soldats qui leur redonne tant de cœur qu'ils gagnent une grande bataille sur les Arabes, & les obligent à prendre Hérode pour leur protecteur.

» VOus n'ignorez pas, leur dit ce Prince, les 645.
» malheurs qui ont retardé nos progrés de-
» puis quelque tems: ils ont été si grands qu'il n'y
» a pas sujet de trouver étrange qu'ils aient éton-
» né même les plus hardis. Mais comme nous
» pouvons les surmonter par notre vertu, & que
» toute la raison est de notre côté, pourquoi n'es-
» pérez-vous pas bien de l'avenir, & ne repren-
» drez-vous pas ces premiers sentimens de géné-
» rosité qui vous ont rendus si redoutables à vos
» ennemis? La seule cause de cette guerre doit
» suffire pour vous animer, puisque ne l'ayant
» entreprise que pour répousser des injures insup-
» portables, il n'y en eut jamais de plus juste: &
» les maux qui nous affligent ne sont pas tels
» qu'ils nous doivent faire désespérer de rempor-
» ter la victoire. Je vous prends tous à témoin des
» outrages que nous avons reçus de ces Barbares les
» plus perfides & les plus impies de tous les hom-
» mes. Quelques grands que soient les sujets que
» tous leurs voisins ont de se plaindre d'eux,
» nuls autres n'ont tant éprouvé que nous les ef-
» fets de leur avarice & de leur envie. Mais que
» dirai-je de leur ingratitude, puisque sans parler
» des autres obligations qu'il nous ont, peu-
» vent-ils désavouer que ce ne soit moi qui par
» l'affection qu'Antoine m'a toujours témoignée,
» les ai empêché de tomber sous la domination

» de Cléopatre ? Et lorſque cette Princeſſe eut
» obtenu de lui une partie de leur païs & du nô-
» tre,ceſſai-je de les aſſiſter,& ne procurai-je pas
» le repos des deux peuples par les préſens que
» je lui fis de mon propre bien? Je paie pour ce
» ſujet deux cens talens en chaque année, &
» ſuis caution d'encore autant, quoiqu'entre
» les terres pour leſquelles on exige ce tribut,
» ces Barbares en poſſédent qui nous appartien-
» nent. Etant Juifs comme nous ſommes,quelle
» apparence y avoit-il de nous obliger à payer
» des tributs, & nous ôter une partie de notre
» bien pour le donner à une nation qui nous eſt
» redevable de ſon ſalut?Mais il eſt encore plus
» juſte que ceux qui ne ſauroient déſavouer
» qu'ils tiennent leur liberté de notre aſſiſtance
» & qui nous en ont rendu graces, aient refuſé
» en pleine paix & dans le tems qu'ils faiſoient
» profeſſion d'être nos amis, de nous payer ce
» qu'ils nous doivent. Car comment peut-on ſans
» infamie manquer de foi à ſes amis, puiſque
» l'on eſt obligé de la garder à ſes plus grands
» ennemis ? Mais un peuple ſi brutal ne trouve
» rien d'honnête que ce qui lui eſt utile,& croit
» que les injures doivent demeurer impunies
» quand elles ſont avantageuſes à ceux qui les
» font. Qui peut donc douter que nous ne ſoyons
» obligés de nous venger par les armes de celles
» que nous avons reçues de ces Barbares?Dieu
» lui-même nous l'ordonne lorſqu'il nous com-
» mande de haïr l'inſolence & l'injuſtice;&cette
» guerre n'eſt pas ſeulement une guerre juſte,
» mais néceſſaire. Car en tuant, comme ils ont
» fait nos Ambaſſadeurs, n'ont-ils pas commis
» ſelon le jugement des Grecs & des nationsmê-
» me les plus ſauvages,le plus grand de tous les
» crimes?Qui ne ſait que parmi les Grecs le

» ſeul nom de héraut eſt ſacré & inviolable ? à
» combien plus forte raiſon doit-il l'être parmi
» nous qui avons reçu de Dieu nos ſaintes loix
» par le miniſtere des Anges qui ſont ſes hérauts
» & ſes meſſagers ? C'eſt une qualité que l'on ne
» ſauroit trop révérer, puiſqu'elle ſert à rame-
» ner les hommes à la connoiſſance de Dieu, &
» à reconcilier les plus mortels ennemis. Qu'y
» a-t-il donc de plus horrible que d'avoir trempé
» leurs mains dans le ſang de ceux qui n'alloient
» que pour leur faire des propoſitions très-rai-
» ſonnables ? & quels heureux ſuccès peuvent at-
» tendre ceux qui ont commis une action ſi dé-
» teſtable ? On dira peut-être qu'il eſt vrai que la
» raiſon eſt pour nous ; mais qu'ils ſont plus
» forts que nous. Je réponds que cela ne peut être,
» puiſque Dieu eſt toujours pour ceux qui ont la
» juſtice de leur côté, & que par-tout où Dieu eſt,
» ſa puiſſance infinie y eſt auſſi. Mais quand nous
» ne conſidererions que nos ſeules forces : ne
» les avons-nous pas vaincus dans le premier
» combat, & mis en fuite dans le ſecond, ſans
» qu'ils aient ſeulement oſé ſoutenir nos pre-
» miers efforts ? & n'étions-nous pas pleinement
» victorieux lorſqu'Athenion par une perfidie à
» qui on ne peut donner le nom de valeur, nous
» a attaqués ſans nous avoir auparavant déclaré
» la guerre ? pourquoi donc témoignerions-nous
» maintenant moins de cœur que par le paſſé,
» puiſque nous avons plus de ſujet de bien eſ-
» pérer ? Et pourquoi apprehenderions-nous
» ceux que nous avons toujours vaincus lorſ-
» qu'ils n'ont point uſé de ſupercherie, & que
» leur ſeule trahiſon a fait paroître victorieux ?
» Mais quand ils ſeroient auſſi redoutables qu'on
» veut ſe le perſuader, cela ne devroit-il pas for-
» tifier plutôt qu'affoiblir notre courage ; puiſ-

» que la véritable valeur ne consiste pas à surmonter des lâches & des timides, mais à vaincre les plus braves & les plus vaillans? Que s'il s'en trouve parmi nous, que nos afflictions domestiques & ce dernier tremblement de terre aient étonnés, ils doivent considérer que « c'est ce qui a trompé les Arabes, parce qu'ils ont cru le mal plus grand qu'il n'est; & rien ne nous seroit plus honteux que de concevoir de la crainte de ce qu'il leur donne de la hardiesse. car n'est-il pas visible que celles qu'ils témoignent ne procede point de confiance en leurs forces, mais seulement de ce qu'ils nous considerent comme abattus & accablés par tant de maux? Ainsi lorsqu'ils nous verront aller hardiment à eux, leur audace s'évanouira, leur peur augmentera notre courage; & nous n'aurons à combattre que de gens à demi vaincus. Nos maux ne sont point sans doute si grands que quelques-uns se le persuadent, puisque ce tremblement de terre n'a pas été causé par la colere de Dieu contre nous; mais par l'un de ces accidens que des causes naturelles produisent. Et quand il seroit arrivé par la volonté de Dieu, pourrions-nous douter que sa colere soit satisfaite par ce châtiment, puisqu'autrement il ne l'auroit pas fait cesser, ni fait voir comme il a fait par des signes manifestes qu'il approuve comme juste la guerre que nous avons entreprise? Car ce tremblement de terre ayant été général dans tout le reste du royaume, vous seuls qui étiez sous les armes en avez été préservés; & ainsi si tout le peuple fût comme vous venu à la guerre, personne n'auroit eu de mal. Après avoir donc attentivement considéré toutes ces choses, & sur-tout que Dieu n'a point manqué dans tous les temps

» d'être votre protecteur, marchez avec une fer-
» me confiance en la justice de votre cause con-
» tre cette impie & perfide nation qui a violé les
» traités les plus inviolables, qui a toujours fui
» devant vous, & qui n'a témoigné de la har-
» diesse que pour assassiner des Ambassadeurs.

Cette harangue d'Hérode anima de telle sorte ses troupes qu'elles ne demanderent plus que d'en venir à une bataille. Il ordonna des sacrifices selon la coutume, fit sans perdre de tems passer le Jourdain à son armée pour marcher contre les Arabes, & se campa proche d'eux. Il y avoit entre les armées un château dont il pouvoit tirer de l'avantage, soit que l'on en vînt à un combat, ou qu'il fallut passer outre pour choisir un campement plus sûr que n'étoit le sien. Il résolut de le prendre : & les Arabes ayant le même dessein, la bataille se donna ensuite de quelques legeres escarmouches. Plusieurs furent tués, & les Arabes lâcherent le pied : mais les Juifs les poursuivant pour aller les attaquer jusques dans leur camp, ils furent contraints de faire ferme & de se défendre quoiqu'ils fussent en grand désordre & sans espérance de vaincre. Après un assez grand combat où plusieurs demeurerent sur la place, les Arabes prirent la fuite, & cinq mille furent tués par les Juifs & par eux-mêmes, tant ils se pressoient pour se sauver. Le reste se retira dans leur camp quoiqu'ils y manquassent de vivres & d'eau, & les Juifs les y assiégerent. Une telle extrêmité les contraignit d'envoyer proposer à Hérode de faire tout ce qu'il désireroit, pourvu qu'il les laissât aller & leur permit de désaltérer leur soif. Mais il ne voulut ni écouter leurs Ambassadeurs, ni recevoir l'argent qu'ils offroient pour leur rançon, ni accepter aucune

autre condition, tant il désiroit se venger de ce qu'ils avoient violé le droit des gens. Alors ne pouvant plus supporter une si ardente soif, quatre mille se présenterent le cinquieme jour du siege pour être enchaînés comme esclaves. Le lendemain le reste se résolut de sortir pour mourir les armes à la main, plutôt que de s'exposer à une si grande infamie ; & ils exécuterent ce dessein. Mais leurs coups étoient si foibles, & leurs esprits si abattus qu'ils ne purent faire aucun effort tant soit peu considérable. Tout ce qu'ils désiroient, étoit de mourir : tout ce qu'ils appréhendoient, étoit de vivre : & dès le premier choc il y en eut près de sept mille de tués. Une si grande perte abattit entiérement l'orgueil de cette nation ; Elle admira dans son malheur la valeur & la conduite d'Hérode, & le prit pour son protecteur.

CHAPITRE IX.

Antoine est défait par Auguste à la bataille d'Actium. Hérode fait mourir Hircan : & quel en fut le prétexte. Il se résolut d'aller trouver Auguste. Ordre qu'il donne auparavant que de partir.

HErode ensuite d'un succès si avantageux retourna à Jérusalem comblé d'honneur & de
647. gloire. Mais lorsqu'il paroissoit être dans la plus grande prospérité, la victoire remportée par Auguste sur Antoine à Actium, le mit dans un si grand péril qu'il se crut perdu. Tous ses amis & ses ennemis étoient du même sentiment, parce qu'on ne pouvoit se persuader que cette grande amitié qui avoit été entre Antoine & lui ne dût

alors causer sa ruine. Ainsi ceux qui l'aimoient véritablement ne pouvoient dissimuler leur douleur : & ceux qui le haïssoient, faisoient semblant de le plaindre, quoqu'ils se réjouissent dans leur cœur de l'avantage qu'ils espéroient du changement de sa fortune. Comme Hircan étoit le seul qui restoit de la race royale, Hérode jugea qu'il lui importoit de le faire mourir ; afin que s'il sortoit d'un si grand danger, personne ne pût prétendre à la couronne à son préjudice : ou que si Auguste lui faisoit perdre la vie, il eût au moins la consolation de savoir qu'Hircan n'auroit pas la joie de lui succéder. Lorsqu'il rouloit ces pensées dans son esprit, la famille où il s'étoit allié lui offrit une occasion d'exécuter son dessein. Hircan étoit d'un naturel extrêmement doux, & n'avoit dans tous les tems pris aucune connoissance des affaires : il donnoit tout à la fortune, & recevoit de sa main ce qu'elle lui envoyoit sans jamais en témoigner du mécontentement, Alexandra, sa fille, qui étoit au contraire fort ambitieuse, ne pouvoit se retenir, dans l'espérance qu'elle avoit d'un changement. Elle le sollicitoit sans cesse de ne pas souffrir plus long-temps qu'Hérode persécutât ainsi sa maison : mais de penser à sa sûreté & de se réserver pour une meilleure fortune. Elle ajouta qu'elle lui conseilloit d'écrire à MALCH qui gouvernoit alors l'Arabie, pour lui demander sa protection, & de se pouvoir retirer auprès de lui ; n'y ayant point de doute que si les affaires d'Hérode alloient aussi mal que la haine d'Auguste contre lui, donnoit sujet de le croire, la noblesse de sa race & l'affection que tout le peuple lui portoit pouroient le faire remonter sur le trône. Hircan rejetta au commencement cette proposition : mais Alexan-

dra ne cessant point de lui représenter le sujet qu'il avoit d'espérer d'un côté d'arriver à la couronne, & d'appréhender de l'autre la trahison & la cruauté d'Hèrode, il se laissa vaincre enfin à ses importunités. Il écrivit à Malch par un de ses amis nommé *Desithée*, pour le prier de lui envoyer quelques cavaliers qui le pussent conduire jusques au lac Asphaltide, distant de trois cens stades de Jérusalem. Hircan & Alexandra avoient choisi ce Dosithée comme un homme qu'ils croyoient entiérement attaché à eux, & ennemi d'Hérode, à cause qu'il étoit parent de Joseph qu'il avoit fait tuer, & qu'Antoine avoit fait mourir dans Tyr deux de ses freres. Il leur fut néanmoins si infidele, que dans l'espérance des avantages qu'il pouvoit tirer de se mettre bien avec Hérode, il lui mit la lettre entre les mains. Ce Prince lui en témoigna beaucoup de gré, & desira de lui un autre service, qui étoit de renfermer la lettre, de la porter à Malch, & d'en tirer la réponse, parce qu'il lui importoit de savoir ses sentimens. Dosithée éxécuta exactement toutes ces choses; & cet Arabe écrivit par lui à Hircan, qu'il le recevroit avec tous les Juifs de son parti; qu'il lui envoyeroit une escorte pour le conduire sûrement, & qu'il l'assisteroit en toutes choses. Lorsqu'Hérode eut lu cette lettre, il fit venir Hircan dans son conseil, & lui demanda quel traité il avoit fait avec Malch. A quoi ayant répondu qu'il n'en avoit point fait, il lui représenta la lettre, & commanda ensuite qu'on le fît mourir. C'est ainsi qu'Hérode rapporte lui-même cette affaire dans ses Commentaires. D'autres disent que ce ne fut que pour ce sujet qu'il fit mourir Hircan; mais parce qu'il avoit entrepris sur sa vie, & ils racontent la chose

en cette sorte. Hérode ayant demandé à Hircan dans un festin, sans témoigner avoir du soupçon de lui, s'il n'avoit point reçu des lettres de Malch, il lui répondit qu'il en avoit reçu, mais seulement des complimens. Et n'avez-vous point reçu de présens de lui, ajouta Hérode? Oui, repartit Hircan; mais seulement quatre chevaux pour mon chariot. Sur quoi Hérode prit occasion de l'accuser de trahison & de s'être laissé corrompre, & commanda qu'on le fît mourir. Ces mêmes écrivains pour faire voir qu'Hircan étoit fort innocent, disent que ayant dès sa plus grande jeunesse & depuis lorsqu'il étoit Roi, témoigné une extrême douceur & une très-grande modération, & ayant agi presqu'en toutes choses par le conseil d'Antipater, pere d'Hérode, il n'y avoit nulle apparence que lorsque le regne d'Hérode étoit si bien établi, il fût venu à l'âge de quatre-vingt ans de delà l'Eufrate, où il étoit en très-grand honneur, vivre sous sa domination pour s'engager dans une entreprise si éloignée de son naturel: mais qu'il y a beaucoup plus de sujet de croire que ce crime prétendu lui fut supposé par Hérode.

Ainsi finit Hircan, dont la vie avoit été agitée par tant de traverses. Il fut établi grand Sacrificateur sous le regne d'Alexandra sa mere, & exerça cette charge durant neuf ans. Il succéda ensuite au Royaume à cette Princesse, & en fut dépossédé trois mois après par Aristobule son frere. Pompée l'y rétablit, & il en jouit durant quarante ans. Il fut depuis chassé par Antigone, estropié, & méné captif chez les Parthes. Leur Roi le mit en liberté; il retourna en Judée: & non seulement il ne reçut point les effets de tant de promesses qu'Hé-

rode lui avoit faites ; mais après avoir passé une vie si traversée & pleine d'événemens si contraires, il finit ses jours dans une grande vieillesse, par une mort déplorable & qu'il n'avoit point méritée. Comme il étoit très-doux & très-modéré, & qu'il aimoit le repos, & connoissoit n'avoir pas la capacité nécessaire pour gouverner, il se servit presque en tout du ministere d'autrui. Cette trop grande bonté donna moyen à Antipater & à Hérode de s'élever à ce comble d'autorité qui porta la couronne dans leur famille : & la mort de cet infortuné Prince fut la récompense qu'il reçut de l'ingratitude d'Hérode.

Après qu'Hérode se fut ainsi défait d'Hircan, il alla trouver Auguste de qui il n'espéroit rien de favorable à cause de l'amitié qu'il avoit eue avec Antoine: & il craignit en même-temps qu'Alexandra ne prit occasion de son absence pour émouvoir le peuple contre lui & troubler l'Etat. Il laissa la conduite des affaires à Phéroras son frere, mit Cypros, sa mere, sa sœur, & tous ses proches dans la forteresse de Massada, & ordonna à Pheroras, si son voyage lui succédoit mal, de prendre le gouvernement du Royaume. Quant à Mariamne, parce qu'elle ne pouvoit s'accorder acec Cypros & avec Salomé, il la mit avec Alexandra sa mere dans le château d'Alexandrion, dont il commit la garde à *Joseph* son Trésorier, & à SOEME Ituréen, en qui il avoit eu dès le commencement de son regne, une entiere confiance. Il prit pour prétexte que c'étoit pour rendre de l'honneur à ces Princesses : mais il donna à ces deux hommes un ordre secret si son voyage lui réussissoit mal, de les tuer aussi-tôt qu'ils apprendroient la nouvelle de sa mort, & d'assister Pheroras de tout

leur pouvoir pour conserver le Royaume à ses enfans.

CHAPITRE X.

Hérode parle si généreusement à Auguste, qu'il gagne son amitié. Il l'accompagne en Egypte, & le reçoit à Ptolemaïde avec une magnificence si extraordinaire qu'elle lui acquit l'estime de tous les Romains.

LOrsqu'Hérode eut donné ordre à toutes choses il s'embarqua pour aller à Rhodes trouver auguste. Il parut devant lui avec tous les ornemens de la dignité royale excepté sa couronne, & ne fit jamais paroître plus de cœur que par la maniere dont il parla : car au lieu d'user de prieres & d'employer de lâches excuses pour le porter à lui pardonner, comme l'on fait d'ordinaire dans un si grand changement de fortune, il rendit raison de sa conduite sans témoigner aucune crainte. Il lui avoua qu'il ne se pouvoit rien ajouter à l'affection qu'il avoit eue pour Antoine : « Qu'il s'étoit employé de tout son pouvoir pour contribuer à lui conserver l'Empire du monde : Que s'il n'eût point alors été occupé contre les Arabes, il auroit joint ses armes aux siennes : Que cette raison l'en ayant empêché il lui avoit envoyé du blé & de l'argent : Qu'il auroit desiré de pouvoir beaucoup davantage, & demployer non-seulement son bien, mais sa vie pour un ami & un bienfacteur tel qu'il avoit toujours éprouvé Antoine : Qu'au moins on ne lui pouvoit reprocher de l'avoir abandonné après la journée d'Actium, ni que le changement de 649.

» fortune ne lui eût fait changer de conduite pour » embrasser d'autres intérêts, & s'ouvrir un che- » min à de nouvelles espérances. Car, ajouta-t- » il; lorsque je ne me vis pas en état de l'assister » de mes troupes & de ma personne, je lui don- » nai un conseil qui auroit empêché sa ruine s'il » l'eût suivi, qui étoit de faire mourir Cléopatre, » de s'emparer de son Royaume, & de se mettre » par ce moyen en état de faire une paix avanta- » geuse avec vous. Il méprisa cet avis, & tra- » vailla à l'accroissement de votre fortune au lieu » de conserver la sienne. Que si votre haine pour » lui vous fait condamner mon affection, je ne » laisserai pas de l'avouer; & rien ne m'empê- » chera jamais de confesser hautement combien » grande étoit ma passion pour ses intérêts & pour » sa personne. Mais si sans avoir égard à ce qui » s'est passé entre lui & moi, vous voulez considé- » rer quel ami je suis & quelle est ma reconnois- » sance pour mes bienfaiteurs, vous pourrez en » faire l'épreuve : il n'y aura qu'à changer les » noms, & l'on verra toujours la même amitié » & digne des mêmes louanges.

Hérode en prononçant ces paroles fit paroî- tre une telle grandeur de courage, que comme Auguste étoit extrêmement généreux, il en fut si touché, que ce Roi des Juifs n'évita pas seulement le péril qui le menaçoit, mais gagna son affection par une maniere si noble de se jus- tifier & de se défendre. Il lui fit reprendre sa couronne, l'exhorta à n'être pas moins son ami qu'il l'avoit été d'Antoine, le traita avec grand honneur, témoigna lui savoir gré de ce qu'il avoit assisté Lepidus auprès de divers Princes; & pour lui donner une preuve de son amitié, il le fit confirmer par un arrêt du Sénat dans la possession de son Royaume. Hérode comblé de

tant de graces qui surpassoient de beaucoup ses espérances accompagna Auguste en Egypte, & lui fit, & à ceux qui étoient le mieux auprès de lui, des présens si magnifiques qu'ils alloient même au-delà de son pouvoir. Il demanda avec grande instance à Auguste la grace d'Alexandre qui avoit été ami d'Antoine : mais il ne la put obtenir, parce qu'il avoit fait serment de ne la point accorder.

Le retour d'Hérode en Judée avec un nouvel accroissement d'honneur & d'autorité, étonna extrêmement ceux qui s'attendoient de voir le contraire ; & ils ne pouvoient considérer que comme une protection de Dieu sur lui, qu'il sortoit si heureusement des plus grands périls, qui sembloient ne le menacer que pour rendre sa vie encore plus éclatante & plus illustre. 650.

Lorsqu'Auguste passa de Syrie en Egypte il ne se contenta pas de le recevoir dans Ptolemaïde avec une magnificence incroyable, mais il donna à toute son armée des vivres en abondance ; & une si généreuse maniere d'agir, lui acquit tant de familiarité auprès de ce grand Empereur, que lorsqu'il marchoit à cheval par la campagne il le faisoit aller à côté de lui. Hérode choisit cent cinquante de ceux sur qui il se reposoit le plus pour prendre soin de le faire servir, & ses amis avec toute la somptuosité & la politesse imaginables : & lorsque l'armée se trouva obligée de passer par des lieux si stériles qu'il n'y avoit pas seulement de l'eau, sa prévoyance & ses soins firent qu'elle ne manqua de rien, & qu'elle eut même du vin. Il donna de plus à Auguste huit cens talens : & les Romains furent si extrêmement satisfaits de lui, qu'ils avouoient que la grandeur de son ame l'élevoit 651.

beaucoup au-dessus de sa couronne. Ainsi cette occasion, & ce qu'il traita encore de la même sorte des principaux de l'Empire à leur retour d'Egypte, lui acquit une si haute estime dans l'esprit d'Auguste & des Romains, qu'ils ne pouvoient se lasser de le louer & de dire, que nul autre Prince ne le surpassoit en magnificence & en libéralité.

CHAPITRE XI.

Mariamne reçoit Hérode avec tant de froideur à son retour d'auprès Auguste, que cela joint aux calomnies de la mere & de la sœur de ce Prince l'auroit dès-lors porté à la faire mourir : mais il est obligé de retourner trouver Auguste. Il la fait mourir à son retour. Lâcheté d'Alexandra mere de Mariamne. Désespoir d'Hérode après la mort de Mariamne. Il tombe malade à l'extrémité. Alexandra tâche à se rendre maîtresse des deux forteresses de Jérusalem. Il la fait mourir ; & Cestobare ensuite & quelques-autres. Il établit en l'honneur d'Auguste des jeux & des spectacles qui irritent tellement la plûpart des Juifs que dix entreprennent de le tuer. Il les fait mourir. Bâtit plusieurs forteresses ; & rebâtit sur les ruines de Samarie une très-belle & très-forte ville qu'il nomma Sebaste.

652. HErode au lieu de goûter à son retour dans son roïaume les douceurs de la paix & jouir de quelque repos, ne trouva que de l'agitation & du trouble dans sa propre famille par le mécontentement de Mariamne & d'Alexandra. Ces Princesses croyoient avec raison que ce n'étoit pas

pour pourvoir à leur sûreté, mais pour les tenir prisonnieres qu'il les avoit fait mettre dans ce château où elles n'avoient la liberté de disposer de quoi que ce fût. Mariamne étoit d'ailleurs fortement persuadée que ce grand amour qu'il témoignoit d'avoir pour elle n'étoit qu'une dissimulation qu'il croyoit utile à ses affaires : & comme elle se souvenoit toujours de l'ordre qu'il avoit donné à Joseph, elle ne pensoit qu'avec horreur que quand même il viendroit à mourir, elle ne pouvoit espérer de le survivre. Ainsi il n'y eut point de moyens qu'elle n'employât pour gagner ses gardes, & particuliérement Soëme, de qui elle savoit que dépendoit sa mort ou sa vie. Il demeura au commencement très-fidele à Hérode : mais peu à peu les présens & les civilités de ces Princesses le gagnerent. Il crut qu'encore qu'Hérode évitât le péril qui le menaçoit, il n'y avoit point d'apparence qu'il revînt jamais dans une si grande autorité : Qu'il pouvoit plus espérer des Princesses que de lui : Que le gré qu'elles lui sçauroient de leur avoir rendu un si grand service, le maintiendroit non seulement dans la considération où il étoit, mais l'augmenteroit encore : Que quand même tout succéderoit à Hérode, comme il le pouvoit souhaiter, son incroyable passion pour Mariamne la rendroit toute-puissante : & tant de considérations jointes ensemble le firent résoudre à découvrir à ces Princesses le secret qui lui avoit été confié. Mariamne fut outrée de dépit & de colere de voir que les maux qu'elle devoit craindre n'avoient point de bornes : elle faisoit continuellement des vœux, afin que tout fût contraire à Hérode : rien ne lui paroissoit plus insupportable que de passer sa vie avec lui : & ces senti-

mens firent une telle impreſſion ſur ſon eſprit, qu'elle ne pouvoit la diſſimuler.

653. Le ſuccès du voyage de ce Prince ayant ſurpaſſé ſes eſpérances, la premiere choſe qu'il fit en arrivant fut d'aller voir Mariamne, de l'embraſſer, & de lui dire comme à la perſonne du monde qu'il aimoit le plus, de quelle ſorte tout lui avoit réuſſi ſi heureuſement. Durant qu'il lui parloit ainſi, elle ne ſavoit ſi elle devoit ſe réjouir ou s'affliger: ſon extrême ſincérité ne lui permettoit pas de cacher l'agitation de ſon eſprit; & ſes ſoupirs faiſoient voir que ce diſcours lui donnoit plus de triſteſſe que de joie. Hérode ne put alors douter de ce qu'elle avoit dans l'ame: une averſion ſi viſible & ſi ſurprenante ne le lui faiſoit que trop connoître, & ſon extrême amour pour elle lui rendoit ce mépris inſupportable. Mais en même temps ſa colere ſe trouvoit tellement combattue par ſon affection, qu'il paſſoit de la haine à l'amour, & de l'amour à la haine. Ainſi flottant entre ces deux paſſions, il ne ſavoit quel parti prendre; parce qu'en même temps qu'il ſe portoit à la faire mourir pour ſe venger de ſon ingratitude, il ſentoit dans ſon cœur que ſa mort le rendroit le plus malheureux de tous les hommes.

654. Lorſque la mere & la ſœur d'Hérode, qui avoient une haine mortelle pour Mariamne, le virent dans cette agitation, elles crurent ne pouvoir trouver une occaſion plus favorable pour la perdre. Il n'y eut point de calomnies dont elles ne ſe ſerviſſent pour augmenter l'indignation de ce Prince & allumer de plus en plus ſa jalouſie. Il les écoutoit & ne témoignoit pas trouver mauvais qu'elles lui parlaſſent contre Mariamne: mais il ne pouvoit ſe réſoudre de faire mourir une perſonne qu'il aimoit plus que ſa vie. Il

s'aigrissoit néanmoins contre elle de jour en jour : & elle de son côté ne dissimuloit point ses sentimens. Enfin l'amour de ce Prince se changea en haine : & peut être eut-il dès-lors exécuté sa cruelle résolution, s'ils n'eût appris qu'Auguste s'étoit rendu maître de l'Egypte par la mort d'Antoine & de Cléopatre : mais cette nouvelle l'obligea de tout quitter pour aller au devant de lui. Il recommanda Mariamne à Soëme, avec de grands témoignages de satisfaction du soin qu'il avoit pris d'elle, & lui donna un gouvernement de la Judée. Comme il avoit déja acquis beaucoup de familiarité auprès d'Auguste & avoit part à son amitié, il reçut de lui non seulement de grands honneurs, mais de grands bienfaits. Il lui donna quatre cens Gaulois qui servoient de gardes à Cléopatre, lui rendit cette partie de la Judée qu'Antoine avoit donné à cette Princesse, comme aussi les villes des Gadara, d'Hypone, & de Samarie ; & sur la côte de la mer Gaza, Anthedon, Jappé, & la Tour de Straton : ce qui augmenta de beaucoup son Royaume.

Il accompagna Auguste jusques à Antioche : 655.
& quand il fut de retour à Jerusalem, il trouva qu'autant qu'il avoit été heureux hors de son pays, son mariage qu'il considéroit auparavant comme sa plus grande félicité, le rendoit malheureux dans son Royaume. Car il aimoit si ardemment Mariamne, que l'on ne voit dans aucune histoire que jamais homme ait été transporté d'un amour illégitime qu'il l'étoit de celui de sa femme. Mais cette Princesse, qui d'ailleurs étoit extrêmement sage & très-chaste, étoit de si mauvaise humeur, & abusoit de telle sorte de la passion qu'il avoit pour elle, qu'elle le traitoit quelquefois avec mépris &

avec des railleries offenſantes, ſans conſidérer le reſpect qu'elle lui devoit. Il le diſſimuloit néanmoins, & ſouffroit même les reproches qu'elle faiſoit à ſa mere & à ſa ſœur de la baſſeſſe de leur naiſſance, qui furent la cauſe de cette haine irréconciliable qui les porta à employer pour la ruiner tant de fauſſes accuſations. Ainſi les eſprits s'aigriſſoient toujours de plus en plus : & une année ſe paſſa de la ſorte depuis le retour d'Hérode auprès d'Auguſte. Mais enfin le deſſein qu'il formoit depuis ſi long-temps dans ſon eſprit, éclata tout d'un coup par l'occaſion que je vais dire.

Un jour qu'il s'étoit retiré dans ſa chambre pour ſe repoſer, ſur le midi il envoya querir Mariamne, qu'il ne pouvoit s'empêcher d'aimer avec paſſion. Elle vint : mais quelque inſtance qu'il lui fît, elle ne voulut jamais ſe mettre auprès de lui, & lui reprocha la mort de ſon pere, & de ſon frere. Des paroles ſi offenſantes, jointes à un ſi grand mépris, irriterent Hérode de telle ſorte, qu'il fut tenté de la frapper : & Salomé ayant appris ce qui s'étoit paſſé, fit entrer dans ſa chambre un Echanſon de ce Prince qu'elle avoit gagné. Cet homme inſtruit par elle lui dit, que la Reine lui avoit offert une grande récompenſe pour le porter à lui donner un certain breuvage. Hérode troublé de ce diſcours lui demanda ce que c'étoit que ce breuvage. L'Echanſon lui répondit que la Reine ne lui avoit point donné ce qu'elle vouloit mettre dedans, & avoit ſeulement deſiré de lui qu'il le lui préſentât. Mais que comme il ignoroit la force de ce breuvage, il s'étoit cru obligé d'en parler à ſa Majeſté. Cette réponſe augmenta encore le trouble d'Hérode. Il fit donner la queſtion à un Eunuque de Mariamne qui

ſavoit lui être ſi fidele, qu'il ne doutoit point qu'elle ne lui confiât toutes choſes. Cet homme ne confeſſa rien : mais il lui échappa de dire au milieu des tourmens, que la haine de Mariamne venoit de ce qu'elle avoit appris de Soëme. A ces mots Hérode s'écria, que Soëme qui lui avoit auparavant été ſi fidele n'auroit jamais revelé ſon ſecret s'il n'avoit abuſé de Mariamne : en même-temps il le fit tuer. Quant à la Reine, il voulut la faire juger, & ayant aſſemblé pour ce ſujet ceux à qui il ſe confioit le plus, il lui commanda de ſe défendre. Il l'accuſa enſuite de ce faux & prétendu crime de lui avoir voulu faire donner un breuvage pour l'empoiſonner : & au lieu de demeurer dans les bornes de la modération que doit avoir un Juge, il parla avec tant de vehémence & d'emportement, que les autres Juges n'eurent pas peine à connoître ſon intention, & condamnerent à la mort cette innocente Princeſſe. Ils n'eſtimerent pas néanmoins, & lui-même fut de cet avis, qu'il fallût ſe hâter d'exécuter cet arrêt; mais crurent qu'il valoit mieux la mettre en priſon dans le Palais. Salomé & ceux de ſa faction ne pouvant ſouffrir ce retardement, n'oublierent rien pour en faire changer la réſolution : & l'une des plus fortes raiſons dont ils ſe ſervirent pour perſuader Hérode fut la crainte qu'il devoit avoir que le peuple ne ſe ſoulevât s'il apprenoit que la Reine fût encore en vie. Ainſi on la mena au ſupplice.

Alexandra jugeant aſſez qu'elle ne pouvoit eſpérer d'être plus doucement traitée que ſa fille, oublia par un changement honteux cette grandeur de courage qu'elle avoit fait paroître juſques alors, & témoigna d'être auſſi lâche qu'elle étoit auparavant fiere. Ainſi pour faire

croire qu'elle n'avoit point de part à la faute de sa fille, elle la traita outrageusement en présence de tout le monde. Ellecrioit que c'étoit une méchante & une ingrate, indigne de l'extrême amour que le Roi avoit pour elle, & qui ne souffroit que ce que méritoit un si grand crime : & en parlant de la sorte il sembloit qu'elle se voulut jetter sur sa fille pour lui arracher les cheveux. Il n'y eut personne qui ne condamnât cette lâche dissimulation : & Mariamne la condamna plus que nul autre par son silence. Car elle s'émut si pu de ses injures, qu'elle ne daigna pas lui répondre, mais se contenta de faire voir dans son visage avec son courage ordinaire, la honte qu'elle avoit d'une si grande bassesse ; & sans faire paroître la moindre crainte ni seulement changer de couleur, elle témoigna jusques à la mort la même générosité qu'elle avoit fait paroître durant tout le cours de sa vie.

656. Ainsi finit cette Princesse si chaste & si courageuse, mais trop fiere & d'un naturel trop aigre. Elle surpassoit infiniment en beauté, en majesté & en bonne grace toutes les autres femmes de son siecle : & tant de rares qualités furent la cause de son malheur, parce que voyant le Roi son mari si passionné pour elle, elle crut n'en pouvoir rien appréhender : elle perdit le respect qu'elle lui devoit, & ne craignit pas même de lui avouer le ressentiment qu'elle conservoit toûjours de ce qu'il avoit fait mourir son pere & son frere. Une semblable imprudence lui rendit aussi ennemies la mere & la sœur de ce Prince, & le contraignit lui-même de devenir enfin son ennemi.

657. Quelque violente que fût la passion qu'il avoit pour elle durant sa vie, & que ce que nous en avons rapporté fait assez voir, elle augmen-

ta encore après sa mort : car il ne l'aimoit pas comme les autres maris aiment leurs femmes, mais il l'aimoit presque jusqu'à la folie, & quelque désobligeante que fût la maniere dont elle vivoit avec lui, il ne pouvoit s'empêcher de l'aimer toujours. Après qu'elle ne fut plus au monde, il crut que Dieu lui redemandoit son sang : on l'entendoit à toute heure prononcer le nom de Mariamne : il faisoit des plaintes indignes de la majesté d'un Roi, & cherchoit en vain dans les festins & dans les autres divertissemens quelque soulagement à sa douleur. Elle passa jusqu'à un tel excès, qu'il abandonna même le soin de son Royaume, & commandoit aux siens d'appeller Mariamne comme si elle eût encore été vivante. Lorsqu'il étoit en cet état; il arriva une si furieuse peste, qu'elle emporta non-seulement une grande partie du peuple, mais plusieurs personnes de qualité : & tout le monde considéra ce terrible mal, comme une juste vengeance de Dieu du crime commis dans l'injuste condamnation de Mariamne. Un si grand surcroît d'affliction acheva d'accabler Hérode : il s'abandonna à son désespoir, & s'alla cacher dans les déserts, sous prétexte d'aller à la chasse. Il tomba malade à la mort, d'une inflammation & d'une douleur de tête si violente, qu'elle lui troubla l'esprit : les remedes ne servoient qu'à l'augmenter ; & les médecins voyant l'opiniâtreté du mal jointe à celle du malade qui vouloit se gouverner à sa fantaisie sans leur permettre de le traiter selon les regles de leur art, furent contraints d'abandonner à la fortune l'événement de sa maladie, & désespérerent presque de sa vie. Il étoit alors à Samarie, que l'on nomme maintenant Sebaste.

Quand Alexandra, qui étoit à Jérusalem, sçut 658.

qu'il étoit en si grand péril, elle fit tous ses efforts pour se rendre maîtresse des deux forteresses, dont l'une étoit dans la ville & l'autre tout proche du Temple, parce que ceux qui en sont les maîtres le sont en quelque sorte de tout le pays, à cause qu'on ne sauroit qu'avec leur consentement offrir des sacrifices à Dieu, & que les Juifs sont si attachés à leur religion qu'ils préférent à leur propre vie les devoirs auxquels elle les oblige. Ainsi Alexandra pressa les Gouverneurs de ces forteresses de les lui remettre entre les mains & aux enfans nés d'Hérode & de Mariamne. Elle leur représenta que s'il venoit à manquer il n'étoit pas juste qu'elles tombassent au pouvoir d'une autre famille: & que s'il guérissoit, personne ne les lui pouvoit mieux conserver que ceux qui lui étoient si proches. Mais ces raisons ne les persuaderent point, tant parce qu'étant de tout temps très-fideles & très-affectionnés à leur Roi, ils ne vouloient pas désespérer de sa vie, qu'à cause de la haine qu'ils portoient à Alexandra. L'un d'eux nommé *Achiab*, qui étoit neveu d'Hérode, envoya en diligence l'avertir du dessein d'Alexandra; & il commanda aussi-tôt qu'on la fît mourir.

659. Enfin ce Prince revint avec beaucoup de peine de sa maladie. Mais lorsque les forces de son corps & de son esprit commençoient à se retablir, il étoit si colere & si farouche qu'il n'y avoit point de cruautés où il ne se portât sur la moindre occasion. Il n'épargna pas même ses plus intimes amis: il fit mourir COSTOBARE, *Lysimachus*, Gadias, surnommé *Antipater* & *Dosithée*, par l'occasion que je vais dire. Costobare étoit descendu de l'une des plus grandes maisons de l'Idumée, & ses ancêtres

ancêtres avoient été Sacrificateurs de Cosas, qui étoit le Dieu que ces peuples adoroient avec grande vénération avant qu'Hircan les eût obligés à recevoir la religion des Juifs. Aussitôt qu'Hérode eut été établi Roi, il donna à Costobare le gouvernement de l'Idumée & de Gaza, & lui fit depuis épouser Salomé, sa sœur, après avoir, comme nous l'avons vu, fait tuer Joseph, son premier mari. Lorsque Costobare se vit élevé à une fortune qu'il n'auroit osé prétendre, il devint si superbe qu'il ne pouvoit plus souffrir d'être sujet d'Hérode, mais croyoit que les Iduméens, usant des mêmes loix que les Juifs, il leur étoit honteux de le reconnoître pour Roi. Ainsi il envoya vers la Reine Cléopatre, pour lui représentet que l'Idumée, ayant toujours été assujettie à ses prédécesseurs, elle pouvoit avec justice demander à Antoine de la lui donner; & que pour lui il étoit prêt de lui obéir. Ce n'étoit pas qu'il aimât mieux être sous la domination de Cléopatre; mais il vouloit diminuer la puissance d'Hérode, pour se rendre plus facilement maître de l'Idumée, & se flattoit de l'espérance d'en venir à bout, tant par la splendeur de sa race que par ses grandes richesses; car après avoir formé ce dessein, il n'y eut point de moyen si bas & si honteux dont il ne se servît pour amasser de l'argent. Mais Cléopatre fit inutilement tous ses efforts auprès d'Antoine: & Hérode eût dès-lors fait tuer Costobare, si les prieres de sa mere & de sa sœur ne l'en eussent empêché: & il se contenta de n'avoir plus aucune confiance en lui. Costobare entra depuis en grand différend avec Salomé sa femme, & elle lui envoya le libelle de divorce contre l'usage de nos loix, qui ne donnent ce pouvoir qu'aux maris, & ne

permettent pas même aux femmes repudiées de se remarier sans leur consentement. Celle-ci entreprit néanmoins de sa propre autorité ce qu'elle n'avoit pas droit de faire, & alla ensuite trouver le Roi son frere. Elle lui dit que son affection pour lui l'avoit obligée de quitter son mari, parce qu'elle avoit découvert qu'il conspiroit contre son service avec Antipater, Lysimachus & Dosithée : & pour lui en donner une preuve, elle ajouta qu'il retiroit depuis douze ans les enfans de *Babas*, à qui il avoit sauvé la vie : ce qui étoit véritable. Ce discours surprit extrêmement Hérode, parce qu'il avoit autrefois résolu de les faire mourir comme lui ayant toujours été contraires : mais la longueur du temps le lui avoit fait oublier. La cause de sa haine contre eux venoit de ce que lorsqu'il assiégeoit Jérusalem, sous le regne d'Antigone, la plus grande partie du peuple, lassée de tant de maux que ce siege lui faisoit souffrir, vouloit lui ouvrir les portes : mais ces fils de Babas, qui étoient en grande autorité & très-fideles à Antigone, s'y opposerent, parce qu'ils étoient persuadés qu'il étoit plus avantageux à toute la nation d'être commandée par des Princes de la race royale, que par Hérode. Quand il eut pris la ville, il donna ordre à Costobare d'en garder les avenues pour empêcher de sortir ceux qui lui avoient été contraires : mais comme Costobare savoit quel étoit le crédit des fils de Babas parmi le peuple, il crut qu'il lui importoit de les conserver pour s'en servir s'il arrivoit quelque changement : ainsi il les fit échapper, & les envoya dans ses terres. Hérode s'en défia, & Costobare assura si affirmativement avec serment, qu'il ne savoit ce qu'ils étoient devenus, que ce soupçon s'effaça alors de l'es-

prit d'Hérode. Il le reprit depuis, & il n'y eut rien qu'il ne fît pour tâcher de les trouver. Il fit publier à son de trompe qu'il donneroit une grande récompense à ceux qui les lui découvriroient : mais Costobare ne confessa rien, parce que l'ayant une fois désavoué, il se trouvoit obligé de continuer à les cacher, non pas tant par affection pour eux, que par son propre intérêt. Aussi-tôt qu'Hérode en eut connoissance par sa sœur, il envoya dans les lieux où ils s'étoient retirés, & les y fit tous tuer avec ceux qu'il croyoit coupables du même crime, afin que ne restant plus un seul de la parenté d'Hircan, personne n'osât résister à ses volontés quelques injustes qu'elles fussent.

Hérode se trouvant ainsi dans un pouvoir 660.
absolu & une pleine liberté de faire tout ce qu'il vouloit, ne craignoit point de s'éloigner de plus en plus de la conduite de nos peres. Il abolit nos anciennes coutumes qui lui devoient être inviolables pour en introduire de nouvelles ; & apporta ainsi un étrange changement en la discipline qui retenoit le Peuple dans le devoir. Il commença par établir des jeux de lutte & de course qui se faisoient de cinq ans en cinq ans en l'honneur d'Auguste, & fit bâtir pour ce sujet un théâtre dans Jérusalem, & un fort grand amphithéâtre hors la ville. Ces deux édifices étoient superbes, mais contraires à nos mœurs, qui ne nous permettent pas d'assister à de semblables spectacles. Comme il vouloit rendre ces jeux très-célébres, il les fit publier non-seulement dans les provinces voisines, mais aussi dans les lieux les plus éloignés, avec promesses de grandes récompenses pour ceux qui demeureroient victorieux. On vit aussi-tôt venir de tous côtés ceux qui excelloient à la lutte & à la

course, des musiciens, des joueurs de toutes sortes d'instrumens, des hommes exercés à courir sur des chariots, les uns attelés de deux chevaux, les autres de trois, les autres de quatre, & d'autres qui couroient à cheval sur des chevaux extrêmement vîtes. Il ne se pouvoit rien ajouter à la magnificence & aux soins dont usoit Hérode, pour rendre tous ces spectacles les plus beaux & les plus agréables du monde. Le théâtre étoit environné d'inscriptions à la louange d'Auguste, & de trophées des nations qu'il avoit vaincues. Ce n'étoit qu'or & argent, que riches vêtemens & que pierres précieuses. Il fit aussi venir de toutes parts quantité de bêtes farouches, comme des lions & autres animaux, dont la force extraordinaire ou quelque autre rare qualité donne de l'étonnement. Il les faisoit combattre tantôt les unes contre les autres, tantôt contre des hommes condamnés à mort. Ces spectacles ne donnoient pas moins de plaisir que d'admiration aux étrangers. Mais les Juifs les considéroient comme un renversement & une corruption de la discipline de leurs ancêtres. Rien ne leur paroissoit plus impie que d'exposer des hommes à la fureur des bêtes par un plaisir si cruel, & d'abandonner leurs saintes coutumes pour embrasser celles des nations idolâtres. Ces trophées qui leur paroissoient couvrir des figures d'hommes, ne leur étoient pas aussi moins insupportables, parce qu'ils étoient entiérement contraires à nos loix. Hérode les voyant dans ce sentiment ne crut pas devoir user de violence. Il leur parla avec beaucoup de douceur & tâcha de leur faire comprendre que leur crainte ne procédoit que d'une vaine superstition.

Mais il ne leur put persuader: & dans la créan

ce qu'ils avoient qu'il commettoit en cela un grand péché, ils s'écrierent : qu'encore qu'ils souffrissent le reste, ils ne souffriroient jamais dans leur ville des images & des figures d'hommes, parce que leur Religion le défendoit expressément. Hérode n'eut pas de peine à juger par ces paroles que le seul moyen de les appaiser, étoit de les détromper. Il mena des principaux d'entr'eux sur le théâtre, leur montra quelques-uns de ces trophées, & leur demanda ce qu'ils croyoient donc que ce fût. Ils répondirent, que c'étoient des figures d'hommes. Il fit ôter alors tous ces ornemens, & il ne resta plus que les poteaux sur lesquels ils avoient été attachés. Ainsi ce grand bruit se convertit en risée ; le tumulte s'appaisa, & cette rencontre fut cause que la plûpart souffrirent plus aisément tout le reste, mais les autres ne changerent point de sentiment. L'horreur qu'ils avoient de ces coutumes étrangeres leur faisoit croire qu'il ne les pouvoit introduire sans renverser celles de leurs peres, & causer la ruine de la République: ils ne considérerent plus Hérode comme leur Roi: mais comme leur ennemi, & résolurent de s'exposer à tout plutôt que de souffrir un si grand mal.

Dix d'entr'eux méprisant la grandeur du péril cacherent des poignards sous leurs robes, 661.
& furent encore confirmés dans leur dessein par un aveugle, qui ne pouvant avoir part à l'action, voulut en avoir au danger où ils s'exposoient. Ils allerent sur le théâtre dans l'espérance de ne pouvoir manquer le Roi, parce qu'il ne se défioit de rien & qu'ils l'attaqueroient tous ensemble : ou que s'ils le manquoient, ils tueroient au moins plusieurs de ceux qui l'accompagnoient, & mourroient avec la conso-

lation de le rendre odieux au peuple, comme ayant violé leurs loix, & de montrer le chemin à d'autres pour exécuter une si juste entreprise. Comme Hérode avoit plusieurs personnes qui observoient tout ce qui se passoit, il y en eut un qui découvrit ce dessein. Il lui en donna avis lorsqu'il alloit au théâtre; & il y ajouta aisément foi, parce qu'il n'ignoroit pas la haine qu'on lui portoit & les effets qu'elle étoit capable de produire. Il se retira dans son palais & envoya prendre ces conjurés, qui voyant qu'ils ne se pouvoient sauver, se laisserent amener sans résistance. Leur générosité rendit leur mort glorieuse : car ils ne témoignerent pas la moindre crainte, ni ne désavouerent point leur dessein : ils montrerent avec un visage ferme & assuré les poignards qu'ils avoient préparés pour l'exécuter, & déclarerent hautement que la seule piété & le bien public les avoit portés à l'entreprendre pour conserver les loix de leurs peres, qu'il n'y a point d'homme de bien qui ne doive les préférer à sa vie. Après avoir parlé de la sorte, ils moururent avec la même constance au milieu des tourmens qu'on leur fit souffrir. La haine que le peuple conçut contre leur délateur, fut si grande, qu'il ne se contenta pas de le tuer, il le mit en pieces, & le donna à manger aux chiens, sans que nul de tant de Juifs qui le virent, accusât personne. Mais enfin Hérode après une tres-exacte recherche, en découvrit les auteurs par des femmes que la violence des tourmens contraignit de le confesser.

Il les fit mourir avec toutes leurs familles ; & voyant que le peuple s'affermissoit de plus en plus dans la résolution de défendre ses coutumes & ses loix, & que cela le porteroit à une

révolte s'il n'employoit de plus puissans moyens pour le réprimer, il résolut d'y pourvoir. Ainsi outre les deux forteresses qui étoient dans Jérusalem, l'une le palais royal où il demeuroit, & l'autre nommée Antonia, qui étoit proche du Temple, il fit fortifier Samarie, parce que n'étant éloignée de Jérusalem que d'une journée, elle pouvoit empêcher les séditions tant de la ville que de la campagne. Il fortifia tellement la Tour de Straton, qu'il nomma Cesarée, 662.
qu'elle sembloit commander tout le pays. Il bâtit dans le lieu nommé le Champ, un château où il mit une garnison de gens de cheval que l'on tiroit au sort. Il en bâtit un autre en Gabara de Galilée, & un autre nommé Esthmonite dans la Perée. Ces forteresses ainsi disposées dans les endroits du royaume les plus propres pour l'effet auquel ce Prince les destinoit & où il établit les garnisons, ôta à ce peuple tout moyen de se soulever, parce qu'à la moindre apparence de quelque émotion ceux qui étoient ordonnés pour y prendre garde, ou l'empêchoient d'arriver, ou l'étouffoient dès sa naissance. Comme il avoit dessein de rétablir Samarie que son assiette rendoit forte, à cause qu'elle étoit sur une colline, & d'y bâtir un Temple, il y mit un grand corps de troupes tant étrangeres que de provinces mêmes, changea son nom en celui de Sabaste, partagea entre les habitans le terroir d'alentour qui est extrêmement fertile, afin de les mettre d'abord si à leur aise, qu'elle fût promptement peuplée ; l'environna de fortes murailles, accrut si fort son enceinte qu'elle étoit de vingt stades, & la rendit comparable aux plus grandes villes. Il fit au milieu une place si spacieuse qu'elle contenoit une stade & demie, y bâtit un

Temple très-superbe, & continua toujours de travailler à rendre cette ville célébre en toutes manieres, parce qu'il en considéroit la force comme nécessaire à sa sûreté, & la beauté comme un monument de sa grandeur & de sa magnificence., qui conserveroit la mémoire de son nom dans les siecles à venir.

CHAPITRE XII.

La Judée est affligée de très-grands maux, & particuliérement d'une violente peste & d'une extrême famine. Soins & libéralité incroyable d'Hérode pour y remédier. Il regagne par ce moyen l'amour des peuples, & ramene l'abondance. Superbe palais qu'il bâtit dans Jérusalem. Il épouse la fille de Simon, qu'il établit grand Sacrificateur. Autre superbe château qu'il fait bâtir au lieu où il avoit autrefois vaincu les Juifs.

3963. EN cette même année, qui étoit la treizieme du regne d'Hérode, la Judée fut affligée de très-grands maux, soit par une vengeance de Dieu, soit par ces funestes accidens qui arrivent de temps en temps dans le monde. Cela commença par une si grande & si longue secheresse, que la terre ne donnoit pas même les fruits qu'elle produit naturellement sans qu'on la cultive. Ainsi la nécessité obligeant les hommes d'user, pour soutenir leur vie, d'une nourriture qui leur étoit auparavant inconnue, ils tomberent dans de grandes maladies, & par un enchaînement de maux qui succédoient les uns aux autres, dans une violente peste. Ce terrible fléau augmentoit

toujours, parce que ceux qui en étoient frappés, manquant d'assistance & de nourriture, plusieurs en mouroient ; & le désespoir de n'avoir aucun moyen de secourir les malades ôtoit le courage aux sains de rendre à leurs proches des devoirs qui leur seroient inutiles. Car tous les fruits des années précedentes étoient consommés : on n'en avoit point recueilli en celle-là, & on auroit en vain semé la terre, parce qu'elle étoit si aride, qu'elle laissoit périr dans son sein les semences que l'on y jettoit. Comme cela continua plus d'une année, le mal alloit toujours croissant au lieu de diminuer.

Dans une telle désolation tout le bien d'Hérode, quelque grand qu'il fût, n'étoit pas capable de lui suffire, parce que la stérilté de la terre l'empêchoit de recevoir ses revenus, & qu'il avoit employé de très-grandes sommes à la construction de ses villes & de ses forteresses : toute espérance de secours lui manquoit, & il voyoit la haine de ses sujets contre lui se joindre encore à tant de maux, selon la coutume des peuples, qui rejette toujours sur ceux qui commandent la cause de ce qu'ils souffrent. Il cherchoit sans cesse des remedes pour les soulager ; mais inutilement, parce que ses voisins, qui étoient eux-mêmes pressés de la famine, ne pouvoient leur vendre du bled, & qu'il n'avoit pas assez d'argent pour en donner un peu à chacun de ce grand nombre qui en avoient tous tant de besoin. Enfin comme il étoit persuadé qu'il n'y avoit rien qu'il ne fût obligé de faire dans une telle extrémité, il fit fondre tout ce qu'il avoit d'or & d'argent, sans épargner même les ouvrages des plus excellens maîtres. Ainsi il assembla une grande somme, & l'envoya en Egypte, où *Petrone* commandoit pour Auguste. Ce

Gouverneur étoit accablé de ceux qu'une semblable nécessité contraignoit d'avoir recours à lui ; mais comme il étoit ami d'Hérode, il accorda en sa considération à ses sujets une traite de blé par préférence à tous les autres, les assista même à en faire l'achat & le transport, & contribua ainsi plus que nul autre au salut de notre nation. Le ressentiment qu'eut le Peuple de se voir soulagé dans sa misere, par les extrêmes soins de son Roi, ne lui fit pas seulement oublier la haine qu'il lui portoit ; mais il lui donna des louanges que méritoit sa bonté. Ce Prince commença par faire distribuer ce blé avec grand ordre à ceux qui pouvoient eux-mêmes faire du pain, & ordonna des boulangers pour ceux que leur vieillesse ou d'autres incommodités en rendoient incapables. Il les assista aussi contre la rigueur de l'hyver par des habits qu'il leur fit donner, & dont il avoit très-grand besoin, à cause que presque tout le bétail étant mort ils manquoient de laine, aussi-bien que des autres choses nécessaires pour se vêtir. Après avoir pourvu aux nécessités de ses sujets, il porta ses soins à assister les villes de Syrie, voisines de la Judée. Il leur fit donner du blé pour semer, & ne retira pas peu d'avantage pour lui-même du bien qu'ils reçurent de lui. Car la terre rendit avec tant d'usure le grain qu'on lui confia, qu'on vit revenir l'abondance : & lorsque le temps de la moisson fut arrivé, ce Prince envoya pour la recueillir cinquante mille hommes, à qui il avoit sauvé la vie. Ainsi il ne fut pas seulement le bienfaiteur du royaume par sa vigilance & par sa bonne conduite, il le fut aussi de ses voisins, dont nul n'implora son secours sans en recevoir des effets : & il se trouva que ce qu'il avoit fourni aux étrangers montoit à dix

mille cores de froment, dont chaque core contient dix medimes attiques : & que ce qu'il avoit fait distribuer dans son royaume montoit à quatre-vingt mille cores.

Tant de soins que ce Prince prit, & tant de graces qu'il répandit en faveur de ses sujets dans un si pressant besoin, le firent admirer de tout le monde, & leur gagna tellement le cœur, que le ressentiment des obligations pressantes leur fit oublier la haine qu'ils avoient conçue du changement qu'il avoit apporté au gouvernement du royaume, & à l'observation de leurs coutumes. Ils crurent que ce mal étoit assez récompensé par un aussi grand bien que celui qu'ils avoient reçu de sa merveilleuse libéralité dans un temps où elle leur étoit si nécessaire : & la gloire qu'il acquit parmi les étrangers, ne fut pas moindre. Ainsi tant de maux ne servirent qu'à rendre son nom encore plus illustre ; car ce que son peuple avoit souffert augmenta dans son Royaume sa réputation par la réconnoissance de ses bienfaits : & une bonté aussi extraordinaire que celle qu'il témoigna dans de si grandes nécessités à ceux mêmes qui n'étoient point ses sujets, le fit considérer au dehors, non pas comme auparavant, mais comme ils venoient de l'éprouver dans leur extrême besoin.

Ce généreux Prince, pour témoigner son 664.
affection à Auguste, envoya en ce même temps cinq cens des plus vaillans de ses gardes à *Elius-Gallus*, à qui ils rendirent de grands services dans la guerre qu'il faisoit en Arabie vers la mer rouge : & après avoir rétabli la prospérité dans son état, il fit bâtir au lieu le plus élevé de la ville de Jérusalem un grand & superbe palais tout éclattant d'or & de marbre, où en-

tre les magnifiques appartemens que l'on y voyoit, il y en avoit un qui portoit le nom d'Auguste, & un autre celui d'Agrippa.

665. Il pensa alors à se remarier : & comme il ne cherchoit pas son plaisir dans le changement, il voulut choisir une personne en qui il pût mettre toute son affection. Ainsi il en prit une purement par amour, en la maniere que je vais le dire. SIMON, fils de Boëthus Alexandrin, qui étoit Sacrificateur, & d'une race fort noble, avoit une fille d'une beauté si extraordinaire que l'on ne parloit d'autre chose dans Jérusalem. Le bruit en vint jusques à Hérode : il voulut la voir, & jamais amour ne fut plus grand dès la premiere vue que celui qu'il eut pour elle. Il jugea ne devoir pas user de sa puissance en l'enlevant comme il auroit pu, de peur de passer pour un tyran, & crut qu'il devoit plutôt l'épouser. Mais parce que Simon n'étoit pas d'une assez grande qualité pour une si haute alliance, ni aussi d'une condition à mépriser, il voulut l'élever à un grand honneur afin de le rendre plus considérable. Ainsi il ôta la souveraine sacrificature à JESUS, fils de Phabert, la lui donna, & épousa sa fille.

666. Aussi-tôt après ses nôces, il bâtit à soixante stades de Jérusalem un magnifique château dans le lieu où il avoit vaincu les Juifs, lorsqu'Antigone lui faisoit la guerre. L'assiette étoit très-avantageuse : car c'est une petite montagne d'une figure ronde, également forte & agréable, il l'embellit & la fortifia encore. Ce château étoit environné de tours, & on y montoit par 200. dégrés de pierre. Il y avoit au-dedans des appartemens superbes, parce qu'Hérode ne plaignit point la dépense pour y joindre la beauté à la force. On voyoit au pied divers batimens très-agréables, particuliérement par la quantité des

belles eaux qu'on y conduisit de fort loin avec des acqueducs. Toute la campagne d'alentour étoit si pleine de maisons, qu'elles auroient pu composer une bonne ville, dont ce magnifique château bâti sur la montagne auroit été comme la citadelle qui auroit commandé tout le reste.

Quand Hérode eut pourvû en cette maniere à toutes choses, il n'appréhenda plus de mouvemens dans son état. La crainte du châtiment dont il n'exemtoit personne, retenoit ses sujets dans le devoir: la liberalité avec laquelle il pourvoyoit à toutes les nécessités publiques, lui acqueroit leur affection; & le soin qu'il prenoit de se fortifier de plus en plus, comme si sa conservation particuliere eût été celle de tout le Royaume, le mettoit en assurance. Il se rendoit fort accessible dans toutes les villes, leur témoignoit beaucoup de bonté; & comme il avoit l'ame fort élevée, il savoit aussi dans les rencontres gagner par sa magnificence le cœur des Grands. Ainsi il devenoit agréable à tout le monde, & sa prospérité alloit toujours en augmentant. 667.

Mais les passions qu'il avoit de rendre son nom célebre & de cultiver l'amitié d'Auguste & des plus puissans des Romains, le porta à négliger l'observation de nos coutumes, & à violer en beaucoup de choses nos saintes loix. Car il bâtit en leur honneur des villes, & même des Temples; mais non pas dans la Judée, parce que notre nation ne l'auroit jamais souffert, à cause que c'est une chose abominable parmi nous de reverer des images & des statues comme font les Grecs. Il alléguoit pour excuse de ses ouvrages sacrileges, que ce n'étoit pas volontairement qu'il les faisoit, 668.

mais pour obéir à ceux à qui il ne pouvoit désobéir : & il gagnoit d'autant plus par ce moyen l'affection d'Auguste & des Romains, qu'ils voyoient que pour leur plaire il ne craignoit point de contrevenir aux coutumes de son pays. Son avantage particulier & son ardent desir d'éterniser sa mémoire, étoit néanmoins sa principale fin dans la prodigieuse dépense qu'il faisoit à bâtir & à embelir ces nouvelles villes.

CHAPITRE XIII.

Hérode fait bâtir en l'honneur d'Auguste une superbe ville, qu'il nomme Césarée. Il lui envoie ses deux fils Alexandre & Aristobule, qu'il avoit eus de Mariamne. Auguste lui accorde encore de nouvelles graces. Cause du bon traitement qu'Hérode faisoit aux Esseniens.

3669. HErode ayant remarqué qu'il y avoit le long de la mer un lieu nommé la Tour de Straton, dont l'assiette étoit très-avantageuse, il y fit construire une ville d'une forme & d'une beauté admirable. Non-seulement les palais en étoient bâtis de marbre blanc & très-magnifiques, mais les maisons des particuliers étoient d'une très-belle architecture, & un port de la grandeur de celui de Pirée, où les vaisseaux pouvoient être en sûreté, surpassoit encore tout le reste. La structure en étoit merveilleuse : & il y avoit au dedans de grands magasins pour retirer toutes sortes d'équipages & de marchandise. Il fut besoin pour venir à bout d'un tel ouvrage, d'un travail extraordinaire & d'une extrême dépense, parce qu'il falloit faire venir

de fort loin tous les matériaux. Cette ville eſt dans la Phénicie & aſſiſe au lieu où l'on s'embarque pour paſſer en Egypte entre Joppé & Dora, qui ſont deux petites villes maritimes dont les ports ne ſont gueres ſûrs à cauſe qu'ils ſont battus du vent nommé Africus, de qui l'impétuoſité pouſſe une ſi grande quantité de ſable contre le rivage, que les vaiſſeaux chargés de marchandiſes n'y pouvant être en aſſurance, les pilotes ſont contraints de jetter les ancres dans la mer. Pour remédier à cette incommodité. Hérode fit bâtir le port de Ceſarée en forme de croiſſant, capable de contenir un aſſez grand nombre de vaiſſeaux : Et parce que la mer avoit en cet endroit vingt braſſes de profondeur, il y fit jetter des pierres d'une grandeur ſi prodigieuſe, que la plûpart avoient cinquante pieds de long, dix-huit de large, & neuf de haut ; & il en avoit même de plus grandes. L'étendue de ce mole étoit de deux cens pieds, dont la moitié ſervoit pour rompre la violence des vagues : & on bâtit ſur l'autre moitié un mur fortifié de tours, à la plus grande & plus belle deſquelles Hérode donna le nom de Druſes, fils de l'Impératrice Livie, femme d'Auguſte, lequel mourut jeune. Il y avoit auſſi diverſes voutes en forme d'arcades pour loger des matelots. Une deſcente très-agréable & qui pouvoit ſervir d'une très-belle promenade, environnoit tout le port, dont l'entrée étoit expoſée au vent de biſe qui eſt le plus favorable de tous les vents. Il y avoit au côté gauche, par où l'on entroit dans ce port, une tour bâtie ſur une large plate-forme faite pour réſiſter à la violence des vagues. Au côté droit étoient deux colomnes de pierre ſi grandes qu'elles ſurpaſſoient la hauteur de la tour. On voyoit à l'entour du port

un rang de maisons dont les pierres étoient très-bien taillées : & on bâtit sur une colline, qui est au milieu, le Temple consacré à Auguste. Ceux qui navigent peuvent l'appercevoir de fort loin : & il y a deux statues, l'une de Rome, & l'autre de ce Prince, en l'honneur duquel Hérode donna le nom de Cesarée à cette ville, non moins admirable par la richesse de sa matiere, que par la magnificence de ses ornemens. On fit sous la terre de longues voutes également distantes les unes des autres, qui se rendoient toutes dans la mer : & il y en avoit une qui les traversoit pour y porter les eaux des pluies & les immondices de la ville, & recevoit même les flots de la mer lorsqu'elle étoit la plus agitée, afin de laver par ce moyen la plupart des rues. Hérode fit aussi bâtir un théâtre de pierre, & au côté du port qui regarde le midi, un fort grand amphithéâtre d'où l'on peut voir bien avant dans la mer : & comme il n'épargna pour tant de grands ouvrages, ni le travail, ni la dépense, il n'employa que douze ans pour les mettre en leur perfection.

670. Après que ce Prince si magnifique eut bâti ces deux grandes villes, Sebaste & Cesarée, il envoya à Rome ALEXANDRE & ARISTOBULE ses fils, qu'il avoit eus de Mariamne, pour faire leur cour à Auguste. *Pollion*, qui étoit son intime ami, leur avoit préparé un beau logement ; mais ils n'en eurent pas besoin, parce qu'Auguste leur en donna un dans son palais. Ce grand Empéreur les reçut avec de singuliers témoignages d'affection, & laissa à leur pere la liberté de prendre pour son successeur celui de ses enfans qu'il voudroit choisir. Il accrut aussi son Royaume de trois provinces, la Traconite, la Bathanée & l'Auranite, par la rencontre que je vais dire.

ZENODORE, qui avoit pris à ferme le bien de Lysanias, ne se contentoit pas du profit qu'il pouvoit en tirer légitimement, il en faisoit un beaucoup plus grand en favorisant les voleries de ceux de la Traconite qui étoient accoutumés a piller les environs de Damas : & ainsi au lieu de s'y opposer, il partageoit avec eux le butin. On s'en plaignit à VARUS, Gouverneur de la province, & il en écrivit à Auguste, qui lui ordonna de ruiner entiérement les retraites de ces voleurs, & de donner ce pays à Hérode, afin qu'il empêchat par ses soins la continuation d'un tel désordre, auquel il seroit autrement difficile de remédier, parce que ces gens, qui ne vivoient que de brigandages, ne se retiroient ni dans les villes, ni dans les villages, mais dans des cavernes, où ils passoient leur vie comme des bêtes, & faisoient provision d'eau & de vivres pour y pouvoir subsister longtemps si on les attaquoit. L'entrée de ces cavernes est si étroite, qu'il n'y peut passer qu'une personne à la fois : & elles sont au dedans plus spacieuses qu'on ne le sauroit croire. La terre qui les couvre est platte, mais si pierreuse & si raboteuse, qu'à peine peut-on y marcher. On ne sauroit sans guide se démêler des sentiers qui conduisent à ces cavernes, tant ils sont tortueux & entremêlés : & ces gens étoient si méchans, que lorsqu'ils ne pouvoient voler les autres, ils s'entrevoloient eux-mêmes. Hérode ne fut pas plutôt devenu maître de ce pays par le don qu'Auguste lui en fit; qu'il trouva moyen avec de bons guides d'aborder toutes ces cavernes, reprima les pilleries de ces voleurs, & mit en repos tout le pays d'alentour. Zenodore, outré de douleur de la perte de son bien & de haine contre Hérode qui le lui avoit ôté, alla 671.

à Rome pour s'en plaindre, mais inutilement.

671. En ce même temps Auguste envoya pour Gouverneur dans l'Asie AGRIPPA, qu'il aimoit très-particuliérement. Hérode l'alla trouver à Mitilene, & revint ensuite à Jérusalem. Les habitans de Gadara voulurent faire de grandes plaintes de lui à Agrippa; non-seulement il ne les écouta pas; mais il les lui envoya enchaînés.

673. D'autre côté les Arabes qui ne pouvoient souffrir la domination d'Hérode, & cherchoient depuis long-temps l'occasion de se révolter, crurent alors en avoir trouvé une favorable. Ce Zenodore dont nous venons de parler, voyant ses affaires ruinées, leur avoit vendu pour le prix de cinquante talens l'Auranite, qui faisoit partie de ce qu'il possédoit auparavant: & comme elle étoit comprise dans la donation faite par Auguste à Hérode, ils croyoient qu'on leur faisoit une très-grande injustice, & ne pouvoient se résoudre à la souffrir. Ainsi ils s'efforçoient de s'y maintenir, tantôt en soutenant leur droit devant les Juges, & tantôt par la force en se servant de quelques soldats qui ne subsistoient que dans le trouble. Hérode, pour éviter qu'il n'arrivât quelque mouvement, jugea plus à propos d'y remédier par la douceur que par la violence. Mais en la dix-septieme année de son régne, Auguste étant venu en Syrie, plusieurs habitans de Gadara lui firent de grandes plaintes de lui, & l'accuserent d'être Tyran. Ce Zenodore fut celui qui les y poussa principalement par les promesses qu'il leur fit, avec serment de n'avoir jamais de repos jusques à ce qu'il les eût délivrés de la domination d'Hérode pour les faire rentrer sous celle d'Auguste; mais ce qui

les rendoit encore plus hardis à s'élever contre Hérode, étoit qu'il n'avoit point puni ceux qu'Agrippa lui avoit envoyés enchaînés. Car autant qu'il étoit ſevere envers ſes ſujets, il étoit doux envers les étrangers : & ainſi ils ne craignirent point de l'accuſer d'avoir fait des exactions. Ce Prince, ſans s'en émouvoir, ſe préparoit à ſe juſtifier : mais Auguſte le reçut très-bien & ne témoigna en nulle maniere d'être touché de ces plaintes. Il lui en dit ſeulement quelque choſe le premier jour, & ne lui en parla pas davantage. Lorſque ces habitans virent que le ſentiment d'Auguſte & de ceux en qui il ſe fioit le plus étoit ſi favorable à Hérode, la peur d'être abandonnés à ſa diſcrétion fit que les uns ſe tuerent la nuit ſuivante, les autres ſe précipiterent, & les autres ſe noyerent. Ainſi s'étant comme condamnés eux-mêmes, Auguſte ne trouva nulle difficulté à abſoudre Hérode. Il arriva auſſi à ce Roi des Juifs un autre bonheur : car Zenodore étant mort à Antioche d'une dyſſenterie, Auguſte lui donna tout le reſte du bien qu'il poſſédoit dans la Galilée & la Traconite, ce qui étoit fort conſidérable, parce qu'il comprenoit Ulata, Paneade, & les terres voiſines. Auguſte ajouta encore une autre faveur à celle-ci, qui fut d'ordonner aux Gouverneurs de Syrie de ne rien faire que par ſon avis. Ainſi comme Auguſte regnoit preſque ſur toute la terre, & qu'on pouvoit dire qu'Agrippa gouvernoit après lui ce puiſſant Empire, le bonheur d'Hérode fut ſi grand, qu'Auguſte n'aimoit perſonne tant que lui après Agrippa, & qu'Agrippa n'aimoit perſonne tant qt'Hérode après Auguſte. Deux ſi puiſſans appuis lui donnant ſujet de tout eſpérer, il demanda & obtint d'Auguſte pour Phéroras

son frere la lieutenance générale de son royaume, & retrancha ensuite cent talens de son revenu pour les lui donner, afin qu'il eût après sa mort de quoi subsister sans dépendre de ses enfans. Il accompagna Auguste jusques à son embarquement, & bâtit en son honneur dans les terres de Zenodore, tout proche de Panium, un superbe Temple de marbre blanc. Ce Panium est une très-grande caverne sous une montagne très-agréable, d'où sortent les sources du Jourdain. Et comme ce lieu étoit déja fort celebre, Hérode le choisit pour y consacrer ce temple à Auguste.

674. En ce même temps ce Prince déchargea ses peuples de la troisieme partie des tributs, & prit pour prétexte que c'étoit afin de leur donner moyen de se remettre des maux que la famine leur avoit causés. Mais sa véritable raison étoit qu'il vouloit adoucir leur esprit aigri par ces grands ouvrages si contraires à leur religion, & dont ils ne pouvoient dissimuler leur mécontentement. Car comme il en craignoit les suites, il n'y eut point de soin qu'il ne prît pour y remédier. Il ordonna que chacun ne s'occuperoit qu'à ses affaires particulieres; défendit sous de grandes peines de faire des assemblées & de grands festins dans Jérusalem; & il avoit tellement à cœur l'observation de cet édit, qu'il y avoit des gens disposés dans la ville & sur les grands chemins pour observer & pour arrêter ceux qui y contrevenoient. On les menoit secrettement & même en plein jour dans la forteresse Hircania, & on les punissoit sévérement. On assure aussi que lui-même se travestissoit souvent & se mêloit la nuit parmi le peuple pour découvrir son sentiment touchant le gouvernement. Il faisoit punir sans

miséricorde ceux qui condamnoient sa conduite, & obligeoit les autres par serment à ne lui manquer jamais de fidélité. Ainsi la plus grande partie se portoient par crainte à faire ce qu'il vouloit ; & il n'y avoit point de moyens dont il ne se servît pour perdre ceux qui ne pouvant souffrir d'être traités de la sorte, avoient la hardiesse de s'en plaindre. Il voulut aussi tirer le même serment de Pollion Pharisien, de Sameas, & de la plupart de leurs disciples. Mais encore qu'ils le refusassent, il ne les punit pas comme les autres à cause du respect qu'il avoit pour Pollion : & il dispensa aussi de ce serment ceux que nous nommons Esseniens, dont les sentimens sont semblables à ceux de ces Philosophes que les Grecs nomment Pythagoriciens, comme nous l'avons fait voir ailleurs. Surquoi j'estime que ce n'est pas m'éloigner du sujet de mon Histoire de dire la raison qui porta Hérode à avoir une opinion d'eux si favorable.

Un Essenien nommé *Manahem*, qui menoit une vie si vertueuse, qu'elle étoit louée de tout le monde, & qui avoit reçu de Dieu le don de prédire les choses futures, voyant Hérode alors encore assez jeune, étudier avec des enfans de son âge, lui dit qu'il régneroit un jour sur les Juifs. Hérode crut, ou qu'il ne le connoissoit point, ou qu'il se mocquoit de lui, & lui répondit : Qu'il voyoit bien qu'il ignoroit que sa naissance n'étoit pas assez illustre pour pouvoir espérer un tel honneur. Manahem lui repartit en souriant & en lui donnant un petit coup sur l'épaule : » Je vous l'ai dit, & je vous » le dis encore : Vous serez Roi : & vous regne» rez heureusement, parce que Dieu le veut ainsi. » Souvenez-vous alors de ce coup que je viens 675.

» de vous donner afin de vous représenter les di-
» vers changemens de la fortune : & n'oubliez ja-
» mais qu'un Roi doit avoir continuellement de-
» vant les yeux la piété que Dieu lui demande,
» la justice qu'il doit rendre à tout le monde,
» & l'amour quil est obligé d'avoir pour ses su-
» jets. Mais c'est ce que je sçai que vous ne fe-
» rez pos lorsque vous serez élevé à un si haut
» degré de puissance. Car autant que vous serez
» heureux dans tout le reste & digne d'une gloire
» immortelle, autant vous serez malheureux par
» votre impiété envers Dieu, & par votre injus-
» tice envers les hommes. Mais vous ne vous
» déroberez pas à la vue de ce souverain Maî-
» tre de l'univers. Il pénétrera vos pensées les
» plus cachées, & vous éprouverez sur la fin de
» votre vie les effets de sa colere. Hérode ne tint pas alors grand compte de ce discours : mais quand il se vit élevé sur le trône & dans une si grande prosperité, il fit venir Manahem, s'enquit de lui de la durée de son régne, & si elle seroit bien de dix ans. » Il lui répondit, & de
» vingt ans, & de trente, sans déterminer rien
» de certain. Hérode fort satisfait de cette réponse le renvoya avec honneur, & traita toujours depuis favorablement tous les Esséniens. Je ne doute point que ceci ne passe dans l'esprit de plusieurs pour incroyable : mais j'ai cru néanmoins le devoir rapporter, parce qu'il y en a plusieurs de cette secte à qui Dieu ne dédaigne pas de revéler ses secrets à cause de la sainteté de leur vie.

CHAPITRE XIV.

Hérode rebâtit entiérement le Temple de Jérusalem pour le rendre beaucoup plus beau.

APrès tant de grandes actions & de si superbes édifices faits par Hérode, il conçut en la dix-huitieme année de son régne un dessein qui surpassoit encore de beaucoup les autres, qui fut de bâtir un temple à Dieu plus grand & plus élevé que celui qui étoit alors, parce qu'il croyoit, & avec raison, que tout ce qu'il avoit fait jusques à ce jour, quelque éclatant qu'il pût être, étoit tellement au-dessous d'une si haute entreprise, que rien ne pouvoit tant contribuer à rendre sa mémoire immortelle. Mais comme il craignoit que le peuple étonné de la difficulté d'un tel ouvrage, eût peine à se résoudre de l'entreprendre, il le fit assembler, & lui parla en cette sorte. 676.

» Il seroit inutile de vous représenter toutes » les choses que j'ai faites depuis mon avénement » à la couronne, puisque vous étant plus utile » qu'à moi vous ne sçauriez les ignorer. Vous » sçavez que dans les nécessités publiques j'ai » oublié mes intérêts pour ne penser qu'à vous » soulager ; & vous n'aurez pas eu peine à re» connoître que dans tant de grands ouvrages » que j'ai entrepris & achevés avec l'assistance » de Dieu, je n'y ai pas tant considéré ma satis» faction particuliere que les avantages que vous » en avez reçus, & qui ont élevé notre nation » à un dégré d'estime où elle ne s'étoit point en» core vue. Il seroit donc inutile de vous parler

» des villes que j'ai bâties & de celles que j'ai
» embellies dans la Judée, & dans les provinces
» qui nous sont tributaires. Mais je veux vous
» proposer un dessein beaucoup plus grand & plus
» important que tous les autres, puisqu'il regar-
» de la religion & le culte que nous devons ren-
» dre à Dieu. Vous sçaurez que le Temple que
» nos peres lui ont bâti après leur retour de la
» captivité de Babylone est moins élevé de soi-
» xante coudées que n'étoit celui qui avoit été
» construit par Salomon; & il ne leur en faut
» pas attribuer la faute, puisqu'ils auroient sou-
» haité de le rendre aussi magnifique que le pre-
» mier; & qu'étant alors assujettis aux Perses,
» comme ils l'ont été depuis aux Macédoniens, ils
» furent obligés de suivre les mesures que les Rois
» Cyrus & Darius fils d'Hystaspe leur en donne-
» rent. Mais maintenant que je me trouve rede-
» vable à Dieu de la couronne que je porte, de la
» paix dont je jouis, des richesses que je posséde,
» & ce qui est encore plus considérable, de l'ami-
» tié des Romains qui sont aujourd'hui les maîtres
» du monde, je m'efforcerai de lui témoigner ma
» reconnoissance de tant d'obligations en met-
» tant la derniere perfection à ce grand ouvrage.

677. Ce discours d'Hérode surprit extrêmement tout le monde. La grandeur du dessein leur en faisoit paroître l'exécution impossible; & quand même elle ne l'auroit pas été, ils appréhendoient qu'après avoir fait démolir le Temple, il ne pût le rétablir entiérement, & trouvoient ainsi l'entreprise trop périlleuse. Mais il les rassura en leur promettant de ne point toucher à l'ancien Temple qu'après qu'il auroit préparé tout ce qui étoit nécessaire pour bâtir le nouveau: & l'effet suivit sa promesse. Il employa mille charrettes pour porter les pierres; assembla tous les matériaux, choisit

dix

dix mille excellens ouvriers, & établit sur eux mille Sacrificateurs vêtus à ses dépens, & intelligens dans les ouvrages de massonnerie & de charpenterie. Lorsque tout fut ainsi disposé, il fit démolir les vieux fondemens pour en mettre de nouveaux, & l'on bâtit dessus le Temple de cent coudées de longueur, & de six vingt coudées de hauteur. Mais les fondemens s'étant depuis affaissés, cette hauteur se trouva réduite à cent coudées : & nos ancêtres vouloient sous l'Empire de Néron réhausser le Temple de ces vingt coudées dont il étoit abaissé. Cet ouvrage fut construit avec des pierres fort dures & fort blanches, longues de vingt-cinq coudées, hautes de huit, & larges de douze.

La forme de ce superbe bâtiment ressembloit à un palais Royal : les deux extrémités de chaque face étoient plus basses que le milieu, & ce milieu étoit si élevé que ceux qui demeuroient vis-à-vis du Temple ou qui y venoient, le pouvoient voir quoi qu'ils en fussent éloignés de plusieurs stades. L'architecture des portiques étoit presque semblable au reste : & on voyoit tendues au-dessus des tapisseries de diverses couleurs embélies de fleurs de pourpre, avec des colomnes entre deux, aux corniches desquelles pendoient des branches de vigne d'or avec leurs grapes & leurs raisins, si excellemment travaillées, que dans ces ouvrages si riches l'art ne cédoit point à la matiere.

Hérode fit faire à l'entour du Temple des galleries si larges & si hautes qu'elles répondoient à la magnificence du reste & surpassoient en beauté toutes celles qu'on avoit vues auparavant, en sorte qu'il sembloit que nul autre n'eût jamais tant que ce Prince travaillé à or-

ner le Temple. Deux de ces galleries étoient soutenues par de fortes & épaisses murailles, & il ne s'étoit jamais rien vu de plus beau que cet ouvrage.

Il y avoit un tertre pierreux & fort roide, mais qui s'abaissoit un peu en douce pente vers la ville du côté de l'orient, & Salomon fut le premier qui par l'ordre qu'il en reçut de Dieu environna son sommet de murailles. Hérode fit enfermer d'un autre mur tout le pied de ce tertre, au-dessous duquel du côté du midi est une profonde vallée. Ce mur bâti de grandes pierres liées ensemble avec du plomb va jusques au bas de ce tertre, & le comprend ainsi tout entier. Sa forme est quadrangulaire ; & il est si haut & si fort qu'on ne le sçauroit voir sans étonnement. Ces pierres qui sont d'une grandeur extraordinaire font face par dehors, & sont attachées ensemble au dedans avec du fer, afin de pouvoir résister à toutes les injures du temps.

Après que ce mur eut ainsi été élevé aussi haut que le sommet du tertre, on remplit tout le vuide qui est entre deux. Tellement que ce n'étoit plus qu'une platte forme dont le tout étoit de quatre stades : car chacune des quatre faces avoit une stade de longueur, & on y voyoit un grand portique placé au milieu de deux angles.

On fit dans ce quarré un autre mur aussi de pierre pour environner le sommet du tertre, dont le côté opposé à l'orient avoit un double porche, qui regardoit le portail du Temple qui est bâti au millieu; & plusieurs de nos Rois ont extrémement orné & enrichi ce portail. Tout le tour du Temple étoit rempli des dépouilles remportées sur nos ennemis ; & Hérode les consacra de nouveau après y avoit ajouté celles qu'il avoit gagnées sur les Arabes.

Du côté du septentrion étoit une tour extrémement forte & bien munie, bâtie par ceux de nos Rois qui étoient de la race des Asmonéens, & qui avoient possédé tout ensemble la souveraine autorité & la grande sacrificature. Ils avoient donné à cette tour le nom de Baris, à cause que l'on y conservoit l'habit dont le Grand Sacrificateur est revêtu lors seulement qu'il offre des sacrifices à Dieu, & Hérode y fit mettre cet habit sacré. Après sa mort les Romains l'eurent en leur pouvoir jusques au temps de l'Empéreur Tybere. Mais quand durant son régne Vitellius vint prendre possession du gouvernement de Syrie, les habitans de Jérusalem le reçurent avec tant d'honneur, que pour leur en témoigner sa satisfaction, il obtint de Tybere de leur accorder l'instante priere qu'ils lui firent de leur confier la garde de ce saint dépôt. Ils jouirent de cette grace jusques après la mort du Roi Agrippa le Grand, & alors Cassius Longinus, Gouverneur de Syrie, & Cuspius Fadus, Gouverneur de Judée, commanderent aux Juifs de le mettre dans la tour Antonia, afin qu'il fût comme auparavant en la puissance des Romains. Les Juifs envoyerent sur ce sujet des Ambassadeurs à l'Empéreur Claudius. Mais le jeune Roi Agrippa s'étant rencontré à Rome demanda d'en avoir la garde : ce qui lui fut accordé, & on en envoya l'ordre à Vitellius. La maniere dont on en usoit auparavant étoit, que ce précieux vêtement étoit gardé sous le sceau du Grand Sacrificateur & des Trésoriers du Temple ; & la veille des fêtes solemnelles ils alloient trouver celui qui commandoit dans la tour pour les Romains, où après avoir reconnu que leur sceau étoit en son entier, ils recevoient de sa main ce saint habit, & le lui repor-

toient scellé comme auparavant après que la fête étoit passée. Cette tour étoit déja forte, mais Hérode la fortifia encoré de beaucoup, afin de fortifier d'autant plus le Temple, & la nomma Antonia, pour honorer la mémoire d'Antoine qui lui avoit témoigné tant d'amitié.

Du côté de l'Occident il y avoit quatre portes. On alloit par l'une au palais Royal en traversant une vallée qui étoit entre deux : on alloit par deux autres dans les fauxbourgs ; & par la quatrieme dans la ville : mais il falloit pour cela descendre par plusieurs degrès jusques au fond de la vallée, & remonter par autant d'autres ; car la ville est assise à l'opposite du Temple en forme d'un théâtre qui finit dans cette vallée du côté du midi ; & de ce même côté & sur la face de ce quarré il y avoit au milieu une autre porte aussi également distante des deux angles, & une triple & superbe galerie qui s'étendoit depuis la vallée qui étoit du côté de l'orient jusques à celle qui étoit du côté de l'occident : & cette galerie ne pouvoit être plus longue, parce qu'elle comprenoit tout cet espace. Cet ouvrage étoit l'un des plus admirables que le soleil ait jamais vu. Car cette vallée étoit si profonde, & le dôme élevé au dessus de la galerie étoit si haut, qu'on n'osoit de là regarder le fond de la vallée, parce que la vue ne pouvoit aller si loin sans s'éblouir & sans se troubler. Ces galeries étoient soutenues par quatre rangs de colomnes également distantes ; & un mur de pierre remplissoit les espaces qui étoient entre les colomnes du quatrieme rang. Toutes ces colomnes étoit si grosses que c'étoit tout ce que trois hommes pouvoient faire que d'en embrasser une : car elles avoient vingt-sept pieds de tour ; & leur soubassement étoit

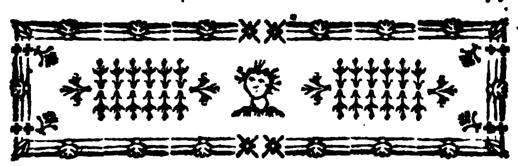
double. Il y en avoit en tout cent ſoixante & deux ; elles étoient d'un ordre corinthien, & ſi excellemment travaillées qu'elles donnoient de l'admiration. Entre ces quatre rangs de colomnes étoient trois galeries, dont chacune avoit trente pieds de large, plus de cinquante pieds de haut, & une ſtade de longueur. Mais celle du milieu étoit une fois & demie auſſi large & deux fois plus haute que les autres. On voyoit dans les lambris de ces galeries diverſes figures parfaitement bien taillées ; & la voute de la galerie du milieu, qui ſurpaſſoit ſi fort les autres, étoit ſoutenue ſur des corniches de pierre ſi bien taillées & entremêlées de colomnes faites avec tant d'art, que les jointures ne s'en pouvant appercevoir, les yeux y étoient trompés, & l'on auroit cru que tout cet ouvrage n'étoit composé que d'une ſeule pierre.

C'étoit ainſi qu'étoit conſtruite cette premiere clôture. Il y en avoit une ſeconde faite avec un mur de pierre & qui en étoit peu éloignée. L'on y montoit par quelques degrés, & il y avoit une inſcription qui défendoit aux étrangers d'y entrer ſur peine de la vie. Cette clôture intérieure avoit des côtés du midi & du ſeptentrion, trois portes également diſtantes, & une grande du côté de l'orient par laquelle ceux qui étoient purifiés entroient avec leurs femmes ; mais il étoit défendu aux femmes de paſſer plus outre.

Quant à l'eſpace qui étoit au milieu de ces deux enceintes, les ſeuls Sacrificateurs pouvoient y entter ; car c'étoit là qu'étoit bâti le Temple & où étoit l'autel ſur lequel on offroit des ſacrifices à Dieu. Ainſi Hérode lui-même n'oſa y entrer, parce qu'il n'étoit pas Sacrificateur ; & il laiſſa aux Sacrificateurs le ſoin de

travailler à cet ouvrage. Ils le firent en dix-huit mois, & il avoit employé huit ans à tout le reste.

Il ne se peut rien ajouter à la joie qu'eut le peuple de voir un si grand ouvrage achevé en si peu de temps. Ils commencerent par en rendre de grandes actions de graces à Dieu, & donnerent ensuite à leur Roi les louanges que son zele méritoit. Ils firent après une grande fête pour célebrer la mémoire de cette nouvelle construction du Temple. Hérode offrit à Dieu trois cens bœufs en sacrifice, & il n'y eut personne qui n'offrît aussi des victimes selon son pouvoir. Le nombre en fut si grand, qu'on peut dire qu'il fut innombrable, & cette fête arriva en même jour qu'Hérode avoit commencé de régner & qu'il solemnisoit tous les ans avec grande pompe. Cette rencontre redoubla encore la joie publique, & je ne dois pas oublier qu'outre tous ces ouvrages du Temple dont je viens de parler, ce grand Prince fit faire une voûte sous terre qui alloit depuis la tour Antonia jusques à la porte orientale du Temple, auprès de laquelle il fit bâtir une autre tour, afin que lui & les autres Rois pussent s'y retirer s'il arrivoit quelque sédition. On dit que durant tout le temps que l'on travailla à rebâtir le Temple, il ne plut jamais que la nuit, afin que ce saint ouvrage ne pût être retardé. Cette remarque a passé par tradition de nos peres jusqu'à nous, & on ne doit pas faire difficulté d'y ajouter foi, lorsqu'on se remet devant les yeux tant d'autres graces & d'autres faveurs que nous avons reçues de la main libérale & toute-puissante de Dieu.



HISTOIRE DES JUIFS.

LIVRE SEIZIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Le Roi Hérode établit une loi qui le fait considérer camme un Tyran. Il va à Rome & en ramene Alexandre & Aristobule, ses fils. Salomé, sa sœur & ses partisans travaillent à les lui rendre odieux.

COMME le Roi Hérode étoit persua- 676.
dé que l'un de ses principaux soins dans le gouvernement de son Etat, devoit être d'empêcher que l'on ne fît tort aux particuliers, ni dans Jérusalem ni dans la campagne, il ordonna par une nouvelle loi, que ceux qui perceroient les murailles pour entrer dans les maisons seroient traités en esclaves, & vendus hors le Royaume. Il ne le faisoit pas tant pour punir les crimes que pour abolir une coutume observée de tout temps par-

mi nous, & s'élever ainsi au-dessus des loix. Car un châtiment aussi rude que celui d'être reduit sous la servitude des étrangers, dont la maniere de vivre est toute différente de la nôtre, blesse beaucoup plus la religion qu'il ne maintient la justice, & nos anciennes loix y avoient pourvu suffisamment, en ordonnant que ceux qui auroient dû bien payeroient le quadruple de ce qu'ils auroient volé, & que ceux qui n'en auroient point seroient vendus comme esclaves; mais parce que ce n'étoit qu'à ceux de leur même nation qu'elles permettoient de les vendre, leur servitude ne pouvoit être perpétuelle, à cause que la septieme année leur rendoit la liberté. Ainsi cette loi fut trouvée très-injuste & considérée comme l'action d'un tyran, qui par un orgueil insupportable croyoit qu'il lui étoit permis de fouler aux pieds les loix du Royaume, & d'établir de nouvelles peines. Chacun s'en plaignoit hautement, & cette entreprise excita contre lui une telle haine, qu'on ne pouvoit la dissimuler.

680. Ce Prince alla en ce même temps à Rome, pour faire sa cour à l'Empéreur, & voir ses enfans qu'il y faisoit élever, & qui étoient déja assez instruits dans les lettres. Auguste le reçut avec de grands témoignages d'amitié, & les lui remit entre les mains pour les ramener en son pays. Les Juifs les reçurent avec beaucoup de joie, parce qu'ils étoient fort beaux, de fort belle taille, & que l'on ne voyoit rien en eux qui ne ressentit la grandeur de la majesté royale. Cette affection des peuples mit en grande peine Salomé, sœur du Roi, & tous ceux qui avoient comme elle causé par leurs calomnies la fin tragique de Mariamne. Ils appréhenderent que lorsque ces jeunes Princes seroient élevés en au-

torité, ils ne voulussent venger la mort de leur mere : & ils résolurent d'user contre eux des mêmes artifices dont ils s'étoient servis contre cette innocente & malheureuse Princesse, afin d'obliger leur pere de renoncer à l'affection qu'il avoit pour eux. Ensuite de cette résolution ils firent courir le bruit que ces Princes ne pouvoient le souffrir, parce qu'ils le considéroient comme ayant les mains encore toutes teintes du sang de leur mere. Ils n'osoient néanmoins tenir ce discours au Roi ; mais ils ne doutoient point que ce bruit n'allât jusques à lui, & que la haine qu'il exciteroit dans son cœur contre ses enfans, n'étouffât en lui les sentimens de la tendresse paternelle.

CHAPITRE II.

Hérode marie Alexandre & Aristobule ses fils, & reçoit magnifiquement Agrippa dans ses Etats.

CEtte conspiration de Salomé & des autres auteurs de la mort de Mariamne contre ses fils n'ayant encore produit aucun effet dans l'esprit d'Hérode, il continuoit à les traiter comme ils le pouvoient desirer ; & parce qu'ils étoient en âge d'être mariés, il fit épouser à Alexandre, GLAPHIRA, fille D'ARCHELAUS, Roi de Cappadoce, & à Aristobule, BERENICE, fille de Salomé. 681.

En ce même-temps sur ce qu'il apprit qu'Agrippa étoit revenu d'Italie en Asie, il l'alla trouver, & le convia par leur amitié de venir en son royaume. Il ne put le lui refuser ; & ce Prince si généreux n'oublia rien pour l'y recevoir lui & ses amis avec toute la magnificence imaginable. 682.

Il le mena dans les nouvelles villes qu'il avoit bâties, Sebaste & Cesarée, dont il lui fit voir le superbe port, le conduisit dans les forteresses d'Alexandrion & d'Hircania, & ensuite à Jérusalem, où tout le peuple, vêtu comme dans un jour de fête, vint au-devant de lui avec de grandes acclamations. Agrippa offrit à Dieu en sacrifice un * hecatombe, fit un festin à tout le peuple, & fut si satisfait de la maniere dont il avoit été reçu, qu'il témoigna qu'il auroit desiré pouvoir demeurer encore quelques jours; mais parceque l'Hyver s'approchoit & qu'il y auroit eu du péril à différer de se mettre en mer, il fut contraint de s'embarquer en Ionie. Ce ne fut pas sans qu'Hérode lui fît auparavant de grands présens & aux principaux de ceux qui l'accompagnoient.

* C'est un sacrifice de cent victimes.

CHAPITRE III.

Hérode va trouver Agrippa dans le Pont avec une flotte dont il renforce son armée, & en retournant avec lui durant une partie de son chemin fait de grands biens à plusieurs villes.

683. Lorsque le printems fut venu, Hérode apprit qu'Agrippa tiroit avec sa flote vers le Bosphore. Il s'embarqua pour l'aller trouver à Lesbos. Mais après avoir passé Rhodes & Choos, un vent de nord le poussa en l'Isle de Chio, où il fut contraint de demeurer quelques jours. Plusieurs l'y vinrent saluer, & il leur fit de magnifiques présens. Ayant vu que les halles de la ville qui étoient très-grandes & très-belles avoient été ruinées durant la guerre de Mitrida-

te, & que les habitans n'avoient pas moyen de les faire rebâtir, il donna plus d'argent qu'il n'en falloit pour cette dépense, & les exhorta de travailler promptement à rétablir leur ville en sa premiere beauté.

Lorsque le vent fut changé, il se rembarqua, 684.
aborda à Mitilene, & ensuite à Bisance, où il sut qu'Agrippa avoit déja passé les rochers Cyanéens; il le suivit en diligence & le joignit à Synope, qui est une ville de Pont. Agrippa ne fut pas moins aise que surpris de le voir arriver avec une flotte lorsqu'il s'y attendoit le moins. Il le reçut avec tous les témoignages de reconnoissance que méritoit une si grande preuve qu'il lui donnoit de son amitié de quitter ainsi son royaume & les affaires de son Etat pour lui amener un secours si considérable. Ce redoublement d'affection les unit d'une telle sorte qu'ils étoient toujours ensemble, & Agrippa ne faisoit rien sans sa participation. Il l'appelloit à tous les conseils : lui donnoit part à l'exécution de toutes les entreprises : & lorsqu'il vouloit prendre quelque divertissement pour relâcher son esprit, il étoit le seul qu'il y admettoit, & ne lui donnoit ainsi pas moins de marques de son amitié dans les choses agréables, que de sa confiance dans les importantes & les difficiles. Après que ce Général de l'armée Romaine eut terminé les affaires du Pont qui avoient été le sujet de son voyage, il résolut de prendre son chemin par terre; il traversa la Paphlagonie, la Capadoce, & la haute Phrygie pour gagner Ephese, & après se rembarqua pour se rendre à Samos. La magnificence & la générosité d'Hérode parurent dans ce voyage par le bien qu'il fit à toutes les villes qui en avoient besoin. Il ne les assista pas seulement de son argent, mais aussi de

sa recommandation & de sa faveur vers Agrippa, auprès duquel il avoit plus de crédit que nul autre : il y trouvoit d'autant plus de facilité que ce grand homme avoit l'ame si noble & si élevée, qu'il étoit toujours prêt d'accorder ce qu'on lui demandoit, pourvu qu'il ne fît tort à personne. Ainsi il alloit même au-devant des graces qu'Hérode pouvoit desirer de lui, tant il prenoit de plaisir à l'obliger, & il pardonna à sa priere aux Iliens, contre lesquels il étoit fort irrité. Hérode paya au Trésorier de l'Empereur ce que ceux de Chio devoient, & assista toutes les autres villes dans leurs besoins.

CHAPITRE IV.

Plaintes faites à Agrippa en présence d'Hérode, par les Juifs qui demeuroient en Ionie, de ce que les Grecs les troubloient dans la jouissance de leurs privileges.

685. AGrippa & Hérode ne furent pas plutôt arrivés en Ionie, qu'un grand nombre des Juifs qui demeuroient dans cette Province, vinrent se plaindre de ce qu'au préjudice des privileges qui leur avoient été accordés par les Romains, & de la liberté qu'ils leur avoient donnée de vivre selon leurs loix, on les obligeoit de comparoître aux jours de fête devant les Juges ; on les contraignoit d'aller à la guerre ; & on les forçoit de contribuer aux charges publiques, ce qui leur ôtoit le moyen d'envoyer à Jérusalem l'argent destiné pour de saints usages. Hérode ne voulut pas perdre cette occasion d'assister ces Juifs. Il leur donna un de ses amis nommé *Ni-*

c las pour plaider leur cause ; & Agrippa ayant assemblé les principaux des Romains, qui étoient auprès de lui, quelques Rois & plusieurs Princes, cet ami d'Hérode lui parla en cette sorte.

» Grand & généreux Agrippa: Il n'y a pas sujet » de s'étonner que des personnes opprimées aient » recours à ceux dont l'autorité peut les soulager » dans les maux qu'ils souffrent: & nous ne sau» rions douter d'obtenir ce que nous avons à » vous demander, puisque nous ne desirons que » d'être maintenus dans ce qu'il vous a plu de » nous accorder & que nos ennemis s'efforcent » de nous ravir ; quoique vous étant assujettis » aussi-bien que nous, il ne leur appartient pas » de s'opposer à vos volontés. Quel prétexte » peuvent-ils prendre, puisque si la grace que » vous nous avez faite est grande, il faut que » vous nous ayez jugés dignes de la recevoir: & » que si elle est petite, il vous seroit honteux de » n'en pas faire jouir ceux qui la tiennent de » votre libéralité : Ainsi il est évident que l'in» jure qu'ils nous font, retombe sur vous, par» ce que c'est mépriser votre jugement que de » vouloir rendre vos bienfaits inutiles. En quoi » ils sont d'autant plus coupables que si on leur » demandoit lequel ils aimeroient le mieux ou » qu'on leur ôtât la vie, ou qu'on les empêchât » d'observer les loix de leur pays, leurs fêtes, » leurs cérémonies & leurs sacrifices; ils répon» droient sans doute qu'il n'y a rien qu'ils ne » voulussent plutôt souffrir que d'être trou» blés en toutes ces choses. Car quelles guerres » n'entreprend on point pour se maintenir dans » la possession d'un bien si précieux & si cher à » toutes les nations ? Et qu'y a-t-il de plus doux » dans la paix dont on jouit sous l'Empire Ro» main que la liberté de vivre selon les loix de

» son pays? Ils veulent donc imposer aux autres
» un joug qu'ils ne peuvent porter, comme s'il y
» avoit moins d'impiété à nous empêcher de ren-
» dre à Dieu le culte auquel notre religion nous
» oblige, qu'à manquer eux-mêmes aux devoirs
» auxquels la leur les engage. Mais une autre rai-
» son les rend encore plus inexcusables. Car y a-
» t-il quelque ville ou quelque peuple, qui à
» moins que d'avoir perdu le sens, ne considere
» comme un grand bonheur de vivre sous la do-
» mination d'un aussi puissant empire qu'est l'em-
» pire Romain, & qui voulut en être privé? C'est
» toutefois ce que font nos ennemis, puisqu'en
» s'efforçant de nous ravir les bienfaits que nous
» tenons de votre bonté, ils renoncent au droit
» de jouir de ceux dont ils vous sont redeva-
» bles, & qu'ils ne sauroient assez estimer. Car
» s'ils considéroient qu'au lieu que les autres na-
» tions obéissent presque toutes à des Rois, ils
» vivent dans une heureuse tranquillité sous la
» protection des Empéreurs, ils ne se regarde-
» roient point comme sujets, mais comme libres.
» Et quelque grand que soit notre bonheur de
» jouir du repos qui se rencontre sous votre do-
» mination, on ne doit point nous l'envier lors-
» que la seule chose que nous demandons est de
» n'être point troublés dans l'exercice de notre
» religion. Peut-on avec justice nous le refuser,
» puisqu'il y a de l'avantage à nous l'accorder?
» Car Dieu n'aime pas seulement ceux qui lui
» rendent de l'honneur, il aime aussi ceux qui
» permettent qu'on lui en rende. Et qu'y a-t-il
» dans toutes nos loix & dans nos coutumes à
» quoi on puisse avec raison trouver à redire,
» & qui ne soit au contraire plein de justice &
» de piété? Elles sont si pures & si saintes que
» nous n'appréhendons point qu'elles soient con-

» nues de tout le monde. Nous employons le
» septieme jour, qui est pour nous un jour de
» repos à les étudier & à les apprendre, & nous
» éprouvons combien elles sont utiles pour cor-
» riger nos défauts & pour nous porter à la ver-
» tu. Que si elles sont si louables en elles-mê-
» mes, leur antiquité que quelques-uns osent
» contester vainement, ne doit-elle pas les ren-
» dre encore plus vénérables, puisque l'on ne
» sauroit sans impiété abandonner des loix con-
» sacrées par l'approbation de tant de siecles ?
» Quel sujet n'avons-nous donc point de nous
» plaindre de ceux qui exercent contre nous de
» si grandes injustices ? Ils volent par un horri-
» ble sacrilege l'argent que nous donnons pour
» être employé au service de Dieu. Ils font sur
» nous des impositions dont nous sommes
» exempts. Ils nous contraignent les jours de
» nos fêtes de comparoître devant les Juges,
» pour des affaires temporelles, & cela seulement
» pour nous troubler dans l'exercice de notre re-
» ligion. En quoi ils ont d'autant plus de tort
» qu'ils savent en leur conscience que nous ne leur
» donnons aucun sujet de nous haïr, & qu'ils ne
» peuvent ignorer que l'équité de votre gouver-
» nement n'a pour but que l'union de vos sujets,
» d'empêcher tout ce qui la pourroit altérer.
» Delivrez-nous donc, s'il vous plait, Seigneur,
» d'une telle oppression; empêchez par votre au-
» torité qu'on ne nous trouble plus à l'avenir dans
» l'observation de nos loix; & faites que ceux
» qui nous haissent n'aient non plus de pouvoir
» sur nous que nous ne prétendons point d'en
» avoir sur eux. Ce que nous vous demandons
» est si juste que ce n'est que l'exécution de ce
» qui nous a déja été accordé, comme on le
» peut voir encore aujourd'hui par tant d'arrêts

» du Sénat gravés ſur des tables de cuivre dans
» le Capitole. On ne ſauroit auſſi revoquer en
» doute que notre affection & notre fidélité pour
» le peuple Romain, n'aient été la cauſe de tant
» de témoignages qu'il nous a donnés de ſon
» amitié. Et quant même nous n'aurions pas
» mérité ces privileges, il ſuffiroit qu'il nous
» les eût une fois accordés pour les rendre à
» jamais inviolables, puiſque votre maniere d'a-
» gir envers toute notre nation, eſt ſi généreuſe,
» qu'au lieu de retrancher de vos bienfaits vous
» prenez plaiſir à les accroître & à les porter au-
» dela des eſpérances de ceux qui vous ſont déja
» ſi obligés. Les graces que nous avons reçues
» de l'Empire Romain, ſont en ſi grand nombre,
» que je ſerois trop long ſi j'entreprenois de les
» rapporter en particulier. Mais afin qu'il ne
» ſemble pas que ce que je dis de notre zele
» pour le peuple Romain & de nos ſervices, ſoit
» par vanité & ſans fondement, je n'alleguerai
» point les ſiecles paſſés; mais je me contenterai
» de parler de notre Roi que je vois aſſis auprès
» de vous. Car quels témoignages ne vous a-t-il
» point donnés de ſon extrême affection ? quel-
» les preuves n'avez-vous point reçues de ſa fi-
» délité ? quels honneurs ne vous a-t-il point
» rendus ? Et avez-vous jamais eu beſoin de
» quelque ſecours qu'il n'ait été le premier à
» vous le donner? Pourriez-vous donc refuſer à
» tant de mérites la grace que nous vous deman-
» dons ? Et pourrois je paſſer ſous ſilence les
» grands ſervices d'Antipater ſon pere ? Qui
» ne ſait que lorſque Ceſar étoit occupé à la
» guerre d'Egypte, il lui mena deux mille hom-
» mes, & que nul autre ne remporta plus de gloi-
» re que lui par ſa valeur dans tous les com-
» bats de terre & de mer, ni ne ſervit plus uti-

» lement l'Empire ? Il n'en faut point d'autre » preuve que les présens que Cesar lui fit, & » les lettres qu'il écrivit au Sénat, si pleines de » l'estime & de l'affection qu'il avoit pour lui, » qu'elles lui obtinrent de grands honneurs & la » qualité de Citoyen Romain, puisque ce seul té» moignage suffit pour montrer que nous avons » mérité ces graces, & qu'ainsi nous aurions tort » d'appréhender que vous refusiez de les confir» mer. Nous espérons même que vous les aug» menterez lorsque nous voyons quelle est vo» tre amitié pour notre Roi, & que nous appre» nons les honneurs que vous avez rendus à » Dieu dans Jérusalem par vos sacrifices, les » festins que vous avez faits au peuple, la bon» té avec laquelle vous avez reçu ses présens, & » le plaisir que vous avez témoigné de prendre » à la maniere dont notre Roi vous a reçu dans » son royaume & dans sa ville capitale. Car que » sauroit-on desirer davantage pour ne pouvoir » douter que vous ne soyez porté à obliger tou» te notre nation? Et tant de considérations join» tes ensemble nous permettent-elles de crain» dre que vous souffriez que la malice de nos » ennemis nous empêche de jouir des faveurs que » nous tenons de votre générosité ?

Nicolas ayant parlé de la sorte pour les Juifs, nul des Grecs ne le contredit, parce que ce n'étoit pas une affaire qui s'agitât devant les Juges, mais seulement une plainte de l'injustice que l'on souffroit : & ces ennemis de notre nation ne purent alleguer autre chose contre nous, sinon que nous étions des étrangers qui leur étoient à charge. A quoi les Juifs répondirent qu'ils ne devoient pas passer pour étrangers, puisqu'ils étoient citoyens, & qu'ils vivoient selon les loix de leur pays sans faire tort à personne.

CHAPITRE V.

Agrippa accorde aux Juifs ce qu'ils demandent. Et Hérode étant retourné dans son royaume remit à ses sujets la quatrieme partie de ce qu'ils lui payoient.

486. CE discours fait devant Agrippa en faveur des Juifs lui ayant fait connoître le sujet qu'ils avoient de se plaindre, il répondit que ce n'étoit pas seulement son amitié pour leur Roi, mais la justice de leur demande qui le portoit à la leur accorder : & que s'ils avoient desiré davantage de lui, il ne leur auroit rien refusé de tout ce qui ne seroit point préjudiciable à l'Empire. Mais que puisqu'il ne s'agissoit que de confirmer les graces qu'ils avoient reçues, il le faisoit très-volontiers, & donneroit ordre qu'on ne les troubleroit plus à l'avenir. En achevant ces paroles il rompit l'assemblée, & Hérode le remercia d'une réponse si favorable. Ces deux Princes se séparerent ensuite avec de très-grands témoignages d'affection, & partirent de Lesbos. Hérode ayant eu le vent tel qu'il le pouvoit desirer, arriva à Césarée, & peu de jours après à Jérusalem, où il assembla tout le peuple. Il les informa de tout ce qui s'étoit passé dans son voyage, & leur dit comme il avoit obtenu que les Juifs qui demeuroient en Asie, y vivroient dans un plein repos sans qu'on osât plus les inquiéter : leur représenta le bonheur dont ils jouissoient sous son regne : les assura qu'il n'y avoit rien qu'il ne voulût faire pour leur avantage, & ajouta que pour leur en donner une

preuve, il leur remettoit la quatrieme partie des impositions. Ce discours, accompagné d'une telle grace, fut reçu de tout ce peuple avec de grands témoignages de reconnoissance ; & il n'y eut point de vœux qu'ils ne fissent pour sa prospérité.

CHAPITRE VI.

Salomé, sœur d'Hérode, travaille à ruiner dans son esprit Alexandre & Aristobule, ses deux fils, qu'il avoit eus de Mariamne. Il envoya à Rome Antipater qu'il avoit eu de son premier mariage.

CEpendant la division de la famille d'Hérode augmentoit toujours par la haine irréconciliable de Salomé contre Alexandre & Aristobule, à cause qu'ils parloient d'elle & de Pheroras son frere, d'une maniere fort offensante, & qu'elle avoit sujet de craindre qu'ils ne vengeassent la mort de Mariamne. Comme elle avoit réussi dans son détestable dessein de perdre la mere, elle vouloit aussi faire périr les enfans; & elle ne manquoit pas de prétexte, parce que ces Princes témoignoient peu d'affection pour le Roi leur pere, tant par le souvenir de la mort si injuste de leur mere, que par le desir de regner. Ainsi la haine étoit égale de part & d'autre: mais ils agissoient differemment : car ces deux freres ne dissimuloient point la leur, soit par cette hardiesse que donne la grandeur de la naissance, soit par leur peu d'expérience. Salomé & Phéroras au contraire, pour préparer le chemin à leurs calomnies, irritoient la fierté de ces jeunes Princes, afin de faire croire à leur

pere qu'étant persuadés que l'on avoit fait mourir leur mere très-injustement,& tenant à l'honneur d'avoir reçu la vie d'une si grande Princesse,ils pourroient se porter à venger sa mort de leurs propres mains. On ne parloit déja d'autre chose dans toute la ville: & comme il arrive aux spectateurs des combats où la partie n'est pas égale,chacun avoit compassion du péril où l'imprudence de ces jeunes Princes les alloit jetter: & Salomé ne perdoit point d'occasion d'en tirer de l'avantage pour couvrir de quelque apparence de vérité les fausses accusations dont elle se servoit pour les perdre. Car ils étoient si sensiblement touchés de la mort de leur mere, qu'ils ne se contentoient pas de la plaindre & d'en témoigner leur douleur: ils ne pouvoient même s'empêcher de dire qu'ils s'estimoient malheureux d'être contraints de vivre avec ceux qui avoient trempé leurs mains dans son sang.

688. Comme tout ceci se passoit durant le voyage d'Hérode vers Agrippa, son absence contribuoit encore à l'accroissement du mal. Aussi-tôt après qu'il fut de retour & qu'il eut parlé au peuple en la maniere dont nous venons de le rapporter, Pheroras & Salomé ne manquerent pas de lui dire qu'il avoit tout à craindre du côté de ses propres enfans,qui déclaroient hautement qu'ils vengeroient la mort de leur mere: & ils ajouterent malicieusement qu'ils espéroient, par le moyen d'Archelaüs, Roi de Cappadoce, d'avoir accès auprès de l'Empereur pour l'accuser devant lui. Hérode fut d'autant plus touché de ce discours qu'on lui donnoit d'ailleurs les mêmes avis, & qu'il rappelloit dans son esprit le souvenir de ses afflictions passées,qui lui avoient ravi ses meilleurs amis, & une femme qu'il avoit aimée avec tant de passion. Ainsi ce malheureux

prince jugeant de l'avenir par le passé,&appréhendant de maux encore plus grands que ceux qui lui étoient déja arrivés, se trouva dans un trouble inconcevable, On pouvoit dire de lui, qu'autant qu'il étoit heureux au-dehors & que tout lui réussissoit miex qu'il n'eût osé l'espérer, autant ses afflictions domestiques le rendoient plus malheureux qu'on ne le sauroit croire : Ensorte que dans un tel excès de bien & de mal, il y avoit sujet de douter lequel des deux l'emportoit sur l'autre; & s'il ne lui auroit point été plus avantageux de passer sa vie en repos dans une condition privée, que de porter une couronne dont la grandeur & l'éclat étoient accompagnés de tant de douleurs & de tourmens.

Enfin après avoir agité diverses choses dans 689.
son esprit, il résolut de faire venir l'aîné de ses fils nommé Antipater, qu'il faisoit élever comme un particulier, & de le porter dans les honneurs : non qu'il eût alors dessein de lui mettre entre les mains une entiere autorité, ainsi qu'il le fit depuis, mais pour l'opposer à ses freres, afin de reprimer leur insolence, & les rendre plus sages lorsqu'ils verroient qu'il ne manqueroit pas de successeur, encore que pour les punir de leur présomption il ne le fît point monter sur le trône. Il fit donc venir Antipater comme s'il eût voulu lui donner part à sa confiance & se décharger sur lui de plusieurs soins ; mais en effet pour abaisser l'orgueil de ses freres: & il se persuada que ce moyen y étoit très-propre. Il arriva néanmoins tout le contraire : car ces deux Princes s'en tinrent très-offensés : & lorsqu'Antipater se vit dans une considération qu'il n'auroit osé se promettre, il pensa à occuper la premiere place dans l'affection du Roi,

son pere : Ainsi comme il savoit qu'il etoit déja mal satisfait de ses freres, & qu'il ajoutoit aisément foi aux calomnies dont on se servoit pour les lui rendre odieux, il n'y eut rien qu'il ne fît pour augmenter encore son aversion. Il s'y conduisit avec tant d'adresse qu'on ne l'entendoit jamais rien dire contre eux : mais il employoit pour leur nuire des personnes qui étant aimées du Roi, ne pouvoient lui être suspectes ; & dont il étoit assuré, parce que sa faveur avoit déja fait que plusieurs recherchoient ses bonnes graces, & faisoient croire à Hérode que ce n'étoit que leur affection pour son service qui les portoit à lui parler de la sorte. Tant de gens qui étoient tous d'intelligence n'oublierent rien pour tâcher à perdre ces jeunes Princes : & eux-mêmes leur en donnoient des prétextes. Car ne pouvant souffrir la maniere si injurieuse dont on les traitoit, on les voyoit quelquefois répandre des larmes, & quelquefois invoquer le nom de leur mere : & ils se plaignoient ouvertement à leurs amis de l'injustice de leur pere. Les partisans d'Antipater observoient avec grand soin toutes ces choses, & ne se contentoient pas de les rapporter à Hérode ; ils ajoutoient à la vérité ; & augmentoient par leur malice une si grande division. Ces artifices & ces calomnies aigrissant de plus en plus son esprit, il résolut d'humilier encore davantage Alexandre & Aristobule. Pour exécuter ce dessein il éleva Antipater à de nouveaux honnenrs, & accorda à l'instante priere qu'il lui en fit de recevoir sa mere dans son palais. Il écrivit aussi diverses fois à Auguste en sa faveur avec beaucoup d'affection : & lorsqu'il s'embarqua pour aller voir Agrippa qui s'en retournoit à Rome après avoir durant dix ans été

Gouverneur de l'Asie, Antipater fut le seul de ses fils qu'il mena avec lui. Il pria Agrippa de vouloir bien qu'il lui tînt compagnie dans son voyage, de le présenter à Auguste à qui il envoyoit par lui de grands présens & de l'introduire dans ses bonnes graces. Tellement que personne ne doutoit plus qu'Antipater ne dût succéder à Hérode à l'exclusion de ses freres.

CHAPITRE VII.

Antipater irrite tellement son pere contre Alexandre & Aristobule ses freres, qu'Hérode les mene à Rome & les accuse devant Auguste d'avoir attenté à sa vie.

CE voyage d'Antipater à Rome avec des lettres de recommandation du Roi son pere à tous ses amis, lui fut extrémement honorable. Mais il souffroit avec peine que son absence lui ôtât le moyen de continuer à calomnier ses freres; & dans la crainte qu'Hérode ne reprit pour eux des sentimens plus favorables, il ne cessoit point d'aigrir son esprit par ses lettres. Il preneit pour prétexte le soin de sa conservation, mais ce n'étoit que pour arriver par de si mauvais moyens à l'effet de ses espérances & s'assurer la couronne. Ce dessein lui réussit. Hérode perdit toute l'affection qui lui restoit pour ces deux malheureux fils de l'infortunée Mariamne, & ne les considéra plus que comme ses ennemis. Mais afin qu'il ne parût pas qu'après s'être dépouillé de toute la tendresse paternelle il n'agît contr'eux que par passion, il résolut d'aller à Rome & de mener ces deux jeunes 690.

Princes à Auguſte pour les accuſer devant lui. Il ne le trouva pas à Rome, mais à Aquilée, & commença par lui dire, « qu'il le prioit » d'avoir compaſſion de ſon malheur ; qu'il lui » amenoit ſes deux fils pour les accuſer en ſa » préſence de ce que leur paſſion de dominer les » avoit portés juſques à cette horrible impiété » que de haïr leur propre pere, & d'attenter à » ſa vie. Qu'il ſçavoit qu'il lui avoit permis de » choiſir pour ſucceſſeur celui de ſes enfans que » ſon bon naturel & ſa vertu en rendroit le plus » digne : mais que ceux-ci étoient bien éloignés » d'avoir ces qualités, puiſque leur haine pour » celui qui les avoit mis au monde alloit juſques » à cet excès de fureur que de ne ſe ſoucier pas de » perdre le Royaume & même la vie pourvu » qu'ils puſſent les lui faire perdre : Qu'il avoit » ſupporté le plus long-tems qu'il avoit pu une ſi » extrême affliction : mais qu'enfin il étoit con- » traint de la lui découvrir, & de l'importuner » d'un diſcours ſi déſagreable. Il ajouta : Ai-je » donc mérité qu'ils me traitent de la ſorte ? » Quel ſujet leur ai-je donné de ſe plaindre, & » ſur quoi ſe fondent-ils pour ſe perſuader qu'il » ſoit juſte qu'après avoir acquis un Royaume » par tant de travaux & tant de périls, je ne doi- » ve pas le poſſéder, & qu'il ne me ſoit pas libre » de le laiſſer à celui de mes enfans qui me donne- » ra par ſa vertu & par ſes devoirs le plus de ſujet » d'être ſatisfait de lui ? Qu'y a-t-il qui ſoit plus » capable d'exciter entr'eux une noble émulation » que de leur propoſer à tous une ſi grande récom- » penſe comme le prix de leur mérite ? & peut-on » dès le vivant d'un pere penſer à ſuccéder à ſa » couronne ſans en même temps deſirer ſa mort, » puiſque l'on ne ſuccede point à un homme qui » eſt encore en vie ? Ces enfans dénaturés peuvent-

ils

» ils plaindre que je ne leur aie pas donné tout
» ce que les enfans des Rois sauroient souhaiter
» non-seulement pour le nécessaire, mais pour la
» magnificence & pour le plaisir? Ne les ai-je pas
» mariés selon leur condition, l'un à la fille d'Ar-
» chelaüs, Roi de Cappadoce, & l'autre à la fille
» de ma sœur? Mais ce qui montre clairement
» quelle a été ma modération, c'est qu'au lieu
» d'user du pouvoir que j'avois de les punir, soit
» en qualité de pere à cause qu'ils ont manqué à
» tous les devoirs de la nature, soit en qualité de
» Roi, parce qu'ils ont osé entreprendre sur ma
» vie, je vous les amene comme à notre com-
» mun bienfaiteur pour vous rendre juge entre
» moi & eux. Je vous demande seulement de ne
» les pas laisser impunis, afin que je ne sois pas
» si malheureux que de passer le reste de mes
» jours dans des craintes continuelles, & qu'ils
» n'aient pas le plaisir de voir la lumiere du so-
» leil aprés avoir foulé aux pieds par de si hor-
» ribles attentats, les droits les plus inviola-
» bles qui puissent être entre les hommes.

Hérode ayant parlé de la sorte avec beaucoup de chaleur, ses deux fils, qui durant tout ce discours n'avoient pû retenir leurs larmes, fondirent alors en pleurs, parce qu'encore qu'ils se sentissent innocens, ce leur étoit une douleur insupportable de voir que leur propre pere étoit leur accusateur. Le respect qu'ils lui devoient leur ôtoit la liberté de lui répondre: & il leur importoit en tout de ne pas abandonner la justice de leur cause. Ainsi ne sachant à quoi se résoudre, ils ne se défendoient que par leurs soupirs & par leurs larmes. Mais cette maniere de se justifier leur faisoit craindre qu'on ne prît leur silence pour une preuve qu'ils se reconnoissoient coupables; au lieu qu'il ne ve-

noit que de leur trouble & de leur peu d'expérience. Auguste pénétra par son extrême prudence tous ces divers sentimens dont l'esprit de ces jeunes Princes étoit agité : tous les assistans furent émus de compassion, & Hérode lui-même ne put s'empêcher d'en être touché.

CHAPITRE VIII.

Alexandre se justifie de telle sorte & Aristobule son frere, du crime qu'on leur imposoit, qu'Auguste les juge innocens & les reconcilie avec leur pere. Hérode retourne en Judée, avec ses trois fils.

691. LOrsque ces deux freres reconnurent qu'Auguste, avec tous ceux qui étoient présens, & leur pere même, avoient le cœur attendri par la compassion de leur malheur, & que quelques-uns ne pouvoient retenir leurs larmes, Alexandre qui étoit l'aîné, prit la parole pour se justifier des crimes dont son pere les accusoit, & dit en s'adressant à lui : « il ne faut point, Seigneur, d'autre preuve de votre bonté pour » nous que le lieu même où nous nous trouvons, puisque si vous eussiez voulu nous perdre vous ne nous auriez pas amenés devant ce » grand Prince, qui ne desire rien tant que de » mériter le glorieux titre de sauveur en faisant » du bien à tout le monde. Vous pouviez vous » servir contre nous du pouvoir que vous donne la qualité de Roi & celle de pere: & si notre conservation ne vous étoit chere, vous » ne nous auriez pas fait veuir à Rome, afin » d'avoir l'Empereur pour juge & pour témoin

» de notre mort. Car on ne mene point dans
» les lieux ſacrés & dans les Temples, ceux à
» qui l'on a réſolu d'ôter la vie. Cette même
» bonté dont nous avons tant de ſujet de nous
» louer, augmenteroit encore notre crime ſi nous
» étions coupables, puiſqu'elle nous oblige à
» reconnoître que nous ne pourrions, ſans nous
» rendre indignes de voir le jour, manquer d'a-
» mour & de reſpect pour un ſi bon pere ; & il
» nous ſeroit beaucoup plus avantageux de mou-
» rir innocens, que de vivre chargés du ſoup-
» çon d'une ſi grande ingratitude. Que ſi Dieu
» nous aſſiſte de telle ſorte dans notre défenſe
» que nous puiſſions vous perſuader de la vérité,
» nous ne nous réjouirons pas tant d'être ſortis
» d'un ſi grand péril que d'être reconnus inno-
» cens par votre propre jugement. Et ſi au con-
» traire les calomnies dont on ſe ſert pour vous
» animer contre nous, prévalent dans votre eſ-
» prit, vous nous conſerveriez inutilement une
» vie qui nous ſeroit inſupportable. Nous
» avouons que notre âge, joint au malheur de la
» Reine, notre mere, peut nous rendre ſuſpects
» d'avoir déſiré de monter ſur le trône : mais
» conſiderez, je vous ſupplie, ſi on ne pourroit
» pas former la même accuſation contre tous les
» enfans des Rois qui n'auroient plus de mere ;
» & ſi un ſimple ſoupçon ſuffit pour convaincre
» des perſonnes d'un crime auſſi déteſtable que
» ſeroit celui d'avoir attenté à la vie de leur pe-
» re, afin de regner en ſa place. Puis donc qu'un
» ſoupçon ne ſuffit pas, n'avons-nous pas raiſon
» de demander que l'on produiſe quelques preu-
» ves qui obligent d'ajouter foi à une accuſation
» ſi horrible? Quoiqu'il n'y ait rien que la calom-
» nie n'invente lorſque la diviſion ſe rencontre
» dans les maiſons des Rois, y a-t-il quelqu'un

» qui puiſſe dire que nous ayons préparé du poi-
» ſon, ou que nous ayons formé une conjura-
» tion, ou que nous ayons corrompu des domeſ-
» tiques, ou que nous ayons écrit des lettres
» contre votre ſervice ? Mais cette eſpérance de
» régner que vous avez repréſentée comme de-
» vant être la récompenſe du reſpect & de la pié-
» té des enfans envers leurs peres, eſt ſouvent
» cauſe que de méchans eſprits ſe portent à
» commettre de méchantes actions ; & nous
» ſommes très-aſſurés qu'il n'y en a point dont
» on nous puiſſe convaincre. Pour ce qui eſt des
» calomnies qui vous ont animé contre nous,
» comment aurions-nous pû en faire connoître
» la fauſſeté, puiſque l'on ne vouloit pas nous
» écouter ? Nous confeſſons que nous nous ſom-
» mes plaints avec liberté, non pas de vous,
» ce qui nous auroit rendus coupables ; mais de
» ceux qui vous faiſoient de tels rapports. Nous
» reconnoiſſons auſſi que nous avons pleuré no-
» tre mere : mais la cauſe de nos larmes ne pro-
» cedoit pas tant de ſa mort, que de la douleur
» de voir qu'il y a des perſonnes aſſez hardies
» pour oſer déshonorer ſa mémoire. On dit que
» nous avons même durant votre vie aſpiré à la
» couronne. Quelle apparence peut avoir une
» telle accuſation ? car ſi nous jouiſſons de tous
» les honneurs que vos ſucceſſeurs ſauroient
» prétendre, comme nous en jouiſſons en effet,
» que pouvons-nous deſirer davantage ? Et ſi
» nous n'en jouiſſons pas, ne nous ſeroit-il pas
» permis de les eſpérer ? au lieu qu'en commet-
» tant un crime ſi déteſtable que de tremper nos
» mains dans le ſang de celui de qui nous te-
» nons la vie, nous ne pourrions attendre autre
» choſe ſinon que la terre s'ovrit pour nous ex-
» terminer, ou que la mer nous enſevelit dans

» ses abymes. La sainteté de notre religion & » la fidélité de vos sujets pourroient-elles souffrir d'avoir pour Rois des parricides, & qu'ils » entrassent dans ce très-saint Temple que vous » avez bâti en l'honneur de Dieu ? Mais quand » nous n'appréhenderions-point ces châtimens, » pourrions nous espérer de demeurer impunis » durant le regne d'un Monarque aussi juste qu'est » l'Empéreur ? Si vous avez en nous, Seigneur, » des enfans plus malheureux qu'il ne seroit à » souhaiter pour votre repos : au moins ne sommes-nous ni impies ni aussi dépourvus de sens » qu'on veut vous le faire croire ; & nous sommes très-assurés qu'il ne se trouvera rien de » vrai de ce dont on nous a accusés auprès de » vous. Quant à la mort de notre mere, son malheur a bien dû nous rendre plus sages ; mais » non pas nous animer contre vous. Je pourrois » alléguer plusieurs autres raisons pour notre défense s'il étoit besoin d'excuser ce qui n'a jamais » seulement été pensé. La seule chose que nous » demandons à l'Empereur, notre souverain arbitre, est que si vous vous laissez persuader de » la vérité de notre innocence, & cessez d'avoir » des soupçons de nous, nous vivions quoique » malheureux : car quel plus grand malheur y » a-t-il que d'être accusés faussement du plus » horrible de tous les crimes ? Et que si au contraire vous continuez à vous défier de nous, » nous mourions par le jugement que nous porterons contre nous-mêmes, sans que l'on puisse vous accuser de notre condamnation ; la vie » ne nous étant pas si chere que nous voulions » la conserver aux dépens de la réputation de » celui de qui nous l'avons reçue.

Auguste, qui dès le commencement avoit eu peine d'ajouter foi à de si étranges accusations, 692.

& qui durant qu'Alexandre parloit, avoit toujours jetté les yeux sur Hérode, & reconnu qu'il étoit touché de son discours, demeura encore plus persuadé de l'innocence de ces deux freres: & tous ceux qui étoient présens leur portoient une si grande compassion & étoient si en peine du succès de leur affaire, qu'ils ne pouvoient s'empêcher de vouloir quelque mal à Hérode. Ces accusations leur paroissoient si incroyables, & la jeunesse de ces Princes jointe à leur beauté, les rendoit si sensibles à leur malheur, qu'il n'y avoit point d'assistance qu'ils n'eussent désiré de leur rendre. Cette affection augmenta encore lorsqu'ils virent qu'Alexandre avoit répondu si sagement au discours de son pere, & avec tant de modestie, qu'après avoir cessé de parler, lui & son frere demeurerent comme auparavant les yeux baissés contre terre & tout trempés de leurs larmes. Enfin l'on vit paroître quelque rayon d'espérance : car on remarqua dans le visage d'Hérode qu'il croyoit avoir lui-même sujet de s'excuser d'avoir trop légérement & sans preuve ajouté foi aux rapports qu'on lui avoit faits. Auguste, après avoir un peu délibéré en lui-même, dit ; « Qu'il croyoit ces jeunes Prin-
» ces fort innocens des crimes dont on les avoit
» accusés: mais qu'ils ne pouvoient s'excuser
» d'avoir donné sujet à leur pere, d'être mal
» satisfait de leur conduite. Il pria ensuite Hé-
» rode de les recevoir en ses bonnes graces, &
» de ne concevoir plus d'eux de tels soupçons,
» puisqu'il n'étoit pas juste d'ajouter foi à de
» semblables accusations contre ses propres en-
» fans: Qu'il s'assuroit qu'ils lui rendroient tant
» de devoirs, que non-seulement il oublieroit
» le mécontentement qu'ils lui avoient donné ;
» mais qu'ils reprendroit pour eux son ancienne

» affection ; & que chacun travaillant de son » côté à rétablir l'amitié & la confiance qui » doit être entre des personnes si proches, leur » union seroit plus grande que jamais. Après qu'Auguste eut ainsi parlé il fit signe de s'avancer à ces jeunes Princes qui fondoient en larmes, & se préparoient déja à demander pardon à leur pere. Mais Hérode les prévint & les embrassa avec tant de témoignages d'affection & de tendresse que tous ceux qui étoient présens en furent touchés. Le pere & le fils rendirent de grandes actions de graces à l'Empereur, & Antipater, fit semblant d'être bien aise de la reconciliation de ses freres avec leur pere.

Quelques jours après Hérode fit un présent de trois cens talens à Auguste, qui donnoit alors des spectacles, & faisoit des largesses au peuple Romain. Ce grand Prince de son côté lui donna la moitié du revenu des mines de l'Isle de Cypre, & la direction de l'autre moitié: y ajouta divers autres présens avec de grands témoignages d'affection : lui permit de choisir pour son successeur tel de ses fils qu'il lui plairoit ; & même de partager s'il le vouloit, son Royaume entr'eux; mais non pas pour en jouir de son vivant, parce qu'il étoit juste qu'il fût toujours le maître de ses Etats & de ses enfans. 693.

Hérode partit ensuite avec ses trois fils pour s'en retourner en Judée, dont la Traconite, qui en est une partie considérable, s'étoit revoltée en son absence : mais les Chefs de ses troupes l'avoient contraint de rentrer dans le devoir. Lorsqu'il passa par Eleuse, en Cilicie, que l'on nomme maintenant Sebaste, Archelaüs, Roi de Cappadoce l'y reçut & ses enfans, avec grand honneur, témoigna beaucoup de joie de ce que les deux plus jeunes étoient rentrés dans ses 694.

bonnes graces, & de ce qu'Alexandre, son gendre s'étoit si bien justifié des accusations formées contre eux. Ces deux Rois se séparerent après s'être fait de grands présens: & lorsqu'Hérode fut arrivé à Jérusalem, il fit assembler le peuple dans le Temple; lui parla de son voyage, des honneurs qu'il avoit reçus d'Auguste, & de toutes les autres choses dont il jugea à propos de l'informer. Et pour donner à ses enfans une instruction importante, il exhorta sur la fin de son discours tous ceux de sa cour & tout le reste de cette grande assemblée, de vivre dans une grande union : leur déclara que ses fils regneroient après lui, à commencer par Antipater, & à continuer par Alexandre & Aristobule ; mais que tandis qu'il seroit en vie, il vouloit qu'ils le reconnussent seul pour leur Roi & pour leur maître, puisque tant s'en faut que son âge lui fût un obstacle pour bien gouverner, il l'en rendoit encore plus capable, tant par la longue expérience qu'il lui avoit acquise, que par les autres avantages qu'il avoit sur ses enfans : & qu'ainsi eux tous, & les gens de guerre, vivroient heureux lorsqu'ils ne regarderoient que lui. L'assemblée se sépara de la sorte : & la plûpart trouverent qu'il avoit fort bien parlé. Mais quelques-uns furent d'un contraire sentiment à cause que l'espérance de régner qu'il avoit donnée à ses enfans pourroit causer entre eux des contestations qui produiroient de grands mouvemens.

CHAPITRE IX.

Hérode, après avoir bâti la ville de Césarée la consacre à l'honneur d'Auguste, & y donne des spectacles au peuple, avec une magnificence incroyable. Il bâtit encore d'autres villes, & fait divers édifices. Son extreme libéralité envers les étrangers, & son extrême rigueur envers ses sujets.

EN ce même-temps la ville de Césarée dont les fondemens avoient été jettés, il y avoit dix ans, fut achevée de bâtir en la vingt-huitiéme année du regne d'Hérode, & en la cent quatre-vingt-douzieme Olimpiade. Ce Prince voulut célébrer sa dédicace avec toute la somptuosité & la magnificence imaginable. Il fit venir de tous côtés avec grand soin ceux qui étoient en réputation d'exceller en la science de la musique, à la lutte, à la course, & en toutes sortes d'autres exercices : assembla grand nombre de gladiateurs, de bêtes farouches, de chevaux extrêmement vîtes, & tout ce que l'on emploie dans ces spectacles si estimés des Romains & des autres nations. Il consacra tous ces jeux à l'honneur d'Auguste, & ordonna qu'ils seroient renouvellés tous les cinq ans. L'Impératrice Livie voulut contribuer à cette superbe fête, pour laquelle Hérode n'épargnoit aucune dépense. Elle lui envoya de Rome tant de choses précieuses, que leur valeur étoit de cinq talens. Outre une infinité de peuple qui accourut de toutes parts pour voir une chose si célébre, il y vint des Ambassadeurs de diverses nations qu'Hérode avoit obligées. Il les reçut, & les logea su- 695.

perbement. Il leur donnoit tous les jours de nouveaux divertiſſemens: & lorſque la nuit étoit venue, il leur faiſoit de ſi grands feſtins qu'ils ne pouvoient ſe laſſer d'admirer ſa magnificence. Il prenoit tant de plaiſir à la faire paroître, qu'il vouloit toujours que l'éclat de ſes dernieres actions effaçât le luſtre des premieres : & on aſſure qu'Auguſte & Agrippa diſoient ſouvent, que » ſon ame étoit ſi élevée au-deſſus de ſa couron- » ne, qu'il auroit mérité de régner ſur toute » la Syrie & ſur l'Egypte.

696. Enſuite de tant de fêtes & de tant de jeux célébres avec une ſomptuoſité ſi merveilleuſe, il bâtit une ville dans la campagne de Capharſaba, en une aſſiette que les eaux & les bois rendoient extrêmement agréable : car une riviere accompagnée d'une haute futaie, qui porte des arbres d'une exceſſive grandeur, l'enfermoit tout à l'entour. Il donna à cette ville le nom d'Antipater à cauſe de ſon pere, bâtit au-deſſus de Jéricho un château qu'il nomma Cypron du nom de ſa mere, & ne le rendit pas moins recommandable par ſa force, que par ſa beauté. Comme il ne pouvoit oublier auſſi Phazaël, ſon frere, qu'il avoit ſi particuliérement aimé, il fit pour honorer ſa mémoire pluſieurs excellens édifices. Le premier fut une tour dans Jéruſalem, qui ne cedoit point à celle de Pharon. Il la nomma Phazaële, & c'eſt l'une des principales fortereſſes de la ville. Il bâtit enſuite dans la vallée de Jéricho, du côté du Septentrion, une ville à qui il donna le même nom de Phazaële, & qui fut cauſe que le territoire d'alentour, auparavant déſert & abandonné, fut de nouveau cultivé, & nommé auſſi du même nom.

Il feroit difficile de rapporter les biens que ce Prince ſi magnifique fit non-ſeulement à plu-

sieurs villes de la Syrie & de la Grece, mais à celles des autres pays par où il passoit dans ses voyages. Car il en assistoit la plûpart ou par de nouveaux ouvrages publics qu'il y faisoit faire, ou par l'argent qu'il leur donnoit pour achever ceux qui étoient déja commencés, & que l'impuissance des habitans avoit laissés imparfaits.

Entre ces libéralités toutes royales les plus remarquables, sont le Temple d'Appollon Pythien à Rhodes, qu'il fit rebâtir à ses dépens: Une somme de plusieurs talens qu'il donna aux Rhodiens, pour faire construire des vaisseaux: Une autre grande somme pour employer aux ouvrages publics de la ville ne Nicopolis, qu'Auguste avoit fait bâtir auprès d'Actium: des galleries qu'il fit faire des deux côtés de la place qui traverse Antioche, qui est une fort grande ville, & du soin qu'il prit de faire paver les rues avec une pierre fort polie, tant pour l'ornement de cette ville, que pour la commodité des habitans.

Comme les jeux Olympiques ne répondoient pas alors à leur réputation, parce que le fonds manquoit pour cette dépense, il destina un revenu annuel, pour donner moyen de les célébrer, & de faire des sacrifices avec une magnificence digne de ce grand concours de peuple, qui venoit de toutes parts pour les voir; & une libéralité si extraordinaire lui fit déférer l'honneur de Surintendant perpétuel de ces Jeux.

On ne pouvoit assez s'étonner de voir dans ce Prince de si grande contrarietés, car lorsque 692. l'on considéroit les largesses qu'il faisoit avec tant de profusion & de bonté, on étoit obligé d'avouer qu'il étoit très-bienfaisant. Et quand on voyoit d'un autre côté les cruautés & les injustices qu'il exerçoit envers ses sujets, & même

envers ceux qui avoient le plus d'accès auprès de lui, on ne pouvoit ne point reconnoître qu'il étoit d'un naturel dur, inexorable, & qui ne gardoit nulles mesures. Mais quoique ces qualités soient si opposées qu'il semble qu'elles ne sauroient se rencontrer dans une même personne, j'en juge d'une autre sorte, & crois qu'elles venoient d'une même cause. Car comme la passion dominante de ce Prince étoit l'ambition & la gloire, le desir de mériter des louanges durant sa vie, & d'immortaliser sa mémoire, le portoit à être si magnifique : & d'autre part, son bien quelque grand qu'il fût ne pouvant suffire à des dépenses si excessives, il étoit contraint de traiter très-rudement ses sujets pour recouvrer par de mauvais moyens ce que sa vanité lui avoit fait dissiper. Ainsi parce qu'il ne pouvoit sans s'appauvrir, cesser de commettre des exactions qui le rendoient odieux à ses peuples, & regagner leur affecton ; au lieu de les adoucir il profitoit de leur haine : car lorsque quelques-uns n'obéissoient pas aveuglement à tout ce qu'il ordonnoit, & qu'il les soupçonnoit de porter impatiemment le joug d'une si dure servitude, il les traitoit avec la même rigueur qu'il auroit fait ses plus mortels ennemis, sans épargner même ses proches, ni ceux qu'il aimoit le plus, parce qu'il vouloit qu'on lui rendit un respect & une soumission absolue, quelque injuste que fût son gouvernement. Il ne faut point de meilleure preuve de cette passion démésurée qu'il avoit d'être honoré que les honneurs excessifs qu'il rendoit à Auguste, à Agrippa, & à ses autres amis, puisque son dessein n'étoit en cela que de faire voir par ces exemples de quelle maniere il vouloit lui-même être réveré. Mais comme nos loix

n'ont pour objet que la justice, & non pas la vanité, elles ne permettoient pas aux Juifs de gagner l'affection de ce Prince, en lui dressant des statues, en lui consacrant des temples, & en usant de semblables flatteries, pour contenter son ambition. Et c'est de cette cause que procédoit, à mon avis, que plus Hérode étoit magnifique & libéral envers les étrangers, plus il étoit injuste & cruel envers ses propres sujets.

CHAPITRE X.

Témoignages de l'affection que les Empéreurs Romains avoient pour les Juifs.

EN ce même-temps les Juifs qui demeuroient dans l'Asie & dans l'Afrique, & à qui les Rois avoient accordé le droit de bourgeoisie, 698.
étoient si maltraités par les Grecs, qui les accusoient de transporter de l'argent & de leur être à charge en toutes choses, qu'ils furent contraints d'avoir recours à la justice d'Auguste. Ce grand Prince écrivit dans les Provinces, qu'il vouloit qu'ils fussent maintenus dans leurs privileges, comme on le pourra voir par la copie de sa lettre que j'ai cru devoir rapporter, afin de faire connoître quelle a été l'affection des Empéreurs Romains envers nous.

Cesar Auguste, Souverain Pontife & Administrateur de la République a ordonné ce qui s'ensuit. « Parce que la nation des Juifs a toujours » non-seulement dans le temps présent, mais » par le passé été fidele & affectionnée au Peu- » ple Romain, & particuliérement à l'Empé-

» reur Cesar mon pere, lorsqu'Hircan étoit » leur Grand Sacrificateur : Nous ordonnons » avec l'avis du Sénat que les Juifs vivront selon » leurs loix & leurs coutumes, comme ils fai» soient au temps d'Hircan, Grand-Sacrifica» teur du Dieu très-haut : Que leurs Temples » jouiront du droit d'asyle : Qu'il leur sera per» mis d'envoyer à Jérusalem l'argent qu'ils con» sacreront au service de Dieu: Qu'ils ne seront » point contraints de comparoître en jugement » ni le jour, ni la veille du Sabbat après neuf » heures en la * Parasceve. Que si quelqu'un dérobe leurs livres saints, ou l'argent destiné au service de Dieu, il sera puni comme sacrilege, & son bien confisqué au profit du Peuple Romain. « Et comme nous désirons de donner » en toutes rencontres des marques de notre » bonté envers tous les hommes, nous voulons » que la requête que C. Marcius Censorinus » nous a présentée au nom des Juifs, soit mise » avec le présent arrêt en un lieu éminent dans » le Temple d'Argile, que toute l'Asie a con» sacré à notre nom ; & que si quelqu'un est si » hardi que d'entreprendre d'y contrevenir, il » soit très-séverement puni. On voit aussi le de» cret qui suit gravé sur une colomne du Tem» ple d'Auguste.

* C'est la fête des Tabernacles.

» Cesar, A Norbanus Flaccus, salut. Nous » voulons qu'il soit permis aux Juifs, en quel» ques Provinces qu'ils demeurent, d'envoyer » de l'argent à Jérusalem, comme ils l'ont de » tout tems accoutumé, pour l'employer au » service de Dieu, sans que personne les en em» pêche.

Agrippa écrivit aussi en faveur des Juifs en cette sorte. Agrippa, Aux Magistrats, au Sénat, & au Peuple d'Ephese, salut. Nous « ordonnons

» que la garde & l'emploi de l'argent ſacré que » les Juifs envoient à Jéruſalem, ſuivant la coutu- » me de leur nation, leur appartienne, & que ſi » quelqu'un après l'avoir dérobé avoit recours » aux aſyles pour y trouver ſa ſûreté, on l'en ti- » re, & on le remette entre les mains des Juifs, » pour lui faire ſouffrir la peine que les ſacrile- » ges méritent. Le même Agrippa écrivit auſſi » au Gouverneur Syllanus, pour empêcher que » l'on n'obligeât les Juifs de comparoître en ju- » gement le jour de Sabbat.

Marc-Agrippa, Aux Magiſtrats & au Sénat de Cyrene, ſalut. « Les Juifs, qui demeurent » à Cyrene, nous ayant fait des plaintes de ce » qu'encore qu'Auguſte ait ordonné à Flavius, » Gouverneur de la Libye & aux officiers de cet- » te Province de les laiſſer dans une pleine li- » berté d'envoyer de l'argent ſacré à Jéruſalem, » comme ils ont de tout temps accoutumé, il ſe » trouve des gens ſi malicieux que de les en » vouloir empêcher ſous prétexte de quelques » tributs dont ils prétendent qu'ils ſont redeva- » bles, & qu'ils ne doivent point en effet. Sur- » quoi nous ordonnons qu'ils ſeront maintenus » dans la jouiſſance de leurs droits, ſans qu'ils » puiſſent y être troublés, & que s'il ſe trouve » que dans quelque ville on ait diverti de l'ar- » gent ſacré, il ſoit reſtitué aux Juifs, par ceux » qui ſeront nommés pour ce ſujet.

Caïus-Norbanus-Flaccus, Proconſul, aux Ma- giſtrats des Sardes; ſalut. Ceſar nous a comman- » dé par ſes lettres d'empêcher que l'on ne trouble » les Juifs dans la liberté qu'ils ont toujours eue » d'envoyer à Jéruſalem, ſuivant la coutume de » leur nation, l'argent qu'ils deſtinent pour ce ſu- » jet: Ce qui m'oblige à vous écrire cette lettre, » afin de vous informer de la volonté de l'Empé- » reur & de la nôtre.

Jules-Antoine Proconſul écrivit auſſi en ces mêmes termes. «Jules-Antoine Proconſul, Au Senat »& au peuple d'Epheſe, ſalut. Lorſque je rendois »la jûſtice le treizieme jour de Février, les Juifs »qui demeurent en Aſie me repréſenterent que »Ceſar-Auguſte & Agrippa leûr avoient permis »d'envoyer avec toute liberté à Jéruſalem, con»formément à leurs loix & à leurs coutumes, les »prémices que chacun d'eux voudroit offrir à »Dieu par un ſentiment de piété & de ſon propre »mouvement: & ils m'ont prié de leur confirmer »cette grace. C'eſt pourquoi je vous fais ſavoir que »conformément à la volonté d'Auguſte & d'A»grippa, je permets aux Juifs d'obſerver en cela »leurs coutumes, ſans que perſonne puiſſe les en »empêcher.

Comme je ſai que cette hiſtoire pourra tomber entre les mains des Grecs; j'ai cru devoir rapporter toutes ces preuves pour leur faire voir que ce n'eſt pas d'aujourd'hui que ceux qui avoient la ſuprême autorité nous ont permis d'obſerver les coutumes de nos peres, & de ſervir Dieu en la maniere que notre religion nous l'ordonne. C'eſt ce que je crois ne pouvoir trop répéter, afin de faire perdre aux nations étrangeres la haine qu'ils nous portent ſans ſujet. Le temps cauſe du changement dans les mœurs de tous les peuples, & il n'y a preſque point de ville où il n'en arrive: mais la juſtice doit toujours être également réverée de tous les hommes. Ainſi nos loix peuvent être très utiles non ſeulement aux Grecs, mais aux Barbares, & les obligent d'avoir de l'affection pour nous, puiſqu'elles ſont entiérement conformes à la juſtice, & que nous les obſervons inviolablement. C'eſt pourquoi je les conjure de ne nous pas haïr, parce que notre maniere de vivre eſt différente de la

leur; mais plutot de nous aimer à cauſe de notre amour pour la vertu, qui doit être commune à tous les hommes, & ſans laquelle ils ne ſçauroient vivre heureux. Il faut maintenant reprendre la ſuite de notre hiſtoire.

CHAPITRE XI.

Le Roi Hérode fait ouvrir le ſépulchre de David pour en tirer de l'argent, & Dieu l'en punit. Diviſions & troubles étranges dans ſa famille. Cruautés de ce Prince cauſées par ſes défiances, & par la malice d'Antipater. Il fait mettre en priſon Alexandre ſon fils.

COmme les exceſſives dépenſes faites par Hérode, tant au-dedans qu'au-dehors de ſon royaume, avoient épuiſé ſes finances, & qu'il ſçavoit qu'Hircan ſon prédéceſſeur avoit tiré trois mille talens d'argent du ſépulchre de David, il crut qu'il y en reſtoit une telle quantité qu'il n'y avoit rien à quoi de ſi grands tréſors ne puſſent ſuffire; ainſi il y avoit déja long-temps qu'il deſiroit d'avoir recours à ce moyen; & enfin il l'exécuta. Il commença par uſer de toutes les précautions poſſibles pour empêcher que le peuple n'en eût connoiſſance, fit enſuite ouvrir de nuit ce ſépulchre, & y entra accompagné ſeulement de ſes amis les plus confidens. Il n'y trouva point d'argent monnoyé comme avoit fait Hircan, mais ſeulement beaucoup d'or mis en œuvre, ſoit en vaſes ou autres ouvrages très-bien travaillés. Il fit tout emporter; & cela ne faiſant qu'accroître ſon deſir d'en avoir davantage, il commanda de fouiller juſques aux 699.

cercueils où les corps de David & de Salomon étoient enfermés : mais on tient qu'il en sortit une flâme qui consuma deux de ses gardes. Ce prodige l'épouvanta : & pour expier un tel sacrilege il fit bâtir depuis à l'entrée du sépulchre un superbe monument de marbre blanc. Nicolas, qui écrit l'histoire de ce temps-là, fait mention de cet ouvrage : mais il n'a point dit qu'Hérode fût entré dans ce sépulchre, parce qu'il jugeoit bien que cela ne lui auroit pas été avantageux. Il en a usé de même dans tout ce qui regarde ce Prince, à cause qu'ayant écrit son histoire de son vivant, le desir de lui plaire ne l'a fait parler que des choses qui pouvoient tourner à sa gloire. Ainsi il releve avec de grandes louanges ses bonnes actions ; supprime autant qu'il peut celles qui sont manifestement injustes, ou tâche au moins de les déguiser, & s'efforce même d'excuser par des prétextes spécieux sa cruauté envers Mariamne & envers ses fils, voulant faire passer l'une pour impudique, & les autres pour avoir attenté à la vie de leur pere. Mais pour moi, qui ai l'honneur de tirer mon origine des Princes Asmonéens & de tenir rang entre les Sacrificateurs, comme j'aurois honte de mentir, je rapporte les choses sincérement, & ne crois point offenser les Rois qui sont descendus d'Hérode de préférer la vérité à ce qu'ils pouvoient desirer de moi.

Depuis le jour qu'Hérode eut violé le respect dû à la sainteté des sépulchres, le trouble de sa famille augmenta toujours, soit par une vengeance du ciel qui aigrit encore cette playe, soit que cela arrivât par hazard dans un temps où on pouvoit en attribuer la cause à ce sacrilege. Une guerre civile n'agite pas plus un État que les passions de divers partis agitoient la

cour de ce Prince. Mais Antipater excelloit en artifices pour perdre ses freres. Il les faisoit accuser de faux crimes : & par une malice d'autant plus dangereuse, qu'elle étoit plus cachée, il entreprenoit souvent leur défense pour les opprimer plus facilement par cet amour apparent qu'il leur témoignoit, & tromper le Roi leur pere, qui le consideroit comme le seul qui s'intéressoit à sa conservation. Ainsi Hérode commanda à *Ptolomée*, son principal ministre, de ne rien faire dans la conduite du royaume sans le communiquer à Antipater : il donnoit aussi part de toutes choses à sa mere ; & Antipater se servoit de cette créance qu'ils avoient dans son esprit pour lui rendre odieux tous ceux qu'il leur importoit de faire haïr.

D'un autre côté Alexandre & Aristobule, dont le cœur répondoit à la grandeur de leur naissance, ne pouvoient souffrir de se voir traités si indignement par ceux qui leur étoient si inférieurs. Leurs femmes étoient dans le même sentiment : & Glaphyra haïssoit mortellement Salomé, tant à cause de l'affection qu'elle avoit pour Alexandre son mari, que parce qu'elle ne pouvoit endurer qu'elle fît rendre à sa fille qui avoit épousé Aristobule les mêmes honneurs qu'à elle.

Phéroras contribuoit aussi à cette division par le sujet qu'il donnoit à Hérode de le soupçonner & de le haïr à cause du refus qu'il fit d'épouser sa fille, par l'appréhension de quitter une servante qu'il aimoit éperdument. Un mépris si injurieux le toucha extrémement, parce que rien ne lui pouvoit être plus sensible, que de voir qu'un frere qu'il avoit obligé par tant de bienfaits, & comme associé à sa couronne par l'autorité qu'il lui donnoit, répon-

doit si peu à l'affection qu'il avoit pour lui : & voyant qu'il ne le pouvoit guerir de cette folie il donna cette Princesse en mariage au fils de Phazaël son frere aîné. A quelque temps de là lorsqu'il crut que Pheroras après avoir satisfait son desir seroit devenu plus raisonnable, il lui fit de grands reproches de la maniere si offensante dont il s'étoit conduit envers lui, & lui offrit en même-temps de lui faire épouser CYPROS son autre fille. Pheroras consulta sur cela Ptolemée, qui lui dit qu'il faudroit avoir perdu le sens pour se laisser emporter de telle sorte au desir de satisfaire une passion honteuse, que de continuer à offenser le Roi son frere, qui avoit eu la bonté de lui pardonner sa premiere faute, & de tomber ainsi dans sa haine & dans sa disgrace, au lieu de conserver son amitié. Pheroras, persuadé par ces raisons, renvoya cette femme dont il avoit eu un fils, promit au Roi avec serment de ne la plus voir, & d'épouser dans un mois la Princesse sa fille. Mais lorsque ce temps fut venu, il oublia toutes ses promesses, reprit cette femme, & l'aima plus ardemment que jamais. Hérode, outré de ce procédé, ne peut davantage retenir sa colere : il lui échappoit souvent des paroles qui la témoignoient : & il ne manquoit pas des gens qui le voyant dans cette aversion pour Pheroras, l'animoient encore contre lui par des calomnies. Ainsi il n'y avoit point de jour ni presque d'heure qu'il ne reçut de nouveaux sujets de déplaisir par cette division & par ces contestations continuelles des personnes qui lui étoient les plus proches & les plus cheres. La haine de Salomé pour les enfans de Mariamne étoit si extraordinaire, qu'elle ne pouvoit souffrir que sa propre fille, qui avoit épousé Aristobule vécût

en paix avec ſon mari. Elle l'obligeoit à lui rapporter les entretiens les plus ſecrets qu'ils avoient enſemble : & s'il arrivoit entr'eux quelque petite conteſtation, comme cela eſt aſſez ordinaire, au lieu d'adoucir ſon eſprit, elle l'aigriſſoit par les ſoupçons qu'elle lui donnoit pour le lui rendre odieux, & la portoit à lui découvrir ce qui ſe paſſoit entre les deux freres. Ainſi cette jeune Princeſſe lui dit, que lorſqu'ils étoient ſeuls ils parloient de la Reine leur mere & de l'averſion qu'ils avoient pour leur pere ; diſoient que s'ils arrivoient jamais à la couronne, ils ne donneroient point d'autre emploi aux fils qu'Hérode avoit de ſes autres femmes, que des charges de Greffiers dans des villages, la maniere dont ils avoient été inſtruits dans les lettres les rendant propres à les exercer ; & que s'ils voyoient les femmes d'Hérode ſe parer des ornemens de la Reine leur mere, ils ne leur donneroient pour tous habits que des cilices, & les feroient enfermer dans des lieux d'où elles ne verroient jamais le Soleil. Salomé ne manquoit pas de rapporter toutes ces choſes à Hérode : il les apprenoit avec douleur, & tâchoit d'y remédier, parce qu'il auroit mieux aimé corriger ſes fils que les punir. Ainſi quoiqu'il devînt tous les jours plus chagrin & plus facile à ajouter foi aux rapports qu'on lui faiſoit, il ſe contenta pour lors de reprendre ſevérement ſes fils, & demeura ſatisfait de leurs juſtifications.

Mais ce mal, qui ſembloit guérir, ſe trouva bien-tôt encore plus grand. Car Pheroras dit à Alexandre qu'il avoit appris de Salomé que le Roi avoit conçu une ſi forte paſſion pour la Princeſſe Glaphyra ſa femme, qu'il lui étoit impoſſible de la vaincre. Ces paroles donnerent

une telle jalousie à ce jeune Prince, qu'il interprêtoit depuis en mal tous les témoignages d'affection qu'Hérode donnoit pour l'amour de lui à sa belle-fille; & sa douleur fut si violente, que ne pouvant la supporter plus long-temps, il alla trouver le Roi son pere, & lui raconta avec larmes ce que Pheroras lui avoit dit. Jamais surprise ne fut plus grande que celle d'Hérode. Il fut si vivement touché de se voir faussement accusé d'un crime si abominable, qu'il n'y eut point des plaintes qu'il ne fît de l'horrible malice de ses proches, qui payoient ainsi d'ingratitude tant de bienfaits dont ils lui étoient redevables. Il envoya aussi-tôt querir Pheroras, & lui dit avec une extrême colere : » Méchant » que vous êtes, & le plus méchant de tous les » hommes! Est ce ainsi que vous reconnoissez tant » de graces que vous avez reçues de moi? & a- » t-il pu entrer dans votre esprit & sortir de vo- » tre bouche des pensées & des paroles si inju- » rieuses à ma réputation, & si contraires à la vé- » rité? Mais je comprends bien votre dessein. Ce » n'a pas seulement été pour m'offenser que vous » avez tenu un tel discours à mon fils : ça été mê- » me pour le porter à m'empoisonner. Car qui est » le fils, qui, à moins que d'être d'un excellent » naturel, pourroit souffrir sans s'en venger que » son pere lui fît un tel outrage? Trouvez-vous » qu'il y ait grande différence entre allumer cet- » te jalousie dans son esprit, ou lui mettre l'epée » à la main pour me tuer? Et quel est votre des- » sein, lorsque faisant semblant d'aimer un frere » qui ne vous a jamais fait que du bien, vous me » portez à une haine si mortelle, & m'accusez » faussement de vouloir commettre ce qu'on ne » sçauroit seulement penser sans impiété? Sortez, » ingrat, qui avez renoncé à tous les sentimens

» d'humanité pour votre bienfacteur & pour vo-
» tre frere. Je laisse aux reproches de votre conscience à vous servir de bourreau durant tout le reste de votre vie ; & pour vous couvrir de confusion, je me contenterai de confondre votre malice par ma bonté, en ne vous punissant pas comme vous le méritez ; mais en vous traitant avec une douceur dont vous vous êtes rendu si indigne.

Pheroras ne pouvant s'excuser d'un crime dont il étoit si clairement convaincu, en rejetta la faute sur Salomé, disant que cela étoit venu d'elle. Il se rencontra qu'elle étoit présente ; & comme elle n'étoit pas moins dissimulée & artificieuse que méchante, elle soutint hardiment qu'il n'y avoit rien de plus faux, & s'écria qu'il sembloit que tout le monde eût conspiré pour la rendre odieuse au Roi & le porter à lui faire perdre la vie, à cause que sa passion pour son service lui faisoit prendre soin de le garantir des périls dont il étoit menacé, & que Pheroras la haissoit plus que jamais, parce qu'elle avoit seule été cause qu'il avoit renvoyé cette femme qu'il entretenoit. En parlant ainsi, elle s'arrachoit les cheveux, se frappoit le sein ; & quoique ce ne fût qu'une feinte, il n'y avoit personne qui n'eût cru que ce qu'elle disoit étoit véritable. Cependant Pheroras se trouvoit dans une excessive peine, parce qu'il ne pouvoit desavouer qu'il n'eût tenu ce discours à Alexandre, ni prouver qu'il fût venu de Salomé. Ils contesterent long-temps ensemble, lui pour l'accuser, & elle pour se justifier. Enfin Hérode lassé de les entendre disputer, les chassa tous deux, loüa fort son fils de sa modération & de ce qu'il lui avoit découvert sa douleur ; & comme il étoit

déja tard il alla se mettre à table. Chacun donna le tort à Salomé, & on ne douta point qu'elle n'eût inventé cette calomnie. Les femmes du Roi qui la haïssoient à cause de sa mauvaise humeur & de son inconstance dans ses affections, lui rendoient auprés de lui tous les mauvais offices qu'elles pouvoient; & pour y mieux réussir, elles se servirent encore de l'occasion que je vais dire.

701. OBODAS régnoit alors dans l'Arabie. C'étoit un Prince paresseux qui n'aimoit que son corps; & SILLEUS qui étoit habile, fort bienfait & dans la vigueur de l'âge, gouvernoit sous son autorité. Il vint traiter avec le Roi Hérode de quelques affaires: & un jour qu'il soupoit avec lui & que Salomé y soupoit aussi, il la trouva fort à son gré. Ainsi ayant appris qu'elle étoit veuve, il lui parla de l'épouser: & comme Silleus lui plut & qu'elle n'étoit plus si bien dans l'esprit du Roi son frere, elle ne rejetta point sa proposition. Ils continuerent à manger ensemble, & on n'eut pas peine à connoître qu'ils ne se haïssoient point. Les femmes du Roi ne manquerent pas à l'entretenir de cette nouvelle amitié, & à en faire des railleries. Il commanda à Pheroras de les observer; & il lui rapporta qu'il étoit facile de juger par leurs regards & par les signes qu'il se faisoient, qu'ils étoient en bonne intelligence. Alors Hérode n'en douta plus, & Silleus s'en retourna. Deux ou trois mois aprés il revint le prier de lui donner Salomé pour femme, & lui representa que ce mariage lui seroit avantageux à cause du commerce de son royaume avec l'Arabie dont la couronne le regardoit, & dont il jouïssoit déja en partie. Hérode en parla à sa sœur. Elle y donna volontiers son consentement:

ſentiment ; & il dit à Silleus,qu'il étoit prêt de lui accorder ſa demande, pourvu qu'il embraſsât la religion des Juifs. L'Arabe lui répondit qu'il ne le pouvoit, parce que ceux de ſa nation le lapideroient : & ainſi l'affaire fut rompue. Pheroras accuſa enſuite Salomé, d'avoir eu peu de ſoin de ſa réputation : & les femmes du Roi diſoient ouvertement qu'elle n'avoit rien refuſé à cet étranger.

Quelque tems après Hérode ſe laiſſant aller 702.
aux importunités de Salomé, réſolut de donner en mariage au fils qu'elle avoit eu de Coſtobare, la Princeſſe ſa fille que Pheroras, tranſporté de l'amour de ſa ſervante, avoit refuſé d'épouſer. Mais Pheroras lui fit changer d'avis, en lui diſant que ce jeune homme ne l'aimeroit jamais à cauſe du reſſentiment qu'il conſervoit toujours de la mort de ſon pere. Qu'ainſi s'il l'avoit agréable il valoit mieux qu'il donnât cette Princeſſe à ſon fils, qui avoit auſſi l'honneur d'être ſon neveu, & qui devoit ſuccéder à ſa Tetrarchie. Hérode approuva cette propoſition, donna cent talens pour dot à ſa fille, & pardonna à Pheroras ſes fautes paſſées.

Les troubles de la famille d'Hérode ne laiſ- 703.
ſoient pas de continuer, & ils augmenterent encore par des rencontres dont les commencemens furent honteux & les ſuites très-funeſtes. Ce Prince avoit trois eunuques qu'il aimoit extrêmement à cauſe qu'ils étoient fort bien faits. L'un étoit ſon Echanſon ; l'autre ſon Maître d'hôtel ; l'autre ſon premier valet de chambre ; & il ſe ſervoit même d'eux dans les affaires les plus importantes. On lui rapporta qu'Alexandre ſon fils, les avoit corrompus par une grande ſomme d'argent. Il leur fit donner la queſtion ; & ils confeſſerent qu'il étoit vrai ;

mais ils nierent qu'il les eût voulu porter à rien entreprendre contre le Roi. On les mit une seconde fois à la question, & on la leur donna si violente pour faire plaisir à Antipater, que ne la pouvant souffrir, ils dirent qu'Alexandre conservoit dans son cœur la haine qu'il avoit toujours eue pour le Roi son pere, & qu'il les avoit exhortés de l'abandonner comme un homme désormais inutile à tout, à cause de sa vieillesse qu'il s'efforçoit tant qu'il pouvoit de cacher en se faisant peindre la barbe & les cheveux : au lieu que s'ils vouloient s'attacher à lui il leur promettoit de les élever aux premieres charges lorsqu'il regneroit, ce qui ne pouvoit manquer d'arriver bien-tôt, quand même son pere ne le voudroit pas ; puisqu'outre que le Royaume lui appartenoit par le droit de sa naissance, toutes choses étoient disposées pour l'en mettre en possession, & qu'il n'y avoit rien que plusieurs de ses amis ne fussent resolus d'entreprendre & d'exécuter pour l'amour de lui. Cet avis mit Hérode dans une extrême colere, & lui donna en même-temps une merveilleuse crainte, parce que son courage ne pouvoit souffrir que son fils eût osé parler de lui d'une maniere si offensante, & qu'il appréhendoit de ne pouvoir assez-tôt remedier au péril qui le menaçoit. Il crut qu'il n'étoit pas à propos d'agir ouvertement pour approfondir cette affaire ; mais qu'il valoit mieux pour s'en éclaircir employer secrétement des personnes à qui il se fioit. Cependant il étoit en défiance de tout le monde, & croyant que sa sûreté dépendoit de cette défiance, il soupçonnoit beaucoup de gens qui étoient très-innocens. Plus quelqu'un lui étoit familier, plus il l'appréhendoit comme plus capable d'entreprendre contre lui.

Quant à ceux qui n'avoient point d'accès auprès de sa personne, il suffisoit de les accuser pour le porter à les faire mourir. Les choses en vinrent jusques à ce point, que dans la créance qu'avoient ses domestiques de ne pouvoir se sauver qu'en perdant les autres par des calomnies, ils accusoient leurs compagnons, & se trouvant ensuite accusés par d'autres, souffroient à leur tour par un juste châtiment les mêmes peines qu'ils avoient procurées à des innocens, & tomboient dans des pieges semblables à ceux qu'ils avoient tendus. Car Hérode se repentoit promptement d'avoir fait mourir des personnes qni n'étoient convaincues d'aucun crime : mais cela ne l'empêchoit pas de continuer d'exercer une semblable injustice contre d'autres ; & il se contentoit de faire souffrir aux délateurs les mêmes supplices qu'avoient enduré ceux qu'ils avoient accusés très-faussement

Ce déplorable état où étoit alors la Cour de ce Prince, passa si avant qu'il commanda à plusieurs de ceux qu'il aimoit le mieux & qu'il considéroit d'avantage à cause de leur mérite, de ne se plus trouver devant lui, ni d'entrer dans son palais. *Andromaque* & *Gemellus*, furent de ce nombre. C'étoient deux de ses plus anciens amis. Ils lui avoient rendu de grands services dans ses conseils, dans ses ambassades, & dans les plus importantes affaires de son Royaume : ils avoient eu soin de l'éducation des Princes ses fils ; & il n'y en avoit point en qui il eut tant de confiance. Son changement pour Andromaque, vint de ce que le Prince Alexandre vivoit trop familiérement avec Demetrius son fils. Et la cause de son aversion pour Gemellus, fut l'affection qu'il savoit qu'il portoit à ce même Prince, parce qu'il avoit été l'un de ceux qui

l'avoient instruit, & qu'il l'avoit accompagné dans son voyage de Rome. On ne doute point qu'il ne les eût même traités plus rudement s'il n'eût été reconnu par la connoissance qu'on avoit de leur mérite : mais il se contenta de les éloigner & de leur ôter toute autorité, afin que n'étant plus retenu par leur présence il pût faire avec une entiere liberté tout ce qu'il voudroit.

Antipater étoit la principale cause de tous ces maux : car lorsqu'il reconnut que le Roi se laissoit aller si facilement à concevoir tant de craintes & de soupçons, il entra dans ses sentimens, le fortifia encore dans sa cruauté, & fit passer dans son esprit pour un grand service les conseils qu'il lui donnoit de faire mourir tous ceux qui étoient capables de lui résister. Ainsi Hérode après l'éloignement d'Andromaque, & des autres qui lui pouvoient parler avec liberté, fit donner la question à ceux qu'il croyoit affectionnés à Alexandre, pour leur faire confesser qu'ils avoient trempé dans quelque conspiration contre lui : & ils mouroient dans les tourmens en soutenant toujours qu'ils étoient très-innocens d'un tel crime. Mais moins il trouvoit de quoi les convaincre, plus il s'opiniâtroit à les faire tourmenter : & Antipater étoit si méchant que de dire que la crainte d'accuser leur Maître étoit ce qui les empêchoit d'avouer la vérité. Il en fit tourmenter un grand nombre pour pouvoir trouver ce qu'il desiroit. Enfin il y en eut un qui succombant sous la violence des douleurs, déposa qu'il avoit entendu dire diverses fois à Alexandre, lorsqu'on le louoit de la grandeur & de la beauté de sa taille, & de son adresse à tirer de l'arc & à toutes sortes d'exercices, que c'étoient plutôt des disgraces que des faveurs qu'il avoit reçues de la

nature, parce qu'elles donnoient de la jalousie au Roi son pere : qu'ainsi lorsqu'il l'accompagnoit, il étoit obligé de se courber pour ne paroître pas plus grand que lui : & quand il alloit à la chasse, de tirer mal à dessein, parce qu'il savoit qu'il ne pouvoit souffrir qu'on le louât. Lorsqu'on entendit cet homme parler de la sorte on cessa de le tourmenter : & se sentant soulagé il ajouta : Qu'Aristobule avoit conspiré avec son frere de tuer le Roi lorsqu'il iroit à la chasse, & si ce dessein lui réussissoit de s'enfuir & de s'en aller à Rome, pour demander le Royaume. On trouva aussi des lettres de ce Prince à son frere, par lesquelles il se plaignoit de ce qu'Hérode avoit donné à Antipater des terres de deux cens talens de revenu. Tout cela joint ensemble fit croire à Hérode, qu'il y en avoit assez pour lui donner un juste sujet de soupçonner ses enfans.

Ainsi il s'aigrit de nouveau contre Alexandre, & le fit arrêter prisonnier. Il n'étoit pas 704. néanmoins persuadé de tout ce dont on accusoit ces Princes, parce qu'il ne voyoit point d'apparence que s'ils eussent entrepris sur sa vie ils eussent eu la pensée d'aller à Rome après avoir commis un tel parricide. Mais il lui paroissoit plus vrai-semblable que c'étoit des plaintes & des mécontentemens de jeunes gens qui avoient une grande ambition & une extrême jalousie contre Antipater. Il vouloit donc avoir de plus grandes preuves pour les croire coupables, & éviter qu'on l'accusât d'avoir trop légérement fait emprisonner son fils. Il fit donner la question aux principaux amis de ce Prince, & en fit mourir plusieurs encore qu'ils ne confessassent rien. Toute la Cour étant ainsi pleine de trouble, de terreurs & de tourmens, il y eut un jeune homme qui dit, qu'Alexandre avoit fait pré-

parer du poiſon dans Aſcalon, & écrit à Rome à ſes amis pour les prier de faire en ſorte qu'Auguſte lui commandât de l'aller trouver, parce qu'il avoit à lui donner avis que le Roi ſon pere abandonnoit le parti des Romains pour traiter avec Mitridate, Roi des Parthes; Hérode ajouta foi à ces accuſations, & il ne manquoit pas de flatteurs, qui pour le conſoler dans la peine où il étoit, lui diſoient qu'il n'avoit rien fait que de juſte. Mais quelque perquiſition que l'on fît de ce prétendu poiſon on n'en trouva point.

Alexandre bien qu'accablé de tant de maux ne ſe laiſſa point abattre; il témoigna plus de cœur que jamais dans ſa mauvaiſe fortune, & ne daignoit pas ſe défendre: mais au lieu de ſe juſtifier il parloit d'une maniere qui irritoit encore davantage le Roi ſon pere, en le couvrant d'un côté de confuſion de ſe laiſſer ſi aiſément tromper par des calomnies, & en le mettant de l'autre dans une peine & un embarras étrange s'il ajoutoit foi à ce qu'il diſoit. Car il fit quatre écrits qu'il lui envoya, & qui portoient qu'il étoit inutile de donner la queſtion à tant de perſonnes pour ſavoir ſi on avoit conſpiré contre lui, puiſque c'étoit une choſe très-certaine, & que ſes amis les plus confidens, & Pheroras même avoient part à cette conſpiration. Que Salomé étoit ſecrétement venue la nuit ſe coucher malgré lui dans ſon lit: Que tous généralement ne penſoient qu'à l'ôter du monde pour vivre après en repos: Et il accuſoit même Ptolemée & *Sapinius*, qui étoient les deux à qui Hérode ſe fioit le plus, d'être du nombre des complices. Ainſi il ne s'eſt jamais rien vu de plus affreux qu'étoit alors la face de cette Cour. Il ſembloit qu'on y fût animé de rage, & que ceux qui avoient été autrefois le plus amis, ſuſ-

sont devenus en un moment les plus mortels ennemis. On n'écoutoit point les accusés dans leurs justifications : on ne se mettoit point en peine d'éclaircir la vérité ; mais le supplice précedoit le jugement, & l'empoisonnemant des uns, la mort des autres, & le désespoir de ceux qui ne s'attendoient pas de recevoir un plus favorable traitement remplissoit le palais de tant de craintes & de frayeurs, qu'il n'y restoit plus aucune marque de la félicité passée. Hérode lui-même au milieu d'un si grand trouble trouvoit la vie ennuyeuse : & dans l'appréhension continuelle où il étoit des entreprises sur sa vie, le déplaisir de ne se pouvoir fier à personne lui tenoit lieu d'un cruel tourment. Ainsi comme il ne pensoit jour & nuit à autre chose, il s'imaginoit souvent de voir son fils venir à lui l'épée à la main pour le tuer, & peu s'en fallut que ces terreurs dont il étoit continuellement agité, ne lui fissent perdre l'esprit.

Chapitre XII.

Archelaüs, Roi de Cappadoce, remet le Prince Alexandre son gendre, aux bonnes graces du Roi Hérode son pere.

Lorsqu'Archelaüs, Roi de Cappadoce, sut que les choses étoient reduites à de telles extrêmités, son affection pour sa fille & pour le Prince Alexandre son gendre, jointe à sa compassion de voir Hérode qui étoit son ami dans un état si déplorable, le firent résoudre à l'aller trouver. Il connut par ses propres yeux que ce qu'on lui avoit rapporté n'étoit que trop 705.

véritable, & ne jugea pas à propos de blâmer Hérode, d'avoir cru trop légerement & de s'être laissé emporter à sa passion, de peur d'aigrir encore d'avantage son esprit en l'obligeant à se justifier & à se défendre. Mais comme il étoit très-sage, il prit un moyen contraire pour tâcher à l'adoucir. Il lui témoigna d'être en une extrême colere contre son gendre, & d'approuver que pour le châtier il l'eût traité comme il avoit fait : lui dit qu'il étoit prêt, s'il le vouloit, de rompre le mariage, de reprendre sa fille, & même de la punir s'il se trouvoit qu'ayant eu connoissance de la faute de son mari, elle n'en eût pas donné avis au Roi, son beau-pere. Hérode fort surpris de voir qu'Archelaüs, embrassoit ses intérêts avec tant de chaleur, & témoignoit d'être encore plus animé que lui contre Alexandre, sentit le feu de sa colere, s'amortir, sa trouva disposé à n'agir qu'avec justice dans cette affaire, & reprit peu-à-peu pour son fils les sentimens de tendresse que le nature imprime dans le cœur des peres. Ainsi au lieu qu'auparavant il ne pouvoit souffrir qu'on excusât son fils, lorsqu'il vit qu'Archelaüs, bien loin de l'excuser l'accusoit, il en fut si touché, qu'il ne put retenir ses larmes. Il le pria de ne se laisser pas emporter au mécontentement qu'il avoit de son gendre, & de ne point rompre le mariage. Archelaüs le voyant si adouci, commença adroitement à rejetter les accusations formées contre Alexandre sur ceux qui par leurs mauvais conseils corrompoient son esprit naturellement éloigné de toute malice, & principalement sur Pheroras. Comme ce frere d'Hérode étoit déja dans ses mauvaises graces, il n'eut pas plutôt appris ce que je viens de rapporter qu'il se tint perdu, & jugea ne pouvoir employer personne

qui fût plus capable qu'Archelaüs, de le remettre bien avec lui. Il le vint trouver avec un habit de deuil & toutes les autres marques de douleur d'un homme qui se croit être sur lé bord du précipice. Ce Roi si prudent estima devoir profiter de cette occasion. Il lui dit que ce qu'il desiroit de lui n'étoit pas facile : mais que le meilleur conseil qu'il lui pouvoit donner étoit d'aller lui-même trouver le Roi son frere, de lui confesser qu'il avoit été cause de tout le mal, & de lui en demander pardon. Qu'après qu'il l'auroit ainsi disposé à souffrir qu'on lui parlât en sa faveur, il prendroit son tems pour lui rendre l'office qu'il desiroit. Pheroras suivit son conseil : il lui réussit si bien qu'il rentra aux bonnes graces d'Hérode ; & Alexandre n'en retira pas moins d'avantage que lui, s'étant par ce moyen, lorsqu'il ne l'osoit espérer, trouvé justifié de tous les crimes qu'on lui imposoit. Archelaüs, après avoir de la sorte pacifié toutes choses par son excellente conduite, gagna tellement le cœur d'Hérode, qu'il commença à le considerer comme son plus intime ami. Il lui fit de riches présens : & parce qu'ayant écrit à Auguste le mécontentement qu'il avoit de ses fils, il se trouvoit obligé de lui rendre compte de ce qui s'étoit passé ; ces deux Rois résolurent qu'il feroit un voyage à Rome, pour l'en informer. Archelaüs partit ensuite pour s'en retourner dans son Royaume. Hérode l'accompagna jusques à Antioche, & après l'avoir bien remis avec *Tite*, Gouverneur de Syrie, il s'en revint en Judée.

CHAPITRE XIII.

Hérode entre en guerre contre les Arabes, à cause de la protection qu'ils donnoient à des voleurs Traconites.

706. HErode se trouva en ce même tems obligé d'entrer en guerre ave les Arabes par l'occasion que je vais dire. Après qu'Auguste eut ôté la Traconie à Zenodore, pour la donner à Hérode, les habitans n'osant plus continuer leurs voleries, furent contraints de s'occuper à cultiver leurs héritages. Et quoique cet exercice fût fort contraire à leur inclination, & que leur terre fût si stérile qu'ils retiroient peu de profit de leur travail, les soins d'Hérode les empêcherent durant quelque tems de faire tort à leurs voisins : en quoi il mérita beaucoup de louange. Mais lorsqu'il fut parti pour aller à Rome, accuser Alexandre devant Auguste, & lui recommander Antipater, le bruit ayant couru qu'il étoit mort, les Traconites recommencerent leurs brigandages, & en furent châtiés par les Chefs des troupes d'Hérode. Les principaux de ces voleurs étonnés de ce mauvais succés, s'enfuirent en Arabie, où Silicus irrité de ce qu'Hérode lui avoit refusé sa sœur, les reçut & leur donna retraite dans un lieu fort d'où ils faisoient des courses dans la Judée & même dans la basse Syrie, & pilloient toute la campagne. Hérode à son retour de Rome, ne pouvant les punir comme ils le méritoient, parce qu'ils étoient protegés par les Arabes, ni souffrir qu'ils traitassent de la sorte ses sujets,

entra dans la Traconite, & tua tous ceux de ces voleurs qu'il put rencontrer. Les autres en furent si irrités ; & une de leurs loix qui les oblige à venger la mort de leurs proches, les anima de telle sorte contre lui, qu'il n'y eut point de périls qu'ils ne méprisassent pour entrer dans ses Etats & les ravager. Hérode s'adressa à SATURNINUS & à VOLUMNIUS. établis par Auguste, Gouverneurs dans ces provinces, pour le prier de les châtier. Mais cette plainte au lieu d'étonner ces voleurs ne servit qu'à les aigrir davantage. Ils s'assemblerent jusques au nombre de mille, firent encore de plus grandes courses dans la campagne & dans les villages, ne pardonnerent à nul de ceux qui tomberent entre leurs mains, & ce n'étoit plus un brigandage, mais une guerre. Hérode fit alors de grandes instances envers les Arabes, afin qu'on lui abandonnât ces voleurs ; & qu'on lui payât les soixante talens qu'il avoit prêtés au Roi Obodas par Silleus, dont le terme du paiement étoit échu. Mais Silleus, qui avoit chassé Obodas & s'étoit emparé du gouvernement du Royaume, différoit toujours de payer, & soutenoit que ces voleurs ne s'étoient point retirés dans l'Arabie. Enfin Saturninus & Volumnius ordonnerent qu'il payeroit dans trente jours, & que les transfuges seroient rendus de part & d'autre. On connut alors la malice des Arabes: car nul de leur nation ne se trouva être retiré dans les terres d'Hérode, pour quelque cause que ce fût & au contraire tous ces voleurs s'étoient retirés dans l'Arabie.

CHAPITRE XIV.

Silleus ne veut rien exécuter de ce que les Gouverneurs établis par Auguste, avoient ordonné: mais va le trouver à Rome. Hérode entre en armes dans l'Arabie, & prend le château où les voleurs Traconiques s'étoient retirés.

707. SIlleus ne voulut rien exécuter de ce qui avoit été ordonné, mais s'en alla à Rome trouver Auguste. Alors Hérode du consentement de Saturninus & de Volumnius, entra avec une armée dans l'Arabie, marcha avec tant de diligence qu'il fit en trois jours autant de chemin que l'on en fait d'ordinaire en sept, attaqua ces voleurs dans le château de Repta où ils s'étoient retirés, le prit, & le fit raser, mais il ne fit aucun mal aux habitans du pays. *Naceb*, Général des troupes des Arabes, marcha contre lui. Le combat se donna: & il y fut tué avec vingt-cinq des siens. Tout le reste prit la fuite, & Hérode ne perdit presque personne. Ayant ainsi châtié ces voleurs, il envoya trois mille Iduméens dans la Traconite, pour les empêcher de continuer leurs brigandages, & écrivit aux Chefs des troupes Romaines, dans la Phenicie, ce qui s'étoit passé, & comme il s'étoit contenté d'user du pouvoir qui lui avoit été donné sans rien entreprendre davantage. Ils s'en informerent, & trouverent qu'il étoit vrai.

CHAPITRE XV.

Silleus irrite de telle sorte Auguste contre Hérode, qu'il refuse de recevoir ses Ambassadeurs, & ne veut non plus écouter ceux d'Aretas, Roi des Arabes, qui avoit succédé à Obodas, que Silleus avoit fait empoisonner pour s'emparer du Royaume. Hérode envoie une troisieme Ambassade à Auguste.

LEs Arabes dépêcherent en diligence des couriers à Rome à Silleus, & lui manderent les 708.
choses tout autrement qu'elles ne s'étoient passées. Il étoit déja connu d'Auguste ; & il se rencontra que lorsqu'on lui rendit cette dépêche il se promenoit devant son palais. Il prit aussi-tôt un habit de deuil, alla trouver l'Empéreur, & lui dit en joignant ses larmes à ses plaintes, qu'Hérode étoit entré en armes dans l'Arabie : »qu'il l'avoit entiérement ruinée: que deux mille »cinq cens des principaux des Arabes & Naceb, »entr'autres leur Général qui étoit son parent & »son ami, avoient été tués : que l'on avoit pil»lé de grandes richesses dans le château de Rep»ta ; & que le mépris d'Hérode pour Obodas, »dont la négligence avoit été si grande qu'il ne »s'étoit point préparé à la guerre, & ce qu'il »manquoit d'un bon Chef durant son absence, »l'avoit porté à entreprendre une guerre si in»juste. Il ajouta que sans la confiance qu'il avoit »aux soins que l'Empéreur prenoit de maintenir »toutes les provinces en paix, il n'auroit point »quitté son pays pour venir à Rome, & donné »occasion à Hérode d'entreprendre une guerre »qui n'auroit pû que lui mal réussir s'il se fût

»trouvé présent pour la soutenir. Auguste touché de ces plaintes se contenta de s'enquérir de quelques amis d'Hérode, & de quelques Romains, nouvellement revenus de Syrie, s'il étoit vrai que ce Prince fût entré avec une armée dans l'Arabie ; & sur ce qu'ils ne purent le désavouer, il ne s'informa pas de la cause qui l'y avoit obligé, mais se mit en si grande colere qu'il écrivit à Hérode une lettre pleine de menaces, & qui portoit entre autres choses, »que jusques-là il l'avoit considéré comme son »ami ; mais qu'il le traiteroit à l'avenir comme »son sujet. Silleus de son côté écrivit en Arabie, de la maniere que l'on peut juger. Ces lettres rehaufferent tellement le cœur de cette nation, que voyant que l'Empéreur étoit irrité contre Hérode, ils ne voulurent ni rendre les fugitifs, ni payer l'argent qu'ils devoient, ni rien donner pour les pâturages qu'ils tenoient à ferme. D'autre part les Traconites, pour profiter de cette occasion, s'éleverent contre les garnisons Iduméennes qu'Hérode avoit établies, se joignirent à d'autres voleurs Arabes, pillerent les pays & y firent de très-grands maux, non pas tant pour en profiter, que par le désir de se venger. Hérode étoit contraint de le souffrir ; parce qu'il n'osoit rien entreprendre voyant qu'Auguste étoit si irrité contre lui qu'il n'avoit daigné écouter les premiers Ambassadeurs qu'il lui avoit envoyés, & qu'il en avoit renvoyé d'autres sans leur rendre aucune réponse. La présence de Silleus à Rome, augmentoit encore la peine d'Hérode, parce qu'il savoit qu'on ajoutoit foi aux paroles de cet imposteur, & qu'il aspiroit à la couronne d'Arabie. Car le Roi Obodas étant mort en ce même tems & Enée surnommé ARETAS, lui ayant succédé, il n'y avoit point de ca-

lomnies dont Silleus ne se servît pour le faire déposséder & usurper le Royaume. Il faisoit pour ce sujet de grands présens à ceux qui étoient en faveur auprès d'Auguste, promettoit d'en faire de très-grands à lui-même, & espéroit qu'il les recevroit d'autant plus favorablement qu'il étoit très-indigné de ce qu'Aretas avoit osé se mettre en possession du Royaume, sans lui en avoir demandé la permission. Enfin ce nouveau Roi écrivit à Auguste, & lui envoya entre autres présens une couronne d'or de très grand prix. Il accusoit par ses lettres Silleus, d'être un perfide qui avoit empoisonné Obodas son Roi & son maître, qui avoit même dès son vivant usurpé l'administration des affaires, qui avoit abusé insolemment des femmes des Arabes, & qui avoit emprunté de grandes sommes pour s'ouvrir un chemin à la tyrannie. Auguste ne voulut ni recevoir ses présens, ni écouter ses Ambassadeurs ; mais les renvoya sans réponse. Ainsi les choses s'aigrissoient de plus en plus entre les Juifs & les Arabes, & il n'y avoit personne capable d'appaiser un si grand trouble. Car Aretas n'étoit pas encore assez affermi dans son nouveau regne pour pouvoir reprimer les insolences de ses sujets : & la crainte qu'avoit Hérode, d'irriter encore d'avantage Auguste, s'il repoussoit les injures qu'on lui faisoit, le contraignoit de les souffrir. Dans cette peine où il se trouvoit, il crut ne pouvoir prendre un meilleur conseil que d'envoyer une troisieme Ambassade à Auguste, pour tâcher par le moyen de ses amis de se le rendre plus favorable ; & il choisit pour ce sujet Nicolas de Damas.

CHAPITRE XVI.

Hérode plus irrité que jamais contre Alexandre & Aristobule, ses fils, par les calomnies dont on se servoit contre eux, les fait mettre en prison. Auguste reconnoit la méchanceté de Sillaus, le condamne à mort, confirme Aretas dans le Royaume d'Arabie; a regret de s'être emporté contre Hérode, & lui conseille de faire une grande assemblée à Berite pour y faire juger ses fils dont il lui avoit fait de nouvelles plaintes.

709. CEpendant le trouble de la famille d'Hérode augmentoit toujours par l'accroissement de sa haine contre Alexandre & Aristobule ses fils. La défiance qui est un mal si dangereux pour les Rois n'avoit point cessé, & elle se fortifia encore par cette rencontre. Un nommé *Euriclés*, Lacédemonien, dont la naissance étoit noble, mais qui étoit un méchant esprit, fort vicieux, grand flatteur, & si artificieux qu'il n'y avoit point d'adresse dont il n'usât pour paroître le contraire de ce qu'il étoit, vint trouver Hérode, lui fit des présens, en reçut de lui de plus grands, & s'insinua de telle sorte en ses bonnes graces, qu'il le reçut au nombre de ses principaux amis. Il demeuroit chez Antipater, & il s'introduisit aussi dans la familiarité d'Alexandre, en lui faisant croire que le Roi Archelaüs, son beau-pere, avoit une affection si particuliere pour lui qu'il n'y avoit point de devoirs que cette considération ne l'obligeât de rendre à la Princesse Glaphyra sa fille. Comme il étoit donc bien venu par-tout & qu'il ne témoignoit affecter aucun parti, il lui étoit facile d'observer ce que l'on disoit & de s'en servir pour

calomnier qui il vouloit, parce qu'il les avoit tous tellement gagnés que chacun d'eux croyoit qu'il n'étoit attaché qu'à lui, & que ne n'étoit que pour le servir dans ses intérêts qu'il avoit de la communication avec les autres. Comme Alexandre avoit peu d'expérience, il le trouva si facile à se laisser surprendre, qu'il croyoit ne se pouvoir confier à personne tant qu'à lui. Ainsi ce jeune Prince lui ouvrit son cœur, lui témoigna sa douleur de l'éloignement que le Roi son pere avoit fait de lui, de la mort de la Reine sa mere, de ce qu'Antipater jouissoit seul de tous les honneurs que son frere & lui pouvoient prétendre, de ce qu'il étoit tout-puissant; & enfin lui avoua qu'il ne pouvoit plus souffrir de voir que la haine de son pere allât jusques à un tel excès pour Aristobule & pour lui, qu'il ne daignoit plus les appeller à ses festins, ni seulement leur parler. Ce traître rapportoit tout ce qu'il apprenoit de lui à Antipater, disant que les obligations qu'il lui avoit l'engageoient à l'avertir du péril qui le menaçoit, afin qu'il se tint sur ses gardes, puisqu'Alexandre ne dissimuloit point qu'il pourroit passer des paroles aux effets. Antipater reçut cet avis comme une grande marque de l'affection d'Euriclés, lui fit de riches présens, & l'engagea à dire les mêmes choses au Roi. Il le fit : & Hérode ajouta aisément foi aux paroles ambigues dont ce fourbe se servit pour augmenter ses soupçons & ses défiances, conçut une haine irréconciliable contre Alexandre, & donna cinquante talens à Euriclés Ce méchant homme alla ensuite trouver le Roi Archelaus : lui parla très-avantageusement du Prince son gendre : lui dit qu'il avoit été assez heureux pour contribuer à le remettre bien

avec le Roi son pere : tira ainsi de grands présens d'Archelaüs ; & s'en retourna à Lacédemone avant qu'il pût découvrir sa tromperie. Mais ne vivant pas avec plus de probité dans son pays que parmi les étrangers, il en fut chassé & envoyé en exil.

710. Cependant Hérode ne se contentoit pas comme auparavant de prêter l'oreille aux calomnies dont on se servoit contre Alexandre & Aristobule : Sa haine pour eux étoit si grande qu'encore que personne ne les accusât il ne laissoit pas de les faire observer : il donnoit une entiere liberté de lui parler contre eux : & comme il n'écoutoit rien plus volontiers, on lui rapporta entre autres choses qu'un nommé *Varate*, qui étoit de Coos, avoit formé un dessein avec Alexandre.

711. Outre ces continuelles calomnies que tant de gens employoient à l'envi contre ces deux Princes auprès du Roi, sous prétexte du soin de sa conservation, il arriva encore une chose qui leur nuisit plus que tout le reste. Entre les gardes d'Hérode, il y en avoit deux nommés *Jucundus* & *Tyranus*, qu'il affectionnoit particuliérement à cause de leur grandeur & de leur force extraordinaire. Il les éloigna pour quelque mécontentement qu'ils lui donnerent. Alexandre les reçut dans la compagnie de ses gardes : & parce que c'étoient de très-braves gens, il leur étoit fort liberal. Le Roi ne l'eut pas plutôt appris qu'il en conçut du soupçon, & leur fit donner la question. Ils la souffrirent durant fort long-temps : mais enfin ne pouvant résister à tant de douleurs, ils déposerent qu'Alexandre les avoit sollicités pour tuer le Roi lorsqu'il iroit à la chasse, & leur avoit dit qu'il seroit aisé de faire croire qu'il se seroit

tué lui-même de ses propres armes en tombant de cheval, puisqu'il ne s'en étoit rien fallu que cela ne lui fût arrivé quelque temps auparavant. Ils ajouterent que l'on trouveroit de l'argent caché dans l'écurie de ce Prince, accuserent le Grand Veneur de leur avoir donné par le commandement d'Alexandre & à quelques-uns des siens, des dards dont le Roi se servoit à la chasse.

Hérode fit aussi arrêter le Gouverneur d'Alexandrion, & le fit de même appliquer à la question, sur ce qu'on l'accusoit d'avoir promis à ces deux Princes de les recevoir dans cette place, & de leur mettre entre les mains l'argent qu'Hérode y faisoit conserver. Il ne confessa rien : mais son fils dit que cela étoit véritable, & produisit des lettres qui paroissoient être écrites de la main d'Alexandre, lesquelles portoient ces mots : » Aussi-tôt que nous aurons » exécuté avec l'assistance de Dieu ce que nous » avons résolu, nous vous irons trouver ; & nous » ne doutons point que vous ne nous receviez » dans votre place comme vous me l'avez pro- » mis. Hérode après avoir vu ces lettres ne douta plus que ses fils n'eussent entrepris sur sa vie ; Mais Alexandre soutint que le secretaire *Diophante* avoit contrefait son écriture par l'ordre d'Antipater, qui étoit l'auteur de cette méchanceté. Car Diophante étoit un grand faussaire : & il fut puni depuis pour avoir commis un crime semblable. 71[illegible]

Hérode, qui étoit alors à Jéricho, fit venir en public ceux qui avoient eu la question & qui avoient accusé ses fils. Le peuple les tua à coups de pierre, & vouloit aussi lapider Alexandre. Mais Hérode envoya Ptolemée & Pheroras, pour l'empêcher, & se contenta de le faire met-

tre en prison & Aribobule son frere avec lui. Ils y étoient gardés si étroitement que personne ne les pouvoit approcher, & on observoit non-seulement toutes leurs actions, mais jusques à leurs moindres paroles. Ainsi on les considéroit déja comme perdus ; & eux-mêmes le croyoient.

714. Dans une telle extrémité, Aristobule pour porter Salomé, qui étoit tout ensemble sa tante & sa belle-mere, à avoir compassion de son infortune, & à concevoir de la haine pour celui qui en étoit l'auteur, lui dit : » Croyez-vous » vous-même être en sûreté après que l'on a dit » au Roi que l'espérance d'épouser Silleus, vous » fait lui donner avis de tout ce qui se passe dans » le Royaume? Elle rapporta aussi-tôt ce discours à Hérode, qui en fut si irrité, que ne pouvant plus se retenir, il commanda qu'on liât les deux freres, qu'on les separât, & qu'on les obligeât à déclarer par écrit tout ce qui s'étoit passé dans l'entreprise qu'ils avoient faite contre lui. Pour obéir à ce commandement, ils firent leur déclaration : & elle portoit qu'ils n'avoient pas seulement pensé à former un dessein contre le Roi : mais qu'il étoit vrai que les soupçons qu'il avoit d'eux leur rendant la vie ennuieuse, ils avoient résolu de s'enfuir.

En ce même temps Archelaüs ayant envoyé
715. pour Ambassadeur en Judée, l'un des plus grands Seigneurs de sa Cour, nommé *Mela* ; Hérode pour montrer qu'il avoit grand sujet de se plaindre de son maître, fit venir Alexandre de la prison, & lui demanda en sa présence comment & en quel lieu il avoit résolu de s'enfuir. Il lui répondit qu'il avoit résolu d'aller trouver le Roi son beau-pere qui lui avoit promis de l'envoyer à Rome : mais qu'il n'avoit pas eu le moin-

dre dessein de rien entreprendre contre lui : qu'il n'y avoit pas un seul mot de véritable dans tout ce dont on l'avoit accusé, & qu'il auroit souhaité que Tyrannus & ses compagnons eussent été plus particulierement examinés : mais que pour empêcher par leur mort qu'on ne pût connoître la vérité, Antipater avoit fait que quelques-uns des siens, mêlés parmi le peuple, l'avoient excité à les lapider.

Hérode commanda ensuite qu'on menât à l'heure même Alexandre & Mela, à la Princesse Glaphyra, & qu'on lui demandât devant eux si elle n'avoit point eu connoissance de la conspiration faite contre lui. Lorsque cette Princesse vit le Prince son mari dans les liens, elle fut frappée d'une si vive douleur, qu'elle se donnoit des coups contre la tête, & faisoit retentir l'air de ses sanglots & de ses soupirs. Alexandre de son côté fondoit en pleurs : & un si triste spectacle donna tant de compassion à tous les assistans, qu'ils demeurerent long-temps sans voix & sans mouvement. Enfin Ptolemée, à qui la garde de ce Prince étoit commise lui dit de déclarer si la Princesse sa femme n'avoit pas eu connoissance de tout ce qu'il avoit fait. »Comment, répondit-il, ne l'auroit-elle pas eue, »puisque je l'aime plus que ma vie, & qu'elle m'a »donné des enfans qui me sont si chers? Alors »elle prit la parole & dit: Qu'elle étoit très-inno»cente: mais que si en se confessant coupable elle »pouvoit contribuer au salut de son mari, elle »étoit prête d'avouer qu'elle l'étoit, quelque »mal qui lui en pût arriver. Alexandre lui dit »ensuite : Il est vrai que ni vous ni moi n'avons »rien fait de tout ce dont on nous accuse : mais »vous n'ignorez pas que nous avions résolu de »nous retirer vers le Roi votre pere pour aller

»de-là à Rome. Elle en demeura d'accord : & Hérode crut n'avoir pas besoin d'autre preuve de la mauvaisé volonté d'Archelaüs. Il dépêcha aussitôt vers lui *Olympe* & *Volumnius*, pour se plaindre de ce qu'il avoit eu part au mauvais dessein de ses fils : ordonna à ces envoyés de prendre terre à Eluze qui est une ville de Cilicie, & qu'après qu'ils lui auroient rendu ses lettres ils passassent outre pour aller à Rome, ou s'ils trouvoient que Nicolas eût réussi dans son ambassade, ils présentassent à Auguste celles qu'il lui écrivoit, & des mémoires pour montrer que ses fils étoient coupables. Archelaüs répondit qu'il étoit vrai qu'il avoit promis à Alexandre & à Aristobule de les recevoir, parce qu'il croyoit que cela leur étoit avantageux & au Roi leur pere, qui auroit pu sur de simples soupçons se laisser emporter à sa colere : mais qu'il n'avoit nul dessein de les envoyer à Rome, ni de les entretenir dans une mauvaise volonté contre lui.

716. Olympe & Volumnius étant arrivés à Rome ne trouverent point de difficulté à rendre leurs lettres à Auguste, parce que Nicolas avoit obtenu par la maniere que je vais dire tout ce qu'Hérode desiroit. Ayant reconnu qu'il y avoit de la division entre les Arabes, & appris de quelques-uns d'eux les crimes commis par Silleus, & qu'ils étoient prêts de se joindre à lui pour l'accuser & pour le convaincre par ses propres lettres, qui avoient été interceptées, qu'il avoit fait mourir plusieurs parens du Roi Obodas, il crut devoir embrasser cette occasion, comme étant plus propre à faire rentrer son maître dans les bonnes graces d'Auguste, que d'entreprendre de combattre par des raisons une aussi grande aversion que celle que l'Empéreur témoignoit d'avoir pour lui : au lieu qu'en commençant

par accuser Silleus, il pourroit trouver ensuite un temps favorable pour justifier Hérode. Lorsque le jour de plaider la cause devant Auguste fut venu, Nicolas, assisté des Ambassadeurs du Roi Aretas, accusa fortement Silleus d'avoir fait mourir le Roi Obodas son Seigneur, & plusieurs Arabes : d'avoir emprunté de l'argent pour l'employer à troubler l'État : d'avoir commis divers adulteres non-seulement en Arabie, mais aussi à Rome ; & d'avoir ajouté à tant de crimes celui d'oser surprendre l'Empéreur par ses impostures en accusant Hérode de diverses choses dont il n'y en avoit une seule de véritable. A ces mots Auguste l'interrompit, lui commanda de laisser le reste, & de déclarer s'il n'étoit pas vrai qu'Hérode étoit entré dans l'Arabie avec une armée, y avoit tué deux mille cinq cens hommes, en avoit emmené un grand nombre de prisonniers & avoit pillé le pays. Nicolas lui répondit qu'il le pouvoit assurer hardiment que toutes ces choses étoient de pures suppositions ; qu'il ne lui avoit rien dit que de véritable, & qu'Hérode n'avoit rien fait qui lui pût déplaire. Auguste, surpris de cette réponse, continua de lui donner audience avec encore plus d'attention : & alors il lui fit entendre comme quoi Hérode avoit prêté cinq cens talens, & que l'obligation portoit en termes exprès, que quand le temps de les rendre seroit passé il pourroit en recouvrer le payement sur tout le pays. Qu'ainsi l'on ne pouvoit donner le nom d'armée aux gens de guerre dont il avoit été obligé de se servir pour ce sujet ; mais plutôt celui de troupes qui alloient faire une exécution juridique : Que la modération d'Hérode avoit été si grande, qu'encore qu'il eût pu agir de lui-même, puisqu'il étoit

Il ne paroît pas par ce qui precede qu'Hérode eût prêté une si grande somme.

fondé en un si bon titre, il avoit voulu auparavant en parler diverses fois à Saturninus & à Volumnius, Gouverneurs de Syrie, & que Silleus avoit promis & juré en leur présence dans la ville de Berite par la fortune de Cesar, de payer cette somme dans trente jours, & de rendre les transfuges : Qu'ayant manqué de parole, Hérode étoit retourné trouver ces mêmes Gouverneurs : qu'ils lui avoient permis d'user du droit qu'il avoit de se faire payer à main armée : & qu'ensuite il étoit entré dans l'Arabie. » C'est, ajouta-t-il, ô puissant Prin-» ce, ce que l'on nomme avoir fait la guerre, » & une guerre dont on parle avec tant d'exa-» gération. Mais peut-on nommer guerre ce qui » ne s'est fait qu'avec la permission de vos Gou-» verneurs, en vertu d'une obligation en bon-» ne forme, & après un aussi grand parjure que » celui par lequel on n'a point craint de violer » le respect dû aux Dieux & à votre nom ? J'ai » maintenant à justifier ce qui regarde ces pri-» sonniers que l'on dit qu'Hérode a emmenés : » & il ne me sera pas difficile de le faire. Qua-» rante de ces voleurs Traconites, & plusieurs » autres ensuite craignant qu'Hérode ne les châ-» tiât, s'enfuirent en Arabie, où Silleus non-» seulement les reçût pour s'en servir à faire du » mal à tout le monde, mais leur donna des » terres & partagea avec eux leurs voleries » sans craindre de violer le serment qu'il avoit » fait de remetrre ces criminels entre les mains » d'Hérode, avec l'argent qui lui étoit dû, » & il ne sçauroit prouver qu'Hérode ait fait » d'autres prisonniers que ceux-là dans l'Ara-» bie, dont encore une partie s'échapperent. » Y eut-il donc jamais une plus grande impos-» ture ? Mais cette autre n'est pas moindre, si
elle

elle ne la ſurpaſſe encore. On vous a dit qu'Hérode avoit tué deux mille cinq cens hommes : »& je vous puis aſſurer avec vérité que nul des »ſiens ne mit la main à l'épée qu'après que Naceb, avec les forces qu'il commandoit les eût attaqués & en eut tué quelques-uns : mais alors »il fut tué lui-même avec vingt-cinq autres Arabes. Ainſi vous voyez, ô puiſſant Prince, que »ce nombre de vingt-cinq, a, par une uſurpation »étrange, été multiplié juſques à deux mille cinq »cens. Ces paroles émeurent ſi fort Auguſte que ſe tournant vers Silleus & le regardant d'un œil de colere, il lui demanda combien il y avoit eu d'Arabes tués dans ce combat. Il dit, ne ſachant que répondre, que l'on s'étoit trompé au nombre. On lut enſuite les clauſes de l'obligation de prêt, les mandemens des Gouverneurs, & les lettres de villes qui ſe plaignoient de ces voleurs.

Alots Auguſte étant pleinement informé de l'affaire, eut regret de s'être laiſſé porter par des impoſtures à écrire ſi rudement à Hérode, condamna Silleus à mort, lui reprocha d'avoir été cauſe par ſes calomnies qu'il s'étoit emporté contre ſon ami, & ordonna qu'il ſeroit ramené en Arabie pour ſatisfaire à ſes créanciers avant que d'être exécuté. Quand à Aretas, il ne pouvoit ſe réſoudre à lui pardonner de s'être mis en poſſeſſion du Royaume ſans ſa permiſſion ; & il vouloit donner l'Arabie à Hérode : mais ſes lettres lui firent changer d'avis, parce que n'y trouvant que des accuſations de ce Prince contre ſes enfans, il ne jugea pas à propos de charger des ſoins d'un autre Royaume un vieillard accablé de tant d'afflictions domeſtiques. Ainſi il permit aux Ambaſſadeurs d'Aretas, de le venir ſaluer, & après avoir repris ſéverement

leur maître d'avoir été si hardi que de se mettre la couronne sur la tête sans l'avoir reçue de sa main, il accepta ses présens & le confirma dans son Royaume.

Il écrivit ensuite à Hérode, qu'il se plaignoit extrêmement d'avoir des enfans qui lui donnoient tant de peine: Que s'ils étoient si dénaturés que d'avoir osé entreprendre sur sa vie, il devoit les traiter comme des parricides, & qu'il le laissoit sur ce sujet dans un pleine liberté. Mais que s'ils n'avoient eu autre dessein que de s'enfuir, la piété paternelle l'obligeoit à se contenter d'un leger châtiment. Qu'ainsi il lui conseilloit de faire une assemblée dans Berite, où il y avoit un si grand nombre de Romains: & que là avec les Gouverneurs des Provinces voisines, Archelaus, Roi de Cappadoce, & autres personnes qui lui étoient les plus considérables tant par leur qualité, que par son affection pour eux, on décidât cette affaire.

CHAPITRE XVII.

Hérode accuse Alexandre & Aristobule ses fils, dans une grande assemblée tenue à Berite, les y fait condamner, & les fait mourir.

717. CEtte lettre d'Auguste à Hérode lui donna une grande joie, tant parce qu'elle lui faisoit voir qu'il n'étoit rentré en ses bonnes graces, qu'à cause qu'il le laissoit dans une entiere liberté d'ordonner ce qu'il voudroit de ses fils: & je ne sai comment il arriva, qu'encore qu'auparavant dans le temps de sa prospérité il témoigna beaucoup de dureté pour ses enfans, cela n'alloit

pas jusques à un tel excès que de les vouloir perdre & d'agir contre eux avec précipitation, il ne garda plus alors de mesure dans sa haine, quoique ses affaires fussent rétablies au meilleur état qu'il le pouvoit souhaiter. Il dépêcha de tous côtés pour faire venir à Berite tous ceux qu'Auguste avoit jugé à propos d'y assembler, excepté Archelaüs, soit à cause qu'il le haissoit ou parce qu'il craignoit qu'il s'opposât à son dessein. Les Gouverneurs des Provinces & les principales personnes de diverses villes s'y rendirent : mais il ne voulut pas y faire venir ses fils, & les fit mettre dans un village des Sydoniens nommé Platane qui étoit proche de la ville d'où l'on pourroit les amener s'il en étoit besoin. Il entra seul dans l'assemblée qui étoit de cent cinquante personnes ; & la maniere dont il accusa ses fils au lieu de faire concevoir de la compassion de son malheur & de persuader les assistans de la nécessité qui le contraignoit d'en venir à de si grandes extrémités, parut extrêmement messeante en la bouche d'un pere. Car il parla avec une très-grande vehemence : il se transporta de colere : il se troubla en voulant montrer la vérité des crimes dont il accusoit ses fils ; & il n'allégua aucune preuve des choses qu'il avançoit contre eux. Enfin on voyoit un pere qui bien loin de ne penser qu'à instruire ses Juges, n'avoit point de honte de vouloir qu'ils se joignissent à lui pour accuser ses enfans. Il lut leurs lettres où il n'y avoit rien qui témoignât qu'ils eussent formé quelque mauvais dessein contre lui, ni qu'ils se fussent portés à aucune impiété : mais il y paroissoit seulement qu'ils avoient résolu de s'enfuir, & quelques paroles qui faisoient voir le mécontentement qu'ils avoient de lui. Lorsqu'il fut venu à cet

endroit de ces lettres il s'écria, comme si ces paroles eussent été une entiere conviction : »Qu'ils avoient attenté à sa vie, & jura qu'elle »lui étoit plus insupportable que la mort. Il ajou- »ta que la nature & Auguste lui donnoient un »plein pouvoir sur ses fils, & qu'une des loix de »sa nation étoit expresse sur ce sujet, puisqu'elle »commandoit que lorsqu'un pere & une mere »accuseroient leurs enfans & mettroient leurs »mains sur leur tête, ceux qui se trouveroient »présens seroient obligés de les lapider: Qu'ain- »si il auroit pû, sans autre forme de procès, faire »mourir ses fils dans son pays & dans son royau- »me : mais qu'il avoit désiré d'avoir les avis de »cette grande assemblée: Qu'il ne les leur ame- »neroit pas néanmoins pour en être les Juges, »puisque leur crime étoit manifeste, mais seule- »ment par occasion, afin qu'ils entrassent dans »ses justes ressentimens, & que la postérité ap- »prit par leurs suffrages combien il importe de »ne pas souffrir de si horribles attentats des en- »fans contre ceux qui leur ont donné la vie.

Hérode ayant parlé de la sorte & n'ayant point fait amener ses fils pour leur permettre de se jus- tifier & de se défendre, l'assemblée n'eut pas pei- ne à connoître qu'il ne restoit plus d'espérance de réconciliation; & elle lui confirma le pouvoir qu'Auguste lui avoit donné de disposer d'eux comme il voudroit. Saturnin qui avoit été Con- sul & qui avoit eu des emplois très-honorables opina le premier avec beaucoup de modération. »Il dit qu'il étoit d'avis de les punir, mais non »pas de mort, parce qu'étant pere il ne pouvoit »être d'un si rude sentiment, ni croire que l'on »dût ajouter aux malheurs passés d'Hérode, cette »nouvelle affliction qui seroit le comble de tou- tes les autres. Ses trois fils qui étoient ses Lieu-

tenans opinerent ensuite & furent du même avis. Volumnius au contraire opina à la mort. La plus grande partie de ceux qui parlerent après lui, furent de son avis ; & ainsi il ne resta plus d'espérance pour ces deux Princes.

Hérode partit aussi-tôt pour aller à Tyr où 718.
il les fit conduire avec lui : & Nicolas qui revenoit de Rome y étant arrivé, il lui dit ce qui s'étoit passé à Bérite, & lui demanda quel étoit à Rome le sentiment de ses amis touchant ses enfans. Il lui répondit que la plûpart les condamnoient, & estimoient qu'il les devoit faire mettre en prison pour les faire mourir s'il le trouvoit juste : mais seulement après une mûre délibération, afin qu'il ne parût pas agir dans une affaire si importante plutôt par colere que par raison : ou bien que pour ne se pas engager dans un malheur sans remede il devoit les absoudre & les mettre en liberté. Hérode l'ayant entendu parler de la sorte demeura long-tems fort pensif & sans rien dire. Il lui commanda ensuite de monter avec lui sur son vaisseau, & s'en aller à Cesarée.

Une si grande affaire étoit le sujet des entre- 719.
tiens de tout le monde : on ne parloit que du malheur de ces jeunes Princes ; & la haine que leur pere avoit pour eux depuis si long-temps, faisoit craindre qu'il ne se portât à les faire mourir. Mais dans l'inquiétude où l'on étoit sur leur sujet on ne pouvoit sans péril ni rien dire, ni rien écouter qui leur fut favorable. Il falloit cacher dans son cœur la compassion que l'on avoit d'eux, & dissimuler la douleur sans oser la faire paroître.

Il n'y avoit que le seul TYRON, qui étoit un vieux cavalier extrêmement brave, dont le fils étoit de l'âge d'Alexandre & fort affectionné à

ce Prince, qui fut assez hardi pour ne pas taire ce que les autres se contentoient de penser. Il ne craignoit point même de dire quelquefois hautement & publiquement : « Qu'il n'y avoit »plus de vérité & de justice parmi les hommes : »que le mensonge & la malice regnoient dans »leur cœur : & que leur aveuglement étoit tel »que quelques grandes que fussent leurs fautes, »ils ne les connoissoient point. On prenoit plaisir à l'entendre parler avec cette généreuse & périlleuse liberté, & on ne pouvoit condamner sa hardiesse ; mais on demeuroit dans le silence de peur de se hasarder, quoique l'appréhension que l'on avoit pour ces deux malheureux Princes, eût dû porter les autres à l'imiter. Il osa même demander audience au Roi pour l'entretenir seul à seul. « Hérode la lui accorda : & »alors il lui parla en cette sorte : je ne saurois, »Sire, m'empêcher de vous parler avec une li»berté qui me peut être périlleuse ; mais qui »vous peut être très-utile s'il vous plaît de fai»re réflexion sur ce que j'ai à vous dire. A quoi »pensez-vous, Sire? Où est maintenant cet esprit »si élevé au-dessus des affaires les plus difficiles; »& que sont devenus tous vos proches & tous »vos amis? Car peut-on mettre de ce nombre ceux »qui ne se mettent point en peine d'appaiser un »trouble qui renverse toute une cour aussi heu»reuse qu'étoit la vôtre? N'ouvrez-vous point les »yeux, Sire, pour considérer ce qui s'y passe ? »Est-il possible que vous vouliez faire mourir »deux Princes que vous avez eus d'une grande »Reine & parfaitement bien nés, pour vous »mettre, en l'âge où vous êtes, entre les mains »d'un fils qui a conçu des espérances criminel»les, & pour vous abandonner à ceux de vos

»proches que vous avez tant de fois jugés in»dignes de vivre ? Ne remarquez-vous point »que le peuple condamne par son silence votre »conduite & votre haine pour vos enfans ? Et »ne vous appercevez-vous point que vos gens »de guerre, & particuliérement leurs Chefs, »ont compassion du malheur de ces deux Prin»ces, & ne sauroient voir sans horreur ceux »qui sont cause de leur infortune.

Comme le Roi sentoit assez son affliction & étoit très-persuadé de l'infidélité de ses proches, il ne reçut pas mal d'abord ce discours de Tyron. Mais voyant qu'il le pressoit avec une liberté brutale & sans garder nulles mesures, il commença de s'émouvoir ; considérant ce qu'il lui disoit plutôt comme des reproches, que comme des avis que son affection pour son service le portoit à lui donner, il lui demanda qui étoient ces Chefs & ces gens qui condamnoient sa conduite : & après qu'il les eut nommés, il les fit tous arrêter, & l'envoya lui-même en prison.

Un nommé *Triphon*, qui étoit barbier d'Hérode, vint lui dire ensuite que Tyron l'avoit sollicité diverses fois de lui couper la gorge avec son rasoir lorsqu'il lui feroit le poil, & l'avoit assuré qu'il en seroit très-bien recompensé, & qu'il n'y avoit rien qu'il ne pût espérer d'Alexandre. Hérode fit aussi-tôt arrêter ce barbier pour l'appliquer à la question, & il la fit aussi donner à Tyron & à son fils, qui voyant que son pere souffroit des tourmens étrangers sans rien confesser, & que la cruauté du Roi ne donnoit aucune espérance qu'on le soulageât & lui aussi, dit qu'il déclareroit la vérité pourvu qu'on cessât de les tourmenter. On le lui promit, & il dit : Que son pere ayant la li-

berté de parler au Roi ſeul à ſeul, il avoit réſolu de le tuer, & de s'expoſer à tout pour l'affection qu'il avoit pour Alexandre. Cette dépoſition délivra Tyron des tourmens qu'il enduroit : mais on ne ſait ſi elle étoit véritable, ou ſi ſon fils n'avoit parlé de la ſorte que pour épargner à ſon pere & à lui tant de douleurs.

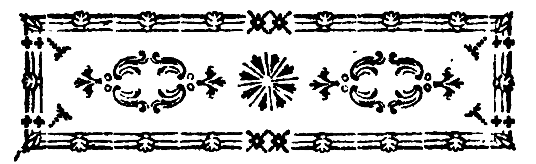
720. Hérode bannit alors de ſon eſprit toute la peine qui pouvoit lui reſter à ſe réſoudre de faire mourir ſes fils ; & ne voulant point laiſſer de lieu à s'en repentir, il ſe hâta d'en avancer l'exécution. Il fit amener en public Tyron, ſon fils, ce barbier, & les trois cens officiers d'armée qui avoient été déférés, & les accuſa devant le peuple, qui ſe jetta auſſi-tôt ſur eux & les tua tous. Quant à Alexandre & Ariſtobule, ce pere impitoyable les envoya à Sebaſte, où ils furent étranglés par ſon commandement, & leurs corps portés à Alexandrion dans le ſépulchre où leur ayeul maternel & pluſieurs de leurs ancêtres étoient enterrés.

721. On ne s'étonnera pas peut-être qu'une haine conçue depuis ſi long-temps ſe ſoit accrue juſques à un tel point qu'elle ait été capable d'étouffer dans l'eſprit d'Hérode tous les ſentimens de la nature. Mais on pourra douter avec ſujet ſi on en doit accuſer ces deux jeunes Princes, qui ayant continuellement irrité leur pere, le contraignirent enfin de les conſidérer comme ſes plus mortels ennemis : ou ſi l'on ne doit point l'attribuer à la dureté d'Hérode, & à cette paſion ſi violente pour la domination, qui lorſqu'il s'agiſſoit de conſerver ce pouvoir abſolu auquel il ne pouvoit ſouffrir qu'on réſiſtât, lui faiſoit croire qu'il ne devoit épargner perſonne : ou ſi l'on n'en doit point plutôt rapporter la cauſe à la fortune, qui a plus de force

que tous les sentimens d'humanité qui pourroient détourner les hommes de ces cruelles résolutions. Pour moi, je suis persuadé que toutes nos actions sont ordonnées par cette nécessité qui les fait arriver infailliblement & que nous appellons destinée, sans l'ordre de laquelle rien ne se fait dans le monde. Mais il suffit d'avoir seulement touché en passant ce discours du destin, qui est beaucoup plus élevé que le raisonnement par lequel j'ai attribué la mort de ces Princes, ou à leur imprudence, ou à la cruauté d'Hérode, quoiqu'il ne faille pas croire que cette doctrine ne nous donne aucune part dans les événemens, & qu'elle égale de telle sorte les différentes mœurs des hommes, qu'elle exempte de faute les méchans & les vicieux, comme on en peut juger par ce qui se trouve écrit sur ce sujet dans les livres de notre loi. Mais pour en revenir aux deux premieres causes d'un événement si tragique & si déplorable, il est vrai que l'on peut accuser ces jeunes Princes de cette audace qui n'est que trop ordinaire aux personnes de leur âge, de ce faste que la naissance royale donne, d'avoir trop prêté l'oreille aux discours de ceux qui parloient désavantageusement de leur pere; de s'être trop enquis de ses actions; d'en avoir jugé d'une maniere peu favorable; d'en avoir parlé avec trop de liberté, & d'avoir ainsi eux-mêmes fourni de matiere aux calomnies de ceux qui observoient jusques à leurs moindres paroles pour gagner l'affection du Roi en leur rendant de mauvais offices. Mais quant à Hérode, comment peut-on l'excuser d'une action si dénaturée que de faire mourir ses propres enfans sans avoir pû les convaincre d'aucune entreprisse faite contre lui; & d'avoir ainsi ravi à son État

deux Princes si bien faits, si adroits en toutes sorte d'exercices, si capables de réussir dans la guerre, & qui parloient avec tant de grace, & particuliérement Alexandre, qu'ils n'étoient pas seulement aimés des Juifs, mais aussi des étrangers ? Quand même il les auroit cru coupables, n'auroit-il pas dû se contenter de les tenir en prison, ou de les bannir hors de son Royaume, puisqu'il n'y a rien à appréhender ni au dehors, étant assuré, comme il l'étoit, d'une protection aussi puissante qu'étoit celle des Romains ? Et quelle plus grande marque pouvoit-il donner de son horrible inhumanité, que non-seulement de ne l'avoir pu vaincre, mais de s'y être tellement laissé emporter que de faire mourir ses enfans avec une si grande précipitation ? En quoi il a été d'autant plus coupable, qu'il étoit en un âge où il ne pouvoit s'excuser sur son peu d'expérience, non plus que sur la longue durée de cette affaire, puisque sa faute auroit été moindre si la surprise d'un dessein formé contre sa vie dont il auroit été d'abord si frappé qu'il n'auroit pu s'empêcher d'y ajouter foi, l'avoit poussé à une action si cruelle. Mais de l'avoir commise après un si grand retardement & tant de délibération, c'est la marque d'une ame sanguinaire & endurcie dans le mal, comme les suites le firent voir : car il ne pardonna pas non plus à ceux qu'il témoignoit auparavant aimer davantage : Et bien qu'ils fussent moins à plaindre parce qu'ils étoient coupables, il ne laissa pas toutefois de témoigner en cela sa cruauté.





HISTOIRE DES JUIFS.

LIVRE DIX-SEPTIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Antipater veut avancer la mort du Roi Hérode son pere, pour régner en sa place. Enfans qu'Hérode eut de ses neuf femmes.

QUOIQU'Antipater eût par la mort de ses freres, fait un grand progrès dans son abominable dessein d'entreprendre sur la vie de son pere, son impatience de régner étoit si grande qu'il ne pouvoit souffrir les autres obstacles qui retardoient l'effet de ses espérances. Car étant délivré de la crainte que ses freres ne partageassent avec lui la couronne, il se trouvoit dans une peine encore plus grande par la haine que tout le peuple lui portoit, & par l'aversion qu'avoient pour lui les gens de guerre, qui sont seuls capables de soutenir le trône des Rois lorsqu'il arrive des changemens & des révolutions dans les Etats: & il ne pouvoit attribuer qu'à lui-même 722.

cette aversion générale qu'on avoit pour lui, puisqu'il se l'étoit attirée en procurant la ruine de ses freres. Il ne laissoit pas néanmoins de gouverner tout le royaume avec son pere, comme s'il en eût déja été en possession, parce qu'Hérode avoit une entiere confiance en lui, & qu'au lieu d'avoir de l'horreur de sa trahison envers ses freres, il lui en savoit gré, dans la créance que ce n'étoit pas la haine qu'il leur portoit qui l'avoit fait agir de la sorte, mais son affection pour lui, & l'intérêt qu'il prenoit à sa conservation, quoique la vérité fût qu'il étoit transporté contre eux d'une telle fureur, qu'il ne haissoit pas seulement leurs personnes, mais les haissoit aussi à cause de leur pere, parce qu'il appréhendoit tous ceux qui pouvoient lui découvrir sa trahison & s'opposer au dessein qu'il avoit formé de l'ôter du monde pour prendre sa place. Mais comme cette même crainte d'être découvert & de n'avoir point alors de plus grand ennemi que son pere, ne pouvoit cesser tandisqu'il seroit en vie, il se haissoit de venir à bout de sa détestable entreprise: Ainsi il n'y avoit rien qu'il ne fît dans cette vue pour gagner par de très-grands présens les principaux amis de son pere, & principalement ceux qu'il avoit à Rome, mais plus qu'aucun autre Saturnin Gouverneur de Syrie & son frere. Il espéroit aussi d'attirer à son parti Salomé sa tente, qui avoit alors épousé un des plus grands amis d'Hérode: car il n'y avoit point d'homme plus dissimulé & plus artificieux qu'Antipater, ni plus capable de tromper sous prétexte d'amitié. Mais comme Salomé connoissoit parfaitement son esprit, il lui fut impossible de la surprendre, quoiqu'il eût trouvé moyen de faire que sa fille veuve d'Aristobule eût épousé son oncle maternel. Car quant à son autre fille elle avoit

été mariée à *Calleas*, & elle-même continuant dans sa passion pour Silleus vouloit toujours l'épouser, mais Hérode la contraignit de se marier à *Alexas*, & employa pour l'y résoudre l'assistance de l'Impératrice, qui lui fit connoître que le Roi son frere ayant juré de ne l'aimer jamais si elle refusoit ce parti, elle ne pouvoit prendre un meilleur conseil que de se rendre à son desir.

En ce même temps Hérode renvoya la Princesse Glaphyra, veuve d'Alexandre, au Roi Archelaüs son pere, & paya du sien ce qu'elle avoit apporté en mariage afin d'ôter toute occasion de plainte. Il restoit deux fils de ce mariage : & Aristobule en avoit laissé trois de Berenice & deux filles. Hérode n'oublioit rien pour les faire bien élever, les recommandoit souvent à ses amis, déploroit l'infortune de ses fils, prioit Dieu que leurs enfans fussent plus heureux, & que croissant en vertu aussi-bien qu'en âge, ils lui sçussent gré du soin qu'il prenoit de leur éducation. Il destina pour femme au fils aîné d'Alexandre, la fille de Pheroras son frere : au fils aîné d'Aristobule, la fille d'Antipater : au fils du même Antipater, l'une des filles d'Aristobule : & à Hérode, son fils de lui qu'il avoit eu de la fille du Grand Sacrificateur par la permission que nos loix nous donnent d'avoir plusieurs femmes, l'autre fille d'Aristobule. Son principal dessein dans ces alliances étoit de porter Antipater à avoir de la compassion & de la tendresse pour ces orphelins : mais il ne les haïssoit pas moins qu'il avoit haï leurs peres ; & l'affection du Roi pour eux au lieu de lui en donner, le mettoit en grande peine. Il appréhendoit que lorsqu'ils seroient avancés en âge, ils ne s'opposassent à son pouvoir avec l'assistance du Roi Archelaüs leur

ayeul, & du Tétrarque Pheroras, dont si cé projet s'exécutoit le fils auroit épousé l'une des filles d'Aristobule. Sa crainte s'augmentoit encore par la compassion que le peuple témoignoit avoir de ces jeunes Princes, par la haine qu'il sçavoit qu'il lui portoit d'avoir été cause de leur malheur, & par la disposition où il le voyoit de découvrir au Roi sa méchanceté lorsque l'occasion s'en offriroit, & de lui faire connoître les artifices dont il s'étoit servi pour perdre ses freres. Ainsi pour empêcher que ses neveux ne pussent partager un jour l'autorité avec lui, il n'y eut rien qu'il ne fît pour faire changer la résolution prise par Hérode touchant ces mariages : & enfin il obtint par ses prieres de lui permettre d'épouser la fille d'Aristobule, & que son fils épousât la fille de Pheroras.

724. Hérode avoit alors neuf femmes, dont la premiere étoit mere d'Antipater. La seconde étoit fille du Grand Sacrificateur Simon, & il en avoit un fils nommé HÉRODE comme lui. La troisieme étoit fille de son frere. La quatrieme étoit sa cousine germaine ; & il n'avoit point d'enfans ni de l'une ni de l'autre. La cinquieme étoit Samaritaine, & il en avoit deux fils. ARCHELAUS & ANTIPAS, & une fille nommée OLYMPE que Joseph son beau-frere épousa depuis : & Archelaüs & Antipas étoient élevés dans Rome par l'un de ses amis. La sixieme, nommée CLÉOPATRE, étoit de Jérusalem ; il en avoit deux fils, HÉRODE & PHILIPPES, dont le dernier étoit aussi élevé à Rome. La septiéme se nommoit PALLAS, & il en avoit un fils nommé PHAZAEL. La huitieme se nommoit PHEDRE, & il en avoit une fille nommée ROXANE. Et la neuvieme se nommoit ELPIDE, dont il avoit une fille nommée SALOMÉ. Quant à ses deux filles, sœurs d'Ale-

xandre & d'Ariſtobule, qu'il avoit eues de Mariamne & que Pheroras avoit refuſé d'épouſer, il en avoit marié une à *Antipater*, fils de Salomé ſa ſœur, & l'autre au fils de ſon frere Phazaël, comme nous l'avons vu ci-devant.

CHAPITRE II.

D'un Juif nommé Zamaris, qui étoit un homme de grande vertu.

HÉrode pour établir une entiere ſûreté dans la Traconite, fortifia un village qui étoit au milieu du pays, le rendit auſſi grand qu'une ville, & y mit une garniſon qui faiſoit des courſes ſur les ennemis. Enſuite ayant appris qu'un Juif nommé PAMARIS, qui étoit venu de Babylone avec cinq cens cavaliers armés de carquois & de flèches, & preſque tous ſes parens, s'étoit établi par la permiſſion de Saturnin, Gouverneur de Syrie, dans un château nommé Valathe proche d'Antioche; il le fit venir avec tous les ſiens, lui promit de lui donner des terres dans le territoire de Barthanéa, qui eſt ſur les frontieres de la Traconite, & de l'exempter de toutes impoſitions, à condition qu'il s'oppoſeroit aux courſes que l'on pourroit faire dans le pays. Zamaris accepta ces offres, & bâtit des châteaux & un bourg qu'il nomma Batyra. Ainſi il conſervoit le pays contre les efforts des Traconites, & garantiſſoit de leurs voleries les Juifs qui venoient de Babylone à Jéruſalem pour y offrir des ſacrifices. 725.

Pluſieurs de ceux qui obſervoient religieuſement les loix de nos peres ſe joignirent à lui, &

ce pays se peupla extrêmement à cause des immunités accordées par Hérode, & dont ils jouirent durant tout son régne. Mais Philipes son fils lui ayant succédé au royaume, il leva quelque chose sur eux, peu toutefois, & durant peu de temps. Agrippa le grand & son fils qui portoit le même nom, mirent sur eux de grandes impositions; mais ils les laisserent jouir de leur liberté; & les Romains en userent de la même sorte, ainsi que nous le dirons en son lieu. Ce Zamaris, qui étoit un homme très-vertueux laissa des enfans semblables à lui: & entre autres un nommé *Jacim*, qui se signala de telle sorte par sa valeur, qu'il accompagnoit toujours les Rois avec une troupe des siens. Il mourut extrêmement âgé, & laissa un fils nommé *Philippes*, si éminent en vertu & en mérite, que le Roi Agrippa n'eut pas seulement pour lui une affection très-particuliere, mais le fit Général de son armée.

CHAPITRE III.

Cabale d'Antipater, de Pheroras, & de sa femme contre Hérode. Salomé lui en donne avis. Il fait mourir des Pharisiens qui étoient de cette cabale, & veut obliger Pheroras à répudier sa femme; mais il ne peut s'y résoudre.

726. LOrsque les affaires étoient en cet état, & qu'Hérode qui se persuadoit d'être fort aimé d'Antipater avoit tant de confiance en lui qu'il lui donnoit une entiere autorité, l'ambition démesurée de ce fils dénaturé le faisoit abuser de

ce pouvoir. Mais il cachoit sa malice avec tant d'adresse, que son pere ne s'en appercevoit point : & il devenoit ainsi de plus en plus redoutable à tout le monde par sa méchanceté & par sa puissance. Il rendoit de grands devoirs à Pheroras ; & Pheroras de son côté étant trompé par les femmes qui favorisoient Antipater, lui faisoit la cour, parce qu'il n'osoit déplaire à sa femme, ni à sa belle-mere & à sa sœur, quoiqu'il les haït à cause du mauvais traitement qu'elles faisoient à ses filles qui n'étoient pas encore mariées : mais il étoit contraint de le souffrir de peur de les fâcher à cause qu'elles savoient trop de ses nouvelles, qu'elles étoient toutes en très-grande intelligence, & qu'Antipater avoit une étroite union avec elles, tant par lui-même que par sa mere : car ces quatre femmes s'accordoient en toutes choses. Pheroras & Antipater entrerent néanmoins en mauvaise intelligence par quelques occasions assez legeres, à quoi ils furent poussés par l'adresse de Salomé, qui observant soigneusement toutes choses, avoit découvert qu'ils conspiroient ensemble contre le Roi, & étoit prête de lui en donner avis. Mais cela étant venu à leur connoissance, ils résolurent de ne se plus fréquenter publiquement ; de faire semblant d'être mal ensemble, de parler désavantageusement l'un de l'autre, principalement en présence du Roi ou de ceux qui pouvoient le lui rapporter, & d'entretenir en secret une plus grande correspondance que jamais. Toutefois ils ne purent si bien faire que Salomé, qui avoit les yeux ouverts sur toutes leurs actions, ne le découvrît. Elle alla aussi-tôt dire au Roi qu'ils mangeoient ensemble sans qu'on le sçût ; qu'ils tenoient des conseils pour le perdre s'il n'y remédioit promptement ;

qu'ils feignoient en présence du monde d'être mal ensemble & usoient de paroles piquantes, mais qu'en particulier ils se témoignoient plus d'amitié qu'ils n'avoient encore fait, & qu'on ne pouvoit douter qu'ils ne conspirassent contre ceux à qui ils prenoient tant de soin de le cacher. Hérode en savoit déja quelque chose par lui-même ; mais il marchoit avec retenue, parce qu'il connoissoit l'esprit de sa sœur, qui ne faisoit point de conscience d'avancer des calomnies ; & qu'il n'ignoroit pas qu'elle & toutes ces autres femmes dont nous avons parlé, étoient affectionnées à une secte de gens qui veulent qu'on les croie plus instruits que les autres dans la religion, & qu'on soit persuadé qu'ils sont si cheris de Dieu, qu'il se communique à eux, & leur donne la connoissance des choses futures. On les nomme Pharisiens. Ils sont très-artificieux & si entreprenans, qu'ils ne craignent pas même quelquefois de s'élever contre les Rois & de les attaquer ouvertement. Ainsi comme toute la nation des Juifs se fut obligée par serment d'être fidele au Roi & à l'Empéreur, plus de six mille d'entr'eux refuserent de faire ce serment. Hérode les condamna à une amende ; & la femme de Pheroras la paya pour eux. Pour reconnoître cette faveur, ils lui dirent, que la volonté de Dieu étoit d'ôter le royaume à Hérode & à ses descendans pour le donner à Pheroras son mari & aux enfans qu'il avoit d'elle. Salomé découvrit encore cette cabale, & que ceux qui en étoient avoient gagné quelques-uns de la Cour par des présens. Elle en avertit le Roi, & il fit mourir les Pharisiens qui se trouverent en être les principaux auteurs, comme aussi l'Eunuque *Bagoas Garus*, qu'il aimoit à cause de son extrême beauté, & généralement tous ceux

de ses domestiques qu'ils accuserent d'avoir trempé dans cette conspiration. Les Pharisiens avoient fait croire à Bagoas que non seulement ce nouveau Roi dont ils prédisoient la grandeur le considéreroit comme son bienfaiteur & comme son pere, mais que lui-même se marieroit & se trouveroit capable d'avoir des enfans.

Après qu'Hérode eut ainsi fait mourir ces Pharisiens, il assembla ses amis & leur dit : 727.
» Que la femme de Pheroras, qui étoit présente,
» avoit été cause de l'injure qu'il lui avoit faite
» de refuser d'épouser les Princesses ses filles :
» qu'elle n'avoit rien oublié en cette occasion
» & en toutes autres pour les mettre mal ensem-
» ble : qu'elle avoit payé l'amende à laquelle il
» avoit condamné ces Pharisiens rebelles ; &
» qu'elle étoit coupable de cette derniere cons-
» piration. Qu'ainsi Pheroras ne devoit pas at-
» tendre qu'il l'en priât pour repudier une per-
» sonne qui ne tâchoit qu'à les diviser, puisqu'il
» ne pouvoit la garder sans rompre avec lui.

Pheroras, quoiqu'extrémement touché de ce discours, dit, après avoir protesté qu'il conserveroit toujours trés-religieusement l'affection & la fidélité qu'il étoit obligé d'avoir pour le Roi son frere, qu'il ne pouvoit se résoudre à répudier sa femme, parce qu'il l'aimoit de telle sorte que la mort lui seroit plus douce que d'être separé d'elle. Hérode fut très-offensé de cette réponse, & ne lui en témoigna pas néanmoins alors sa colere, mais se contenta de défendre à Antipater & à sa mere d'avoir communication avec lui, ni aucun commerce avec les Reines ses femmes. Ils le lui promirent, & ne laisserent pas toutefois, lorsqu'ils en pouvoient trouver l'occasion, de manger secrettement ensemble, principalement Pheroras & Antipater, que l'on

croyoit être en bonne intelligence avec sa femme, & que la mere d'Antipater étoit leur confidente.

CHAPITRE IV.

Hérode envoie Antipater trouver Auguste avec son testament, par lequel il le déclare son successeur. Silleus corrompt un des Gardes d'Hérode pour le porter à le tuer, mais l'entreprise est découverte.

COmme Antipater craignoit que la haine du
728. Roi son pere ne tombât enfin sur lui, il écrivit aux amis qu'il avoit à Rome pour les prier de le porter par leurs lettres à l'envoyer promptement trouver Auguste. Ils firent ce qu'il desiroit, & Hérode l'envoya avec de très-grands présens, & son testament par lequel il le déclaroit son successeur s'il lui survivoit : & en cas qu'il mourût auparavant lui, il choisissoit pour lui succéder Hérode son autre fils, qu'il avoit eu de la fille du Grand Sacrificateur.

729. En ce même-temps Silleus alla aussi à Rome sans avoir exécuté ce qu'Auguste avoit ordonné. Antipater l'accusa devant lui des mêmes crimes dont Nicolas l'avoit accusé ; & Aretas le fit accuser aussi d'avoir, contre son intention, fait mourir dans Petra plusieurs personnes de qualité, & particuliérement *Soheme*, qui étoit un homme très-vertueux. A quoi il ajoutoit qu'il avoit fait tuer un des serviteurs d'Auguste nommé *Sabatus*, par l'occasion que je vais dire. Il y avoit entre les gardes d'Hérode un Corinthien en qui il se confioit beaucoup. Silleus le corrom-

pit par une grande somme d'argent, & lui fit promettre de tuer le Roi son maître. Sabbatus l'ayant appris de la propre bouche de Silleus, en avertit aussi-tôt Hérode, qui fit arrêter ce Corinthien & lui fit donner la question. Il avoua tout, & accusa deux Arabes, dont l'un étoit un grand Seigneur, & l'autre un ami particulier de Silleus. Hérode leur fit aussi donner la question, & ils confesserent qu'ils étoient venus exprès pour presser ce Corinthien de faire ce qu'il avoit promis, & l'assister dans l'exécution s'il en étoit besoin. Hérode les envoya avec les informations à Saturnin, qui les fit conduire à Rome pour leur faire leur procès.

CHAPITRE V.

Mort de Pheroras, frere d'Hérode.

LOrsqu'Hérode vit que Pheroras s'opiniâtroit à garder sa femme il lui commanda 730.
de se retirer dans sa Tetrarchie. Non seulement il lui obéit volontiers ; mais il fit serment de ne retourner jamais à la Cour durant sa vie : & il l'observa. Car Hérode étant bien-tôt après tombé malade, & lui ayant mandé de le venir trouver, parce qu'il vouloit avant que de mourir lui confier des ordres secrets & importans, il répondit qu'il ne le pouvoit de peur de violer son serment. Hérode n'en usa pas de la même sorte : il ne diminua rien de l'affection qu'il lui portoit ; & ayant appris depuis qu'il étoit malade, il alla aussi-tôt le trouver sans qu'il l'en priât. Il mourut de cette maladie, & il le fit enterrer à Jérusalem, où l'on rendit par un deuil

public, de l'honneur à sa mémoire. Cette mort fut le commencement du malheur d'Antipater qui étoit alors à Rome, Dieu voulant enfin le punir d'avoir été si méchant que de procurer la mort de ses freres. J'en rapporterai les particularités, afin de faire voir à tout le monde par cet exemple combien il importe de prendre pour regle de ses actions la justice & la vertu, & de ne jamais rien faire qui leur soit contraire.

CHAPITRE VI.

Hérode découvre la conspiration formée par Antipater son fils pour le faire empoisonner.

731. DEux Traconites affranchis de Pheroras & qu'il aimoit extrêmement, allerent après sa mort trouver Hérode pour le supplier de ne la pas laisser impunie; mais de faire faire une exacte recherche de ceux qui en étoient cause. Hérode les ayant écoutés attentivement & témoigné d'ajouter foi à leurs paroles, ils lui dirent, que leur maître ayant soupé chez sa femme le jour que la maladie le prit, on lui avoit donné du poison mêlé dans un certain breuvage, dont il n'eut pas plutôt bu qu'il en fut frappé: Que ce poison avoit été apporté par une femme Arabe qui disoit qu'il n'avoit point d'autre effet que de donner de l'amour, quoique ce fût au contraire un véritable poison, & qu'entre ces femmes Arabes, qui sont de très-grandes empoisonneuses, l'on accusoit particuliérement celle-là qui avoit un très-libre accès auprès de la femme que Sillèus entretenoit. Que la mere & la sœur de la femme de Pheroras étoient allé trouver cette femme pour acheter d'elle ce

poison, qu'elles l'amenerent avec elles le jour d'auparavant que de faire prendre ce breuvage mortel à Pheroras. Cet avis mit Hérode en si grande colere, qu'il fit donner la question aux femmes tant esclaves que libres de la mere & de la sœur de la femme de Pheroras. Elles ne confesserent rien : mais enfin l'une d'elles, vaincue par la violence des douleurs, dit qu'elle prioit Dieu que la mere d'Antipater souffrît les mêmes tourmens qu'elle étoit cause qu'elles souffroient toutes. Cette parole porta Hérode à faire une recherche encore plus exacte pour découvrir la vérité : & il fit tellement tourmenter ces femmes, qu'il apprit d'elles tout ce qui s'étoit passé, les collations, les assemblées secrettes, & les choses mêmes qu'il n'avoit dites qu'au seul Antipater, & qu'Antipater avoit rapportées à ces femmes, Elles ajouterent qu'il leur avoit donné cent talens pour ne point parler à Pheroras des ordres qu'il avoit reçus du Roi son pere : qu'il avoit pour lui une grande haine : qu'il se plaignoit souvent à sa mere de ce qu'il vivoit si long-temps, que lui-même devenant vieux, il hériteroit si tard de sa couronne, qu'il n'en pourroit gueres jouir : que son pere avoit tant d'autres fils & de petits-fils qu'il ne pouvoit même espérer de posséder le royaume avec une pleine sûreté ; & que s'il arrivoit faute de lui, ce n'étoit pas son fils, mais l'un de ses freres qu'Hérode lui avoit destiné pour successeur. Ces femmes déposerent aussi qu'il parloit souvent de la cruauté d'Hérode : qu'il disoit qu'il n'avoit pas épargné ses propres fils, & que c'étoit ce qui l'avoit obligé à desirer d'aller à Rome, & Pheroras à se retirer dans sa Tetrarchie.

Comme toutes ces choses se rapportoient aux

avis qu'Hérode avoit reçus de Salomé ; il ne délibera plus à y ajouter une entiere foi. Il tint Doris, mere d'Antipater, pour convaincue d'avoir eu part à cette conspiration, lui ôta toutes les pierreries d'une très-grande valeur qu'il lui avoit données, & la chassa de son palais. Quant à ces femmes qui étoient de la maison de Pheroras, il s'adoucit vers elles à cause qu'elles lui avoient tout découvert. Mais rien ne l'anima tant contre Antipater que ce qu'il apprit d'un Samaritain son Intendant, qui se nommoit aussi *Antipater*. Cet homme confessa entre autres choses à la question, que son maître avoit mis entre les mains de Pheroras un poison mortel pour le faire prendre au Roi en son absence, afin qu'on ne pût l'en accuser : Que ce poison avoit été apporté d'Egypte par *Antiphilus* l'un des amis d'Antipater, & que *Theudion*, son oncle, frere de Doris sa mere, l'avoit apporté à Pheroras, qui l'avoit donné en garde à sa femme. Hérode envoya aussi-tôt querir la veuve de Pheroras, & l'interrogea sur ces articles. Elle confessa qu'elle avoit le poison, & courut comme pour l'aller querir. Mais au lieu de l'apporter, elle se jetta du haut en bas d'ue gallerie du Palais, & ne se tua pas toutefois, parce qu'elle tomba sur ses pieds. Après qu'elle fut revenue à elle, le Roi lui promit de lui faire grace & à toute sa famille, pourvu qu'elle lui déclarât la vérité, & la menaça au contraire de lui faire souffrir toute sorte de tourmens si elle s'opiniâtroit à la lui cacher. Elle protesta avec serment qu'elle ne lui déguiseroit rien : & la créance commune fut qu'elle y procéda sincerement : Antiphilus, dit-elle, Sire, ayant apporté ce poison d'Egypte, où il avoit été préparé par son frere qui est

»eſt medecin, Antipater votre fils, l'acheta »pour s'en ſervir contre votre Majeſté,& Theu»dion l'apporta à Pheroras qui me le donna à »garder. Mon mari étant depuis tombé malade, »il fut ſi touché de l'affection que vous lui témoi»gnâtes en le venant voir, qu'il me fit appel»ler & me dit : Ma femme, je me ſuis laiſſé »tromper par Antipater lorſqu'il m'a confié ſon »deſſein d'empoiſonner ſon pere. Mais main»tenant que je vois que le Roi n'a rien diminué »de l'affection fraternelle qu'il m'a toujours té»moignée, & que la fin de ma vie s'approche, »je ne veux pas emporter en l'autre monde une »ame ſoüillée du crime d'avoir trempé dans la »conſpiration de faire mourir mon Roi & mon »frere. C'eſt pourquoi je vous prie de brûler ce »poiſon en ma préſence. Il ne m'eût pas plutôt »parlé de la ſorte que j'allai querir le poiſon & »le brûlai devant lui,à la reſerve d'une petite »partie que je gardai pour m'en ſervir ſi vous »vouliez après ſa mort me traiter avec la der»niere rigueur. En diſant cela, elle montra à Hérode ce reſte de poiſon & la boëte dans laquelle il étoit enfermé. Le frere d'Antiphilus & ſa mere confeſſerent à la queſtion la même choſe, & reconnurent cette boëte. On accuſa auſſi l'une des femmes du Roi, fille du Grand Sacrificateur, d'avoir eu part à cette conſpiration : mais elle ne confeſſa rien. Hérode la répudia, raya de deſſus ſon teſtament Hérode ſon fils, qu'il avoit eu d'elle & qu'il avoit nommé pour ſon ſucceſſeur à la couronne en cas qu'Antipater mourût avant lui, ôta la grande ſacrificature à Simon ſon beau-pere, & en pourvût MATHIAS fils de Théophile.

Cependant *Bathillus* affranchi d'Antipater, vint de Rome: on le mit à la queſtion, & il con-

fessa qu'il avoit apporté du poison pour le mettre entre les mains de la mere d'Antipater & en celles de Pheroras, afin que si le premier qu'on avoit dû donner au Roi n'avoit pas son effet, on lui donnât ce second. On rendit en même tems à Hérode des lettres que ses amis qui étoient à Rome lui avoient écrites à la sollicitation d'Antipater qui les avoit gagnés par de grands présens. Ces lettres portoient qu'Archelaüs & Philippes ses fils l'accusoient souvent de la mort d'Alexandre & d'Aristobule leurs freres, dont ils témoignoient être très-sensiblement touchés, & qu'ils croyoient qu'il ne les rappelloit de Rome pour les faire revenir en Judée, qu'afin de les traiter comme il les avoit traités. Antipater de son côté écrivoit au Roi sur leur sujet comme pour les excuser, en disant qu'il falloit pardonner à leur jeunesse: & pendant son séjour auprès d'Auguste, il continua toujours de travailler à gagner l'affection des principaux de sa Cour à qui il fit des présens pour plus de deux cens talens. Sur quoi il semble qu'il y ait sujet de s'étonner que durant sept mois qu'il demeura à Rome il n'eut aucune connoissance de ce qui se passoit contre lui en Judée. Mais outre que l'on gardoit très-soigneusement tous les passages pour empêcher qu'il n'en pût apprendre des nouvelles, la haine qu'on lui portoit étoit si grande qu'il n'y avoit personne qui voulut se hasarder pour l'amour de lui.



CHAPITRE VII.

Antipâter étant revenu de Rome en Judée, est convaincu en présence de Varus, Gouverneur de Syrie, d'avoir voulu empoisonner le Roi son pere. Hérode le fait mettre en prison & écrit à Auguste sur ce sujet.

HErode dissimulant sa colere contre Antipater, lui écrivit qu'aussi-tôt qu'il auroit terminé les affaires qui le retenoient à Rome, il vint le trouver le plus promptement qu'il pourroit, afin que son absence ne lui pût nuire. Il lui faisoit seulement quelques legeres plaintes de sa mere, avec promesse qu'aussi-tôt qu'il seroit de retour il oublieroit le mécontentement qu'elle lui avoit donné, & il y ajoutoit tous les témoignages d'affection pour lui qu'il pouvoit desirer, parce qu'il craignoit s'il fût entré en défiance qu'il ne revînt point, & ne formât quelque entreprise contre lui. Antipater reçut ces lettres en Cilicie lorsqu'il étoit en chemin pour revenir: & il en avoit auparavant reçu d'autres à Tarente, qui lui avoient appris la mort de Pheroras dont il avoit été fort touché, non par affection qu'il eût pour lui, mais parce qu'il n'avoit pas empoisonné son pere comme il le lui avoit promis. Lorsqu'il fut arrivé à Celenderis qui est une ville de Cilicie, il commença de douter s'il continueroit son voyage. Il portoit impatiemment l'affront qu'avoit reçu sa mere d'avoir été chassée du Palais; & les sentimens de ses amis étoient partagés. Les uns étoient d'avis d'attendre en quelque lieu pour

732.

voir ce qui arriveroit : & les autres lui conseilloient de se hâter afin de dissiper par sa présence les desseins que son absence donnoit la hardiesse à ses ennemis de faire contre lui. Il prit ce dernier parti, continua sa navigation, & arriva au port de Sebaste qu'Hérode avoit fait construire avec tant de dépense & nommer ainsi en l'honneur d'Auguste. On ne put douter alors de la ruine d'Antipater. Car au lieu qu'à son embarquement pour Rome il étoit pressé de la foule de ceux qui l'accompagnoient en faisant des vœux pour sa prospérité, personne au contraire à ce retour non-seulement ne le saluoit & ne l'approchoit; mais on faisoit des imprécations contre lui, & on imploroit la vengeance de Dieu pour le punir & lui redemander le sang de ses freres.

Il arriva que dans le même tems qu'il se rendit à Jérusalem, Quintilius VARUS qui avoit succédé à Saturnin au gouvernement de Syrie étoit venu voir Hérode & qu'ils tenoient conseil ensemble. Comme Antipater ne savoit encore rien de ce qui se passoit, il se présenta à la porte du Palais vêtu de pourpre à son ordinaire: on la lui ouvrit, mais on la ferma à ceux de sa suite. Il n'eut pas alors peine à juger dans quel péril il étoit, & il le connut encore mieux quand Hérode au lieu de l'embrasser le repoussa, lui reprocha la mort de ses freres, & lui dit qu'il avoit voulu y ajouter un parricide : mais qu'il auroit le lendemain Varus pour juge. Un mal si imprévu fut comme un coup de tonnerre qui frappa Antipater. Il se retira tout effrayé, & sa mere & sa femme fille d'Antigore qui avoit regné avant Hérode, l'ayant informé de toures choses, il se prépara pour comparoître en jugement.

733. Le lendemain Hérode convoqua une grande

assemblée où Varus présida : leurs amis s'y trouverent avec les parens d'Hérode : & Salomé sa sœur, y étoit aussi. On fit venir ceux qui avoient découvert la conspiration, ceux qui avoient été appliqués à la question, quelques domestiques de la mere d'Antipater, qui ayant été arrêtés un peu avant son retour, s'étoient trouvés chargés de lettres qui portoient que ses desseins avoient été découverts ; qu'il se gardât bien de revenir de peur de tomber entre les mains du Roi son pere, & que la seule espérance de salut qui lui restoit étoit d'avoir recours à la protection d'Auguste. Antipater se jetta aux pieds d'Hérode pour le prier de ne le point condamner sans l'entendre ; mais de lui permettre de se justifier. Hérode lui commanda de se lever, & dit ensuite : « Qu'il étoit bien malheureux d'a- »voir mis au monde de tels enfans, & d'être »tombé sur la fin de ses jours entre les mains »d'Antipater: qu'il n'y avoit point de soins qu'il »n'eût pris de son éducation : qu'il l'avoit com- »blé de bienfaits : mais que tant de témoigna- »ges d'affection & de bonté n'avoient pû l'em- »pêcher d'entreprendre sur sa vie pour obtenir »avant le tems par un crime si horrible un royau- »me qu'il pouvoit posséder légitimement, tant »par le droit de la nature que par la volonté de »son pere : qu'il ne pouvoit comprendre quel »avantage il s'étoit imaginé de trouver dans »l'exécution d'un dessein si détestable, puisqu'il »l'avoit déclaré son successeur par son testament, »& que même dès son vivant il partageoit avec »lui toute son autorité; qu'il lui donnoit tous les »ans cinquante talens pour la dépense, & qu'il »lui en avoit donné trois cens pour faire son »voyage de Rome. Il lui reprocha encore en- »suite la mort de ses freres, dont il avoit été

»l'accusateur & l'imitateur s'ils étoient coupa-»bles, & le calomniateur & le meurtrier s'ils »étoient innocens, puisqu'il n'avoit point trou-»vé d'autres preuves contre eux que celles qu'il »lui avoit alleguées, & ne les avoit condamnés »que par son avis. Mais que maintenant il les »justifioit, se trouvant lui-même coupable du »parricide dont il les avoit accusés.

Lorsqu'Hérode parloit ainsi les larmes lui tomberent des yeux en si grande abondance qu'il ne put continuer davantage. Il pria Nicolas de Damas, pour qui il n'avoit pas moins d'amitié que de confiance, & qui étoit très-instruit de l'affaire, de rapporter ce que contenoient les dépositions des témoins qui servoient de preuves pour convaincre son fils. Mais Antipater le prévint & plaida lui-même sa cause. Il employa pour sa défense les mêmes raisons dont Hérode s'étoit servi contre lui, «disant que cet-»te extrême affection de son pere, étoit une ré-»compense de sa piété, & une marque qu'il n'a-»voit manqué à aucun de tous les devoirs qu'il »lui pouvoit rendre : Qu'il étoit sans apparence »qu'après l'avoir garanti des entreprises faites »sur sa vie, il eût voulu s'engager dans un sem-»blable crime, & ternir par une telle tache sa »reputation : Qu'il n'en avoit aucun sujet, puis-»que son pere l'ayant déclaré son successeur & »rendu participant de toute la puissance & de »tous les honneurs attachés à la couronne, il »n'avoit pas seulement lieu de se promettre d'ê-»tre Roi; mais on pouvoit dire qu'il l'étoit déja »en effet, sans que personne s'y opposât. Qu'ainsi »il n'y avoit nulle raison de croire que l'espéran-»ce incertaine d'acquérir l'entiere possession d'un »Royaume dont il jouissoit déja paisiblement »d'une partie par sa vertu, l'eût engagé dans

»un tel péril & dans un tel crime : Que la pu-»nition soufferte par deux de ses freres pour »avoir fait une pareille entreprise rendoit la »chose encore moins vraisemblable : Qu'il ne »falloit point de meilleure preuve de son ardent »amour pour son pere que ce que lui-même »àvoit été leur délateur, & qu'il ne s'en repen-»toit pas, parce qu'il ne pouvoit mieux témoi-»gner la piété envers lui qu'en se rendant le »vengeur de leur impiété : qu'il avoit pour té-»moin de toutes ses actions dans Rome, Augus-»te même que l'on ne pouvoit tromper non plus »que Dieu : qu'il pouvoit produire ses lettres »auxquelles on devoit ajouter incomparable-»ment plus de foi qu'aux calomnies de ses enne-»mis, qui n'avoient point de plus grand desir »que de mettre la division dans la famille roya-»le, & à qui son absence en avoit donné le »moyen & le loisir : Que quant aux dépositions »des témoins il n'étoit pas juste d'y ajouter foi, »puisqu'elles avoient été extorquées par la vio-»lence des douleurs : & qu'enfin il s'offroit lui-»même à souffrir la question sans vouloir qu'on »l'épargnât. Antipater en parlant ainsi fondoit en pleurs, & se meurtrissoit le visage de coups d'une maniere qui étant capable de donner de la compassion même à ses ennemis, ne pouvoit pas ne point émouvoir en quelque sorte l'assemblée: & Hérode même en étoit touché, quoiqu'il fit tout ce qu'il pouvoit pour s'empêcher de le té-moigner.

Alors Nicolas prit la parole pour continuer l'accusation que le Roi avoit commencée. « Il »appuya sur chaque article: produisit pour preu-»ve des crimes les témoignages de ceux qui »avoient été mis à la question: s'étendit fort sur l'extrême bonté que le Roi avoit témoignée

»pour ſes enfans par le ſoin qu'il avoit pris de »leur éducation dont il avoit été ſi mal recom»penſé: dit que quelque grande qu'eût été la fau»te d'Alexandre & d'Ariſtobule, il n'y avoit pas »tant de ſujet de s'étonner qu'étant encore jeu»nes & mal conſeillés ils s'y fuſſent laiſſé empor»ter plutôt par l'ambition de régner, que par le »déſir de s'enrichir. Mais que rien n'étoit ſi hor»rible que le crime d'Antipater, qui plus cruel »que les bêtes les plus cruelles qui s'adouciſſent »pour ceux dont elles ont reçu du bien, n'avoit »point été touché de tant d'obligations qu'il »avoit au Roi ſon pere; & qui au lieu de con»ſidérer le malheur où ſes freres étoient tom»bés par leur mauvaiſe conduite n'avoit point »craint de les imiter. Car n'eſt-ce pas vous-mê»me, ajouta-t-il, en adreſſant ſa parole à Antipa»ter, qui avez été le premier à les accuſer? N'eſt»ce pas vous qui avez travaillé à les convaincre? »N'eſt-ce pas vous qui les avez fait punir? Ce »n'eſt pas néanmoins de quoi je vous blâme, vo»tre haine contr'eux étoit juſte. Mais peut-on aſ»ſez s'étonner que vous n'ayez point appréhendé »d'en attirer ſur vous une ſemblable? Car n'eſt»il pas facile de juger que ce que vous avez »fait contre eux n'a pas été par amour pour »votre pere, mais pour pouvoir plus facilement »exécuter l'abominable deſſein que vous aviez »formé contre lui en paroiſſant ſi zélé pour ſa »conſervation, & avoir tant d'horreur pour »leur crime, comme les ſuites l'ont fait voir? »Car lorſqu'en procurant la mort de vos »freres vous avez épargné leurs complices, »n'avez-vous pas aſſez fait connoître que »vous étiez d'intelligence avec eux, & que vo»tre intention étoit de vous en ſervir pour en»treprendre ſur la vie de votre pere? Vous reſ-

» sentiez ainsi une double joie : L'une de paroi-» tre aux yeux des hommes avoir fait une action » digne de louange, comme elle l'auroit été si » vos freres étant coupables vous ne vous étiez » déclaré leur ennemi que pour conserver votre » pere : Et l'autre secrette & cachée dans votre » cœur, en trouvant par ce moyen plus de fa-» cilité à faire périr en trahison par un crime » encore plus grand que le leur, celui-là même » pour qui vous paroissiez avoir une passion si » pleine de piété. Mais si vous eussiez véritable-» ment eu en horreur le détestable dessein dont » vos freres étoient accusés, & qui leur a couté » la vie, vous seriez-vous porté à les imiter ? » N'est-il pas évident que vous n'aviez autre » but que de perdre par vos artifices ceux qui pou-» voient vous disputer le royaume comme étant » beaucoup plus dignes que vous de le posséder, » d'en rejetter toute la haine sur votre pere, & de » vous mettre en état de ne pouvoir être puni, » en ajoutant à ce fratricide un parricide, & un » parricide si horrible que nul siecle n'en a en-» core vu un semblable ? Car ce n'est pas d'un » pere ordinaire que vous aviez résolu d'abréger » les jours ; mais c'est d'un pere qui vous aimoit » avec passion, qui vous avoit comblé de bien-» faits, qui avoit partagé avec vous son autori-» té, qui vous avoit déclaré son successeur, qui » vous faisoit jouir dès-à-présent du plaisir de » régner, & qui vous avoit assuré la couronne » par son testament. Mais une bonté si excessive » n'a pu faire d'impression sur un aussi méchant es-» prit que le vôtre. Au lieu de considérer votre » bienfaiteur, vous n'avez considéré que vous-» même : Votre passion démesurée de dominer » n'a pu souffrir d'avoir pour compagnon votre » propre pere à qui vous êtes redevable de tant

» de graces ; & en même-temps que vos paroles
» témoignoit une ardeur si violente pour sa
» conservation, toutes vos actions ne tendoient
» qu'à sa ruine. Vous ne vous êtes pas contenté
» d'être méchant : vous avez travaillé à rendre
» votre mere aussi méchante que vous, en la ren-
» dant complice de votre crime : Vous avez ai-
» gri l'esprit de vos freres, & vous avez eu l'in-
» solence d'outrager votre pere en l'appellant une
» bête, vous dont le cœur est plus rempli de ve-
» nin que n'en ont les plus venimeux de tous les
» serpens, & qui vous en êtes servi contre vos
» plus proches à qui vous étiez si obligé : & vous
» enfin qui au-lieu d'assister votre pere dans sa
» vieillesse, ne vous êtes pas contenté de votre
» seule malice pour lui faire sentir les effets de
» votre haine;mais vous vous êtes fait accompa-
» gner de gardes, & avez gagné autant de person-
» nes que vous avez pu, afin de joindre leurs arti-
» fices aux vôtres pour l'accabler. Maintenant
» après tant de dépositions de personnes tant li-
» bres qu'esclaves à qui vous avez été cause que
» l'on a donné la question ; après des convictions
» si claires de votre crime, vous osez désavouer
» la vérité ; & il ne vous suffit pas d'avoir re-
» noncé aux sentimens les plus tendres de la na-
» ture en vous efforçant d'ôter la vie à votre pro-
» pre pere, vous voulez aussi renverser les loix
» établies contre vous & vos semblables, pour
» surprendre l'équité de Varus & pour abolir tout
» ce qu'il y a de justice dans le monde. Vous di-
» tes que l'on ne doit pas considérer de déposi-
» tions extorquées par des tourmens qui ont sau-
» vé la vie à votre pere : & vous prétendez en
» même-temps que l'on doit croire ce que vous
» direz en souffrant la question. Mais, Seigneur,
» ajouta Nicolas en adressant alors sa parole à Va-

» rus, ne délivrerez-vous pas notre Roi des dé-
» testables entreprises faites contre lui par ses
» plus proches ? N'envoyez-vous pas au sup-
» plice cette cruelle bête, qui après s'être servi
» d'une fausse apparence d'affection envers son
» pere pour perdre ses freres, n'a rien oublié
» pour tâcher de le perdre lui-même afin de ré-
» gner tout seul ? Vous savez que le parricide
» ne doit pas être considéré comme un crime
» particulier, mais comme un crime public,
» parce que c'est un outrage fait à la nature &
» qui attaque le principe de la vie. Vous savez
» qu'en cette rencontre la seule pensée mérite
» d'être punie comme l'effet ; & qu'on ne peut
» manquer à la punir sans pécher contre cette
» même nature qui est la mere commune de tous
» les hommes.

Nicolas rapporta ensuite diverses choses que la mere d'Antipater, possédée du plaisir que les femmes prennent à parler, n'avoit pu s'empêcher de dire, savoir, qu'elle avoit consulté les devins & offert des sacrifices pour apprendre ce qui arriveroit à Hérode. Il n'oublia pas aussi les désordres tant pour le vin que pour les femmes, causés par Antipater dans la famille de Pheroras, & allégua le grand nombre de dépositions faites contre lui, les unes volontaires, les autres exprimées à la question par les tourmens & que l'on pouvoit dire être les plus certaines, parce que ceux que la crainte qu'ils avoient d'Antipater portoit auparavant à taire ce qu'ils savoient contre lui, voyant que le changement de sa fortune donnoit la liberté à tout le monde de l'accuser, disoient alors hardiment ce que leur haine pour lui ne leur permettoit plus de cacher.

Mais rien n'accabloit tant Antipater que les 734.

reproches de sa conscience, qui lui représentoit continuellement ses horribles desseins contre son pere, le sang de ses freres répandu par ses détestables artifices, & le trouble qu'il avoit excité dans toute la maison royale. Car on avoit dès long-temps remarqué qu'il n'avoit jamais de haines qui fussent justes, ni d'amitiés qui fussent fideles; mais que l'intérêt étoit la seule regle de sa conduite. Ainsi plus on aimoit la vertu & la justice, plus on l'avoit en horreur, & aussi-tôt qu'il y eut de la sûreté on commença à crier contre lui & à dire à l'envi tout le mal qu'il avoit fait dont on avoit connoissance. Plusieurs l'accuserent de divers crimes, & il y avoit sujet de les croire véritables, parce qu'il ne paroissoit point que ce fût pour plaire au Roi, ni que la crainte du péril les obligeât à rien cacher. Il sembloit au contraire qu'ils n'étoient poussés à parler de la sorte que parce qu'ils détestoient sa méchanceté, & qu'ils ne desiroient pas tant sa mort pour assurer la vie d'Hérode, que pour éviter de tomber sous la domination d'un aussi méchant Prince qu'Antipater. Mais ce n'étoit pas seulement ceux que l'on interrogeoit qui parloient ainsi: il y en avoit beaucoup qui déposoient volontairement contre lui; & quoiqu'il fût l'un des plus artificieux & des plus effrontés des hommes, il n'osoit ouvrir la bouche pour répondre.

735. Alors Varus prit la parole, & lui dit, qu'il lui donnoit toute liberté de parler s'il avoit quelque chose à alleguer pour sa défense, & que le Roi son pere & lui ne desiroient rien tant sinon qu'il se trouvât innocent. Antipater, au lieu de répondre, se jetta le visage contre terre, en priant Dieu de faire connoître par quelque signe son innocence & combien il étoit éloigné

d'avoir jamais eu la pensée de rien entreprendre contre son pere. C'est ainsi que les méchans ont accoutumé d'agir. Quand ils s'engagent dans les crimes, ils s'abandonnent à leurs passions, sans se souvenir qu'il y a un Dieu ! Et lorsqu'ils se voient dans le péril d'être punis, ils l'invoquent, le prennent à témoin qu'ils sont innocens, & disent qu'ils s'abandonnent entiérement à sa volonté. C'est ce qui arriva à Antipater. Il agissoit auparavant en toutes choses comme s'il n'y avoit point de Dieu : & lorsqu'il se vit prêt de recevoir le châtiment qu'il méritoit, il osoit dire que Dieu l'avoit conservé pour prendre soin de son pere. Varus voyant qu'il ne répondoit rien aux questions qu'il lui faisoit, & qu'il continuoit seulement à invoquer Dieu, commanda que l'on apportât le poison dont il étoit parlé dans le procès, afin d'éprouver sa force. On l'apporta, & il le fit avaler à un homme condamné à la mort : il ne l'eut pas plutôt pris qu'il rendit l'esprit. Il separa ensuite l'assemblée & s'en retourna le lendemain à Antioche où il faisoit son séjour ordinaire, parce que c'étoit la ville où les Rois de Syrie avoient accoutumé de tenir leur Cour.

Hérode fit à l'heure même mettre Antipater en prison sans que l'on sçût quelle résolution il avoit prise avec Varus sur son sujet : mais la plupart crurent qu'il ne faisoit rien dans cette affaire que par son avis. Il écrivit ensuite à Auguste, & chargea ceux qui lui devoient présenter ses lettres de l'informer de vive voix des crimes commis par son fils. En ce même temps on intercepta une lettre qu'Antiphilus écrivoit d'Egypte à Antipater. Hérode la fit ouvrir, & y trouva ces mêmes paroles : « Je vous ai envoyé, » une lettre d'*Acmé* qui m'importe de la vie,

» puiſque vous ne doutez point que ſi cela étoit
» ſçu je m'attirerois une haine mortelle de deux
» très-puiſſantes familles. C'eſt à vous à donner
» ordre que l'affaire réuſſiſſe. Hérode ayant lu cette lettre, fit chercher celle dont elle parloit; mais on ne la put trouver, & ce ſerviteur d'Antiphilus ſoutenoit n'en avoir point apporté d'autre que celle que l'on avoit vu. Comme l'on étoit dans cette peine, un des amis du Roi apperçut une couture dans la camiſolle de ce ſerviteur, & jugea que l'on pourroit bien y avoir caché la lettre. Sa conjecture ne le trompa pas: on l'y trouva, & elle portoit ces mots: « Acmé
» à Antipater: J'ai écrit au Roi votre pere en
» la maniere que vous l'avez deſiré, & ai mis
» dans le paquet la copie d'une lettre ſuppoſée
» avoir été écrite à l'Impératrice ma maîtreſſe
» par Salomé. Je ſuis aſſurée qu'il ne l'aura pas
» plutôt lue, qu'il la punira comme coupable
» d'avoir entrepris ſur ſa vie. La ſubſtance de cette lettre, fauſſement attribuée à Salomé, avoit été fabriquée par Antipater: mais il s'étoit remis à Acmé d'exprimer ſon intention avec ſa maniere ordinaire d'écrire. Quant à la lettre d'Acmé à Hérode, elle contenoit ces mêmes paroles: « Ayant, Sire, trouvé une lettre écrite
» par Salomé à l'Impératrice ma maîtreſſe, par
» laquelle elle la ſupplioit de faire en ſorte
» qu'elle puiſſe épouſer Silleus, le ſoin que je
» ſuis obligé de prendre de ce qui regarde votre
» ſervice m'a fait la copier, & vous l'envoyer.
» Vous me ferez, s'il vous plaît, la grace de la
» brûler, puiſqu'il y va de ma vie. Voilà quelle étoit la lettre. Mais ce qu'Acmé écrivoit à Antipater découvroit toute la fourbe, parce qu'il paroiſſoit qu'elle n'avoit rien fait que par ſon ordre, & pour perdre Salomé. Cette Acmé qui

étoit Juive de nation étoit au ſervice de l'Impératrice, & avoit vendu cherement à Antipater ſon entremiſe. Hérode connut par-là que la méchanceté de ſon fils alloit juſques à un tel excès, que ne ſe contentant pas d'avoir entrepris ſur la vie de ſon propre pere, d'avoir voulu la faire perdre à Salomé ſa tante, & d'avoir rempli toute ſa famille de confuſion & de trouble, il avoit même porté la corruption juſques dans la Cour d'Auguſte. Tant de crimes joints enſemble lui donnerent une telle horreur, que peu s'en fallut qu'il ne le fît mourir à l'heure même. Salomé l'y excitoit, & crioit en ſe frappant le ſein, qu'elle étoit prête de ſouffrir la mort s'il ſe trouvoit qu'elle lui eût manqué de fidélité. Hérode ſe fit amener Antipater & lui commanda de dire ſans crainte s'il avoit quelque choſe à alléguer pour ſa défenſe. A quoi ne répondant rien, il lui dit de déclarer au moins qui étoient ſes complices. Il nomma Antiphilus, & nul autre. Il vint alors en la penſee d'Hérode de l'envoyer à Rome pour être jugé par Auguſte: mais il craignit que les amis d'Antipater ne le ſauvaſſent en chemin. Ainſi il le renvoya en priſon lié, comme il l'étoit, & écrivit à Auguſte pour l'informer de ſon crime, avec charge à ſes Ambaſſadeurs de lui faire entendre comme il avoit gagné Acmé, & de lui faire voir la copie des lettres qu'elle avoit écrites.



CHAPITRE VIII.

On arrache un Aigle d'Or qu'Hérode avoit consacré sur le portail du Temple. Severe châtiment qu'il en fait. Horrible maladie de ce Prince, & cruels ordres qu'il donne à Salomé sa sœur & à son mari.

737. PEndant que les Ambassadeurs d'Hérode étoient en chemin pour aller à Rome avec les ordres dont il les avoit chargés, il tomba malade, fit son testament, & nomma pour son successeur au royaume, Antipas, le plus jeune de ses fils, parce qu'Antipater l'avoit irrité par ses calomnies contre Archelaüs & contre Philippes. Il légua mille talens à Auguste, & cinq cens talens à l'Impératrice sa femme, à ses enfans, à ses amis & à ses affranchis. Il partagea le reste de son argent, ses terres & ses revenus entre ses fils & ses petits fils, & enrichit Salomé sa sœur en reconnoissance de ce qu'elle lui avoit toujours constamment témoigné de l'amitié. Comme il déssespéroit de guérir de cette maladie à cause qu'il avoit près de soixante & dix ans, il devint si chagrin & si colere, qu'il ne pouvoit se souffrir lui même. L'opinion qu'il avoit que ses sujets le méprisoient & se réjouissoient de ses malheurs, en étoit la principale cause; & une sédition excitée par des personnes qui étoient en grand crédit parmi le peuple, le confirma encore dans cette créance. Ce qui arriva en cette sorte.

738. *Judas*, fils de Saríphée, & *Matthias*, fils de Margalothe, étoient extrémement aimés du peuple, parce qu'outre qu'ils étoient les plus éloquens

des Juifs & les plus sçavans dans l'intelligence de leurs loix, ils instruisoient la jeunesse & n'oublioient rien pour la porter à embrasser la vertu. Lorsque ces deux hommes eurent appris que la maladie du Roi étoit incurable, ils exhorterent ces jeunes gens qui les révéroient comme leurs maîtres, à détruire les ouvrages qu'il avoit faits au mépris des coutumes de leurs ancêtres ; leur représenterent que rien ne leur pouvoit être plus glorieux que de se déclarer les défenseurs de leur religion, & que tant de malheurs dont la famille d'Hérode étoit affligée, venoient sans doute de ce qu'il avoit osé violer les loix qui lui devoient être inviolables, & fouler aux pieds les anciennes ordonnances pour en établir de nouvelles : Et ces Docteurs en parlant ainsi ne disoient rien qu'ils n'eussent véritablement dans le cœur. Entre ces ouvrages profanes d'Hérode, il avoit fait mettre & consacrer sur le portail du Temple un Aigle d'or d'une grandeur extraordinaire & d'un très-grand prix, quoique nos loix défendent expressément de faire aucunes figures d'animaux. Ainsi ces deux hommes si zélés pour l'observation de la discipline de nos peres, exciterent leurs disciples à renverser cet aigle : leur dirent, qu'encore que » l'entreprise fût périlleuse, ils ne devoient pas » s'y porter avec moins d'ardeur, puisqu'une » mort honorable se doit préférer à la vie quel- » que douce qu'elle soit, lorsqu'il s'agit de » maintenir les loix de son pays & d'acquerir » une réputation immortelle : Que les lâches » meurent comme les généreux ; & qu'ainsi la » mort étant inévitable à tous les hommes, ceux » qui finissent leur vie par de grandes actions ont » la consolation de laisser à leur postérité une

» gloire qui dure toujours. Ces paroles animerent de telle ſorte ces jeunes gens, que le bruit s'étant répandu en même-temps que le Roi étoit mort, ils monterent en plein midi au lieu où étoit cet aigle, l'arracherent, le jetterent par terre, & le mirent en pieces à coups de hache à la vue d'une grande multitude de peuple qui étoit aſſemblé dans le Temple. Celui qui commandoit les troupes du Roi n'en eut pas plutôt avis, que craignant que ce ne fût le commencement d'une grande conſpiration, il y courut avec un aſſez grand nombre de gens de guerre : & comme il n'y trouva qu'une troupe confuſe qui s'étoit tumultuairement aſſemblée, il la diſſipa ſans peine. Environ quarante de ces jeunes gens furent les ſeuls qui oſerent réſiſter. Il les prit & les amena au Roi avec Judas & Matthias, qui crurent qu'il leur ſeroit honteux de s'enfuir. Hérode leur ayant demandé qui les avoit fait ſi hardis que d'arracher ainſi une figure qui avoit été conſacrée, ils lui répondirent : » Il » y a long-temps que nous avons pris cette réſo» lution, & nous n'aurions pu ſans manquer de » cœur ne l'avoir pas exécutée. Nous avons ven» gé l'outrage fait à Dieu, & maintenu l'honneur » de la loi dont nous ſommes les diſciples. Trou» vez-vous étrange que l'ayant reçue des mains » de Moïſe à qui Dieu lui-même l'avoit donnée, » nous la préférions à vos ordonnances ! & » croyez-vous que nous appréhendions que vous » nous faſſiez ſouffrir une mort, qui au lieu d'ê» tre le châtiment d'un crime, ſera la récompen» ſe de notre vertu & de notre piété ? Ils prononcerent ces paroles avec tant d'aſſurance, qu'on ne put douter que leur cœur ne s'accordât avec leur bouche, & qu'ils n'auroient pas moins de conſtance à ſouffrir qu'ils avoient eu

de hardiesse à entreprendre. Hérode les envoya enchaînés à Jéricho, & fit assembler les principaux des Juifs, & s'y fit porter en litiere à cause de sa foiblesse. Il leur représenta les travaux qu'il avoit endurés pour le bien public : » Qu'il » avoit pour la gloire de Dieu rebâti entiérement » le Temple avec une extrême dépense, ce que » les Rois Asmonéens tous ensemble n'avoient » pu faire durant vingt-cinq ans qu'ils avoient » regné ; & qu'il l'avoit orné de riches dons qu'il » y avoit consacrés : Qu'il avoit espéré qu'on » lui en sçauroit gré même après sa mort, & » qu'on rendroit de l'honneur à sa mémoire. Mais » que par un attentat horrible, au lieu de la re- » connoissance qu'il devoit attendre, on n'avoit » point craint durant sa vie de lui faire un si » grand outrage que d'aller en plein jour & à la » vue de tout le peuple arracher une chose qu'il » avoit consacrée à Dieu, qui avoit été en cela » encore plus offensé que lui.

Les principaux de l'assemblée ayant entendu le Roi parler de la sorte, & craignant que dans la fureur où il étoit, il ne déchargeât sur eux sa colere, lui dirent » qu'ils n'avoient rien » contribué à ce qui s'étoit passé, & qu'ils » croyoient que cette action méritoit d'être » châtiée. Ces paroles l'adoucirent : il ne s'emporta point contre les autres ; mais se contenta d'ôter la grande sacrificature à MATHIAS, qu'il croyoit avoir eu part à ce conseil, & la donna à JOAZAR son beau-frere. Durant que ce Mathias exerçoit la grande sacrificature, ayant songé la nuit dont on devoit célebrer un jeûne qu'il avoit eu la compagnie de sa femme, & qu'ainsi il n'étoit pas en état de faire le divin service, Joseph, fils d'Eli, qui étoit son parent, fut commis pour célebrer ce jour-là au

lieu de lui. Hérode après avoir ainsi ôté la charge à ce grand Sacrificateur, fit brûler tout vif cet autre Mathias, auteur de la sédition, & tous ceux qui avoient été pris avec lui; & il arriva en cette même nuit une éclipse de lune.

719. Dieu voulant faire souffrir à Hérode la peine de son impiété, sa maladie augmenta toujours. Une chaleur lente qui ne paroissoit point au dehors le brûloit & le dévoroit au dedans: il avoit une faim si violente que rien ne suffisoit pour le rassasier: ses intestins étoient pleins d'ulceres: de violentes coliques lui faisoient souffrir d'horribles douleurs: ses pieds étoient enflés & livides: ses aînes ne l'étoient pas moins: les parties du corps que l'on cache avec le plus de soin étoient si corrompuës que l'on en voyoit sortir des vers: ses nerfs étoient tout retirés: il ne respiroit qu'avec grande peine, & son haleine étoit si mauvaise que l'on ne pouvoit s'approcher de lui. Tous ceux qui considéroient avec un esprit de piété l'état où se trouvoit ce malheureux Prince, demeuroient d'accord que c'étoit un châtiment visible de Dieu pour le punir de sa cruauté & de ses impiétés. Mais quoique personne ne jugeât qu'il pût échapper de cette maladie, il ne laissoit pas de l'espérer. Il fit venir des médecins de tout côtés, & s'en alla par leur conseil au-delà du Jourdain aux eaux chaudes de Calliroé qui se vont rendre dans un lac plein de bithume, & ne sont pas seulement médecinales, mais agréables à boire. On le mit dans une cuve plaine d'huile; & il s'en trouva si mal que l'on crut qu'il alloit rendre l'esprit. Les cris & les pleurs de son domestiques le firent revenir à lui; & il connut alors que son mal étoit incurable. Il commanda de

distribuer à tous ses soldats cinquante drachmes par tête ; fit de grands dons à leurs chefs & à ses amis, & se fit reporter à Jéricho, où sa cruauté s'augmenta encore de telle sorte, qu'elle lui fit concevoir le plus horrible dessein qui soit jamais entré dens l'esprit d'un homme. Il ordonna par un édit à tous les principaux des Juifs de se rendre à Jéricho, sur peine de la vie à ceux qui y manqueroient, & lorsqu'ils furent arrivés, il les fit enfermer dans* l'hypodiome sans s'enquerir s'ils étoient coupables ou innocens. Il fit ensuite venir Salomé sa sœur & Alexas son mari, & leur dit : « Qu'il souffroit tant de » douleurs, qu'il voyoit bien que la fin de sa » vie étoit proche, & qu'il ne s'en pouvoit » plaindre, puisque c'étoit un tribut qu'une » loi, commune à tous les hommes, l'obligeoit » de payer à la nature. Mais qu'il ne pouvoit » souffrir d'être privé de l'honneur que l'on doit » rendre aux Rois par un deuil public : Qu'il » savoit néanmoins que la haine que les Juifs » lui portoient étoit si grande, qu'ils n'auroient » garde de manquer à se réjouir de sa mort, » puisque même durant sa vie ils n'avoient pas » craint de se révolter contre lui & de l'outrager : Qu'il attendoit de l'affection & du devoir » de deux personnes aussi proches qu'ils lui » étoient, de le soulager dans un si sensible dé- » plaisir : Qu'ils le pouvoient en exécutant ce » qu'il leur diroit, & rendre ainsi ses funérailles » plus magnifiques & plus agréables à ses cen- » dres que celles d'aucun autre Roi ne l'avoient » jamais été, parce qu'il n'y auroit personne » dans tout son royaume qui ne répandit des » larmes très-véritables : Que ce qu'ils avoient » à faire pour exécuter ce dessein, étoit qu'aussi- » tôt qu'il auroit rendu l'esprit, ils fissent en-

» vironner l'ypodrome par ses gens de guerre
» sans leur rien dire de sa mort, & de leur
» commander de sa part de tuer à coups de flê-
» ches tous ceux qui y étoient enfermés : Que
» s'ils exécutoient cet ordre, il leur auroit une
» double obligation ; l'une, d'avoir satisfait à
» sa priere, & l'autre, d'avoir rendu le deuil de
» ses obseques plus célebre que nul autre ne
» l'avoit jamais été. Ce cruel Prince accompagna ces paroles de ses larmes ; les conjura par l'affection qu'ils avoient pour lui & par tout ce qu'il y avoit de plus saint, de ne pas souffrir que l'on manquât de rendre ce dernier honneur à sa mémoire : & ils lui promirent de suivre ponctuellement ses ordres.

Que si quelqu'un vouloit excuser Hérode des cruautés qu'il a exercées contre les personnes qui lui étoient les plus proches, sur ce qu'il ne s'y étoit porté que pour assurer sa vie, cette derniere action ne l'obligeroit-elle pas d'avouer qu'il ne s'est jamais vu une si épouvantable inhumanité que la sienne, de vouloir, lorsqu'il étoit prêt d'abandonner la vie, qu'il n'y eût point de famille où quelqu'un des principaux ne souffrît la mort par son ordre, afin que le royaume se trouvât en même-temps tout en deuil, sans pardonner à ceux même qui ne l'avoient point offensé & dont il n'avoit aucun sujet de se plaindre : au lieu que pour peu que l'on ait de bonté, on pardonne à ses ennemis lorsque l'on se trouve reduit en cet état ?



CHAPITRE IX.

Auguste se remet à Hérode de disposer comme il voudroit d'Antipater. Les douleurs d'Hérode l'ayant repris, il se veut tuer. Achiab, l'un de ses petit-fils, l'en empêche. Le bruit court qu'il étoit mort. Antipater tâche en vain de corrompre celui qui l'avoit en garde pour le mettre en liberté. Hérode l'ayant sçu l'envoie tuer.

AUssi-tôt après qu'Hérode eut donné ces cruels ordres à sa sœur & à son beau-frere, il apprit par des lettres de ses Ambassadeurs à Rome qu'Auguste avoit fait mourir Acmé pour s'être laissée gagner par Antipater, & qu'il se remettoit entiérement à lui de punir comme il voudroit ce perfide fils, soit en l'envoyant en exil, soit en le condamnant à la mort. Ces nouvelles le réjouirent : mais les douleurs l'ayant répris & se trouvant pressé d'une ardente faim, il demanda une pomme & un couteau ; car il avoit accoutumé de peler lui-même ce fruit & de le couper par morceaux pour le manger. Mais comme il vouloit se tuer avec un couteau, il regarda de tous côtés, & eût exécuté son dessein si ACHIAB son neveu ne s'en fût apperçu, & ne lui eût retenu le bras en jettant un fort grand cri. Tout le Palais fut alors rempli une seconde fois d'étonnement & de trouble dans la créance que le Roi étoit mort. Le bruit s'en répandit par-tout, & alla jusques à Antipater. Il y ajouta aisément foi, & ne conçut pas seulement l'espérance d'être délivré de prison: il crut même certainement qu'il régneroit ; & il [illegible] rien qu'il ne promit à celui qui l'avoit 740.

en garde pour le mettre en liberté. Mais bien loin de le pouvoir gagner, cet homme alla aussi-tôt en avertir le Roi. Sur quoi Hérode qui avoit déja tant d'aversion pour Antipater s'écria, se frappa la tête; & quoique si foible & qu'il n'en pouvoit plus, se leva sur son coude, commanda à l'un de ses gardes de l'aller tuer à l'instant, & que l'on enterrât son corps sans cérémonies dans le château d'Hircanium.

CHAPITRE X.

Hérode change son testament, & déclare Archelaüs son successeur. Il meurt cinq jours après Antipater. Superbes funérailles faites par Archelaüs à Hérode. Grandes acclamations du peuple en faveur d'Archelaüs.

741. HÉrode changea ensuite son testament. Car au lieu que par le précédent il avoit nommé Antipas pour son successeur au royaume, il se contenta par celui-ci de l'établir Tétrarque de la Galilée & de la Perrée : donna le royaume à Archelaüs : à Philippes son frere la Traconite, la Gaulanite, & la Bathanée, qu'il érigea en Tétrarchie : & à Salomé sa sœur, Jamnia, Azot, & Phazaëlite, avec cinquante mille pieces d'argent monnoyé. Il fit aussi de grands legs à tous ses autres parens, tant en argent qu'en revenus annuels : donna à Auguste, outre sa vaisselle d'or & d'argent & quantité de meubles précieux, dix millions de pieces d'argent monnoyé; & cinq millions de semblables pieces à l'Impératrice & à quelques-uns de ses amis. Il ne survêquit Antipater que de cinq jours & mourut trente-

quatre

quatre ans après avoir chassé Antigone du Royaume, & trente-cinq ans après avoit été déclaré à Rome Roi des Juifs. Il ne s'est point vu de Prince plus colere, plus injuste, plus cruel, & plus favorisé de la fortune. Car étant né dans une condition privée, il s'est élevé sur le trône, a surmonté des périls sans nombre, & a vêcu fort long-temps. Quant à ses afflictions domestiques, quoique les entreprises de ses fils contre lui, l'ayent rendu très-malheureux selon mon sens, il a même été heureux en cela selon le jugement qu'il en portoit, parce que ne les considérant plus comme ses enfans, mais comme ses ennemis, il les a punis, & s'est vengé d'eux.

Avant que la nouvelle de sa mort fut sue, Salomé & Alexas mirent en liberté toutes ces personnes de condition qui étoient renfermées dans l hypodrome, & dirent qu'ils le faisoient par ordre du Roi, en quoi ils obligerent extrêmement notre nation : Et lorsque la mort d'Hérode se fut répandue, ils firent assembler dans l'Amphithéâtre de Jéricho tous les gens de guerre pour leur rendre une lettre que ce Prince leur avoit écrite. Elle fut lue publiquement, & elle portoit:Qu'il les remercioit de l'affection & de la fidélité qu'ils lui avoient témoignée, & les prioit de les continuer à Archelaüs son fils, qu'il avoit nommé son successeur au Royaume. Ptolemée, à qui il avoit confié son sceau, lut aussi son testament, qui portoit expressement, qu'il ne pouvoit avoir lieu qu'après qu'Auguste l'auroit confirmé. Aussi-tôt on commença à crier : Vive le Roi Archelaüs, & les gens de guerre & tous leurs Chefs promirent de le servir avec la même fidélité qu'ils avoient servi le Roi son pere,& lui souhaiterent un heureux regne,

743. Ce Prince pensa ensuite à faire faire de superbes funerailles au Roi son pere, & voulut même se trouver à cette cérémonie. Le corps vêtu à la royale avec une couronne d'or sur la tête & un sceptre à la main, étoit porté dans une litiere d'or enrichie de pierreries de grand prix. Les fils du mort & ses parens proches suivoient la litiere; & tous les gens de guerre marchoient après eux distingués par nations. Les Thraces, les Allemans & les Gaulois marchoient les premiers ; & les autres les suivoient tous commandés par leurs Chefs, & armés comme pour un jour de combat. Cinq cens Officiers domestiques du défunt Roi, portoient des parfums & fermoient cette pompe si magnifique. Ils marcherent en cet ordre durant huit stades depuis Jéricho jusques au château d'Herodion, où l'on enterra ce Prince, ainsi qu'il l'avoit ordonné.

Après que ce nouveau Roi eut, selon la coutu-
744. me de notre nation, célébre le deuil de son pere, il fit un festin au peuple, monta au Temple. On crioit: Vive le Roi par tout où il passoit : & après qu'il se fut assis sur un trône d'or tout retentit d'acclamation & de vœux pour la prospérité de son regne. Il les reçut avec beaucoup de bonté, & témoigna leur savoir gré de n'avoir rien diminué de leur affection pour lui par le souvenir de la dureté avec laquelle le Roi son pere les avoit traités : les assura qu'il leur donneroit des marques de sa reconnoissance : leur dit qu'il ne prendroit point encore le nom de Roi jusqu'à ce qu'Auguste eût confirmé le testament de son pere, & qu'il avoit refusé par cette même raison de recevoir le diadême que toute l'armée lui avoit offert à Jéricho. Mais qu'aussi-tôt qu'il l'auroit reçu de la main d'Auguste,

qui avoit seul le pouvoir de le lui donner, il leur feroit connoître par ses actions qu'ils avoient raison de l'aimer, & s'efforceroit de les rendre plus heureux qu'ils ne l'avoient été sous le regne de son pere. Comme c'est la coutume du peuple de se persuader que les Princes lors de leur avenement à la couronne agissent avec beaucoup de sincérité, ce discours d'Archelaüs qui leur étoit si favorable, leur fit rédoubler leurs acclamations : ils y ajouterent même de grandes louanges, & prirent la liberté de lui demander diverses graces : les uns la diminution des tributs : les autres de délivrer plusieurs prisonniers que le Roi son pere avoit fait mettre en prison & dont quelques-uns y étoient depuis long-temps, & les autres d'abolir des peages & des impositions mises sur les marchandises. Ce Prince qui ne pensoit qu'à s'affermir dans sa domination naissante, crut ne leur devoir rien refuser : & après que les sacrifices furent achevés il fit un festin à ses amis.

CHAPITRE XI.

Quelques Juifs qui demandoient la vengeance de la mort de Judas, de Mathias & des autres qu'Hérode avoit fait brûler à cause de cet Aigle arraché sur le portail du Temple, excitent une sédition qui oblige Archelaüs d'en faire tuer trois mille. Il va ensuite à Rome pour se faire confirmer Roi par Auguste : & Antipas son frere qui prétendoit de même à la couronne, y va aussi. Cette cause se plaide devant Auguste.

CEpendant quelques Juifs qui ne demandoient que la confusion & le trouble, commencerent à s'assembler, & à déplorer la cruel- 745.

le condamnation de Mathias & des autres qui avoient été envoyés au ſupplice à cauſe de cet Aigle arraché de deſſus le portail du Temple. La crainte qu'ils avoient d'Hérode les avoit retenus dans le ſilence durant ſa vie ; mais étant ceſſée par ſa mort ils déclamoient alors contre lui, comme ſi les outrages qu'ils faiſoient à ſa mémoire, euſſent pû donner du ſoulagement dans un autre monde à ceux dont la perte leur étoit ſi ſenſible. Ils preſſerent Archelaüs de venger une ſi grande injuſtice par la mort de quelques-uns des amis d'Hérode qu'ils diſoient avoir eu part à ce conſeil, & d'ôter la grande ſacrificature à celui à qui elle avoit été donnée, pour honorer de cette charge un homme que ſa vertu en rendit digne. Quoiqu'Archelaüs qui ſe préparoit pour aller à Rome ſe faire confirmer Roi par Auguſte ; ſe tint fort offenſé de cette demande ; il crut devoir tâcher d'appaiſer par la douceur un ſi grand tumulte. « Il envoya le principal officier de ſes troupes, repréſenter aux ſéditieux qu'ils ne devoient pas ſe laiſſer emporter à ce deſir de vengeance ; mais conſidérer que le châtiment dont ils ſe plaignoient, avoit été fait ſelon les loix. Que leur demande bleſſoit ſon autorité: Que le tems n'étoit pas propre à faire de ſemblables plaintes : Qu'il ne falloit penſer qu'à conſerver l'union & la paix juſques à ce qu'Auguſte l'ayant confirmé dans la poſſeſſion du Royaume, il fût de retour de Rome : Qu'alors on pourvoiroit à tout avec une meure délibération & par un conſentement général; mais que cependant on devoit demeurer en repos ſans s'engager dans le crime d'une revolte. Ces factieux au lieu de s'adoucir par ces remontrances, firent connoître par leurs cris qu'on ne pouvoit entreprendre de les rame-

ner à leur devoir sans se mettre en danger de la vie, parce que la passion qui leur avoit fait perdre le respect pour leurs supérieurs, leur persuadoit que c'étoit une chose insupportable de ne pouvoir, même après la mort d'Hérode, obtenir la vengeance que demandoit le sang de leurs amis qu il avoit si cruellement répandu. Ils ne connoissoient point d'autre justice que ce qui pouvoit leur donner cette consolation ; & le desir de la recevoir ne leur permettoit pas d'envisager le péril où ils s'engageoient. Ainsi au lieu d'être touchés des raisons qu'on leur représentoit de la part du Roi, & d'être retenus par le respect qu'ils lui devoient, ils s'aigrirent de plus en plus, & il étoit facile de juger que la fête de Paques qui étoit proche augmentant leur nombre, la sédition pourroit s'augmenter encore. Car non-seulement toute la Judée solemnise cette fête avec grande joie, & offre des victimes plus qu'à l'ordinaire en memoire de notre délivrance d'Egypte ; mais une multitude infinie de Juifs qui demeurent hors le Royaume, viennent par devotion à Jérusalem pour y assister. Pendant ce temps ces séditieux qui pleuroient la mort de Judas & de Mathias ne bougeoient du Temple, & n'avoient point de honte de mendier pour n'être pas obligés d'en sortir. La crainte qu'eut Archelaüs que leur insolence ne passât encore plus avant, lui fit envoyer un officier avec des gens de guerre pour les reprimer auparavant qu'ils eussent infecté de cet esprit de revolte le reste du peuple ; & il lui commanda de lui amener ceux qui oseroient faire resistance. Ces factieux le voyant venir, animerent tellement le peuple par leurs cris & par leurs exhortations à les attaquer, qu'il se jetta sur eux & les tua presque tous.

A peine l'officier se put sauver tout blessé avec le reste, & les factieux continuerent comme auparavant à célébrer leurs sacrifices. Alors le Roi jugeant de quelle importance il lui étoit de ne pas laisser une telle revolte impunie, envoya contre eux toute son armée, avec ordre à la cavalerie de tuer ceux qui sortiroient du Temple pour se sauver, & d'empêcher les étrangers de les secourir. Ainsi ils tuerent trois mille hommes, & le reste s'enfuit dans les montagnes voisines. Ce Prince fit publier ensuite que tous eussent à se retirer : & alors la crainte du péril fit abandonner les sacrifices à ceux qui étoient auparavant si audacieux.

746. Après qu'Archelaüs eut ainsi reprimé ces séditieux, il laissa le soin de sa maison & la conduite du Royaume à Philippes son frere, & partit pour son voyage de Rome. Il mena avec lui sa mere, Nicolas, Ptolomée & plusieurs autres de ses amis; Salomé sa tante l'accompagna aussi avec toute sa famille : & plusieurs autres de ses parens en firent de même sous prétexte de le vouloir servir pour lui faire obtenir la confirmation du Royaume; mais en effet pour l'y traverser, & l'accuser entre autres choses d'avoir fait tuer tant de gens dans le Temple. Il rencontra à Césarée *Sabinus*, Intendant pour Auguste en Syrie, qui partoit pour aller en diligence en Judée, afin de conserver les trésors laissés par Hérode. Mais Varus à qui Archelaüs avoit envoyé Ptolemée sur ce sujet, l'empécha de passer outre. Sa considération fit qu'au lieu de s'emparer des forteresses & de mettre le scellé à ces trésors, il laissa tout en la puissance d'Archelaüs jusques à ce que l'empéreur en eût ordonné, & s'arrêta à Cesarée. Mais après qu'Archelaüs se fut embarqué pour

Rome, & que Varus fut parti pour retourner à Antioche, il alla à Jérusalem, se logea dans le palais royal, commanda aux Trésoriers généraux de lui rendre compte, & ordonna aux Gouverneurs des forteresses de la ville, de les remettre entre ses mains. Ces derniers qui avoient des ordres contraires d'Archelaüs, & qui vouloient lui conserver ses places jusques à son retour, répondirent qu'ils les garderoient pour l'Empéreur.

En ce même tems Antipas l'un des fils d'Hérode alla aussi à Rome par le conseil de Salomé, dans le dessein d'obtenir le Royaume par préférence à Archelaüs, comme ayant été nommé 747.
par Hérode pour son successeur par son précédent testament qu'il prétendoit être plus valable que le dernier. Il mena avec lui sa mere & Ptolemée frere de Nicolas, qui avoit été le principal ami d'Hérode, & qui favorisoit son parti: mais *Irenée* qui étoit un homme très-éloquent, & qui avoit durant plusieurs années été employé par le feu Roi dans les affaires de l'Etat, étoit celui qui lui avoit tellement mis ce dessein dans l'esprit, qu'il n'avoit point voulu écouter ceux qui lui conseilloient de céder à Archelaüs comme à son aîné, & comme ayant été ordonné Roi par la derniere disposition de son pere. Lors donc qu'Antipas fut arrivé à Rome tous ses proches se joignirent à lui, non pas tant par affection que par leur haine pour Archelaüs, & par le desir de jouir d'une espece de liberté en n'étant soumis qu'aux Romains: ou au moins par l'espérance, si ce dessein ne leur pouvoit réussir, de trouver plus de douceur sous le regne d'Antipas que sous celui de son frere; & Sabinus écrivit à Auguste contre Archelaüs.

Alors Archelaüs pour défendre son droit fit 748.

présenter à l'Empéreur par Ptolemée un mémoire qui contenoit ses raisons, le testament de son pere, l'inventaire des trésors qu'il avoit laissés, & le cachet dont il les avoit scellés. Antipas de son côté présenta aussi un mémoire qui contenoit ses raisons. Après qu'Auguste eut lû tous ces mémoires, qu'il eut vû les lettres que Varus & Sabinus lui écrivoient, & qu'il eut reconnu à quoi se montoient les revenus de la Judée, il assembla un grand conseil de ses principaux amis, où il fit présider CAÏUS-CESAR fils d'Agrippa & de JULIE sa fille, qu'il avoit adopté, & donna ensuite audience aux deux prétendans. ANTIPATER fils de Salomé qui étoit très-éloquent, & mortel ennemi d'Archelaüs, commença le premier, & dit: « Que ce n'étoit que pour la »forme qu'Archelaüs disputoit le Royaume, »puisque sans attendre quelle seroit sur ce sujet »la volonté de l'Empéreur, il s'en étoit mis en »possession, & fait tuer dans un jour de fête un si »grand nombre de Juifs. Qu'il étoit vrai qu'ils »l'avoient bien mérité: mais qu'il n'appartenoit »de les châtier qu'à celui qui en auroit eu un légitime pouvoir. Que s'il se l'étoit attribué comme Roi sans attendre la confirmation de l'Empéreur, il l'avoit fort offensé: & que s'il avoit agi »comme particulier, il étoit encore plus coupable: »qu'ainsi il ne pouvoit espérer d'être honoré »par lui d'une couronne après avoir fait connoître qu'il ne prétendoit pas qu'il eût droit de la »lui donner. Il accusa ensuite Archelaüs d'avoir »de son autorité privée changé plusieurs officiers »d'armée: de s'être assis sur le trône, d'y avoir en »qualité de Roi, fait plaider des causes en sa présence: d'avoir accordé au peuple les graces qu'il »lui avoit demandées d'avoir laissé aller ceux que »son pere avoit fait enfermer dans l'Hypodrome,

» & enfin de n'avoir rien omis de tout ce qu'il » auroit pu faire après avoir été confirmé Roi » par l'Empéreur. Il allegua aussi plusieurs autres choses, les unes vraies, & les autres que l'ambition d'un homme encore jeune & nouvellement élevé à la suprême autorité rendoit vraisemblables. » Il ajouta qu'Archelaüs avoit » été si peu touché de la mort d'Hérode, qu'il » avoit la nuit suivante fait un festin qui avoit » pensé causer une sedition ; tant le peuple avoit » eu d'horreur de le voir si insensible aux extrê» mes obligations qu'il avoit à son pere ; & que » comme un acteur de théâtre qui joue divers » personnages, il fit le jour semblant de pleurer » & passa la nuit dans tous les plaisirs que peu» vent prendre les Rois. Que puisque l'on ne » pouvoit considérer que comme un très-grand » crime de chanter & de se rejouir après la mort » d'un pere comme l'on feroit après la mort » d'un ennemi, l'Empéreur pouvoit juger du » gré que lui sçauroit un homme de si mauvais » naturel s'il lui accordoit sa demande, & qu'il » étoit étrange qu'il osât paroître devant lui pour » être confirmé dans le royaume après avoir agi » en toutes choses comme s'il avoit déja été Roi. » Antipater insista ensuite sur ce meurtre si hor» rible & si impie commis dans le Temple, où l'on » avoit vu en un jour de fête égorger comme des » victimes non-seulement des Citoyens, mais des » étrangers, & ce lieu si saint rempli de corps » morts par le commandement, non pas d'un » Prince ennemi & d'une autre nation, mais » par l'ordre de celui qui se servoit du nom si » vénérable de Roi légitime pour satisfaire sa » passion tyrannique, & exercer toute sorte » d'inhumanités. Qu'ainsi Hérode qui connois» soit ses méchantes inclinations avoit peu songé,

» durant qu'il étoit en ſanté, à lui laiſſer le » royaume ; qu'il avoit par ſon précédent teſta» ment, qui étoit beaucoup plus valable que le » dernier, choiſi pour ſon ſucceſſeur Antipas, » dont les mœurs étoient entiérement oppoſées » à celles d'Archelaüs, & fait cette diſpoſition » dans un temps où l'on ne pouvoit pas dire, » comme depuis, que ſon eſprit étoit mort avant » ſon corps, mais lorſque les forces de l'un & de » l'autre étoient encore toutes entieres. Que » quand bien il ſeroit vrai qu'Hérode eût été dès» lors dans les mêmes ſentimens qu'il a témoigné » d'avoir par ſon dernier teſtament, Archelaüs » n'avoit-il pas fait connoître quel Roi il ſeroit » en mépriſant de recevoir la couronne de la » main de l'Empéreur, & en faiſant maſſacrer » dans le Temple tant de Citoyens lorſque lui» même n'étoit encore qu'un particulier ? Antipater finit ainſi ſon diſcours, & prit pour témoins de la vérité de ce qu'il avoit dit, pluſieurs des parens de ces deux Princes.

Nicolas dit au contraire pour ſoutenir la cauſe d'Archelaüs : » Qu'il ne falloit attribuer ce » ſang répandu à l'entour du Temple qu'à l'in» ſolence & à l'opiniâtreté des ſéditieux qui » avoient contraint Archelaüs d'en venir à la » force pour les reprimer ; & qu'encore qu'il » ſemblât qu'ils n'en vouluſſent qu'à lui, il » avoit paru manifeſtement qu'ils ſe révoltoient » auſſi contre l'Empéreur, puiſque ſans crain» dre de violer le droit des gens, ni porter au» cun reſpect à Dieu dans la ſolemnité d'une » fête ſi célebre, ils avoient tué ceux qu'Ar» chelaüs leur envoyoit pour appaiſer le tumul» te, & qu'Antipater devroit avoir honte de ſe » laiſſer tellement emporter à ſa paſſion contre » Archelaüs, que d'oſer excuſer ces factieux,

» au lieu de reconnoître qu'il n'y avoit de cou-
» pables que ceux qui avoient été tués, puiſ-
» qu'ils avoient les premiers attaqué les autres,
» & les avoient contraints à ſe ſervir contre
» eux des armes qu'ils n'avoient priſes que pour
» leur défenſe. Nicolas rejetta de même ſur les
» accuſateurs toutes les autres choſes alleguées
» contre Archelaüs, diſant qu'il n'avoit rien
» fait que par leur avis, & qu'elles n'étoient pas
» telles qu'ils les avoient repréſentés par leur
» injuſte & ardent deſir de nuire à un Prince leur
» parent, dont non-ſeulement le pere les avoit
» obligés, mais qui lui-même leur avoit toujours
» rendu toute ſorte de bons offices. Que pour le
» regard du teſtament d'Hérode, il avoit l'eſprit
» très-ſain & très-libre lorſqu'il l'avoit fait:
» que les derniers ſont ceux auſquels il faut s'ar-
» rêter; & que le ſien devoit être d'autant plus
» valide qu'il en avoit rendu l'Empéreur le maî-
» tre abſolu, en ſe remettant à lui d'en ordonner
» comme il lui plairoit. Qu'il s'aſſuroit que ce
» grand Prince n'agiroit pas comme ceux qui
» ayant reçu tant de bienfaits d'Hérode s'effor-
» çoient de renverſer ſes dernieres volontés;
» mais qu'il prendroit plaiſir à confirmer le teſ-
» tament d'un Roi ſon ami & ſon allié, parce
» qu'il y avoit une extrême différence entre la
» malice des ennemis d'Archelaüs, & la vertu &
» la bonne foi de l'Empéreur, qui ſans doute ne
» ſe perſuaderoit jamais qu'un homme qui avoit
» avec tant de prudence ſoumis toutes choſes à
» ſa volonté, eût l'eſprit troublé lorſqu'il avoit
» choiſi pour lui ſuccéder un de ſes enfans plein
» de probité, & qui n'attendoit que de la bonté de
» l'Empéreur d'être maintenu dans le royaume
» qu'il lui avoit laiſſé.

Quand Nicolas eut ainſi parlé, Archelaüs ſe

jetta à genoux devant Auguste. Il le releva avec beaucoup de douceur, & lui dit, qu'il le jugeoit digne de régner, & qu'il étoit disposé à ne rien faire qui ne lui fût avantageux & conformé au testament de son pere. Ainsi ayant donné à Archelaüs sujet de bien espérer, il ne décida rien alors; mais separa l'assemblée pour résoudre avec plus de loisir s'il donneroit le royaume tout entier à Archelaüs, ou s'il le partageroit entre les enfans d'Hérode, qui avoient tous recours à lui, comme ne pouvant rien espérer que de son affection pour eux.

CHAPITRE XII.

Grande révolte dans la Judée durant qu'Archelaüs étoit à Rome. Varus, Gouverneur de Syrie, la reprime. Philippes, frere d'Archelaüs, va aussi à Rome dans l'espérance d'obtenir une partie du royaume. Les Juifs envoient des Ambassadeurs à Auguste pour lui demander de les exempter d'obéir à des Rois, & de les réunir à la Syrie. Ils lui parlent contre Archelaüs & contre la mémoire d'Hérode.

749. AVant qu'Auguste eût terminé cette affaire, MALTHACÉ, mere d'Archelaüs, tomba malade & mourut, & Auguste apprit par des lettres de Varus, Gouverneur de Syrie, que depuis le départ d'Archelaüs il étoit arrivé de grands troubles dans la Judée : qu'il y étoit allé aussitôt avec des troupes : qu'il en avoit fait punir les auteurs ; & qu'après avoir presque entiérement appaisé la sédition, il s'en étoit retourné à Antioche. Ces lettres ajoutoient qu'il avoit laissé une légion dans Jérusalem pour empêcher

qu'on ne pût encore se soulever.

Ainsi il sembloit qu'il n'y eût plus rien à craindre : mais il en arriva autrement. Car Sabinus se voyant fortifié des troupes envoyees par Varus, s'efforça de se rendre maître des forteresses, & il n'y eut rien que son ardente avarice ne lui fît faire pour tâcher à trouver l'argent laissé par Hérode. Les Juifs en furent si irrites, que la fête de la Pentecôte s'approchant, ils vinrent en très grand nombre de tous les endroits non-seulement de la Judée, mais de la Galilee, de l'Idumée, de Jéricho & delà le Jourdain, autant par le désir de se venger de Sabinus, que par un mouvement de piéte. Ils se séparerent en trois corps, dont l'un occupa l'hypodrome : un autre assiégea le Temple des côtés du septentrion & de l'orient : & le troisieme l'assiégea du côté de l'occident où étoit assis le palais royal. Ainsi ils enfermerent les Romains de toutes parts, & se préparoient à les forcer. Sabinus étonné de les voir si animés, & résolus de mourir ou d'exécuter leur entreprise, écrivit à Varus pour le conjurer de venir promptement secourir la légion qu'il lui avoit laissee & qui autrement couroit risque d'être entiérement défaite. Il monta ensuite sur la plus haute tour du château qu'Hérode avoit bâtie, & à qui il avoit donné le nom de Phazaël, en l'honneur de Phazaël son frere, tué par les Parthes, d'où il fit signe de la main aux Romains de faire une sortie sur les Juifs, voulant ainsi que dans le même temps qu'il n'osoit lui même se confier à ses amis, les autres s'exposassent au péril où son avarice les avoit jettés. Les Romains sortirent, le combat fut très opiniâtre, & plusieurs Juifs y furent tués. Mais cette perte ne rallentit pas leur ardeur. Une partie monta sur les portiques de la dernie-

re enceinte du Temple, d'où ils jetterent quantité de pierres sur les Romains., les uns avec la main, & les autres avec dss frondes; d'autres tirerent aussi contr'eux quantité de fléches & de dards, & ceux que les Romains leur lançoient d'en bas ne pouvoient aller jusques à eux. Le combat dura ainsi fort long temps Mais enfin les Romains ne pouvant plus souffrir que leurs ennemis eussent cet avantage sur eux, mirent le feu aux portiques sans qu'ils s'en apperçussent, & jetterent dessus quantité de bois. La flâme monta incontinent jusques à la couverture: & comme il y avoit beaucoup de poix & de cire dans la matiere sur laquelle on avoit appliqué les ornemens & les dorures, elle s'embrasa facilement. Ces superbes lambris furent aussi-tôt réduits en cendre, & ceux qui étoient montés en haut, étant surpris par un si soudain embrasement, y périrent: les uns tomberent de dessus les toits: les autres furent tués par les dards que les Romains leur lançoient: quelques-uns étant épouvantés de la grandeur du péril & pressés du désespoir, se tuerent eux-mêmes, ou se précipiterent dans les flâmes: & ceux qui pour se sauver vouloient descendre par où ils étoient montés, tomberent entre les mains des Romains, qui n'eurent pas grande peine à les tuer, parce que n'étant point armés, leur courage quelque grand qu'il fût rendoit leur résistance inutile. Ainsi il ne se sauva pas un seul de tous ceux qui étoient montés sur ces portiques du Temple. Et alors les Romains se pressant passerent à travers le feu pour aller jusques au lieu où l'argent consacré à Dieu étoit enfermé. Les soldats en emporterent une partie; & Sabinus ne fit paroître en avoit reçu que quatre cens talens. Ce pillage du sacré trésor & la mort de plusieurs

des principaux Juifs demeurés dans ce combat, affligerent extrémement tous les autres ; mais ne leur firent pas perdre la cœur. Un corps des plus vaillans enferma le palais royal, menaça de brûler & de tuer tous ceux qui étoient dedans s'ils n'en sortoient promptement ; & leur promit, s'ils se retiroient, de ne point faire de mal ni à Sabinus, ni à ceux qui étoient avec lui, entre lesquels se trouvoient la plus grande partie des gentilshommes de la cour & RUFUS & CRATUS, qui commandoient trois mille hommes des plus braves soldats de l'armée d'Hérode, dont la cavalerie obéissoit à Rufus & qui avoient aussi embrassé & extrémement fortifié le parti des Romains. Les Juifs poursuivant donc leur entreprise avec grande chaleur, saperent les murs, & exhorterent en même temps les Romains de ne s'opposer pas davantage à la résolution qu'ils avoient prise de recouvrer leur liberté. Sabinus se fût volontiers retiré avec ce qu'il avoit de gens de guerre ; mais le mal qu'il avoit faits aux Juifs l'empêchoit de se fier à leur parole : des conditions si avantageuses lui étoient suspectes ; & il attendoit du secours de Varus.

Lorsque les choses étoient en cet état dans Jérusalem, il se fit de grands soulevemens en divers lieux du reste de la Judée, selon que chacun y étoit poussé ou par l'espérance du gain, ou par le desir de se venger. 751.

Deux mille des meilleurs hommes qu'avoit eu Hérode, & qui avoient été licentiés, s'assemblerent, & allerent pour attaquer les troupes du Roi commandées par Achiab, neveu d'Hérode : mais comme c'étoient tous vieux soldats & très expérimentés, Achiab n'osa les attendre à la campagne : il se retira avec



les siens en des lieux forts & de difficile accès.

D'un autre côté *Judas* fils d'Ezéchias, chef des voleurs qu'Hérode avoit autrefois défaits avec beaucoup de peine, assembla auprès de la ville de Sephoris en Galilée une grande troupe de gens déterminés, entra dans les terres du Roi, se saisit de l'arsenal, y arma ses gens, prit tout l'argent de ce Prince qu'il trouva dans les lieux voisins, pilla tout ce qu'il rencontra, se rendit redoutable à tout le pays : & son audace le portant à tout, il osa même aspirer à la couronne, non qu'il se sentît avoir les qualités qui le pouvoient élever à ce suprême degré d'honneur ; mais parce que la licence de mal faire lui donnoit la liberté de tout entreprendre.

Un nommé *Simon* qu'Hérode avoit autrefois employé en des affaires importantes, & que sa force, sa bonne mine, & la grandeur de sa taille signaloient entre les autres, fut si hardi que de se mettre aussi la couronne sur la tête. Non-seulement un grand nombre de gens le suivit ; mais la folie du peuple passa jusqu'à le saluer Roi : & il avoit si bonne opinion de lui-même, qu'il se persuadoit que nul autre ne méritoit mieux que lui de l'être. La première chose qu'il fit fut de mettre le feu dans le palais royal de Jéricho. Il en brûla ensuite plusieurs autres dont il donna le pillage à ses gens, & il étoit pour entreprendre des choses plus importantes, si l'on ne se fût promptement opposé à lui. Mais Gratus qui commandoit les troupes du Roi, & qui s'étoit, comme nous l'avons vu, joint aux Romains, vint à sa rencontre, & après un très-grand combat, où ceux du parti de Simon témoignerent beaucoup plus de courage que d'ordre & de science dans la guerre, ils furent défaits, & lui-même ayant été pris dans

un détroit par où il pensoit se sauver, Gratus lui fit trancher la tête.

Une troupe de gens, semblables à ceux qui avoient suivi Simon, brûlerent aussi en ce même temps le palais royal d'Amatha, assis sur le bord du Jourdain : & l'on voyoit régner alors une telle fureur dans toute la Judée, tant par le manquement d'un Roi dont la vertu retint les peuples dans le devoir, que parce que les Romains au lieu d'appaiser le mal en reprimant les séditieux, l'aigrissoient encore davantage par leur insolente maniere d'agir, & par leur insatiable avarice.

Un nommé *Atronge*, dont la naissance étoit si basse, qu'il n'avoit été auparavant qu'un simple berger, & qui n'avoit pour tout mérite que d'être très-fort & très-grand de corps, se porta à ce comble d'audace que de vouloir aussi se faire Roi, & d'acheter aux dépens de sa vie le pouvoir de faire du mal à tout le monde. Il avoit quatre freres aussi grands & aussi déterminés que lui, qui commandoient chacun une troupe de gens de guerre, & se persuadoient que pour arriver à la tyrannie, il suffisoit d'oser tout entreprendre. Une grande multitude de gens se joignit à ces cinq freres ; & Atronge se servoit de ses puînés comme de ses Lieutenans pour faire des courses de tous côtés, pendant que lui, avec la couronne sur la tête, délibéroit des affaires, & ordonnoit de tout avec une souveraine autorité. Il se maintint assez long-temps en cet état ; & l'on pouvoit dire en quelque sorte qu'il ne portoit pas en vain le nom de Roi, puisqu'il ne commandoit rien qu'on n'exécutât. Ses plus grands efforts furent contre les Romains & contre les troupes du Roi qu'il haïssoit également : les uns

à cauſe des maux qu'ils faiſoient, & les autres à cauſe de ceux qu'ils avoient faits ſous le régne d'Hérode. Il en tailla pluſieurs en pieces, & leur faiſoit de jour en jour une plus cruelle guerre, ſoit par l'eſpérance de s'enrichir, ou parce que les avantages qu'il remportoit ſur eux lui enfloient le cœur. Une troupe de Romains qui portoient du blé & des armes dans le camp, étant tombés dans une embuſcàde qu'il leur avoit dreſſée auprès d Emmaüs, celui qui les commandoit & quarante des plus vaillans y furent tués à coups de fléches, & le reſte ſe croyoit perdu lorſque Gratus ſurvint avec les troupes du Roi & les ſauva : mais les morts demeurerent en la puiſſance de ces révoltés. Ces cinq freres continuerent aſſez long-temps à incommoder de la ſorte les Romains par divers combats, & à augmenter les maux de leur propre nation. Mais enfin l'un deux fut vaincu & pris par Gratus, & un autre le fut par Ptolemée. Atronge tomba auſſi depuis en la puiſſance d'Archelaüs, & quelque temps après le dernier de tous, étonné de la diſgrace de ſes freres, & ne voyant point d'eſpérance de ſalut pour lui à cauſe que les fatigues & les maladies avoient ruiné ſes troupes, ſe rendit à l'oncle d'Archelaüs ſur ſa parole.

Dans une ſi étrange confuſion & qui rempliſſoit toute la Judée de brigandage, auſſi tôt que quelqu'un avoit aſſemblé une troupe de ſéditieux, il prenoit le nom de Roi : l'Etat étoit déchiré de toutes parts, & la moindre partie du mal tomboit ſur les Romains, parce que les Juifs au lieu de ſe réunir pour tourner tous enſemble leurs armes contr'eux, ſe partageoient entre ces factieux, & s'entretuoient les uns les autres.

Varus n'eut pas plutôt appris par les lettres de Sabinus ce qui se passoit & le péril que couroit la légion assiégée dans Jérusalem, qu'il prit les deux autres qui lui restoient dans la Syrie avec quatre compagnies de Cavalerie, & les troupes auxiliaires qu'il tira des Rois & des Tétrarques, pour aller en diligence au secours des siens, & donna le rendez vous de ses troupes à Ptolemaïde. Ceux de Berite les grossirent de quinze cens hommes lorsqu'il passa par leur ville : & Aretas, Roi de Petra, qui par la haine qu'il portoit à Hérode avoit fait alliance avec les Romains, lui envoya aussi un corps très-considérable de cavalerie & d'infanterie. Après que Varus eut ainsi assemblé à Ptolemaïde toute son armée, il en donna une partie à commander à son fils, assisté d'un de ses amis, avec ordre d'entrer dans la Galilée qui est proche de Ptolemaïde. Il exécuta ce commandement, mit en fuite tous ceux qui oserent lui résister, prit la ville de Sephoris, fit vendre à l'encan tous ses habitans, y mit le feu, & la reduisit en cendre. Varus d'un autre côté marcha en personne vers Samarie avec le reste de l'armée sans rien entreprendre contre cette ville, parce qu'elle n'avoit point eu de part à la révolte, & campa dans un village nommé Arus qui appartenoit à Ptolemée. Les Arabes y mirent le feu à cause que leur haîne pour Hérode étoit si grande qu'elle s'étendoit jusques à ses amis. L'armée s'avança ensuite à Sampho : & quoique la place fût forte, les Arabes la prirent, la pillerent & la brûlerent comme les autres. Ils ne pardonnerent non plus à rien de ce qu'ils rencontrerent sur leur chemin, & mirent tout à feu & à sang Mais quant à la ville d'Emmaüs, que les habitans avoient abandonnée, ce fut par le commande-

ment de Varus qu'elle fut brûlée en vengeance de la mort des Romains qui y avoient été tués. Auſſi-tôt que les Juifs qui aſſiégeoient la légion Romaine apprirent que Varus approchoit avec ſon armée, ils leverent le ſiege : & alors les aſſiégés, les principaux de la ville, & JOSEPH, petit-fils du Roi Hérode, allerent au devant de lui : mais Sabinus ſe retira ſecrettement vers la mer. Varus reprit ſevérement les habitans de Jéruſalem, & ils s'excuſerent en proteſtant qu'ils n'avoient eu nulle part à cette entrepriſe ; mais qu'elle avoit été faite par la multitude du peuple qui étoit venu de tous côtés pour ſe trouver à la ſolemnité de la fête ; & que tant s'en faut qu'ils euſſent aſſiégé les Romains, qu'ils avoient auſſi eux-mêmes été aſſiégés par ce grand nombre d'étrangers.

Ce Général envoya enſuite une partie de ſon armée faire une exacte recherche dans tout le royaume des auteurs de la révolte : deux mille furent crucifiés, & il laiſſa aller les autres. Comme il croyoit n'avoir plus beſoin de troupes, & qu'il étoit mal ſatisfait des maux que le deſir de s'enrichir avoit porté les ſiens à faire contre ſes ordres, il vouloit les renvoyer lorſqu'il apprit que dix mille Juifs étoient raſſemblés. Il marcha en diligence pour les combattre ; mais ils n'oſerent l'attendre, & ſe rendirent à diſcrétion à Achiad. Varus ſe contenta d'envoyer les chefs à Auguſte, qui pardonna à la plupart, & fit ſeulement punir quelques uns des parens d'Hérode qu'il jugea le mériter, parce que ni la conſidération du ſang, ni celle de la juſtice n'avoient pu les retenir dans le devoir. Après que Varus eut ainſi appaiſé tous ces troubles & retabli le calme dans la Judée, il laiſſa en garniſon dans la fortereſſe de Jéru-

salem la même légion qui y étoit auparavant, & s'en retourna à Antioche.

Pendant que les choses se passoient de la sorte dans la Judée, Archelaüs rencontra un nouvel obstacle à ses prétentions par la cause que je vais dire. Cinquante Ambassadeurs des Juifs vinrent par la permission de Varus trouver Auguste, pour le supplier de leur permettre de vivre selon leurs loix : & plus de huit mille Juifs qui demeuroient à Rome se joignirent à eux dans cette poursuite. L'Empéreur fit sur ce sujet une grande assemblée de ses amis & des principaux des Romains dans le Temple d'Apollon qu'il avoit fait bâtir avec une merveilleuse dépense. Ces Ambassadeurs, suivis de ces autres Juifs, s'y présenterent ; & Archelaüs s'y trouva avec ses amis : mais quant à ses parens, ils ne savoient quel parti prendre, parce que d'un côté ils le haïssoient, & que de l'autre ils avoient honte de paroître favoriser en présence de l'Empéreur les ennemis d'un Prince de leur sang. Philippes, frere d'Archelaüs, que Varus affectionnoit fort, y vint aussi de Syrie par son conseil, sous prétexte d'assister son frere ; mais en effet dans l'espérance que si ces Ambassadeurs obtenoient ce qu'ils desiroient, & que le royaume fût divisé entre les enfans d'Hérode, il pourroit en obtenir une partie.

Ces Ambassadeurs parlerent les premiers, & dirent : « Qu'il n'y avoit point de loix qu'Hérode » n'eût violées par son injuste & criminelle con» duite : qu'il n'avoit été Roi que de nom, puis» que jamais tyran ne fut si cruel, & que ne se » contentant pas d'employer tous les moyens » dont les autres s'étoient servis pour ruiner leurs » sujets, il en avoit inventé de nouveaux : Qu'il » seroit inutile de parler du grand nombre des

»Juifs qu'il avoit fait mourir, puisque la condi-
»tion de ceux à qui il n'avoit point ôté la vie
»étoit pire que celles des morts, tant par les ap-
»préhensions continuelles que son inhumanité
»leur donnoit, que parce qu'il les dépouilloit de
»tout leur bien : Qu'il n'avoit bâti & embelli des
»villes hors de ses Etats que pour avoir sujet de
»ruiner celles de son royaume par ses horribles
»exactions : Qu'ayant trouvé la Judée floris-
»sante & dans l'abondance, il l'avoit reduite
»dans la derniere misere : Qu'il avoit fait
»mourir sans sujet plusieurs personnes de qua-
»lité, afin de s'emparer de leur bien, & qu'il l'a-
»voit ôté à ceux à qui il n'avoit pas ôté la vie :
»Qu'outre toutes les impositions ordinaires dont
»personne n'étoit exempt, on étoit contraint de
»donner de grandes sommes pour contenter l'a-
»varice de ses amis & de ses courtisans, & pour
»se racheter des injustes vexations de ses officiers:
»Qu'ils ne parloient point des filles qu'il avoit
»violées, & des femmes de condition à qui il
»avoit fait un semblable outrage, parce que le
»seul soulagement qu'elles pouvoient recevoir
»dans leur extrême douleur, étoit que l'on en
»perdît le souvenir ; & qu'enfin s'il étoit possible
»qu'une bête farouche eût le gouvernement d'un
»royaume, il n'y en auroit point qui traitât les
»hommes avec autant d'inhumanité que ce cruel
»Prince les avoit traités, ne se voyant rien dans
»aucune histoire de comparable aux maux qu'il
»leur avoit faits : Qu'ainsi dans la créance qu'ils
»avoient eue qu'il ne se pouvoit faire que celui
»qui lui succéderoit ne tînt une conduite toute
»différente, ils n'avoient point fait de difficulté
»de reconnoître Archelaüs pour leur Roi : Qu'ils
»avoient en sa considération honoré la mémoire
»de son pere par un deuil public, & qu'il n'y

»avoit point de devoirs qu'ils ne fussent disposés »à lui rendre pour gagner son affection: mais que »lui au contraire, comme s'il eût appréhendé »qu'on doutât qu'il ne fût un véritable fils d'Hé-»rode, avoit bientôt fait connoître quelle opi-»nion on devoit avoir de lui, puisque sans at-»tendre que l'Empéreur l'eût confirmé dans le »Royaume, & lorsque toute sa fortune dépen-»doit encore de sa volonté, il avoit donné à ses »nouveaux sujets une si belle preuve de sa vertu, »de sa modération & de sa justice, en commen-»çant par faire égorger dans le Temple au lieu »de victimes trois mille hommes de sa propre »nation. Qu'on pouvoit juger par une action si »détestable s'ils avoient tort de haïr un homme »qui ensuite d'un tel crime les accusoit d'être »des séditieux & des criminels de leze-Majesté. Ces Ambassadeurs conclurent par supplier Auguste de changer la forme de leur gouvernement en ne les soumettant plus à des Rois, mais en les unissant à la Syrie pour ne dépendre que de ceux à qui il en donneroit le gouvernement; & qu'on verroit alors s'ils étoient des séditieux, & s'ils ne sauroient pas bien obéir à ceux qui auroient un légitime pouvoir de leur commander.

Après que ces Ambassadeurs eurent parlé de la sorte, Nicolas entreprit la défense d'Hérode & d'Archelaüs. Il dit « que quant au premier, il »étoit étrange que personne ne l'ayant accusé »durant sa vie lorsqu'on eût pu espérer de la »justice de l'Empéreur la punition de ses crimes »s'ils se trouvoient véritables, on osât entre-»prendre après sa mort de déshonorer sa mé-»moire. Et que pour ce qui étoit d'Archelaüs; »on ne se devoit prendre de l'action qu'on lui »reprochoit, qu'à l'insolence & à la révolte de »ceux qui l'avoient contraint de les châtier,

»lorsque foulant aux pieds toutes les loix & la
»respect qu'ils lui devoient, ils avoient tué à
»coups d'épée & à coups de pierre ceux qu'il
»avoit envoyés pour les empêcher de continuer à
»émouvoir une grande sedition. Nicolas finit
»son discours en les accusant d'être des factieux
»toujours prêts à se révolter parce qu'ils ne
»pouvoient se résoudre d'obéir aux loix & à la
»justice, mais vouloient être les maîtres.

CHAPITRE XIII.

Auguste confirme le testament d'Hérode, & remet à ses enfans ce qu'il lui avoit legué.

754. LOrsqu'Auguste eut donné cette Audience, il separa l'assemblée, & peu de jours après il accorda à Archelaüs non pas le royaume de Judée tout entier, mais la moitié, sous le titre d'Ethnarchie, & lui promit de l'établir Roi lorsqu'il s'en seroit rendu digne par sa vertu. Il partagea l'autre moitié entre Philippes & Antipas, les autres fils d'Hérode, qui avoient disputé le Royaume à Archelaüs. Cet Antipas eut pour sa part la Galilée avec le pays qui est au-delà du fleuve, dont le revenu étoit de deux cens talens: & Philippes eut la Bathanée, la Traconite & l'Auranite, avec une partie de ce qui avoit appartenu à Zenodore, dont le revenu montoit à cent talens. Quant à Archelaüs, il eut la Judée, l'Idumée & Samarie, à qui Auguste remit la quatrieme partie des impositions qu'elle payoit auparavant, à cause qu'elle étoit demeurée dans le devoir lorsque les autres s'étoient révoltés. La tour de Straton, Sebaste, Joppé & Jérusalem

se

se trouverent dans le partage d'Archelaüs. Mais quant à Gaza, Gadara & Yppon, parce qu'elles vivoient selon les coutumes des Grecs, Auguste les separa du royaume pour les unir à la Syrie, & le revenu annuel d'Archelaüs étoit de six cens talens.

On voit par-là que les enfans d'Hérode hériterent de leur pere. Quant à Salomé, outre les villes de Jamnia, Azot, Phazaëlide, & cinq cens mille pieces d'argent monnoyé qu'Hérode lui avoit laissés, Auguste lui donna un palais dans Ascaron. Son revenu étoit de soixante talens; & elle faisoit son séjour dans le pays soumis à Archelaüs. L'Empéreur confirma aussi aux autres parens d'Hérode les legs portés par son testament; & outre ce qu'il avoit laissé à ses deux filles, qui n'étoient point encore mariées, il leur donna librement à chacune deux cens cinquante mille pieces d'argent monnoyé, & leur fit épouser les deux filles de Pheroras. La magnificence de ce grand Prince passa encore beaucoup plus avant : car il donna aux fils d'Hérode la valeur de quinze cens talens qu'il lui avoit legués, & se contenta de retenir une très-petite partie de tant de vases précieux qu'il lui avoit laissés, non pour leur valeur, mais pour témoigner qu'il vouloit conserver la mémoire d'un Roi qu'il avoit aimé.



CHAPITRE XIV.

D'un imposteur qui se disoit être Alexandre, fils d'Hérode. Auguste découvre sa fourberie, & l'envoie aux galeres.

755. DAns le même temps qu'Auguste eut ainsi ordonné de ce qui regardoit la succession d'Hérode, un Juif nourri dans Sydon chez un affranchi d'un Citoyen Romain, entreprit de s'élever sur le trône, par la ressemblance qu'il avoit avec Alexandre que le Roi Hérode son pere avoit fait mourir : car cette ressemblance étoit telle, que ceux qui avoient connu ce jeune Prince étoient persuadés que c'étoit lui-même. Pour réussir dans cette fourberie, il se servit d'un homme de sa Tribu, qui avoit une connoissance particuliere de tout ce qui s'étoit passé dans la maison royale, & qui n'étant pas moins artificieux que méchant, étoit très-propre à exciter un grand trouble. Ainsi étant assisté d'un tel conseil, il feignit d'être Alexandre, & qu'un de ceux à qui Hérode avoit donné charge de le faire mourir & Aristobule son frere, les avoit sauvés, & en avoit supposé d'autres en leur place. Cet homme, enflé des espérances dont il se flattoit, entreprit de tromper les autres comme il se trompoit lui-même. Il s'en alla en Crete, persuada tous les Juifs à qui il parla, tira d'eux de l'argent, & passa de-là dans l'isle de Melos, où sur cette créance qu'il étoit du sang royal, on lui en donna encore beaucoup davantage. Alors il s'imagina plus que jamais qu'il viendroit à bout de son dessein;

promit de récompenser ceux qui l'assisteroient, & étant accompagné par eux, résolut d'aller à Rome. Quand il eut mis pied à terre à Putéoles, tous les Juifs qui y étoient, & particulièrement ceux qu'Herode avoit obligés, se presserent de le venir voir, & le considéroient déja comme leur Roi; dont il n'y a pas sujet de s'étonner, puisque les hommes ajoutent aisément foi aux choses qui leur sont agréables, & qu'il étoit difficile de n'être pas trompé par une si grande ressemblance. Car elle étoit telle que ceux qui avoient conversé familiérement avec Alexandre doutoient si peu que ce ne fût lui, qu'ils ne craignoient point de l'assurer avec serment. Lorsque le bruit en fut répandu dans Rome, tous les Juifs qui y demeuroient en si grand nombre allerent, en rendant graces à Dieu d'un bonheur si inespéré, au devant de cet imposteur, & leurs acclamations mêlées aux souhaits qu'ils faisoient pour sa prospérité, témoignoient quel étoit leur respect pour la grandeur de sa naissance du côté de la Reine Mariamne, dont ils le croyoient être le fils. Ils le rencontrerent qui venoit dans une litiere avec un superbe équipage, parce que les Juifs des lieux où il passoit ne plaignoient rien pour sa dépense. Mais quoi qu'on pût dire à Auguste de ce prétendu Roi des Juifs, il eut peine d'y ajouter foi, parce qu'il connoissoit trop l'habileté d'Hérode pour croire qu'il se fût laissé tromper dans une affaire si importante. Néanmoins comme il ne vouloit pas désespérer que la chose ne fût vraie, il commanda à l'un de ses affranchis nommé *Celade*, qui avoit connu très-particuliérement Alexandre & Aristobule, de lui amener cet homme. Il l'alla querir, & se laissa tromper comme les autres: mais Auguste

ne le put être, parce qu'il les surpassoit tous en jugement, & que cette ressemblance quelque grande qu'elle fût, n'étoit pas telle qu'on n'y remarquât quelque différence en considérant attentivement cet imposteur, tant parce que le travail lui avoit fait venir des calus aux mains, qu'à cause qu'ayant toujours vécu auparavant dans la bassesse de sa condition, on ne voyoit point en lui cette grace que la noblesse du sang & l'éducation donnent à ceux qui sont élevés avec grand soin. Ainsi ne doutant point que le maître & le disciple n'agissent de concert pour tromper le monde, il demanda à ce faux Alexandre « qu'étoit devenu Aristobule son frere, » & pourquoi il ne venoit point comme lui demander d'être traité selon qu'il avoit sujet de » le prétendre. Il lui répondit qu'il étoit demeuré en l'isle de Cypre pour ne se point exposer au péril de la mer, afin que s'il fût venu » faute de lui, il restât au moins un des enfans » de Mariamne. Ayant parlé ainsi fort hardiment; & cet autre homme qui étoit l'auteur de la fourberie ayant confirmé ce qu'il disoit, Auguste tira à part ce jeune homme, & lui dit: « Pourvu que vous ne continuyez pas à » tâcher de me tromper comme les autres, je » vous promets pour récompense de vous sauver » la vie. Dites-moi donc qui vous êtes, & qui » vous a mis dans l'esprit une entreprise de » cette importance : car un dessein si grand & » si artificieux surpasse votre âge. Ce misérable, qui lui avoua toute la fourberie, lui dit qu'il en avoit été l'inventeur, & de quelle sorte elle avoit été conduite. Auguste, pour lui tenir ce qu'il lui avoit promis, se contenta de l'envoyer aux galeres, à quoi il étoit propre, étant extrêmement fort & robuste, & fit pendre celui

qui l'avoit si bien instruit. Quant aux Juifs de l'Isle de Melos, ils en furent quittes pour l'argent qu'ils avoient dépensé si mal à propos pour faire de l'honneur au faux Alexandre ; & une fin si honteuse étoit digne d'une entreprise si téméraire.

CHAPITRE XV.

Archelaüs épouse Glaphyra, veuve d'Alexandre son frere. Auguste, sur les plaintes que les Juifs lui font de lui, le relegue à Vienne dans les Gaules, & unit à la Syrie les États qu'il possédoit. Mort de Glaphyra.

LOrsqu'Archelaüs fut retourné en Judée, & 756.
qu'il eut pris possession de son Ethnarchie, il ôta la grande sacrificature à Joazar, fils de Boëtus, qu'il accusoit d'avoir favorisé le parti des séditieux, & la donna à ÉLÉAZAR, frere de Joazar. Il rebâtit ensuite superbement le palais de Jéricho, fit conduire dans un grand plan de palmiers qu'il avoit fait au-dessous, la moitié de l'eau qui passe dans le Village de Néata, construisit un bourg qu'il nomma de son nom Archelaïde, & ne craignit point de violer nos loix en épousant Glaphyra, fille du Roi Archelaüs, & veuve d'Alexandre son frere, de qui elle avoit des enfans. Eléazar ne jouit pas long-temps de la grande sacrificature : car Archelaüs la lui ôta pour la donner à JESUS, fils de Sias.

En la dixieme année du gouvernement de ce 757.
Prince, les principaux des Juifs & des Samaritains ne pouvant souffrir plus long-temps sa

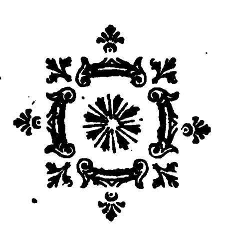
tyrannique domination, l'accuſerent devant Auguſte, & ſe porterent d'autant plus hardiment à lui en faire des plaintes, qu'ils ſavoient qu'il lui avoit expreſſement recommandé de gouverner ſes ſujets avec toute ſorte de bonté & de juſtice. Auguſte s'irrita de telleſorte contre lui, que ſans daigner lui écrire, il dit à *Archelaüs*, ſon Agent à Rome, de partir à l'heure même pour l'aller querir & le lui amener. Il obéit; & en arrivant en Judée, il trouva ſon maître qui faiſoit un grand feſtin à ſes amis. Il lui expoſa ſa commiſſion & l'accompagna à Rome, où après qu'Auguſte eut entendu ſes accuſateurs & ſes défenſes, il confiſqua tout ce qu'il avoit d'argent, & l'envoya en exil à Vienne, qui eſt une ville des Gaules.

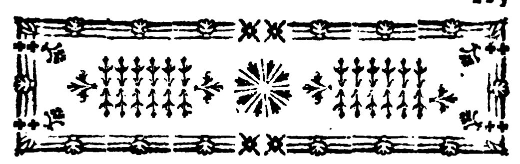
Ce Prince, avant que de recevoir l'ordre d'aller trouver Auguſte, avoit eu un ſonge qu'il avoit raconté à ſes amis. Il lui ſembla qu'il voyoit dix épis de blé tous mûrs & extrêmement remplis de grains, & que des bœufs les mangerent. S'étant éveillé, il crut ne devoir pas négliger ce ſonge, & envoya querir ceux qui paſſoient pour les plus capables de le lui interprêter: mais comme ils ne s'accordoient point entr'eux, un Eſſenien nommé *Simon* le pria de lui pardonner s'il prenoit la liberté de lui en donner l'explication, & lui dit enſuite: « Que » ce ſonge préſageoit un changement dans ſa » fortune qui ne lui ſeroit pas favorable, parce » que les bœufs ſont des animaux qui paſſent » leur vie dans un travail continuel, & qu'en » labourant la terre, ils lui font changer de » place & de forme. Que ces dix épis marquoient dix années, parce qu'il ne ſe paſſe » point d'année que la terre n'en produiſe de » nouveaux par une révolution continuelle: &

» qu'ainsi la fin de la dixieme année seroit la » fin de sa domination. Cinq jours après que Simon eut ainsi expliqué ce songe, l'Agent d'Archelaüs lui apporta l'ordre d'aller trouver Auguste.

La Princesse Glaphyra sa femme eut un autre songe. Nous avons vu comme elle avoit épousé en premieres nôces Alexandre, fils du Roi Hérode. Après sa mort, le Roi Archelaüs son pere la maria à JUBA, Roi de Mauritanie, qui mourut aussi ; & en étant veuve, elle retourna en Cappadoce auprès de son pere. Alors Archelaüs l'Ethnarque conçut une si violente passion pour elle, qu'il répudia Mariamne sa femme, & l'épousa. Comme elle étoit donc avec lui, elle eut un tel songe. Il lui sembla qu'elle voyoit Alexandre son premier mari, & qu'étant toute transportée de joie elle voulut l'aller embrasser ; mais qu'il lui avoit dit avec reproches : « Vous avez bien fait voir que l'on a » raison de croire qu'il ne faut point se fier aux » femmes, puisque m'ayant été donnée vierge, » & ayant eu de vous des enfans, le desir de » passer à de secondes nôces vous a fait oublier » l'amour que vous deviez me conserver inviolable ; & que ne vous contentant pas de m'a» voir fait un tel outrege, vous n'avez point eu » de honte de prendre un troisieme mari, & de » rentrer impudemment dans ma famille en » épousant Archelaüs mon frere. Mais mon af» fection sera plus constante que la vôtre : Je » ne vous oublierai pas comme vous m'avez » oubliée ; & en vous retirant à moi comme une » chose qui m'appartient, je vous délivrerai de » l'infâmie dans laquelle vous vivez. Cette Princesse raconta ce songe à quelques-unes de ses amies, & mourut cinq jours après.

J'ai cru qu'il n'étoit pas hors de propos de rapporter ceci sur le sujet des Rois & des grands, parce qu'il peut servir non-seulement d'un exemple, mais d'une preuve de l'immortalité de l'ame & de la divine providence. Que si quelques-uns trouvent que semblables choses doivent passer pour incroyables, ils peuvent demeurer dans leur sentiment, sans trouver étrange que d'autres y ajoutent foi; qu'en étant touchés, elles leur servent pour s'exciter à la vertu. Quant aux États qu'Archelaüs possédoit, Auguste les unit à la Syrie, & donna charge à Cyrénius, qui avoit été Consul, d'en faire le dénombrement, & de vendre le palais d'Archelaüs.





HISTOIRE DES JUIFS.

LIVRE DIX-HUITIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Judas & Sadoc prennent l'occasion du dénombrement que l'on faisoit dans la Judée pour établir une quatrieme Secte, & excitent une très-grande guerre civile.

CYRÉNIUS, Sénateur Romain, qui étoit un homme d'un très-grand mérite, & qui après avoir passé par tous les autres degrés d'honneur, avoit été élevé à la dignité de Consul, fut, comme nous venons de le voir, établi par Auguste, Gouverneur de Syrie, avec ordre d'y faire le dénombrement de tous les biens des particuliers ; & COPONIUS qui commandoit un corps de cavalerie, fut envoyé avec lui pour gouverner la Judée. Mais comme cette Province venoit d'être unie à la Syrie, ce fut Cyrenius & non pas lui qui y fit le dénombrement, & qui se saisit de tout l'argent qui 759.

appartenoit à Archelaüs.

Les Juifs ne pouvoient souffrir d'abord ce dénombrement : mais Joazar, Grand Sacrificateur, fils de Boëtus, leur persuada de ne se pas opiniâtrer à y résister. Et quelques-temps après un nommé JUDAS, qui étoit Gaulanite & de la ville de Gamala, assisté d'un Pharisien nommé SADOC, sollicita le peuple à se soulever, disant que ce dénombrement n'étoit autre chose qu'une manifeste déclaration qu'on le vouloit réduire en servitude ; & pour les exhorter à maintenir leur liberté, il leur représenta » que si le succès de leur entreprise étoit » heureux, ils ne jouiroient pas avec moins de » gloire que de repos de tout leur bien : mais » qu'ils ne devoient point espérer que Dieu leur » fût favorable s'ils ne faisoient de leur côte tout » ce qui seroit en leur pouvoir.

Le peuple fut si touché de ce discours, qu'il se porta aussi-tôt à la révolte. Il est incroyable quel fut le trouble que ces deux hommes exciterent de tous côtés. Ce n'étoit que meurtres & que brigandages, on pilloit indifféremment amis & ennemis sous prétexte de défendre la liberté publique, on tuoit par le desir de s'enrichir, les personnes de la plus grande condition ; la rage de ces séditieux passa jusques à cet excès de fureur, qu'une grande famine qui survint ne put les empêcher de forcer les villes ni de répandre le sang de ceux de leur propre nation ; & l'on vit même le feu de cette cruelle guerre civile porter ses flâmes jusques dans le Temple de Dieu, tant c'est une chose périlleuse que de vouloir renverser les loix & les coutumes de son pays.

La vanité qu'eurent Judas & Sadoc d'établir une quatrieme Secte, & d'attirer après eux tous

ceux qui avoient de l'amour pour la nouveauté, fut la cause d'un si grand mal. Il ne troubla pas seulement alors toute la Judée ; mais il jetta les semences de tant de maux dont elle fut encore affligée depuis. Surquoi j'ai cru à propos de dire quelque chose des maximes de cette secte.

CHAPITRE II.

Des quatre Sectes qui étoient parmi les Juifs.

CEux qui faisoient parmi les Juifs une profession particuliere de sagesse, étoient depuis plusieurs siecles divisés en trois Sectes, des Esseniens, des Saducéens, & des Pharisiens, dont encore que j'aie parlé dans le second livre de la guerre des Juifs, je crois devoir en dire ici quelque chose. 760.

La maniere de vivre des Pharisiens, n'est ni molle ni délicieuse, mais simple. Ils s'attachent opiniâtrement à ce qu'ils se persuadent devoir embrasser. Ils honorent tellement les vieillards, qu'ils n'osent les contredire. Ils attribuent au destin tout ce qui arrive, sans toutefois ôter à l'homme le pouvoir d'y consentir ; en sorte que tout se faisant par l'ordre de Dieu, il dépend néanmoins de notre volonté de nous porter à la vertu ou au vice. Ils croient que les ames sont immortelles ; qu'elles sont jugées dans un autre monde, & récompensées ou punies selon qu'elles ont été en celui-ci vertueuses ou vicieuses : que les unes sont éternellement retenues prisonnieres dans cette autre vie, & que les autres reviennent en celle-ci. Ils se sont acquis par cette créance une si

grande autorité parmi le peuple, qu'il suit leurs sentimens dans tout ce qui regarde le culte de Dieu & les prieres solemnelles qui lui sont faites : ainsi des villes entieres rendent des témoignages avantageux de leur vertu, de leur maniere de vivre, & de leurs discours.

L'opinion des Saducéens est que les ames meurent avec les corps ; que la seule chose que nous sommes obligés de faire est d'observer la loi, & que c'est une action de vertu de ne vouloir point céder en sagesse à ceux qui nous l'enseignent. Ceux de cette secte sont en petit nombre ; mais elle est composée des personnes de la plus grande condition. Rien ne se fait presque que par leur avis, à cause que lorsqu'ils sont élevés contre leur desirs aux charges & aux honneurs, ils sont contraints de se conformer à la conduite des Pharisiens, parce que le peuple ne souffriroit pas qu'ils y résistassent.

Les Esseniens, qui sont la troisieme secte, attribuent & remettent toutes choses sans exception à la providence de Dieu. Ils croient les ames immortelles, estiment qu'on doit travailler de tout son pouvoir pour pratiquer la justice, & se contentent d'envoyer leurs offrandes au Temple sans y aller faire des sacrifices, à cause qu'ils en font en particulier avec des cérémonies encore plus grandes. Leurs mœurs sont irréprochables, & leur seule ocupation est de cultiver la terre. Leur vertu est si admirable, qu'elle surpasse de beaucoup celle de tous les Grecs & des autres nations, parce qu'ils en font toute leur étude, & s'y appliquent continuellement. Ils possédent tous leurs biens en commun sans que les riches y ayent plus de part que les pauvres ; & leur nombre est de plus de quatre mille. Ils n'ont ni femmes ni servi-

teurs, parce qu'ils sont persuadés que les femmes ne contribuent pas au repos de la vie ; & que pour le regard des serviteurs, c'est offenser la nature qui rend tous les hommes égaux, que de se les vouloir assujettir ; ainsi ils se servent les uns les autres, & choisissent des gens de bien de l'ordre des Sacrificateurs, qui reçoivent tout ce qu'ils recueillent de leur travail, & prennent le soin de les nourrir tous. Cette maniere de vivre est presque la même que ceux que l'on nomme Plistes observent parmi les Daces.

Judas, dont nous venons de parler, fut l'auteur de la quatrieme secte. Elle convient en toutes choses avec celle des Phariliens, excepté que ceux qui en font profession soutiennent qu'il n'y a que Dieu seul que l'on doive reconnoître pour Seigneur & pour Roi : & ils ont un si ardent amour pour la liberté, qu'il n'y a point de tourmens qu'ils ne souffrissent & ne laissassent souffrir aux personnes qui leur sont les plus cheres, plutôt que de donner à quelque homme que ce soit le nom de Seigneur & de Maître. Sur quoi je ne m'étendrai pas davantage, parce que c'est une chose connue de tant de personnes, qu'au lieu d'appréhender que l'on n'ajoutât pas foi à ce que j'en dis, j'ai seulement sujet de craindre de ne pouvoir exprimer jusques à quel point va leur incroyable patience & leur mépris des douleurs. Mais cette invincible fermeté de courage s'est encore accrue par la maniere si outrageuse dont *Gessius Florus*, Gouverneur de Judée, a traité notre nation, l'a enfin portée à se révolter contre les Romains.

CHAPITRE III.

Mort de Salomé, sœur du Roi Hérode le Grand. Mort d'Auguste. Tybere lui succeda à l'Empire. Hérode le Tétrarque bâtit en l'honneur de Tybere la ville de Tybériade. Troubles parmi les Parthes, & dans l'Armenie. Autres troubles dans le royaume de Comagene. Germanicus est envoyé de Rome en Orient pour y affermir l'autorité de l'Empire, & est empoisonné par Pison.

761. APrès que Cyrenius eut vendu les biens qui faisoient partie de la confiscation d'Archelaüs, & achevé ce dénombrement qui se fit trente-sept ans depuis la bataille d'Actium, gagnée par Auguste sur Antoine, les Juifs s'étant soulevés contre Joasar, souverain Sacrificateur, il lui ôta cette charge, & la donna à ANANUS, fils de Seth.

762. Nous avons vu comme Hérode & Philippes furent maintenus par Auguste dans les Tétrarchies que le Roi Hérode le Grand leur pere leur avoit laissées par son testament, & ces deux Princes n'oublierent rien pour s'y établir le plus avantageusement qu'ils purent. Hérode ferma Séphoris de murailles, & la rendit la principale & la plus forte place de la Galilée. Il fortifia aussi la ville de Beratamphtha, & la nomma Juliade en l'honneur de l'Impératrice.

Phillippes de son côté embellit extrémement Panéade qui est près les sources du Jourdain, & la nomma Cesarée. Il augmenta aussi de telle sorte le bourg de Bethsaïde, assis sur le rivage du lac de Génésareth, qu'on l'auroit

pris pour une ville, le peupla d'habitans, l'enrichit, & le nomma Juliade, en l'honneur de Julie fille d'Auguste.

Durant que Coponius gouvernoit la Judée, 763.
il arriva le jour de la fête des Azymes que nous nommons Pâques, que les Sacrificateurs ayant selon la coutume ouvert à minuit les portes du Temple, quelques Samaritains entrerent secretement dans Jérusalem, & répandirent des os de morts dans les galleries & dans tout le reste du Temple; ce qui rendit les Sacrificateurs plus soigneux pour l'avenir.

Un peu après Coponius étant retourné à Ro- 764.
me, Marcus AMBIVIUS succéda à sa charge de Gouverneur de Judée, & en ce même temps Salomé, sœur du Roi Hérode le Grand, mourut. Elle laissa à Julie outre sa Toparchie Jamnia, Phazaëlide, assise dans le camp, & Archélaïde, où il y avoit un très-grand nombre de palmiers qui portoient d'excellents fruits.

Annius RUFUS succéda à Ambivius, & ce 765.
fut durant son gouvernement qu'Auguste César mourut étant âgé de soixante & dix-sept ans. Ce Prince, qui fut le second Empéreur des Romains régna cinquante sept ans, six mois, deux jours, en y comprenant les quatorze ans qu'il avoit regné avec Antoine.

TYBERE Néron son beau fils, & fils de Li 766.
vie sa femme, lui succéda à l'Empire, & envoya pour successeur à Rufus, Valerius GRATUS, qui fut le cinquième Gouverneur de Judée. Il ôta la grande sacrificature à Ananus, & la donna à ISMAEL, fils de Fabus, qui fut bientôt après déposé pour mettre en sa place ELÉAZAR, fils d'Ananus. Mais un an après l'on la lui ôta pour la donner à SIMON, fils de Camit, qui ne l'exerça qu'un an, & fut obligé de la rési-

gner à Joseph, surnommé CAÏPHE. Gratus, après avoir durant onze ans gouverné la Judée, s'en retourna à Rome, & Ponce PILATE lui succéda.

767. Hérode le Tétrarque ayant gagné les bonnes graces de l'Empéreur Tybere, bâtit une ville à qui il donna à cause de lui le nom de Tybériade. Il choisit pour ce sujet l'un des plus fertiles terroirs de toute la Galilée, qui est sur le bord du lac de Généfareth, & dont les eaux chaudes d'Emmaüs sont tout proches. Il peupla cette nouvelle ville en partie d'étrangers, & en partie de Galiléens, dont quelques-uns furent contraints de s'y établir; mais il y eut des gentilshommes qui y vinrent de leur bon gré. Ce Prince avoit un tel desir de rendre cette ville très-peuplée, qu'il y reçut même des personnes de très-basse condition qui s'y rendoient de toutes parts, & entre lesquelles il y en avoit qu'on n'étoit pas assuré qui ne fussent point esclaves. Il leur accorda de grands privileges, & fit beaucoup de biens à plusieurs, donnant des terres aux uns, & des maisons aux autres, afin de les obliger à n'en point partir, comme il auroit autrement eu sujet de le craindre, parce que le lieu où elle est assise étoit tout plein de sépulchres, ce qui est si contraire à nos loix, que l'on passe durant sept jours pour impur lorsque l'on s'est trouvé en des lieux semblables.

768. En ce même temps PHRAATE, Roi des Parthes, fut tué en trahison par PHRAATACE son fils en la maniere que je vais dire. Phraate ayant plusieurs fils légitimes, devint éperduement amoureux d'une Italienne que l'Empéreur lui avoit envoyée entre autres présens qu'il lui avoit faits, & qui étoit parfaitement belle. Il ne

la considera au commencement que comme l'une de ses concubines : mais sa passion croissant toujours & ayant déja eu d'elle Phraatace, il l'épousa. Comme elle étoit toute-puissante sur son esprit, elle conçut le dessein de faire tomber l'Empire des Parthes entre les mains de son fils; & parce qu'elle ne le pouvoit espérer qu'en faisant éloigner les enfans légitimes de Phraate, elle lui proposa & le pria de les envoyer en ôtage à Rome. Ce Prince qui ne lui pouvoit rien refuser s'y résolut. Ainsi Phraatace demeura seul auprès de lui; & ce détestable fils eut tant d'impatience de régner, que se lassant d'attendre la mort de son pere il le fit tuer par le conseil de sa mere avec laquelle on étoit persuadé qu'il vivoit d'une maniere abominable. L'horreur de ce parricide joint à un inceste, excita contre lui une telle haine & si générale qu'il fut chassé & mourut avant que d'avoir pu s'affermir dans sa criminelle domination.

Alors toute la noblesse qui croyoit que l'Etat ne pouvoit se maintenir que par la conduite d'un Roi, & qui n'en vouloit point qui ne fût de la race des Arsacides, considerant la famille de Phraate comme souillée par l'horrible impudicité de cette Italienne, choisit Hérode qui étoit du sang royal pour l'élever sur le trône, & lui envoya des Ambassadeurs. Mais ce Prince étoit si colere, si cruel, & de si difficile accès que le peuple ne put le souffrir : on conspira contre lui: & comme les Parthes portent toujours leurs épées, il fut tué dans un festin, ou comme d'aures le disent dans une chasse.

Ainsi les Parthes n'ayant plus de Roi envoyerent à Rome demander pour regner sur eux un des fils de Phraate, qui étoient en ôtage. On leur donnna Vonone que l'on préféra à ses fre-

res, parce qu'on le jugea plus digne qu'eux d'être élevé par le commun consentement de deux si grands Empires à ce haut degré d'honneur. Mais comme ces barbares sont naturellement inconstans & insolens, les principaux d'entre eux se repentirent bientôt de leur choix, & dirent qu'ils ne vouloient plus obéir à un esclave, appellant ainsi ce Prince, à cause qu'il avoit été donné en ôtage aux Romains. « Car ce » n'est pas, ajoutoient-ils, le droit de la guerre; » mais l'une des conditions d'une paix honteuse » qui nous l'a donné pour Roi. Ensuite de cette revolte ils envoyerent offrir la couronne à ARTABANE, Roi de Medes, qui étoit de la race des Arsacides. Il l'accepta avec joie & vint avec une grande armée. Mais comme il n'y avoit que la noblesse qui eût eu part à ce changement, Vonone à qui le peuple étoit demeuré fidele, vainquit Artabane dans une bataille & le contraignit de s'enfuir dans les montagnes de la Médie. Artabane rassembla depuis de grandes forces, donna une seconde bataille où Vonone fut vaincu, & s'enfuit avec peu des siens en Armenie. Artabane après avoir fait un grand carnage des Parthes s'avança jusques à Cthesiphon & demeura ainsi maître du Royaume. Quant à Vonone, il ne fut pas plutôt en Armenie qu'il forma le dessein de s'en rendre le Roi. Il envoya pour ce sujet des Ambassadeurs à Rome, mais Tybere qui le méprisoit & ne vouloit pas offenser les Parthes qui menaçoient de déclarer la guerre à l'Empire, refusa de l'assister. Ainsi se voyant sans espérance de rien obtenir des Romains, & que le plus puissant des peuples de l'armenie qui habite auprès de Niphate avoit embrassé le parti d'Artabane, il se retira auprès de Silanus Gou-

verneur de Syrie, qui le reçut en considération de ce qu'il avoit autrefois été élevé dans Rome. Et Artabane qui ne trouvoit plus alors de resistance établit ORODE son fils, Roi d'Armenie.

ANTIOCHUS, Roi de Comagene, étant mort en ce même-temps, il s'éleva une grande contestation entre la noblesse & le peuple. La noblesse vouloit que le Royaume fut reduit en province : Et le peuple insistoit au contraire à être gouverné par un Roi comme auparavant. Sur cette dispute GERMANICUS fut envoyé en Orient ensuite d'un Arrêt du Sénat : & il semble que la fortune prépara cette occasion pour perdre cet excellent Prince: car après avoir mis les affaires au meilleur état que l'on pouvoit souhaiter, il fut empoisonné par *Pison*, comme on le verra ailleurs.

CHAPITRE IV.

Les Juifs supportent si impatiemment que Pilate, Gouverneur de Judée, eût fait entrer dans Jérusalem des drapeaux où étoit la figure de l'Empéreur, qu'il les en fit retirer. Louanges de JESUS-CHRIST. *Horrible méchanceté faite à une Dame Romaine par des Prêtres de la Déesse Isis : châtiment que Tybere en fit.*

PIlate, Gouverneur de Judée, envoya en quartier d'hyver de Césarée à Jérusalem, des troupes qui portoient dans leurs drapeaux des images de l'Empéreur : ce qui est si contraire à nos loix que nul autre Gouverneur, avant lui, n'avoit rien entrepris de semblable. Ces 770.

troupes entrerent de nuit : & ainsi on ne s'en apperçut que le lendemain. Aussi-tôt les Juifs furent en grand nombre trouver Pilate à Césarée, & le conjurerent durant plusieurs jours de faire porter ailleurs ces drapeaux. Il le refusa en disant qu'il ne le pourroit sans offenser l'Empéreur. Mais comme ils continuoient toujours de le presser il commanda le septiéme jour à ses gens de guerre de se tenir secrétement sous les armes, & monta ensuite sur son tribunal qu'il avoit fait dresser à dessein dans le lieu des exercices publics, parce qu'il étoit plus propre que nul autre à les cacher. Alors les Juifs continuant à lui faire la même demande il donna le signal à ses soldats, qui les envelopperent aussitôt de tous côtés : & il les menaça de les faire mourir s'ils insistoient davantage ; & s'ils ne s'en retournoient chacun chez soi. A ces paroles ils se jetterent tous par terre & lui présenterent la gorge à découvert, pour lui faire connoître que l'observation de leurs loix leur étoit beaucoup plus chere que leur vie. Leur constance & ce zele si ardent pour leur religion donna tant d'admiration à Pilate qu'il commanda qu'on reportât ces drapeaux de Jérusalem à Césarée.

771. Il voulut ensuite tirer de l'argent du sacré trésor pour faire venir dans Jérusalem par des aqueducs de l'eau dont les sources en étoient éloignées de deux cens stades. Le peuple s'en émeut de telle sorte qu'il vint par troupes en très-grand nombre lui en faire des plaintes & le prier de ne pas continuer dans ce dessein, & quelques-uns même, ainsi qu'il arrive d'ordinaire parmi une populace tumultuairement assemblée, lui dirent des choses offensantes. Il commanda à ses soldats de cacher des bâtons sous leurs habits & d'environner cette multitu-

le ; & lorsqu'elle recommença à lui dire des injures il leur donna le signal pour exécuter ce qu'il avoit résolu. Ils ne lui obéirent pas seulement : mais firent plus qu'il ne vouloit : car ils fraperent indifféremment sur les séditieux & sur ceux qui ne l'étoient pas. Ainsi comme ces Juifs n'étoient point armés , il y en eut plusieurs de tués & de blessés , & la sédition s'appaisa.

En ce même-tems étoit JESUS qui étoit un homme sage , si toutefois on doit le considérer simplement comme un homme , tant ses œuvres étoient admirables. Il enseignoit ceux qui prenoient plaisir à être instruits de la verité , & il fut suivi non-seulement de plusieurs Juifs , mais de plusieurs Gentils. C'étoit le CHRIST. Des Principaux de notre nation l'ayant accusé devant Pilate , il le fit crucifier. Ceux qui l'avoient aimé durant sa vie ne l'abandonnerent pas après sa mort. Il leur apparut vivant & ressuscité le troisieme jour , comme les saints Prophetes l'avoient prédit & qu'il feroit plusieurs autres miracles. C'est de lui que les Chrétiens que nous voyons encore aujourd'hui ont tiré leur nom. 772.

Environ le même temps il arriva un grand trouble dans la Judée , & un horrible scandale à Rome durant les sacrifices d'Isis. Je commencerai par parler de ce dernier , & reviendrai ensuite à ce qui regarde les Juifs. Il y avoit à Rome une jeune Dame nommée PAULINE , qui n'étoit pas moins illustre par sa vertu que par sa naissance , ni moins belle qu'elle étoit riche. Elle avoit épousé *Saturnin* qu'on ne sauroit louer davantage qu'en disant qu'il étoit digne d'être le mari d'une telle femme. Un jeune gentilhomme qui tenoit un rang très-considérable 773.

dans l'ordre des chevaliers conçut pour elle l'amour le plus violent que l'on puisse s'imaginer : & comme elle étoit d'une condition & d'une vertu à ne se laisser pas gagner par des présens, l'impossibilité de réussir dans son dessein augmenta encore sa passion. Il ne put s'empêcher de lui faire offrir deux cens mille drachmes: & elle rejetta cette proposition avec mépris. La vie devenant alors insupportable à *Mundus*; car c'étoit ainsi que ce gentilhomme s'appelloit, il resolut de se laisser mourir de faim. Mais l'une des affranchies de son pere nommée *Ide*, qui étoit fort habile en plusieurs choses qu'il vaut mieux ignorer que savoir, le découvrit, & le conjura pour l'en détourner de ne point perdre l'espérance, puisqu'elle lui promettoit de lui faire obtenir ce qu'il desiroit sans qu'il lui en coutât plus de cinquante mille drachmes. Une telle proposition fit reprendre courage à Mundus, & il lui donna la somme qu'elle demandoit. Comme cette femme n'ignoroit pas que l'argent étoit inutile pour tenter une personne si chaste, elle résolut de se servir d'une autre voie, & parce qu'elle savoit que cette Dame avoit une dévotion très-particuliere pour la Déesse Isis, elle alla trouver quelques-uns de ses Prêtres. Après avoir tiré parole d'eux de lui garder le secret, elle leur dit combien grand étoit l'amour que Mundus avoit pour Pauline, & que s'ils vouloient lui promettre de trouver le moyen de satisfaire sa passion, elle leur donneroit à l'heure même vingt-cinq mille drachmes, & encore autant lorsqu'ils auroient exécuté leur promesse. L'espoir d'une si grande recompense leur fit accepter la proposition, & le plus âgé d'eux alla aussi tôt dire à Pauline, que le Dieu Anubis avoit de la passion pour elle, & qu'il lui com-

mandoit de l'aller trouver. Cette Dame s'en tint si honorée qu'elle s'en vanta à ses amies & le dit même à son mari, qui connoissant son extrême chasteté y consentit volontiers. Ainsi elle s'en alla au Temple : & lorsqu'après avoir soupé, le temps de s'aller coucher fut venu, ce Prince l'enferma dans une chambre où il n'y avoit point de lumiere & où Mundus qu'elle croyoit être le Dieu Annubis, étoit caché. Il passa toute la nuit avec elle : & le lendemain matin avant que ces détestables Prêtres dont la méchanceté l'avoit fait tomber dans ce piége fussent levés, elle alla retrouver son mari, lui dit ce qui s'étoit passé, & continua de s'en glorifier avec ses amies. La chose leur parut si incroyable qu'elles avoient peine d'y ajouter foi, & ne pouvoient d'un autre côté entrer en défiance de la vertu de Pauline. Trois jours après Mundus la rencontra par hasard & lui dit : »En verité je vous ai bien de l'obligation d'a»voir refusé les deux cens mille drachmes que »je voulois vous donner, & d'avoir fait néan»moins ce que je desirois. Car que m'importe »que vous ayez méprisé Mundus, puisque j'ai »obtenu sous le nom d'Anubis tout ce que je »pouvois souhaiter ? & en achevant ces paroles il s'en alla. Pauline connut alors l'horrible tromperie qui lui avoit été faite : elle déchira ses habits, dit à son mari ce qui lui étoit arrivé, & le conjura de ne laisser pas un si grand crime impuni. Il alla aussi-tôt trouver l'Empereur à qui il raconta l'affaire ; & après que Tybere se fut exactement informé de la vérité, il fit crucifier ces détestables Prêtres, & avec eux Idé qui avoit inventé toute la fourberie, fit ruiner le Temple d'Isis & jetter sa statue dans le Tybre. Mais pour le regard de Mundus il se contenta

de l'envoyer en exil, parce qu'il attribua son crime à la violence de son amour. Il faut maintenant reprendre ma narration pour parler de ce qui arriva aux Juifs qui demeuroient à Rome.

CHAPITRE V.

Tybere fait chasser tous les Juifs de Rome. Pilate châtie les Samaritains qui s'étoient assemblés en armes. Ils l'accusent auprès de Vitellius, Gouverneur de Syrie, qui l'oblige d'aller à Rome pour se justifier.

774. UN Juif qui étoit l'un des plus méchans hommes du monde & qui s'en étoit fui de son pays pour éviter d'être puni de ses crimes, s'associa avec trois autres qui ne valoient pas mieux que lui, & ils faisoient profession dans Rome d'interprêter la loi de Moyse. Une femme de condition nommée *Fulvie* qui avoit embrassé notre religion les prenant pour des gens de bien, s'étoit mise sous leur conduite. Ils lui persuaderent de donner de l'or & de la pourpre pour envoyer à Jérusalem, & retinrent ce qu'elle leur mit entre les mains pour ce sujet. *Saturnin* mari de Fulvie en fit ses plaintes à Tybere de qui il étoit fort aimé: & ce Prince ne l'eut pas plutôt su qu'il commanda qu'on chassât de Rome tous les Juifs. Les Consuls, après une exacte recherche, en firent enrôler quatre mille qui furent envoyés à l'isle de Sardaigne, & châtierent très-sévérement un grand nombre d'autres qui pour ne point contrevenir aux loix de leur pays refuserent de prendre les

armes

armes. Ainsi la malice de quatre scélérats fut cause qu'il ne resta pas un seul Juif dans Rome.
Les Samaritains ne furent pas non plus exempts 775.
de troubles. Un imposteur qui ne faisoit conscience de rien pour plaire au menu peuple & gagner son affection, lui ordonna de s'assembler sur la montagne de Garisim qui passe en ce pays pour un lieu saint, & lui promit de lui faire voir des vases sacrés que Moyse y avoit enterrés. Sur cette assurance ils prirent les armes, & en attendant ceux qui devoient les venir joindre de tous côtés pour monter tous ensemble sur la montagne, ils assiégerent le bourg de Tyrathaba. Mais Pilate les prévint; car s'étant avancé avec sa cavalerie & son infanterie, il occupa la montagne, les attaqua auprès de ce bourg, les mit en fuite, en prit plusieurs, & fit trancher la tête aux principaux. Les plus qualifiés des Samaritains allerent ensuite trouver VITELLIUS alors Gouverneur de Syrie, & qui avoit été Consul, accuserent Pilate devant lui d'avoir commis tant de meurtres, soutinrent qu'ils n'avoient pas seulement pensé à se soulever contre les Romains, & dirent qu'ils ne s'étoient assemblés auprès de Tyrathaba que pour résister à ses violences. Vitellius sur ces plaintes envoya *Marcellus* son ami, prendre le soin des affaires de la Judée, & commanda à Pilate de s'aller justifier devant l'empéreur. Ainsi étant contraint d'obéir, il prit le chemin de Rome après avoir gouverné dix ans la Judée: mais Tybere mourut avant qu'il y arrivât.



CHAPITRE VI.

Vitellius remet entre les mains des Juifs la garde des habits principaux du Grand-Sacrificateur. Traite au nom de Tybere avec Artabane, Roi des Parthes. Cause de sa haine pour Hérode le Tetrarque. Philippes-Tetrarque de la Traconite, de la Gaulatide & de la Bathanée, meurt sans enfans : & ses Etats sont réunis à la Syrie.

776. VItellius étant allé à Jérusalem lors de la fête de Pâques, & y ayant été reçu avec de très-grands honneurs ; il remit aux habitans le droit que l'on prenoit sur les fruits qui se vendoient, & permit aux Sacrificateurs de garder comme autrefois l'Ephod, & tous les ornemens sacerdotaux qui étoient alors dans la forteresse Antonia, où ils avoient été mis par l'occasion que je vais dire.

Le Grand-Sacrificateur Hircan, premier de ce nom, ayant fait bâtir une tour auprès du Temple y demeuroit presque toujours. Et comme lui seul pouvoit se revêtir de ce saint habit commis à sa garde, il le laissoit en ce lieu là lorsqu'il le quittoit pour reprendre son habit ordinaire. Ses successeurs en cette charge en userent de la même sorte. Mais Hérode étant arrivé à la couronne, & trouvant l'assiete de cette tour fort avantageuse, la fit extrêmement fortifier, la nomma Antonia à cause d'Antoine qui étoit fort son ami, & y laissa ce saint habit comme il l'y avoit trouvé, dans la créance que cela serviroit à lui rendre le peuple encore plus soumis. Archelaus son fils & son successeur, n'y porta point de changement ; & après

que le royaume eut été réduit en province & que les Romains en eurent pris possession, ils continuerent à garder cet habit sacré, & firent faire une armoire pour le mettre, que l'on scelloit du sceau des Sacrificateurs & des gardes du trésor du Temple. Le Gouverneur de la tour faisoit continuellement brûler une lampe devant cette armoire, & sept jours avant chacune des trois grandes fêtes de l'année, qui étoient des temps de jeûne, il remettoit ce saint habit entre les mains du Grand Sacrificateur, qui après l'avoir fait bien nettoyer s'en revêtoit pour faire le service divin, & le lendemain de la fête le remettoit dans la même armoire.

Vitellius pour obliger notre nation le remit alors, comme je l'ai dit, en la puissance des Sacrificateurs, & déchargea le Gouverneur de la tour du soin de le conserver. Il ôta ensuite la grande sacrificature à Caïphe pour la donner à JONATHAS fils d'Ananus qui avoit été aussi Grand-Sacrificateur, & partit pour s'en retourner à Antioche.

Dans la crainte qu'eut Tybere qu'Artabane 777.
qui s'étoit rendu maître de l'Armenie, ne devint un dangereux ennemi de l'Empire Romain, il manda à Vitellius de faire alliance avec lui à condition de donner des ôtages ; & son propre fils s'il se pouvoit. Vitellius ensuite de cet ordre offrit de grandes sommes aux Rois des Iberiens & des Alains pour les engager à declarer promptement la guerre à Artabane. Les Iberiens ne voulurent point prendre les armes, mais se contenterent de donner passage aux Alains & de leur ouvrir les portes des montagnes Caspiennes. Ainsi ils entrerent dans l'Armenie, la ravagerent entiérement, s'en rendirent les maitres, &

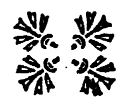
portant la guerre encore plus avant, passerent dans les terres des Parthes, tuerent la plus grande partie de la noblesse, & même le fils d'Artabane. Alors ce Prince ayant découvert que Vitellius avoit corrompu par de l'argent quelques-uns de ses proches & de ses amis pour les porter à le tuer, & qu'ainsi il ne pouvoit fier à des gens qui sous prétexte d'amitié ne cherchoient que l'occasion de le faire mourir & de passer du côté de ses ennemis, il s'enfuit & se sauva dans les provinces supérieures, où non-seulement il trouva sa sûreté, mais assembla une grande armée de Daniens & de Saciens avec laquelle il commença la guerre, demeura victorieux, & recouvra son Royaume.

Ce fut cet heureux succès qui porta Tybere à desirer de contracter alliance avec lui, & Artabane s'y étant trouvé disposé, ce Prince & Vitellius accompagés de leurs gardes se rendirent sur un pont construit sur l'Eufrate. Lorsqu'ils furent convenus des conditions du traité, Hérode le Tetrarque leur fit un superbe festin sous un grand pavillon qu'il avoit fait dresser au milieu du fleuve avec beaucoup de dépense; & peu de temps après Artabane envoya DARIUS son fils, en ôtage à Tybere avec de grands présens, entre lesquels étoit un juif nommé *Eleazar*, qui étoit un si grand geant qu'il avoit sept coudées de haut. Vitellius s'en retourna ensuite à Antioche, & Artabane à Babylone.

778. Hérode voulant donner le premier à Tybere, la bonne nouvelle des ôtages qu'on avoit obtenus d'Artabane, lui envoya un courier en très-grande diligence, & l'informa si particuliérement de toutes choses que Vitellius ne pouvoit plus rien lui mander qu'il ne sût déja. Tellement que Tybere ne fit autre réponse à Vitellius lors-

qu'il reçut ensuite ses lettres, sinon qu'il ne lui apprenoit rien de nouveau : ce qui lui donna une très-grande haine contre Hérode ; mais il la dissimula jusques au regne de Gaïus.

Philippes frere d'Hérode mourut en ce même 779.
tems en la vingtieme année du regne de Tybere, & après avoir joui durant trente-sept ans des Tetrarchies de la Traconite, de la Gaulatide, & de la Bathanée. C'étoit un Prince fort modéré : il aimoit la douceur & le repos, & demeuroit toujours dans ses Etats. Lorsqu'il alloit à la campagne, il menoit seulement avec lui un petit nombre de ses amis plus particuliers, & faisoit porter un siege qui étoit une espece de trône pour s'asseoir & rendre la justice ; car il s'arrêtoit aussi-tôt que quelques-uns la lui demandoient, & après avoir entendu leurs raisons il condamnoit sur le champ les coupables, & absolvoit les innocens. Il mourut à Juliade. Ses funérailles furent très-magnifiques, & on l'enterra dans le superbe tombeau qu'il avoit fait faire. Comme il n'avoit point d'enfans, Tybere unit ses Etats à la Syrie, à condition que l'argent du revenu qui en proviendroit demeureroit dans le pays.



CHAPITRE VII.

Guerre entre Aretas, Roi de Petra, & Hérode le Tetrarque, qui ayant épousé sa fille, la vouloit répudier pour épouser Hérodiade, fille d'Aristobule & femme d'Hérode son frere de pere. L'armée d'Hérode est entiérement défaite, & les Juifs l'attribuerent à ce qu'il avoit fait mettre Jean-Baptiste en prison. Postérité d'Hérode le grand.

EN ce même tems il arriva par l'occasion que
3780. je vais dire, une grande guerre entre Hérode le Tetrarque, & Aretas, Roi de Petra. Hérode qui avoit épousé la fille d'Aretas & avoit vêcu long-tems avec elle, passa en allant à Rome, chez Hérode son frere de pere, & fils de la fille de Simon, Grand-Sacrificateur, & conçut une telle passion pour Hérodiade sa femme, fille d'Aristobule leur frere à tous deux, & sœur d'Agrippa qui fut depuis Roi, qu'il lui proposa de l'épouser aussi-tôt qu'il seroit de retour de Rome & de répudier la fille d'Aretas. Il continua ensuite son voyage & revint après avoir terminé les affaires qui l'avoient obligé de l'entreprendre. Sa femme découvrit ce qui s'étoit passé entre lui & Hérodiade; mais elle n'en témoigna rien, & le pria de lui permettre d'aller à Machera, qui étoit une forteresse assise sur la frontiere des deux Etats qui appartenoient alors au Roi son pere : & comme Hérode ne croyoit pas qu'elle sçut rien de son dessein, il ne fit point de difficulté de le lui accorder. Le Gouverneur de la place le reçut très-bien, & un grand nombre

de gens de guerre la conduisirent jusques à la tour du Roi Aretas. Elle lui fit entendre la résolution prise par Hérode, dont il se tint fort offensé ; & étant arrivé quelque contestation entre ces deux Princes touchant les bornes du territoire de Gamala, ils en vinrent à la guerre, où ni l'un ni l'autre ne se trouva en personne. La bataille se donna, & l'armée d'Hérode fut entiérement défaite par la trahison de quelques refugiés, qui ayant été chassés de la Tétrarchie de Philippes, avoient pris parti dans les troupes d'Hérode. Ce Prince écrivit à Tybere ce qui étoit arrivé ; & il entra dans une si grande colere contre Aretas, qu'il manda à Vitellius de lui déclarer la guerre, & de le lui amener vivant s'il le pouvoit prendre, ou de lui envoyer sa tête s'il étoit tué dans le combat.

Plusieurs Juifs ont cru que cette défaite de l'armée d'Hérode étoit une punition de Dieu à cause de JEAN, surnommé BAPTISTE. C'étoit un homme de grande piété qui exhortoit les Juifs à embrasser la vertu, à exercer la justice, & à recevoir le Baptême après s'être rendus agréables à Dieu, en ne se contentant pas de ne point commettre quelques péchés, mais en joignant la pureté de corps à celle de l'ame. Ainsi comme une grande quantité de peuple le suivoit pour écouter sa doctrine, Hérode craignant que le pouvoir qu'il auroit sur eux n'excitât quelque sédition, parce qu'ils seroient toujours prêts à entreprendre tout ce qu'il leur ordonneroit, il crut devoir prévenir ce mal pour n'avoir pas sujet de se repentir d'avoir attendu trop tard à y remédier. Pour cette raison il l'envoya prisonnier dans la forteresse de Machera dont nous venons de parler ; & les Juifs attribuerent la défaite de son armée à un juste juge-

ment de Dieu d'une action si injuste.

782. Vitellius pour exécuter le commandement qu'il avoit reçu de Tybere, prit deux légions avec de la cavalerie, & d'autres troupes que les Rois soumis à l'Empire Romain lui envoyerent, marcha vers Pétra, & arriva à Ptolemaïde. Son dessein étoit de faire passer son armée à travers la Judée ; mais les principaux de cette nation vinrent le supplier de ne le point faire, parce que les légions Romaines portoient dans leurs drapeaux des figures qui étoient contraires à notre religion. Il se rendit à leur priere, fit passer son armée par le grand Champ, & accompagné du Tétrarque Hérode & de ses amis, s'en alla à Jérusalem pour offrir des sacrifices à Dieu au jour de fête qui étoit proche. Il y fut reçu avec de très-grands honneurs, & y demeura trois jours.

783. Durant ce tems il ôta la grande sacrificature à Jonathas pour la donner à THÉOPHILE son frere ; & ayant reçu la nouvelle de la mort de Tybere, il fit prêter serment à tout le peuple de demeurer fidele à CAÏUS CALIGULA, qui avoit succédé à l'Empire. Ce changement lui fit rappeller ses troupes ; il les envoya dans leurs quartiers d'hyver, & s'en retourna à Antioche.

784. On dit qu'Aretas ayant consulté des devins lorsqu'il apprit que Vitellius marchoit contre lui, ils l'assurerent qu'il étoit impossible qu'il arrivât jusques à Pétra, parce que ou l'auteur de cette guerre, ou l'exécuteur de ses ordres, ou celui que l'on vouloit attaquer, mourroit auparavant.

785. Il y avoit alors un an qu'AGRIPPA, fils d'Aristobule étoit allé à Rome trouver l'Empéreur Tybere pour quelques affaires. Mais avant que d'entrer dans le discours de ce qui touche ce Prince, je veux encore parler d'Hérode le

Grand, tant parce que cela regarde la ſuite de mon hiſtoire, qu'afin de confondre l'orgueil des hommes en faiſant connoître quels ſont les effets de la divine providence, & que ni le grand nombre d'enfans, ni tous les autres avantages qui peuvent contribuer à affermir une puiſſance humaine, ne ſauroient la conſerver s'ils ne ſont accompagnés de vertu & de piété, comme il paroît par cet exemple, qui nous fait voir qu'en moins de cent ans toute cette grande proſpérité d'Hérode ſe trouva reduite à un très-petit nombre. Et ce n'eſt pas une choſe moins digne d'admiration que la maniere dont Agrippa, contre l'opinion de tout le monde, fut élevé d'une fortune privée à une ſouveraine autorité.

Auſſi bien que j'aie déja parlé des enfans d'Hérode le Grand, je vais en parler encore plus particuliérement. Ce Prince eut deux filles de Mariamne, fille d'Hircan, dont il maria l'aînée nommée SALAMPSO, à Phazaël, fils de Phazaël ſon frere aîné, & l'autre nommée Cypros, à Antipater ſon neveu, fils de Salomé ſa ſœur.

Phazaël eut de Salampſo trois fils, ANTIPATER, HÉRODE & ALEXANDRE, & deux filles, dont l'une nommée ALEXANDRA, épouſa dans l'Iſle de Cypre un Seigneur nommé *Timius*, de qui elle n'eut point d'enfans; & l'autre nommée CYPROS, épouſa Agrippa, fils d'Ariſtobule, dont elle eut deux fils, AGRIPPA & DRUSUS, qui mourut jeune, & trois filles, BÉRENICE, MARIAMNE & DRUSILLE. Agrippa leur pere avoit été nourri avec ſes freres, HÉRODE & ARISTOBULE, auprès d'Hérode le Grand, leur ayeul; comme auſſi BÉRENICE, fille de Salomé & de Coſtobare. Les enfans d'Ariſtobule étoient encore jeunes quand Hérode ſon pere le fit mourir avec Alexandre ſon frere en

L v

la maniere que nous l'avons vu ; & lorsque ces enfans furent venus en âge, Hérode, frere d'Agrippa, épousa MARIAMNE, fille d'Olympias, fille d'Hérode le Grand & de Joseph son frere, dont il eut un fils nommé ARISTOBULE. L'autre frere d'Agrippa, nommé Aristobule, épousa JOTAPÉ, fille de *Sampsigeram*, Roi des Emesseniens, dont elle eut une fille nommée JOTAPÉ comme sa mere, & qui étoit sourde. Voilà quels furent les enfans de ces trois freres. Hérodiade leur sœur épousa Hérode le Tétrarque, fils d'Hérode le Grand & de Mariamne, fille de Simon, Grand Sacrificateur, dont elle eut SALOMÉ, après la naissance de laquelle elle n'eut point de honte de fouler aux pieds le respect dû à nos loix, en abandonnant son mari pour épouser même de son vivant Hérode son frere, Tétrarque de Galilée. Salomé sa fille épousa Philippes, fils d'Hérode le Grand & Tétrarque de la Traconite, qui étant mort sans qu'elle en eût des enfans, elle épousa Aristobule, fils d'Hérode, frere d'Agrippa, dont elle eut trois fils, HÉRODE, AGRIPPA & ARISTOBULE. On voit par ce que je viens de dire quels furent les descendans de Phazaël & de Salampso.

Cypros, fille d'Hérode le Grand, & sœur de Salampso, eut d'Antipater, fils de Salomé, une fille nommée CYPROS comme elle, qui épousa *Alexas Celsius* fils d'Alexas, dont elle eut une fille aussi nommée CYPROS. Et quant à Hérode & Alexandre freres d'Antipater, ils moururent sans enfans.

Alexandre fils du même Hérode le Grand qui le fit mourir, eut de Glaphyra fille d'Archelaüs Roi de Cappadoce, ALEXANDRE & TYGRANE, Ce dernier qui fut le Roi d'Armenie, & que l'on

accusa devant les Romains, mourut sans enfans. Mais Alexandre eut un fils nommé TYGRANE, comme son oncle. L'Empéreur Néron l'établit Roi d'Armenie, & il eut un fils nommé ALEXANDRE, qui épousa JOTAPÉ, fille d'Antiochus, Roi de Comagene. L'Empéreur Vespasien lui donna le Royaume d'Esis en Cilicie, & les descendans de cet Alexandre abandonnerent la religion de nos peres pour embrasser celle des Grecs. Quant aux autres filles d'Hérode le Grand, elles moururent sans enfans.

Après avoir rapporté quelle fut la postérité de ce Prince jusques au régne d'Agrippa, il me reste à faire voir par combien de divers accidens de la fortune il fut enfin élevé à un si haut degré de gloire & de puissance.

CHAPITRE VIII.

Par quels divers accidens de la fortune Agrippa surnommé le Grand, qui étoit fils d'Aristobule & petit fils d'Hérode le Grand & de Mariamne, fut établi Roi des Juifs par l'Empéreur Caïus, surnommé Caligula, aussi-tôt après qu'il eut succédé à Tybere.

UN peu avant la mort d'Hérode le Grand, 786.
Agrippa son petit-fils & fils d'Aristobule, étoit allé à Rome; & comme il mangeoit souvent avec DRUSUS, fils de l'Empéreur Tybere, il s'insinua dans son amitié, & se mit aussi fort bien dans l'esprit d'ANTONIA, femme de DRUSUS, frere de Tybere & mere de Germanicus & de Claudius, qui fut depuis Empéreur, par le moyen de Bérenice sa mere, pour qui elle avoit une

affection & une estime particuliere. Quoiqu'Agrippa fût de son naturel très-libéral, il n'osa le faire paroître du vivant de sa mere, de peur d'encourir son indignation : mais aussi-tôt qu'elle fut morte & qu'il n'y eut plus rien qui le retînt, il fit de si grandes dépenses en festins & en des libéralités excessives, principalement aux affranchis de César, dont il vouloit gagner l'affection, qu'il se trouva accablé de ses créanciers sans pouvoir les satisfaire ; & le jeune Drusus étant mort en même-temps, Tybere défendit à tous ceux que ce Prince avoit aimés, de se présenter devant lui, parce que leur présence renouvelloit sa douleur.

Ainsi Agrippa fut contraint de retourner en Judée, & la honte de se voir en cet état l'obligea de se retirer dans le château de Malatha en Idumée, pour y passer misérablement sa vie. Cypros sa femme fit ce qu'elle put pour le détourner de ce dessein, & écrivit à Hérodiade, sœur d'Agrippa, qui avoit éponsé Hérode le Tétrarque, pour la conjurer de l'assister comme elle faisoit de son côté autant qu'elle pouvoit, quoiqu'elle eût beaucoup moins de bien qu'elle. Hérode & Hérodiade envoyerent ensuite querir Agrippa, & lui donnerent une certaine somme avec la principale magistrature de Tybériade pour pouvoir subsister avec quelque honneur dans cette ville. Quoique cela ne suffît pas pour contenter Agrippa, Hérode se refroidit si fort pour lui, qu'il perdit la volonté de continuer à l'obliger : & un jour après avoir un peu trop bu dans un festin où ils se trouverent ensemble dans Tyr, il lui reprocha sa pauvreté & le bien qu'il lui faisoit.

Agrippa ne pouvant souffrir un si grand outrage, alla trouver PLACCUS, Gouverneur de Syrie, qui

avoit été Conful & avec qui il avoit fait amitié dans Rome. Il le reçut très-bien ; & il avoit dès auparavant reçu de la même forte d'Ariftobule, frere d'agrippa, fans que l'inimité qui étoit entre ces deux freres l'empêchât de témoigner également fon affection à l'un & à l'autre. Mais Ariftobule continua de telle forte dans fa haine, qu'il n'eut point de repos jufques à ce qu'il eût donné à Flaccus de l'averfion pour Agrippa ; ce qui arriva par l'occafion que je vais dire. Ceux de Damas étant entrés en conteftation avec ceux de Sidon touchant leurs limites, & cette affaire devant être jugée par Flaccus, ils offrirent une grande fomme à Agrippa pour les affifter de fon crédit auprès de lui, & il leur promit de faire tout ce qu'il pourroit en leur faveur. Ariftobule le découvrit & en donna avis à Flaccus, qui après s'en être informé, trouva que la chofe étoit véritable. Ainfi Agrippa retomba par la perte de fon amitié dans une extrême néceffité & fe retira à Ptolemaïde, où n'ayant pas de quoi vivre, il réfolut de s'en retourner en Italie. Mais comme l'argent lui manquoit, il dit à *Martias* fon affranchi, de faire tout ce qu'il pourroit pour en emprunter. Cet homme alla trouver *Protus*, affranchi de Berenice, mere d'Agrippa, qui l'ayant recommandé par fon teftament à Antonia, avoit été caufe qu'elle l'avoit reçu à fon fervice ; & le pria de lui vouloir prêter de l'argent fur fon obligation. Protus lui répondit qu'Agrippa lui en devoit déja ; & ainfi ayant tiré de lui une obligation de vingt mille dragmes Attiques, il ne lui en donna que dix-fept mille cinq cens, & retint les deux mille cinq cens reftans, fans qu'Agrippa s'y pût oppofer. Après avoir touché cette fomme, il s'en alla à Authéodon, où ayant rencontré

un vaiſſeau, il ſe préparoit à continuer ſon voyage lors qu'*Hérennius Capito*, qui avoit dans Jamnia l'intendance des affaires, envoya des gens de guerre pour lui faire payer trois cens mille pieces d'argent qu'on lui avoit prêtées du tréſor de l'Empéreur durant qu'il étoit à Rome. Agrippa les aſſura qu'il ne manqueroit pas d'y ſatisfaire ; mais auſſi-tôt que la nuit fut venue, il fit lever l'ancre & prit la route d'Alexandrie.

C'étoit la premiere charge de Magiſtrature d'Alexandrie.

Quant il y fut arrivé, il pria *Alexandre*, qui en étoit Alabarche, de lui prêter deux cens mille pieces d'argent : à quoi il répondit qu'il ne les lui prêteroit pas ; mais qu'il les prêteroit à Cypros ſa femme, parce qu'il admiroit ſa vertu & ſon amour pour ſon mari. Ainſi elle fut ſa caution, & Alexandre lui donna cinq talens avec aſſurance de lui faire payer le reſte à Puteoles, ne jugeant pas à propos de le lui donner à l'heure même à cauſe de ſa prodigalité. Et alors Cypros voyant que rien ne pouvoit plus empêcher ſon mari de paſſer en Italie, s'en retourna par terre en Judée avec ſes enfans.

Quand Agrippa fut arrivé à Putéoles, il écrivit à l'Empéreur qui étoit alors à Caprées, qu'il étoit venu pour lui rendre ſes devoirs, & qu'il le ſupplioit d'agréer qu'il l'allât trouver. Tybere lui répondit ſur le champ d'une maniere très-favorable, qu'il ſe réjouiſſoit de ſon retour, & qu'il pouvoit venir quand il voudroit. Que ſi cette lettre étoit obligeante, la maniere dont il le reçut enſuite ne le fut pas moins ; car il l'embraſſa & le fit loger dans ſon palais. Mais le lendemain il reçut des lettres d'Herennius, par leſquelles il lui mandoit, qu'ayant fait preſſer Agrippa de rendre trois cens mille pieces d'argent qu'il avoit empruntées du tréſor &

dont le temps qu'il avoit pris pour lui rendre étoit expiré, il s'en étoit fui, & lui avoit ainsi ôté le moyen, & à ceux qui succéderoient à sa charge, de retirer cette somme : Ces lettres irriterent Tyberè contre Agrippa, & il défendit aux huissiers de sa chambre de le plus laisser entrer qu'il n'eût payé ce qu'il devoit. Mais lui, sans s'étonner de la colere de l'Empéreur, pria Antonia de lui vouloir prêter cette somme pour l'empêcher de perdre les bonnes graces de Tybere ; & comme cette Princesse conservoit toujours le souvenir de l'affection si particuliere qu'elle avoit porté à Berenice, mere d'Agrippa, & de ce qu'il avoit été nourri auprès de Claudius son fils, elle lui accorda cette grace. Ainsi il paya ce qu'il devoit, & se mit si bien dans l'esprit de l'Empéreur, que Tybere lui ordonna de prendre soin de TYBERE NÉRON son petit-fils, fils de Drusus, & de veiller sur ses actions. Mais le desir qu'avoit Agrippa de reconnoître les faveurs dont il étoit redevable à Antonia, fit qu'au lieu de satisfaire en cela au desir de l'Empéreur, il s'attacha d'affection auprès de Caïus, surnommé Caligula, petit-fils de cette Princesse, qui étoit aimé & honoré de tout le monde à cause de la mémoire de Germanicus son pere, & ayant emprunté un million de pieces d'argent d'un des affranchis d'Auguste, nommé *Albus*, qui étoit de Samarie, il rendit à Antonia ce qu'elle lui avoit prêté.

Ayant donc gagné les bonnes graces de Caïus, un jour qu'il étoit dans son chariot avec lui, ils tomberent sur le discours de Tybere ; & Agrippa témoigna souhaiter qu'il fît bien-tôt place à Caïus, qui méritoit mieux que lui de régner. *Eutichus* son affranchi qui conduisoit le chariot l'entendit, & n'en parla point alors ; mais quelque

temps après Agrippa l'ayant accusé de l'avoir dérobé, ce qui étoit vrai, il s'enfuit, & lorsqu'il eut été pris & amené devant *Pison*, Prefet de Rome, au lieu de répondre à l'accusation faite contre lui, il dit qu'il avoit un secret à déclarer à l'empéreur, qui lui importoit de sa sûreté. On l'envoya aussi-tôt enchaîné à Caprées, & Tybere le fit mettre en prison, & l'y laissa sans approfondir davantage l'affaire. Quoique cela paroisse étrange, il n'y a pas sujet de s'en étonner, parce que jamais Prince ne se hâta moins que lui en toutes choses. Il ne donnoit pas même promptement audience aux Ambassadeurs, ni ne remplissoit les chages des Gouverneurs & des Intendans de provinces qu'après la mort de ceux qui les exerçoient. Et lorsque ses amis lui en demandoient la raison, il leur répondoit, que quant aux Ambassadeurs, c'étoit à cause que s'il les eût expédiés promptement, on lui en auroit aussi tôt renvoyé d'autres, & qu'ainsi il se trouveroit accablé de continuelles ambassades : Et que pour le regard des Gouverneurs & Intendans des provinces, ce qui l'empêchoit de les changer, étoit le desir de soulager les peuples, parce que les hommes étant naturellement avares, & principalement lorsque c'est aux dépens des étrangers qu'il s'enrichissent, ils se portent avec plus d'ardeur à faire des exactions quand ils voient qu'il leur reste peu de temps à demeurer en charge : au lieu que lorsqu'ils ont déja amassé beaucoup de bien, & qu'ils n'appréhendent point d'avoir bientôt des successeurs, ils agissent avec plus de modération : qu'ainsi tout le bien des provinces ne suffiroit pas pour contenter l'avidité de ces officiers si l'on en changeoit souvent. Et pour preuve de ce qu'il disoit, il se servoit de cette comparai-

ſon : Un homme ayant été bleſſé de plusieurs coups, une grande quantité de mouches ſe jetterent ſur ſes plaies, & un paſſant qui le vit en cet état, eut d'autant plus de compaſſion de lui, qu'il ne croyoit pas qu'il lui reſtât aſſez de force pour les pouvoir chaſſer : ainſi il ſe mit en devoir de lui rendre cette aſſiſtance. Mais le bleſſé le pria de le laiſſer comme il étoit : & l'autre lui en ayant demandé la raiſon, il répondit : » Comme ces mouches que vous voyez » ſont déja raſſaſiées de mon ſang, elles com- » mencent à ne me plus tant faire de mal : au » lieu que ſi vous les chaſſez, il en viendra d'au- » tres qui étant encore affamées & me trouvant » déja ſi foible, acheveront de me faire mourir. Il ne faut point de meilleure preuve de la vérité de ce que je viens de dire du naturel de Tybere que ce que durant vingt-deux ans qu'il a regné, il n'a envoyé que deux Gouverneurs dans la Judée, Gratus & Pilate, & qu'il en a uſé de la même ſorte dans les autres provinces ſujettes à l'Empire Romain. Ce Prince diſoit auſſi » que » ce qui l'empêchoit de faire juger promptement » les priſonniers, étoit pour les punir de leurs » crimes par une longue peine, plus difficile à » ſupporter que la mort.

C'eſt donc ce qui fit que Tybere tint ſi long-temps Eutichus en priſon ſans l'entendre. Mais lorſqu'il vint de Caprées à Tuſculane, qui n'eſt éloigné de Rome que d'environ vingt ſtades, Agrippa pria Antonia de faire enſorte qu'il voulût entendre Eutichus, afin de ſçavoir de quel crime il l'accuſoit : & Tybere avoit ſans doute beaucoup de conſidération pour elle, tant à cauſe qu'elle étoit ſa belle ſœur, que parce qu'elle étoit ſi chaſte qu'encore qu'elle fût fort jeune lorſquelle demeura veuve, &

qu'Auguste la pressât de se remarier, elle ne voulut jamais passer à de secondes nôces, mais vécut dans une si grande vertu, que sa réputation demeura toujours sans tache. Il faut ajouter qu'il lui étoit particuliérément obligé de l'affection qu'elle lui avoit témoignée. Car *Sejan*, Colonel des gardes prétoriennes, qu'il avoit très particuliérement aimé & élevé à un très-haut degré de puissance, ayant avec plusieurs Sénateurs, plusieurs officiers d'armée, & même des affranchis de Tybere, formé contre lui une grande conspiration, qui étoit sur le point de s'exécuter, elle seule fut cause qu'elle demeùra sans effet, parce que l'ayant découverte, elle lui en écrivit à l'instant toutes les particularités par *Pallas*, le plus fidele de ses affranchis, qui lui porta sa lettre à Caprées, & ensuite de cet àvis il fit mourir Sejan & ses complices. Un si grand service augmenta encore de telle sorte l'estime & l'affection qu'il avoit déja pour cette Princesse, qu'il prit une entiere confiance en elle : & ainsi comme il n'y avoit rien dont elle ne pût lui parler, elle le pria de vouloir écouter ce qu'Eutichus avoit à lui dire. Il lui répondit » que s'il vouloit faussement accuser son » maître, il en étoit assez puni par les souffrances de la prison, & qu'Agrippa devoit prendre garde à ne s'engager pas inconsidérement » à poursuivre cette affaire, de peur qu'étant » approfondie, le mal qu'il vouloit faire à son » affranchi ne retombât sur lui-même. Cette réponse, au lieu de rallentir Agrippa dans sa poursuite, le fit presser encore davantage Antonia d'obtenir cet éclaircissement de l'Empéreur : de sorte que ne pouvant s'en défendre, elle prit l'occasion que Tybere se faisoit un jour porter en litiere pour prendre l'air, &

que Caïus & Agrippa marchoient devant lui. Elle le ſuivit à pied, & lui renouvella ſa priere de commander qu'Eutichus fût examiné. » Je » prends les Dieux à témoins, lui répondit-il, » que c'eſt contre mon ſentiment, & ſeulement » pour ne vous pas refuſer, que je ferai ce que » vous deſirez de moi. « Auſſi-tôt il commanda à *Macron*, qui avoit ſuccédé à Séjan en la charge de Colonel des gardes prétoriennes, de faire venir Eutichus. Il l'amena, & Tybere lui demanda ce qu'il avoit donc à lui dire contre celui à qui il étoit redevable de ſa liberté. « Un jour, » Seigneur, lui dit-il, que Caïus que je vois ici » préſent & Agrippa étoient enſemble dans un » chariot, & que j'étois à leurs pieds pour les » conduire, Agrippa dit à Caïus enſuite de quel- » ques autres diſcours : Ne verrai je jamais ve- » nir le jour auquel ce vieillard s'en ira en l'autre » monde, & vous laiſſera le maître de celui-ci, » ſans que Tybere ſon petit-fils vous y puiſſe ſer- » vir d'obſtacle, puiſqu'il vous ſera facile de » vous en défaire ? Que toute la terre ſeroit » heureuſe, & que j'aurois de part à ce bon- heur. » Tybere eut d'autant moins de peine d'ajouter foi à ces paroles d'Eutichus, qu'il n'avoit pas oublié le mécontentement qu'Agrippa lui avoit donné, lorſqu'au lieu de s'attacher auprès de Tybere Néron ſon petit-fils, comme il le lui avoit commandé, il s'étoit donné tout entier à Caïus ; & ainſi il dit à Macron : Enchaînez celui-là. Mais comme Macron ne pouvoit s'imaginer que ce fut d'Agrippa qu'il lui parlât, il différa à exécuter cet ordre juſques à ce qu'il fut plus particuliérement informé de ſa volonté. Tybere, après avoir fait quelques tours dans l'hypodrome, voyant encore Agrippa, dit à Macron : » Ne vous avois-je pas commandé de faire

» enchaîner cet homme ? Quel homme, Sei-
» gneur ? lui répondit Macron. Agrippa, lui dit
» Tybere.

Alors Agrippa eut recours aux prieres, & le conjura par la mémoire de son fils avec lequel il avoit été nourri, & par les devoirs qu'il avoit rendus à Tybere son petit-fils, de lui accorder sa grace. Mais ses prieres furent inutiles, & les gardes de l'Empéreur le menerent en prison sans lui ôter son habit de pourpre. Comme la chaleur étoit très-grande & que le vin qu'il avoit bu à dîner l'avoit encore échauffé, il se trouva pressé d'une telle soif, qu'il jetta les yeux de tous côtés pour voir si quelqu'un ne pourroit point le soulager dans ce besoin. Il apperçut un des esclaves de Caïus nommé *Thaumasse* qui portoit une cruche pleine d'eau. Il lui en demanda, & il lui en donna très-volontiers. Après qu'il eut bu, il lui dit : » Vous ne vous trouverez pas
» mal de m'avoir fait ce plaisir, puisqu'aussi-tôt
» que je serai libre, j'obtiendrai de Caïus votre
» liberté pour récompense de ce que me voyant
» dans les liens vous n'avez pas pris moins de
» plaisir à me rendre ce service que vous auriez
» fait durant ma bonne fortune. Cette promesse fut suivie de l'effet : car lorsqu'Agrippa fut venu à la couronne, il demanda Thaumasse à Caïus ; & non-seulement il l'affranchit, mais il lui donna l'administration de tout son bien, & recommanda en mourant à Agrippa son fils, & à Berenice sa fille, de le conserver dans cette charge ; & ainsi il l'exerça avec honneur durant tout le reste de sa vie.

Un jour qu'Agrippa étoit avec d'autres prisonniers devant le palais, la foiblesse que lui causoit son chagrin fit qu'il s'appuya contre un arbre sur lequel un hibou vint se poser. Un

Allemand, qui étoit du nombre de ces prisonniers, l'ayant remarqué, demanda au soldat qui le gardoit, & qui étoit enchainé avec lui, qui étoit cet homme : & lorsqu'il sçut que c'étoit Agrippa, le plus considérable de tous les Juifs par la grandeur de sa naissance, il le pria de s'approcher de lui afin qu'il pût apprendre de sa bouche quelque chose des coutumes de son pays. Ce soldat le lui accorda ; & alors cet Allemand dit à Agrippa par un interprête : » je vois bien » qu'un si grand & si soudain changement de » fortune vous afflige, & que vous aurez peine à » croire que la divine providence rend votre déli- » vrance très-proche. Mais je prends à témoins » les Dieux que j'adore, & ceux que l'on révere » en ce pays qui nous ont mis dans ces liens, » que ce que j'ai à vous dire n'est pas pour vous » donner une vaine consolation, sçachant com- » me je le sçai, que lorsque des prédictions fa- » vorables ne sont pas suivies des effets, elles » ne servent qu'à augmenter notre tristesse. Je » veux donc vous apprendre, quoiqu'avec péril, » ce que cet oiseau qui vient de voler sur votre » tête vous présage. Vous vous verrez bien-tôt » libre & élevé à une si grande puissance, que » vous serez envié de ceux qui ont maintenant » compassion de votre infortune. Vous serez » heureux durant tout le reste de votre vie, & » laisserez des enfans qui succéderont à votre » bonheur. Mais lorsque vous verrez une autre- » fois paroître ce même oiseau; sçachez qu'il ne » vous restera plus que cinq jours à vivre. Voilà » ce que les Dieux vous présagent ; & comme » j'en ai connoissance, j'ai cru vous devoir don- » ner cette joie, afin d'adoucir vos maux pré- » sens par l'espérance de tant de biens à venir. » Quand vous vous trouverez dans une si grande

» prospérité, ne vous oubliez pas, je vous prie; » & travaillez pour nous tirer de la misere où » nous sommes. La prédiction de cet Allemand parut si ridicule à Agrippa, qu'elle excita alors en lui une aussi grande risée, qu'elle lui causa depuis d'admiration & d'étonnement. Cependant sa disgrace donnoit une sensible douleur à Antonia : mais comme elle jugeoit inutile de parler en sa faveur à Tybere, tout ce qu'elle put faire, fut de prier Macron de lui donner pour gardes des soldats d'une humeur sociable, de le faire manger avec l'officier qui l'avoit en garde, de lui permettre d'user chaque jour du bain, & de donner un libre accès à ses amis & à ses affranchis, afin d'adoucir en quelque sorte l'amertume de sa prison. Ainsi *Silas*, qui étoit son ami, & *Marcias* & *Stichus*, ses affranchis, lui portoient les viandes qu'ils savoient lui être plus agréables, & prenoient tant de soin de lui, que sous prétexte de vouloir vendre quelques couvertures, ils lui en laissoient dont il se servoit la nuit, sans que les gardes l'empêchassent, parce qu'ils avoient ordre de Macron de le permettre.

Six mois se passerent de la sorte, & Tybere, après être retourné à Caprées, tomba dans une langueur qui d'abord ne paroissoit pas périlleuse; mais le mal augmentant & désesperant de sa vie, il commanda à *Evode*, qui étoit celui de ses affranchis qu'il aimoit le mieux, de lui amener Tybere, surnommé le Gémeau, son petit fils; Drusus son fils, & Caïus son petit neveu, fils de Germanicus son neveu, parce qu'il vouloit leur parler avant que de mourir. Ce dernier étoit déja grand, fort bien instruit dans les lettres, & fort aimé du peuple, à cause du respect que l'on conservoit pour la mémoire de Germanicus son

pere. Car ce vaillant & excellent Prince avoit une douceur, une modestie, & une civilité si extraordinaire, qu'il avoit gagné l'affection non-seulement du Senat, mais de tous les peuples; & sa mort avoit été pleurée par des larmes si véritables, qu'il sembloit que dans un deuil si public chacun regrettât sa peine particuliere, parce qu'il avoit pris plaisir durant sa vie à obliger tous ceux qu'il avoit pu, & n'avoit jamais fait de mal à personne. Cet amour que l'on avoit eu pour le pere étoit aussi très-avantageux au fils dans l'esprit de tous les gens de guerre, & ils faisoient assez connoître qu'il n'y avoit point de périls où ils ne fussent prêts de s'exposer pour l'élever sur le trône.

Après que Tybere eut fait ce commandement à Evode de lui amener le lendemain de très-grand matin son petit-fils & son petit-neveu, il pria les Dieux de lui faire connoître par quelque signe lequel des deux ils destinoient pour lui succéder. Car encore qu'il desirât que l'Empire tombât entre les mains de Tybere, il n'osoit se déterminer dans une affaire si importante, sans tâcher d'apprendre quelle étoit sur cela leur volonté; & le signe qu'il se proposa pour en juger, fut, que celui qui viendroit le premier le lendemain matin pour le saluer, seroit celui qui devoit être Empéreur. Ainsi dans la créance dont il se flatoit que les Dieux se déclareroient en faveur de son petit fils, il dit à son gouverneur de le lui amener de très grand matin. Mais les effets ne répondirent pas à ses espérances; car ayant dès le point du jour commandé à Evode de sortir pour faire entrer celui de ces deux Princes qui seroit venu le premier, il ne trouva point le jeune Tybere, parce que n'ayant pas été averti de l'intention de l'Empéreur, il s'étoit amusé à

déjeûner. Mais Caïus étoit à la porte de la chambre, & Evode lui dit que l'Empéreur le demandoit, & le fit entrer. Lorſque Tybere le vit, il commença à connoître que les Dieux ne lui permettoient pas de diſpoſer de l'Empire comme il l'auroit déſiré, & que leurs deſſeins étoient oppoſés aux ſiens. Mais quelque grande que fût ſa douleur, il étoit encore plus touché du malheur de ſon petit-fils, qu'il voyoit non-ſeulement perdre l'eſpérance de lui ſuccéder ; mais courir riſque de la vie, puiſqu'il étoit facile de juger que la proximité du ſang ne ſeroit pas capable de la lui faire conſerver, ſi Caïus devenoit le maître, parce que la ſouveraine puiſſance ne ſouffre point de partage, & qu'ainſi ce nouvel Empéreur ne ſe pouvant tenir aſſuré tant que le jeune Tybere ſeroit au monde, il ne manqueroit pas de trouver moyen de s'en défaire. Car Tybere étoit très-attaché à l'aſtrologie judiciaire, & avoit durant toute ſa vie ajouté une ſi grande foi aux horoſcopes, qu'elles ſervoient de regle à la plûpart de ſes actions : en ſorte que voyant un jour venir Galba, il dit à quelques-uns de ſes plus intimes amis : Cet homme que vous voyez ſera Empéreur. Et comme il avoit en diverſes rencontres vu des prédictions ſuivies de l'effet, nul autre de tous les Céſars ne les a tant crues que lui. Ainſi la rencontre de ce que Caïus étoit venu le premier, l'affligea ſi fort, qu'il conſidéroit déja le jeune Tybere comme mort, & s'accuſoit lui-même d'avoir deſiré de connoître la volonté des Dieux par ce préſage, qui le combloit de douleur en lui annonçant la perte de la perſonne du monde qui lui étoit la plus chere, au lieu qu'il eût pu mourir en repos ſi ſa curioſité ne l'eût point porté à vouloir pénétrer dans l'avenir. Au milieu d'un ſi grand trouble

que

que celui où il étoit de voir que contre son dessein l'empire tomberoit entre les mains de celui qu'il n'avoit point destiné pour son successeur, il ne laissa pas, quoiqu'à regret, de parler à Caïus de cette sorte : » Mon fils, encore que » Tibere me soit plus proche que vous, je ne » laisse pas par mon propre choix & pour me » conformer à la volonté des Dieux, de vous » mettre entre les mains l'empire de Rome. Mais » je vous prie de n'oublier jamais l'obligation » que vous m'avez de vous avoir élevé à ce souve- » rain dégré de puissance, & de me le témoigner » par l'affection que vous témoignerez à Tybere. » C'est la plus grande preuve que vous puissiez » me donner de votre reconnoissance d'un aussi » grand bienfait que celui dont après les Dieux » vous m'êtes redevable : & outre que la nature » vous oblige d'aimer une personne qui vous est » si proche, vous devez considérer sa vie comme » l'un des soutiens de votre empire ; au lieu que » sa mort seroit pour vous un commencement de » malheur, parce qu'il est périlleux aux Princes » de n'avoir point de parens, & que ceux qui ne » craignent pas d'offenser les Dieux en violant » les loix de la nature, ne peuvent éviter leur » juste vengence. Telles furent les dernieres pa- » roles de Tybere, & il n'y eut rien que Caïus ne lui promit, mais sans avoir dessein de le tenir. Car aussi-tôt après qu'il se vit le maître, il fit mourir le jeune Tybere, comme son ayeul l'avoit prévu, & lui-même quelques années après fut assassiné.

Mais pour revenir à Tybere, il ne vêcut que peu des jours depuis avoir nommé Caïus pour son successeur ; & il avoit regné vingt-deux ans cinq mois trois jours. Le bruit de la mort de ce Prince donna une extrême joie dans Rome ;

mais on n'osoit y ajouter foi, parce que plus on la souhaitoit, plus on craignoit qu'elle ne fût pas véritable; & à cause aussi que si elle se trouvoit fausse, ce seroit se mettre en hazard de perdre la vie que de témoigner d'en être bien aise, tant les délateurs étoient à craindre sous un régne tel que celui de Tybere, qui avoit plus maltraité les Sénateurs que nul autre n'avoit jamais fait avant lui. Car il étoit si colere, si inéxorable & si cruel, qu'il haïssoit même sans sujet & ne considéroit la mort qu'il faisoit souffrir injustement, que comme une peine légere. Mais Marcias ne put s'empêcher d'aller en très-grande hâte donner cet avis à son maître. Il le trouva prêt de se mettre au bain, & s'étant approché lui dit en hébreu : « Le lion est mort. » Agrippa n'eut pas peine à comprendre ce que cela vouloit dire, & lui répondit dans le transport de sa joie : » Comment pourrai-je assez reconnoître » les services que vous m'avez rendus, & par- » ticulierement celui de m'apporter une si bon- » ne nouvelle si elle se trouve véritable ? L'officier qui gardoit Agrippa, ayant remarqué avec quel empressement Marcias étoit venu, & la joie qu'Agrippa avoit témoignée ensuite de ce qu'il lui avoit dit, n'eut pas peine à juger qu'il étoit arrivé quelque chose d'important, & les pria de lui dire ce que c'étoit. Ils en firent au commencement difficulté ; mais il les en pressa tant, qu'enfin Agrippa qui avoit déja contracté quelque amitié avec lui, ne put se défendre davantage de lui dire ce que c'étoit : & alors ce capitaine le félicita de son bonheur ; & pour lui en témoigner sa joie, il lui fit un festin. Mais pendant qu'ils faisoient bonne chere & beuvoient des santés, un bruit contraire assura que Tybere n'étoit point mort, & qu'il viendroit bien-tôt à

Rome. Une si grande surprise étonna tellement cet officier, parce qu'il jugeoit assez qu'il y alloit de sa tête d'avoir vêcu de la sorte avec un prisonnier qu'il avoit en garde dans le même-temps que l'on croyoit l'Empéreur mort, qu'il poussa Agrippa de dessus le lit sur lequel ils étoient assis pour manger, en lui disant : » Vous » immaginez-vous donc que je souffre que vous » m'ayez trompé inpunément par cette fausse » nouvelle de la mort de l'Empéreur, & que » cette supposition ne vous coûte pas la vie ? En achevant ces paroles, il commenda qu'on l'enchaînât, & qu'on le gardât avec plus de soin que jamais. Agrippa passa toute la nuit dans cette peine ; mais le lendemain on ne douta plus de la mort de l'Empéreur : chacun en parloit ouvertement & il y en eut même qui firent des sacrifices pour en témoigner leur joie. On apporta en ce même-temps deux lettres de Caïus, l'une adressante au Sénat, par laquelle il lui donnoit avis de la mort de Tybere, & qu'il l'avoit choisi pour lui succéder à l'Empire & l'autre à Pison, Gouverneur de la ville, qui portoit la même chose, lui ordonnoit de tirer Agrippa hors de prison, & de lui permettre de retourner en son logis. Ainsi il se trouva délivré de toute crainte ; & bien qu'il fût encore gardé, il vivoit du reste comme il vouloit. Un peu après Caïus vint à Rome, où il fit apporter avec lui le corps de Tybere, & lui fit faire, selon la coûtume des Romains, de superbes funérailles. Il vouloit dès le même jour mettre Agrippa en liberté ; mais Antonia lui conseilla de différer, non qu'elle manquât d'affection pour lui, mais parce qu'elle estimoit que cette précipitation choqueroit la bienséance, à cause que l'on ne pouvoit se tant hâter de donner la liberté à celui que

Tybere tenoit dans les liens, sans témoigner de la haine pour sa mémoire. Néanmoins peu des jours après Caïus l'envoya quérir, & ne se contenta pas de lui dire de faire couper ses cheveux : il lui mit le diadême sur la tête, l'établit Roi de la Tétrarchie que Philippes avoit possédée, & y ajouta celle de Lysanias. Il voulut aussi pour marque de son affection lui donner une chaîne d'or de semblable poids à celle de fer qu'il avoit portée, & il envoya ensuite MARULLE pour gouverner en Judée.

787. En la seconde année du régne de Caïus, Agrippa le pria de lui permettre d'aller en son royaume pour donner ordre à toutes choses, avec assurance de le venir retrouver aussi-tôt après, & il le lui accorda. Ainsi on vit contre toute sorte d'apparence ce Prince revenir avec la couronne sur la tête ; & cet événement fut un illustre exemple du pouvoir de la fortune lorsque l'on comparoit ses miseres passées avec sa félicité présente. En quoi les uns admiroient la fermeté & la constance qu'il avoit témoignée pour réussir dans ses espérances ; & les autres avoient peine à croire ce qu'ils voyoient de leurs propres yeux.



CHAPITRE IX.

Hérodiade, femme d'Hérode le Tétrarque & sœur du Roi Agrippa, ne pouvant souffrir la prospérité de son frere, contraint son mari d'aller à Rome pour y obtenir aussi une couronne. Mais Agrippa ayant écrit contre lui à l'Empéreur Caïus, il l'envoya avec sa femme en exil à Lyon.

HÉrodiade, sœur du nouveau Roi Agrippa & femme d'Hérode, Tétrarque de Galilée & de Pérée, ne put regarder sans envie cette prospérité de son frere qui l'élevoit au-dessus de son mari. Elle brûloit de jalousie de voir que celui qui avoit été contraint de se réfugier auprès d'eux, parce qu'il n'avoit pas moyen de payer ses dettes, fût revenu plein d'honneur & de gloire. Un si grand changement de fortune lui étoit insupportable, & principalement lorsqu'elle le voyoit marcher vêtu à la royale au milieu de tout un peuple. Ainsi ne pouvant dissimuler le dépit qui lui rongeoit sans cesse le cœur, elle pressoit continuellement son mari d'aller à Rome pour obtenir un semblable honneur, disant » qu'elle ne pouvoit plus vivre si lors qu'Agrippa » qui n'étoit fils que d'Aristobule que son pere » avoit fait mourir, & qui avoit été contraint » de s'enfuir par l'impuissance où il se trouvoit » de payer ses dettes, portoit une couronne, » pendant que lui qui étoit fils de Roi, & que » tous ses proches desiroient de voir porter le » sceptre, n'aspiroit point à une gloire sembla» ble, & se contentoit de passer une vie privée. » Si vous avez pu, lui disoit-elle, souffrir jusques 788.

» ici d'être dans une condition moins élevée
» que n'étoit celle de votre pere, commencez
» au moins maintenant à souhaiter un honneur
» qui est dû à votre naissance, ne veuillez pas
» être inférieur à un homme que vous avez au-
» trefois nourri, ni si lâche que de ne travailler
» pas dans l'abondance de tant de biens dont
» vous jouissez, à obtenir ce qu'il a acquis
» lorsqu'il étoit dans une telle nécessité qu'il
» manquoit de toutes choses : ayez honte de
» marcher après celui qui s'est vu réduit à ne
» pouvoir vivre sans votre assistance : allons à
» Rome, & n'épargnons pour ce dessein ni le
» travail ni la dépense, puisqu'il n'y a pas tant
» de plaisir à conserver des trésors, qu'à les em-
» ployer pour acquérir un royaume.

Comme Hérode aimoit le repos & qu'il se défioit de la Cour Romaine, il fit tout ce qu'il put pour détourner sa femme de cette pensée : Mais plus elle le voyoit y résister, & plus elle le pressoit, n'y ayant rien que sa passion de régner ne la portât à faire pour y réussir. Enfin elle le tourmenta tant, que ne pouvant davantage résister à ses impotunités, elle arracha son consentement plutôt qu'elle ne l'obtint, & ils partirent ensemble pour Rome avec un superbe équipage. Agrippa n'en eut pas plutôt avis, qu'il envoya *Fortunat*, l'un de ses affranchis, vers l'Empéreur, avec des présens & des lettres qu'il lui écrivoit contre Hérode, & il lui donna charge de tâcher à trouver l'occasion favorable de l'entretenir de cette affaire. Fortunat eut le vent si favorable, qu'il arriva à Putéoles aussitôt qu'Hérode, & Caïus étoit alors à Bayes, qui étoit une petite ville de la Campanie où il y a grand nombre de superbes palais bâtis par les Empéreurs, dont chacun s'est efforcé de

surpasser les autres en magnificence, y ayant été invités parce qu'il y a des sources & des bains d'eau chaude non moins agréables qu'utiles pour la santé. Après qu'Hérode eut fait la revérence à l'Empéreur, Fortunat lui présenta les lettres d'Agrippa. Il les lut à l'heure même, & trouva qu'il accusoit Hérode d'avoir conspiré avec Sejan contre Tybere, & de favoriser alors contre lui-même Artabane, Roi des Parthes, dont il ne falloit point de meilleure preuve que ce qu'il avoit dans ses arsenaux de quoi armer soixante & dix mille hommes. L'Empéreur ému de cette accusation, demanda à Hérode s'il étoit vrai qu'il eût une si grande quantité d'armes : & sur ce qu'il répondit qu'oui, parce qu'il ne pouvoit le désavouer, il crut que sa trahison étoit assez vérifiée. Ainsi il lui ôta sa Tétrarchie, qu'il joignit au Royaume d'Agrippa, confisqua tout son argent, qu'il donna aussi au même Agrippa, & le condamna à un exil perpétuel à Lyon, qui est une ville des Gaules. Mais ayant sçu qu'Hérodiade étoit sœur d'Agrippa, il lui laissa cet argent dans la créance qu'elle ne voudroit pas suivre son mari dans sa disgrace, & lui dit que quant à elle, il lui pardonnoit à cause de son frere. Cette généreuse Princesse lui répondit : » Vous agissez, Seigneur, d'une maniere » digne de vous en me faisant cette faveur : mais » mon amour pour mon mari ne me permet pas » de la recevoir. Comme j'ai eu part à sa pros- » périté, il n'est pas juste que je l'abandonne » dans sa mauvaise fortune. Un si grand cœur dans une femme étant insupportable à Caïus, il l'envoya aussi en exil avec son mari, & donna tout leur bien à Agrippa. Dieu punit ainsi Hérodiade de l'envie qu'elle portoit au bonheur de son frere, & Hérode de sa trop grande facilité à se rendre

à ses persuasions.

189. Ce nouvel Empéreur gouverna fort bien durant les deux premieres années de son regne, & gagna le cœur des Romains & de tous les peuples soumis à l'Empire. Mais cette grande puissance où il se voyoit élevé lui enfla ensuite tellement le cœur, qu'il oublia qu'il étoit homme : & sa folie passa si avant que d'oser proférer des blasphêmes contre Dieu, & s'attribuer des honneurs qui n'appartiennent qu'à lui seul.

CHAPITRE X.

Contestation entre les Juifs & les Grecs d'Alexandrie. Ils députent vers l'Empéreur Caïus, & Philon étoit chef de la députation des Juifs.

190. ETant arrivé dans Alexandrie une très grande contestation entre les Juifs & les Grecs, ils envoyerent de chaque côté trois Députés à Caïus, dont *Apion* & *Philone* étoient les chefs. Apion accusa les Juifs de plusieurs choses, & principalement de ce que n'y ayant point alors de lieu dans toute l'étendue de l'empire Romain où l'on ne bâtit des Temples & des Autels en l'honneur de l'Empéreur & où on ne le revérât comme un Dieu, les Juifs étoient les seuls qui refusoient de lui rendre cet honneur & de jurer par son nom : à quoi il ajouta tout ce qu'il crut pouvoir irriter davantage Caïus. Lorsque Philon, frere d'Alexandre Alabarche, qui étoit un homme de très-grand mérite & grand Philosophe, se préparoit à répondre pour les Juifs, Caïus lui commanda de se retirer ; & s'emporta tellement de colere contre lui, que s'il n'eût

obéi promptement, il l'auroit sans doute outrage. Alors Philon se tournant vers les Juifs qui l'accompagnoient, leur dit : » C'est maintenant » que nous devons plus espérer que jamais, puis- » que l'Empéreur étant si irrité contre nous, » Dieu ne sauroit manquer de nous être favora- » ble.

CHAPITRE XI.

Caïus ordonne à Petrone, Gouverneur de Syrie, de contraindre les Juifs par les armes à recevoir sa statue dans le Temple. Mais Petrone étant fléchi par leurs prieres, lui écrit en leur faveur.

CE superbe Prince ne pouvant souffrir que les Juifs fussent les seuls qui refusassent de lui obéir, envoya PETRONE en Syrie pour en être Gouverneur en la place de Vitellius, avec ordre d'entrer en armes dans la Judée, de placer sa statue dans le Temple de Jérusalem si les Juifs y consentoient, & de leur faire la guerre, & les y contraindre par force s'ils le refusoient. Petrone ne fut pas plutôt arrivé en Syrie, qu'il assembla tout ce qu'il put de troupes auxiliaires pour joindre à deux légions Romaines, & prit ses quartiers d'hyver dans Ptolemaïde, avec résolution de commencer la guerre aussi-tôt que le printemps seroit venu. Il en donna avis à l'Empéreur, qui loua sa diligence, & lui commanda de ne point cesser de faire la guerre jusques à ce qu'il eût dompté l'orgueil des Juifs. 791.

Cependant plusieurs de notre nation allerent trouver Pétrone à Ptolemaïde pour le conjurer de ne les point contraindre à faire une chose si con-

traire à leur religion, & lui dirent que s'il étoit absolument résolu de mettre la statue de l Empéreur dans leur Temple, il devoit commencer par les tuer tous, puisque tandis qu'ils seroient en vie, ils ne souffriroient jamais qu'on violât les loix qu'ils avoient reçues de leur admirable Législateur, & que leurs ancêtres & eux avoient observées depuis tant de siecles. » Vos raisons, » leur répondit Pétrone, pourroient me toucher » si l'Empéreur se gouvernoit par mes avis : » mais je suis contraint de lui obéir, puisque je » ne pourrois y manquer sans risquer de me » perdre. Si vous êtes résolu, Seigneur, lui ré» partirent les Juifs, d'exécuter à quelque prix » que ce soit les commandemens de l'Empéreur, » nous ne le sommes pas moins d'observer nos » loix & d'imiter la vertu de nos peres en met» tant toute notre confiance au secours de Dieu. » Car pourrions-nous sans impiété préférer la » conservation de notre vie à l'obéissance que » nous lui devons, & ne nous pas exposer à tou» te sorte de périls pour maintenir notre sainte » Religion ? Comme Dieu connoît que ce n'est » que pour lui rendre l'honneur que nous lui » devons que nous sommes prêts de tout hazar» der, nous ne sçaurions ne point espérer en son » assistance. Quoi qui nous puisse arriver, & » même la mort, nous sera plus facile à suppor» ter que la honte & la douleur d'avoir par une » lâche obéissance & par le violement de nos » loix, attiré sur nous la colere de Dieu : & » vous jugez assez vous-même, Seigneur, qu'el» le nous doit être beaucoup plus redoutable » que celle de l'Empéreur.

Ce discours ayant fait connoître à Pétrone qu'il ne pouvoit espérer de vaincre l'opiniâtreté des Juifs, & qu'il faudroit nécessairement en venir

aux armes, & répandre beaucoup de ſang avant que de pouvoir mettre cette ſtatue dans le Temple, il s'en alla à Tybériade, accompagné ſeulement de ſes amis & de ſes domeſtiques, pour juger mieux de l'état des choſes lorſqu'il en ſeroit plus proche. Alors les Juifs qui ne pouvoient ignorer le péril qui les menaçoit, mais qui appréhendoient beaucoup davantage le violement de leurs loix, furent en très-grand nombre le trouver à Tybériade, pour le conjurer encore de ne les plus réduire au déſeſpoir en continuant de vouloir mettre dans leur Temple une ſtatue qui en profaneroit la ſainteté. » Quoi! » leur répliqua t-il, êtes-vous donc réſolus d'en » venir à la guerre contre l'Empéreur ſans con» ſidérer ni ſa puiſſance ni votre foibleſſe? Nous ne prendrons point les armes, lui répondirent-ils; mais nous mourrons tous plûtôt que de violer nos loix. Et en parlant ainſi ils ſe jetterent par terre, & montrerent en ſe découvrant la gorge qu'ils étoient prêts à ſouffrir la mort. Un ſpectacle ſi déplorable continua durant quarante jours; & les Juifs pendant ce temps abandonnerent la culture de leurs terres, bien que ce fût alors la ſaiſon de les ſemer, tant ils étoient réſolus de mourir plutôt que de recevoir cette ſtatue.

Les choſes étant en cet état, Ariſtobule, frere du Roi Agrippa, accompagné d'*Elcias*, ſurnommé le Grand, des principaux de cette famille, & des plus conſidérables des Juifs, alla trouver Pétrone pour le prier de conſidérer que la réſolution de ce peuple étoit inflexible, & de ne les pas porter dans le déſeſpoir; mais plutôt de vouloir faire ſçavoir à l'Empereur qu'ils n'avoient aucune penſée de ſe révolter: que la ſeule appréhenſion de violer leurs loix faiſoit qu'ils

mourroient plutôt que de recevoir cette ſtatue ; qu'ils avoient même abandonné la culture de leurs terres : que ſi elles demeuroient ſans être ſemées, on ne verrroit de tous côtés que des brigandages, & qu'ils n'auroient pas moyen de payer le tribut qu'ils devoient à l'Empéreur. Que ce Prince ſeroit peut-être touché de ces raiſons pour ne ſe porter pas aux dernieres extrémités contre une nation qui n'avoit nul deſſein de ſe ſoulever : ou que s'il demeuroit ferme dans ſa réſolution, rien n'empêcheroit qu'on ne commençât la guerre.

Ariſtobule ayant avec très-grande inſtance parlé de la ſorte, Pétrone touché par la conſidération d'un tel interceſſeur & de tant d'autres perſonnes de qualité, par l'importance de l'affaire, par l'invincible conſtance des Juifs, & par l'injuſtice qu'il y auroit de ſactifier un ſi grand nombre d'hommes pour contenter la folie de Caïus, la crainte d'offenſer Dieu & de n'avoir jamais l'eſprit en repos s'il bleſſoit ſa conſcience, le fit réſoudre d'écrire à l'Empéreur pour lui repréſenter la difficulté qui ſe rencontroit dans l'exécution de ſes ordres, quoiqu'il ſçût qu'il entroit en telle fureur lorſque l'on n'obéiſſoit pas à l'heure-même à ſes commandemens, que c'étoit s'engager dans un extrême peril. Mais il penſa que s'il ne le pouvoit fléchir, & qu'au lieu de lui faire changer d'avis il tournât même ſa colere contre lui, il étoit du devoir d'un homme de bien de ne point craindre d'expoſer ſa vie pour tâcher de ſauver celle de tout un grand peuple.

Après avoir pris cette réſolution, il ordonna aux Juifs de ſe rendre à Tybériade. Ils y vinrent en très-grand nombre, & il leur parla en cette ſorte,

» Ce n'eſt pas de mon propre mouvement que
» j'ai aſſemblé tant de troupes ; mais j'y ai été
» contraint pour exécuter le commandement de
» l'Empéreur, dont la puiſſance eſt ſi grande &
» ſi abſolue que l'on ne ſauroit ſans péril diffé-
» rer à lui obéir ; & j'y ſuis d'autant plus obli-
» gé que c'eſt lui qui m'a élevé à une ſi grande
» dignité. Néanmoins comme je ne ſaurois con-
» damner votre zele pour l'obſervation de vos
» loix, & ne puis approuver que les Princes
» oſent entreprendre de profaner le Temple de
» Dieu, je veux préférer votre ſalut à ma ſure-
» té & à ma fortune. J'écrirai donc à l'Empé-
» reur pour lui repréſenter vos raiſons & vos
» ſentimens, & n'oublierai rien de tout ce qui
» peut dépendre de moi pour tâcher à lui per-
» ſuader de ne les avoir pas déſagréables. Dieu
» dont le pouvoir eſt ſi élevé au-deſſus de celui
» des hommes, veuille s'il lui plaît m'aſſiſter en
» maintenant votre Religion en ſon entier, & en
» ne puniſſant pas l'Empéreur pour le péché que
» ſa paſſion d'être honoré lui fait commettre.
» Que s'il ſe tient ſi offenſé de ce que je lui écri-
» rai qu'il tourne ſa colere contre moi, je me
» conſolerai de tout ce qu'il me fera ſouffrir,
» quand cela iroit même juſques à me faire perdre
» la vie, pourvu que je ne voie point périr une ſi
» grande multitude de peuple qui n'a rien fait
» que de louable & de juſte. Ainſi retournez tous
» dans vos maiſons, & recommencez à cultiver
» vos terres, puiſque je me charge d'envoyer à
» Rome, & de vous aſſiſter de tout mon pou-
» voir tant par moi même que par mes amis.
» Dieu ne tarda gueres à faire voir combien il
approuvoit la conduite de ce ſage Gouverneur,
& à donner à toute cette aſſemblée un témoigna-
ge viſible de ſon aſſiſtance. Car à peine Petrone

avoit fini son discours par exhorter encore les Juifs de prendre courage & de cultiver leurs terres, que l'air étant si serin qu'il n'y paroissoit pas le moindre nuage, il tomba une grande pluie contre toute sorte d'espérance dans une aussi extrême secheresse que celle qui étoit alors, & après que l'on avoit été trompé tant de fois dans les apparences que le ciel se préparoit à en donner. Ainsi les Juifs demeurerent persuadés que les offices que leur Gouverneur avoit promis de leur rendre ne leur seroient pas inutiles; & Petrone lui-même fut si touché de ce prodige, qu'il ne pût douter que Dieu ne prit soin de ce peuple. Il ne manqua pas d'écrire à l'Empéreur, & de lui conseiller de ne pas jetter dans le désespoir, & travailler à détruire une nation qui ne pouvoit être contrainte que par une sanglante guerre à abandonner la religion qu'elle professoit : comme aussi de considérer de quels grands revenus il se priveroit par ce moyen, & la malédiction qu'il attireroit sur lui dans tous les siecles à venir ; à quoi il ajouta que Dieu avoit fait connoître par des signes manifestes sa puissance, & combien ce peuple lui étoit cher.

792. Cependant le Roi Agrippa qui étoit alors à Rome, & toujours aimé de plus en plus de l'Empéreur, lui fit un festin si superbe qu'il surpassa en magnificence, en politesse, & en toute sorte de raretés tous ceux qui avoient été faits auparavant, sans en excepter même ceux de l'Empéreur, tant il avoit de passion de se rendre agréable à ce Prince. Caïus étonné d'une telle somptuosité, & touché de ce qu'Agrippa ne craignoit point pour s'efforcer de lui plaire de faire une dépense qui alloit au-delà de son pouvoir, ne voulut pas lui céder en générosité. Ainsi au milieu de la bonne chere & lorsque le vin commen-

çoit à l'échauffer, il dit à Agrippa qui beuvoit à sa santé : « Ce n'est pas d'aujourd'hui que » j'ai reconnu votre affection; vous m'en avez » donné des preuves même avec péril du vivant » de Tybere & je vois qu'il n'y a rien que vous » ne continuiez de faire pour me la témoigner. » Ainsi comme il me seroit honteux de me laisser surmonter par vous, je veux reparer ce » que j'ai manqué à faire jusques ici, & ajouter » de si grandes libéralités à mes libéralités pré» cedentes, que votre bonheur à venir surpasse » de beaucoup celui dont vous jouissez mainte» nant. Caïus en lui parlant de la sorte ne doutoit point qu'il ne lui demandât ou de grandes terres, ou les tributs de quelques villes : mais Agrippa qui étoit préparé de long-tepms à désirer une autre grace prenant cete occasion pour l'obtenir sans témoigner néanmoins que ce fût un dessein prémédité, lui répondit : « Que » lorsqu'il s'étoit attaché à lui contre le com» mandement de Tybere, ce n'avoit point été » à dessein d'en profiter ; mais seulement par le » desir d'acquerir ses bonnes graces ; & que les » bienfaits dont il l'avoit honoré, avoient sur» passé ses espérances quelques grandes qu'elles » fussent. Car encore, ajouta-t-il, que vous puissiez m'en accorder d'autres vous avez pleinement satisfait à ce que je pouvois souhaiter de votre bonté. Caïus étonné d'une si grande moderation le pressa de lui demander ce qu'il desiroit étant prêt de le lui accorder. «Seigneur, lui » répondit alors Agrippa, puisque votre extrême » bonté pour moi fait que vous me jugez digne » de vos faveurs, je vous ferai une demande qui ne regarde point l'augmentation de mon » bien, parce que votre libéralité ma mis en état » de n'en avoir pas besoin. Mais je vous supplie-

»rai de m'accorder une grace qui vous acquerra »une grande reputation de piété qui vous ren»dra Dieu favorable dans tous vos desseins, & »qui me sera plus avantageux qu'aucune de tant »d'autres que vous m'avez déja faites. Cette »instante supplication est de revoquer l'ordre »que vous avez donné à Petrone de mettre vo»tre statue dans le Temple de Jérusalem. Agrippa en proférant ces paroles, n'ignoroit pas qu'il n'y alloit de rien moins que de sa vie d'oser trouver de la difficulté à une chose que ce furieux Empéreur avoit ordonné. Mais Caïus dont Agrippa avoit adouci l'esprit par les devoirs qu'il lui rendoit, eut honte de lui refuser une grace que tous ceux qui étoient présens savoient que lui-même l'avoit pressé de lui demander, & de manquer ainsi à sa parole. Il admira sa générosité d'avoir préféré la conservation des loix de son pays & le culte du Dieu qu'il adoroit à l'agrandissement de son royaume & à l'augmentation de son revenu. « Ainsi il lui accorda sa »demande, & écrivit à Petrone qu'il le louoit »d'avoir assemblé des troupes avec tant de soin »pour exécuter ce qu'il lui avoit ordonné. Que s'il »avoit déja fait mettre sa statue dans le Tem»ple, il falloit laisser les choses en l'état qu'el»les étoient. Mais que si elle n'y étoit point en»core, il n'avoit qu'à licentier ses troupes à s'en »retourner en Syrie sans rien faire davantage, »parce qu'il avoit accordé cette grace aux Juifs »en faveur d'Agrippa qu'il affectionnoit trop pour »lui pouvoir rien refuser. C'est ce que portoit sa lettre : mais il n'eut pas plutôt avis que les Juifs menaçoient de prendre les armes, que considerant cette hardiesse comme une entreprise audacieuse & insupportable faite contre son autorité, il se mit dans une incroyable colere: car

Il ne savoit point se moderer quelques raisons qu'il en eut; mais failoit gloire de se laisser emporter à sa passion. Il écrivit donc en ces termes & sans différer davantage cette autre lettre à Petrone: « Puisque vous avez préféré les présens » des Juifs à mes commandemens, & n'avez point » craint de me désobéir pour leur plaire, je veux » que vous-même soyez votre Juge du châtiment » que vous avez mérité en attirant sur vous ma cole» re, & que votre exemple apprenne au siecle présent & aux siecles à venir, le respect qui est dû aux ordres des Empéreurs. La navigation de ceux qui porterent cette lettre, qui étoit plutôt un arrêt de mort que non pas une lettre, ayant été fort lente, Petrone avoit déja appris la mort de Caïus lorsqu'elle lui fut rendue. En quoi Dieu montra qu'il n'avoit pas oublié le péril où il s'étoit exposé pour son honneur, & pour obliger son peuple, & fit voir un effet de sa vengeance sur cet impie Empéreur qui osoit s'égaler à lui. Une si généreuse action de Petrone ne lui acquit pas seulement l'estime de toutes les provinces sujettes à l'Empire, mais aussi celle de tous les Romains, & particuliérement des Sénateurs que ce méchant Prince prenoit le plus de plaisir à persécuter. Je dirai en son lieu la cause de la conspiration qui se fit contre lui, & la maniere dont elle s'exécuta. Mais je dois ajouter ici que Petrone après avoir reçu la premiere lettre qui lui fut rendue la derniere, ne pouvoit se lasser d'admirer la conduite & la providence de Dieu, qui l'avoit si promptement recompensé de son respect pour son Temple, & de l'assistance qu'il avoit donnée aux Juifs.

CHAPITRE XII.

Deux Juifs nommés Asineus & Anileus, qui étoient freres, & de simples particuliers, se rendent si puissans auprès de Babylone qu'ils donnent des affaires aux Parthes. Leurs actions. Leur mort. Les Grecs & les Syriens qui demeuroient dans Seleucie, se réunissent contre les Juifs, & en égorgent cinquante mille lorsqu'ils ne se défioient de rien.

793. LEs Juifs qui demeuroient dans la mésopotamie, & particuliérement ceux de Babylone, souffrirent en ce temps des maux qu'ils n'avoient point éprouvés dans les siecles précedens; & comme je veux traiter très-exactement ce sujet, je suis obligé de remonter jusques à la cause d'où il tira son origine. Il y a dans la province de Babylone, une ville nommée Neerda, dont le terroir est si fertile que bien qu'elle soit extrêmement peuplée, il suffit pour nourrir tous ses habitans: & elle a encore l'avantage de n'être point exposée aux courses des ennemis, parce qu'outre ses grandes fortifications elle est environnée de l'Eufrate sur lequel est aussi assise une autre ville nommée Nisibe. Ainsi comme les Juifs se fioient en la force de ces deux places, ils y mettoient en dépôt l'argent qu'ils consacroient à Dieu selon la coutume de nos peres, & qu'ils envoyoient en Jérusalem avec une très-grande escorte de peur qu'il ne fut volé par les Parthes qui regnoient alors dans Babylone. Entre les Juifs de Neerda il y avoit deux freres nommés ASINEUS & ANILEUS, dont le pere étoit mort, & leur mere leur faisoit apprendre le mêtier de tisseran, qu'il n'étoit point honteux d'exercer en ce pays où les hommes filent la laine. Leur maître les ayant battus parce qu'il étoient venus trop tard

à l'ouvrage, ils ne purent souffrir cet affront. Ils prirent toutes les armes qu'ils trouverent chez lui, & se retirerent dans un lieu où le fleuve se sépare en deux & qui est très-abondant non-seulement en pâturages, mais en toutes sortes de fruits, particuliérement en ceux qui se conservent durant l'hyver. Les jeunes gens qui n'avoient pas de quoi vivre se joignirent à eux; & s'étant tous armés comme ils purent, ces deux freres leur servirent de capitaine sans que personne s'opposât à eux. Ils firent ensuite un fort d'où ils envoyoient demander aux habitans des lieux voisins des contributions tant de bétail que des autres choses nécessaires pour leur subsistance, avec promesse s'ils satisfaisoient, de les défendre contre ceux qui les voudroient attaquer, & avec menaces s'ils y manquoient de tuer tous leurs troupeaux. Ainsi on étoit contraint de faire ce qu'ils vouloient; & leur nombre augmentant toujours, ils se rendirent enfin redoutables à tout le pays. Le bruit en alla jusques à Artabane Roi des Parthes: & le Prince de Babylone pour étouffer le mal en sa naissance assembla tout ce qu'il pût de troupes tant de Parthes que de Babyloniens, & marcha en diligence contre eux dans le dessein de les surprendre. Il commença par environner le marais, & défendit aux siens de passer alors plus outre, parce que le lendemain étant le jour du Sabbat, il crut que les Juifs ne se défendroient point, mais se laisseroient prendre sans combattre. Asineus qui ne se défiant de rien, étoit alors avec quelques-uns des siens & avoit ses armes auprès de lui, leur dit: »Mes compagnons, j'entends un hennissement »de chevaux, non point comme de chevaux qui »paissent, mais comme de chevaux qui portent »de gens de guerre, parce que j'entends aussi

» un bruit de harnois. Ainsi je crains que ce ne
» soient les ennemis qui viennent pour nous sur-
» prendre, & je souhaite de me tromper. Après leur avoir ainsi parlé, il envoya reconnoître, & on lui rapporta que sa conjecture n'étoit que trop véritable, que les ennemis s'avançoient en très-grand nombre, & qu'il ne leur seroit pas difficile de les accabler en les attaquant dans un jour de repos auquel les loix de leur pays les empêchoient de se défendre. « Asineus au lieu de
» s'étonner de ce rapport, dit qu'il se falloit bien
» garder de donner l'avantage aux ennemis de
» pouvoir les attaquer & les tuer sans trouver de
» résistance : mais qu'ils devoient au contraire,
» dans un si pressant péril témoigner leur cou-
» rage & leur vertu, afin de vendre au moins che-
» rement leur vie. En achevant ces paroles il prit les armes & l'exemple de sa hardiesse les fit aussi prendre à tous les autres, & leur donna tant de cœur que les ennemis venant à eux en désordre comme à une victoire assurée, ils en tuerent plusieurs & mirent le reste en fuire.

La nouvelle de cette défaite ayant été portée au Roi des Parthes, il conçut une telle estime du courage de ces deux freres qu'il désira de les
» voir. Il leur envoya dire par celui de ses gardes
» à qui il se fioit le plus, qu'encore qu'il eut
» sujet d'être offensé des violences qu'ils a-
» voient exercées dans son royaume, il don-
» noit son ressentiment à leur vertu, &
» envoyoit leur promettre en son nom, non-
» seulement de leur pardonner de bonne foi,
» mais de leur faire sentir des effets de sa
» bonté & de sa libéralité; afin de les obli-
» ger à employer désormais leur courage pour
» son service. Quoique des promesses si avanta-

geuses fussent capables de donner la confiance à *Asineus*, il n'estima pas devoir se hâter de partir; mais il envoya Anileus son frere trouver le Roi avec des présens conformes à son pouvoir. Ce Prince le reçut très-bien, & lui demanda pourquoi son frere n'étoit pas aussi venu. Ayant connu par sa réponse que la crainte l'avoit empêché d'abandonner ses marais, il lui jura par ses Dieux qu'ils pouvoient venir l'un & l'autre en toute sûreté. Pour lui en donner une entiere assurance il lui toucha même dans la main, ce qui passe entre ces Barbares pour la plus grande de toutes les marques d'une foi inviolable, & il le renvoya ensuite trouver son frere pour lui persuader de venir. En quoi ce Prince agissoit avec beaucoup de prudence, car il avoit un double dessein : l'un de gagner ces deux freres pour s'en servir à retenir dans le devoir les grands de son pays qui paroissoient être portés à se revolter lorsqu'ils le verroient occupé ailleurs : Et l'autre que s'il se trouvoit engagé à punir une telle rebellion, ces deux freres ne prissent ce temps pour se fortifier du côté de Babylone, soit en attirant à leur parti ceux du pays, soit en leur faisant la guerre.

Asineus après avoir appris de son frere tout ce qui s'étoit passé n'eut pas peine à se résoudre d'aller avec lui trouver le Roi. Ils en furent très-favorablement reçus : & ce Prince voyant qu'Asineus étoit fort petit & avoit mauvaise mine, disoit à ses amis qu'il ne pouvoit assez s'é-
» tonner de voir qu'il y eût dans un si petit
» corps une si grande ame. Un jour qu'il étoit à table, il le montra à *Abdégaze*, Général de son armée, & lui parla de sa valeur en des termes très-avantageux. Sur quoi ce barbare le pria de lui permettre de le tuer pour le punir de

tant de maux, qu'il avoit faits à ses sujets.
» Artabane surpris de cette proposition lui ré-
» pondit, qu'il ne permettroit jamais que l'on
» fit aucun déplaisir à un homme qui s'étoit fié
» à la parole qu'il lui avoit donnée avec serment,
» & à qui il avoit même touché dans la main.
» Mais si vous voulez, ajouta-t-il, agir en hom-
» me de cœur, il n'est pas besoin que je viole
» mon serment pour venger les Parthes de la
» honte qu'il leur a fait recevoir. Vous n'avez,
lorsqu'il s'en sera retourné, qu'à l'attaquer à
force ouverte sans que je m'en mêle. » Ce géné-
» reux Prince envoya ensuite dès le matin querir
» Asineus, & lui dit: Il est temps que vous vous
» en retourniez; de peur que si vous demeuriez
» davantage ici vous n'attirassiez sur vous la
» haine des chefs de mes troupes, & qu'ils n'en-
» treprissent sur votre vie sans ma participation.
» Je vous recommande la province de Babylo-
» ne: garantissez-là par vos soins des ravages &
» des maux qu'on y pourroit faire. C'est une re-
» connoissance que vous me devez de la foi que
» je vous ai si inviolablement gardée & de ce
» que sans écoûter ceux qui conspiroient votre
» ruine je suis toujours demeuré ferme dans la
» résolution de vous protéger. Artabane après
lui avoir parlé de la sorte le renvoya avec des
présens: & aussi-tôt qu'il fut de retour il cons-
truisit de nouveaux forts, fortifia ceux qu'il avoit
déja faits, & devint en peu de temps si redou-
table que nul autre auparavant lui ne s'étoit
élevé par de si petits commencemens à un si haut
dégré de puissance. Il n'étoit pas seulement re-
véré des Babyloniens; les Parthes envoyez pour
Gouverneurs dans ces provinces lui rendoient
même de l'honneur, & il pouvoit tout dans la
Mesopotamie.

Ces deux freres passerent quinze ans dans cette grande prospérité; & elle ne commença à diminuer que lorsque se laissant vaincre à la volupté ils abandonnerent les loix de leurs peres, dont la premiere cause fut telle. Un Seigneur Parthe envoyé pour Gouverneur dans ces provinces avoit une femme, qui outre plusieurs excellentes qualitez étoit d'une beauté si extraordinaire qu'elle pouvoit passer pour un miracle. Anileüs, soit qu'il l'eût vue, ou qu'il en eût seulement entendu parler, en devint extrêmement amoureux; & comme il ne pouvoit ni commander à sa passion, ni obtenir ce qu'il desiroit par une autre voie que celle de la force; il déclara la guerre à son mari, le tua dans un combat, & sa femme étant ainsi tombée en sa puissance il l'épousa. De-là vinrent tous les malheurs dont lui & son frere se trouverent ensuite accablés. Car cette Dame ayant apporté avec elle les idoles de ses Dieux, elle les adoroit en secret durant qu'elle étoit encore captive : mais après qu'Anileus l'eut épousée elle ne s'en cachoit plus tant; & alors les principaux amis des deux freres leur représenterent que rien n'étoit plus contraire à leurs loix que d'épouser une femme étrangere & affectionnée à l'observation des sacrifices & des superstitions sacrileges de son pays, & qu'ils devoient prendre garde de ne se pas tellement laisser emporter à leurs passions qu'elles leur fissent perdre cette grande fortune dont ils étoient redevables à l'assistance de Dieu. Ces remontrances au lieu de les toucher les irriterent si fort, que ne pouvant souffrir une si louable liberté, ils tuerent le principal de ceux qui leur parloit si sagement. Il pria Dieu en rendant l'esprit de venger sa mort & l'outrage fait à ses saintes loix, de permettre qu'Asineus & Anileus fussent trai-

tez par leurs ennemis comme ils les traitoient, & de punir ceux qui les flatoient dans leur impiété, au lieu qu'ils auroient dû l'assister dans ce qu'il souffroit pour la défense de leur commune religion : car il étoit vrai qu'encore que ces personnes condamnassent dans leur cœur ces deux freres ; néanmoins le souvenir de leur ancienne vertu & ce qu'ils étoient redevables à leur valeur du bonheur dont ils jouissoient prévaloit dans leur esprit. Mais quand ils virent que cette étrangere ne faisoit plus de difficulté d'adorer publiquement les Dieux des Parthes*, ils crurent ne devoir pas endurer davantage qu'Anileus foulât ainsi aux pieds la religion de leurs peres, & plusieurs allerent trouver Asineus pour se plaindre hautement de son frere, & lui dirent : » Que s'il n'avoit pas d'abord connu sa » faute il devoit au moins alors s'en repentir » sans attendre que la punition d'un si grand » crime tombât sur eux tous. Qu'il n'y avoit » pas un d'eux qui pût approuver ce mariage, » & qui n'eût en horreur les adorations impies » que cette femme rendoit à de fausses divinitez » au mépris de l'honneur qui n'étoit dû qu'à » Dieu seul. Asineus n'ignoroit pas que le péché de son frere pourroit causer beaucoup de maux : mais voyant qu'il n'étoit pas maître de sa passion pour sa femme, l'affection qu'il avoit pour lui le faisoit souffrir ce qu'il ne pouvoit pas ne point condamner. Enfin se trouvant accablé de plaintes continuelles qu'on lui faisoit & qui augmentoient toujours, il se resolut de lui en parler, le reprit de la faute qu'il avoit faite & lui commanda de s'en corriger, mais très-inutilement. Cette femme voyant alors dans quel péril elle étoit cause qu'Anileus s'exposoit, elle empoisonna Asineus sans craindre d'en être punie quand

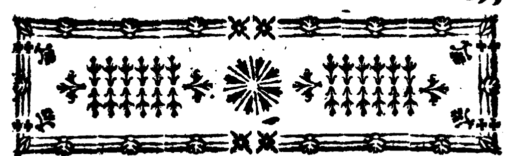
quand elle n'auroit pour juge que son mari, & un mari transporté d'amour pour elle. Ainsi Anileus se trouva avoir seul toute l'autorité, & il entra aussi-tôt avec ses forces sur les terres de MITRIDATE qui étoit l'un des plus grands Seigneurs des Parthes, & gendre du Roi Artabane. Il les pilla, & y fit un très-grand butin tant en argent qu'en esclaves, en bétail, & en d'autres choses de prix. Mitridate qui n'étoit pas alors éloigné de là, ne pouvant souffrir qu'Anileus lui eût fait une telle injure sans qu'il lui en eût donné sujet, rassembla tout ce qu'il put de troupes, & particulierement un grand nombre de cavalerie, & se mit aussi-tôt en campagne pour l'aller combattre : mais au lieu de continuer sa marche il s'arrêta dans un village pour attendre le lendemain à l'attaquer, à cause que c'étoit un jour de Sabat & par conséquent de repos pour les Juifs. Un Syrien qui demeuroit dans un lieu proche en donna avis à Anileus, & lui apprit aussi que Mitridate faisoit ce même soir un grand festin. Aussi-tôt sans perdre temps il fit manger ses gens, & marcha toute la nuit pour surprendre les ennemis. Il arriva dans leur camp environ la quatrieme veille, les trouva endormis, en tua plusieurs, mit le reste en fuite, prit Mitridate, & le fit monter tout nud sur un âne, ce qui passe parmi les Parthes pour la plus grande de toutes les ignominies. Lorsqu'il l'eut amené en cet état jusques dans une forêt, ses amis lui conseillerent de le tuer : mais il fut d'un avis contraire, disant qu'il ne falloit pas traiter si cruellement le plus grand Seigneur des Parthes, & qui avoit l'honneur d'être gendre du Roi : qu'il pourroit en lui sauvant la vie lui faire oublier l'injure qu'il souffroit alors ; au lieu que s'il le faisoit mourir le Roi s'en vengeroit par la mort des Juifs qui demeuroient dans Babylone ; dont

la conservation leur devoit être très-chere, puisqu'ils n'étoient qu'un même peuple : comme aussi parce que les évenemens de la guerre étant incertains, ils devoient se procurer un refuge parmi eux s'il leur arrivoit quelque grande perte. Tous approuverent cet avis ; & ainsi il renvoya Mitridate. La femme de ce Prince lui fit mille reproches de ce qu'ayant l'honneur d'être gendre du Roi, il n'avoit point de honte de vouloir bien être redevable de la vie à des gens de qui il avoit reçu tant d'outrages. » Ou reprenez donc, lui » dit-elle, les sentimens de votre ancienne vertu: » ou je jure par les Dieux, qui sont les conser» vateurs de la dignité des Rois, que je ne de» meurerai jamais avec vous. Ces reproches qu'elle continuoit toujours de lui faire, & la connoissonce qu'il avoit de la générosité toute extraordinaire de cette Princesse, lui fit craindre qu'elle ne le quittât ; & considérant d'ailleurs qu'étant né Parthe il seroit indigne de vivre s'il cedoit en courage aux Juifs, il resolut quoiqu'à regret, d'assembler le plus de forces qu'il pourroit. Anileus en eut avis & crut qu'il lui seroit honteux de demeurer renfermé dans ses marais au lieu d'aller à la rencontre de ses ennemis. Il se promit que la fortune ne lui seroit pas moins favorable qu'elle lui avoit toujours été, & que sa hardiesse augmenteroit encore à ses soldats le courage qu'ils avoient témoigné en tant d'autres occasions. Il se mit donc en campagne ; & outre ses troupes ordinaires plusieurs se joignirent à lui dans l'espérance que les ennemis ne les verroient pas plutôt qu'ils prendroient la fuite, & qu'ils gagneroient ainsi sans péril un grand butin. Après que durant la chaleur du jour ils eurent fait quatre-vingt-dix stades de chemin par un pays si sec qu'il n'y avoit point du tout d'eau, Mitridate

dont les troupes étoient toutes fraîches vint à paroître, & les trouva si abbatus par la lassitude & par la soif que pouvant à peine porter leurs armes ils prirent honteusement la fuite, & il en fut tué un très-grand nombre. Anileus se sauva avec le reste dans une forêt, & Mitridate eut la joie d'avoir remporté si facilement une pleine & entiere victoire. Lorsqu'Anileus étoit réduit en cet état tous ceux qui n'avoient rien à perdre & qui préféroient à leur vie la licence de mal faire se rendirent auprès de lui, & grossirent tellement ses troupes qu'elles se trouverent égales en nombre à celles qu'il avoit auparavant, mais non pas en force, parce que c'étoit de vieux soldats qu'il avoit perdus; au lieu que ceux-ci étoient tout nouveaux & sans nulle expérience dans la guerre. Il ne laissa pas de les mener contre les châteaux & de ravager tout le pays d'alentour. Les Babyloniens se voyant traités de la sorte envoyerent vers les Juifs de Nerda pour leur demander de le leur mettre entre les mains: mais ayant répondu que cela n'étoit pas en leur pouvoir ils firent instance à ce qu'au moins ils traitassent avec lui de quelques conditions de paix. Ils le leur promirent, & envoyerent aussitôt vers lui des députés accompagnez de ceux des Babyloniens. Ces derniers ayant remarqué le lieu où Anileus se retiroit le tuerent la nuit & ceux qui étoient auprès de lui sans courir aucun risque, parce qu'ils étoient yvres.

Comme la diversité des mœurs & des coutumes est une source d'inimitiés, les Babyloniens étoient dans des contestations continuelles avec les Juifs: mais tant qu'Anileüs vécut, la crainte d'un chef de tant de gens déterminés & aussi redoutable qu'il étoit les empêcha d'oser témoigner jusques où alloit leur haine contre notre 794.

nation. Lorsque cette appréhension fut cessée par sa mort ils firent tant de maux aux Juifs qu'ils furent contraints de s'en aller à Seleucie qui est la capitale du pays & qui a été bâtie par Seleucus Nicanor, où il y avoit aussi quantité de Macedoniens, des Grecs, & des Syriens. Ils y demeurerent cinq ans en repos ; & en l'année suivante une très-grande peste étant arrivée dans Babylone les habitans se retirerent à Seleucie, ce qui fut la cause d'un grand malheur pour les Juifs par l'occasion que je vais dire. Les Grecs & les Syriens étoient opposés, & le parti des Syriens étoit le plus foible. Mais les Juifs qui étoient des gens vaillans & qui méprisoient les périls s'étant joints à eux, ils devinrent les plus forts. Les Grecs ne voyant point d'autre moyen pour rompre cette union & relever leur parti que de se reconcilier avec les Syriens, ils traiterent avec eux par l'entremise des amis qu'ils y avoient, & ils prirent tous la résolution de se joindre ensemble pour exterminer les Juifs. Ainsi ils les attaquérent lorsqu'ils ne se défioient de rien & en tuerent plus de cinquante mille, sans qu'un seul pût échapper de cette cruelle boucherie que ceux qui furent sauvez par leurs amis. Ce petit nombre se retira à Cthesiphon qui est une ville grecque proche de Seleucie où le Roi passoit d'ordinaire l'hyver & où sont la plûpart de ses meubles précieux, dans l'espérance que le respect qui est dû au Prince les protégéroit. Cette conspiration des Babyloniens, des Seleuciens & des Syriens contre les Juifs qui demeuroient dans ces provinces continuant toujours, les obligea de se retirer à Neerda & à Nisible où ils espéroient de trouver de la sûreté à cause de la force de ces places & de la valeur de ceux qui les habitoient.



HISTOIRE DES JUIFS.

LIVRE DIX-NEUVIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Cruautez & folies de l'Empéreur Caiüs Caligula. Diverses conspirations faites contre lui. Chereas assisté de plusieurs autres le tue. Les Allemands de la garde de ce Prince tuent ensuite quelques Sénateurs. Le Sénat condamne sa mémoire.

LA fureur de l'Empéreur Caiüs ne se repandoit pas alors seulement sur les Juifs de Jérusalem & des régions voisines comme nous venons de le voir: les terres & les mers gémissoient sous sa tyrannique domination, & de tant de provinces soumises à l'Empire Romain il n'y en avoit point qui n'en ressentît les effets. Les maux qu'il leur fit souffrir passerent jusques à un tel excès que l'on ne voit rien de semblable dans aucune histoire, & Rome même ne fut pas moins inhumainement traitée que les autres villes. Mais dans cette oppression générale il sembloit qu'il 795

prît particulierement plaisir à exercer sa rage contre ce qu'il y avoit de plus grand & de plus illustre. Les maisons Patriciennes, les Sénateurs, & les Chevaliers qui ne leur cédent guères en dignités & en richesses, & dont quelques-uns passent de cet ordre à celui des *Sénateurs*, étoient ceux qu'il persécutoit davantage. Il ne se contentoit pas de les envoyer en exil, de leur faire mille outrages, & de les dépouiller de leur bien; il leur ôtoit même la vie, & les confiscations de ceux qu'il faisoit mourir étoient comme une recompense qu'il se donnoit à lui-même d'avoir si cruellement répandu leur sang. Mais si ce Prince étoit si barbare il n'étoit pas moins extravagant. Il ne lui suffisoit pas de recevoir de ses sujets tous les honneurs que l'on peut rendre à un homme, il vouloit qu'ils le révérassent comme un Dieu; & lorsqu'il alloit dans le Capitole qui est le plus célébre de tous les temples de Rome, il avoit l'insolence d'appeller Jupiter son frere. Entre tant d'autres marques de sa folie il n'y en eût guere de plus signalée que la fantaisie qui lui prît de passer à pied sec depuis Puteoles jusques à Misene qui sont deux villes de la Campanie séparées par un bras de mer de trente stades. Il crût qu'il étoit indigne de lui de n'aller de l'une à l'autre de ces villes que sur des galeres, & que la mer ne devoit pas lui être moins assujettie que la terre. Ainsi il fit faire un pont depuis un promontoire jusques à l'autre, & passa dessus dans un char superbe avec la joie de penser que ce chemin si nouveau étoit digne de la majesté d'un Dieu tel qu'il s'imaginoit d'être.

Il n'y eut point de temples dans la Grece qu'il ne dépouillât de ce qu'ils avoient de plus riche; & il ordonna, par un édit, de lui apporter tout

ce qui s'y trouveroit de rares tableaux, d'excellentes statues, & d'autres choses précieuses consacrées aux Dieux, dont il remplit son Palais, ses jardins & les maisons de plaisir qu'il avoit en Italie, parce, disoit-il, que comme Rome étoit la plus belle Ville de l'univers, il étoit juste d'y rassembler tout ce qu'il y avoit dans le monde de plus beau. Il osa même commander à *Memmius Regulus* de lui envoyer aussi la statue de Jupiter Olympien que toute la Grece révére avec des honneurs extraordinaires, & qui est un ouvrage de Phidias; mais cet ordre ne fut pas exécuté, parce que les Sculpteurs dirent qu'il étoit impossible de transporter cette statue sans la rompre, & que Regulus à ce qu'on assure fut si étonné des prodiges qui arriverent qu'il ne fut pas assez hardi pour passer outre, & l'écrivit à l'Empéreur : ce qui lui auroit sans doute coûté la vie si la mort de Caïus ne l'eut délivré de ce péril.

L'horrible folie de ce Prince ne s'arrêta pas encore là. Une fille lui étant née il fit mettre sa figure dans le Capitole sur les genoux de la statuë de Jupiter, comme si elle lui eût été aussi proche qu'à lui; il eut l'insolence de dire qu'il laissoit à juger lequel de ces deux peres étoit le plus grand.

On voyoit toutes ces choses avec horreur, & néanmoins on les souffroit. Il n'eût point de honte de permettre aux esclaves d'accuser leurs maîtres de toutes sortes de crimes; & ces accusations étoient d'autant plus à craindre qu'elles étoient appuyées de son autorité, & que l'on sçavoit qu'elles lui étoient agréables. *Pollux* l'un des esclaves de Claudius fut de ce nombre. Il eut l'audace de déposer contre son maître; & ce barbare Empéreur voulut même être l'un des

Juges de ſon propre oncle dans l'eſpérance de le faire mourir comme un criminel : ce qui ne pût toutefois lui réuſſir

396. Une conduite ſi odieuſe ayant rempli l'empire de calomniateurs, élevé les eſclaves audeſſus de leurs maîtres, & cauſé un nombre infini de maux, on fit diverſes entrepriſes ſur ſa vie, les uns par le deſir de ſe venger, de ce qu'il leur avoit fait ſouffrir, & les autres pour prévenir, en l'ôtant du monde, le péril dont ils étoient menacés, nul autre moyen que ſa mort n'étant pas capable de rétablir l'autorité des loix, la ſûreté des particuliers, & la félicité publique. Mais dans un intérêt commun à tant de peuples notre nation étoit celle qui y en avoit le plus, puiſque ſon entiere ruine étoit inévitable ſi ce malheureux régne eût continué davantage. C'eſt ce qui m'oblige de rapporter très-exactement de quelle ſorte ce miſérable Prince finit ſa vie, pour faire connoître avec combien de bonté Dieu ſoulage les affligez, & pour apprendre à ceux qui ſont ellevez dans les plus hautes fortunes à ſe modérer dans leur bonheur, & ne pas deshonnorer leur mémoire par des actions honteuſes & cruelles, en ſe flattant de la fauſſe créance que rien ne ſera capable de traverſer leur bonne fortune.

Il ſe fit trois diverſes conſpirations pour délivrer le monde du joug inſupportable de ce Tyran, qui toutes furent formées par des hommes qui avoient beaucoup de cœur. *Emilius Re*[illegible] qui tiroit ſa naiſſance de Cordoue en Eſpa[illegible] fut le chef de la premiere. Caſſius CHEREAS [illegible] étoit Capitaine d'une compagnie de gard[illegible] l'Empéreur, le fut de la ſeconde. *Anniu*[illegible] *nutianus* le fut de la troiſieme, & nul d[illegible] manquoit de complices. Caïus étoit le [illegible] *Mi-*

objet de leur haine ; mais des motifs différens les portoient à entreprendre sur sa vie. Regulus y fut poussé par sa générosiré naturelle qui ne pouvoit souffrir l'injustice, & comme il étoit extrêmement franc il ne craignit point de communiquer son dessein à ses amis, & à ceux qu'il crut avoir assez de courage pour l'approuver. Minutianus y fut excité en partie par le désir de venger *Lepidus*, son intime ami, qui étoit un homme de très-grand mérite que Caïus avoit fait mourir, & en partie par la crainte d'être traité de la même sorte par ce cruel Prince, dont on ne pouvoit être haï sans courir risque de la vie. Et Chereas s'y résolut, tant parce qu'il ne pouvoit plus endurer que Caïus lui reprochât sa molesse, que parce que servant auprès de sa personne il se trouvoit exposé à un péril continuel, & qui lui paroissoit inévitable. Dans cette diversité de mouvemens ils convenoient tous dans le dessein de délivrer le monde de cette superbe & cruelle dominition, & de mériter la gloire d'avoir hazardé leur vie avec joie pour procurer un bonheur si général & si désirable.

Mais Chereas fut celui qui s'y porta avec plus d'ardeur, soit par le désir d'acquérir de la réputation, ou à cause que sa charge lui donnoit un plus facile accès auprès de Caïus. C'étoit alors le temps de la course des chevaux qui se fait dans l'hypodrome ; & des jeux que l'on nomme les jeux du cirque si agréables aux Romains. Et comme le peuple qui s'y trouvoit toujours en très-grand nombre avoit accoûtumé de demander des graces aux Empereurs avec confiance de les obtenir, toute cette multitude pria Caïus avec grande instance de les soulager d'une partie des impositions. Mais au

lieu de le leur accorder il en fut si irrité qu'il dit à ses gardes de tuer tous ceux qui faisoient le plus de bruit. Ils exécuterent à l'heure même ce commandement ; & la vie étant plus chere que le bien, le peuple fut si étonné de voir tant de sang répandu qu'il n'osa insister davantage. Un spectacle si horrible anima encore Chereas à exécuter son entreprise pour délivrer les hommes de cette bête farouche qui n'avoit rien d'homme que le nom, & ayant souvent eu dessein de le tuer lorsqu'il étoit à table, il n'avoit différé que par l'espérance de trouver quelque occasion plus commode. Il y avoit long-temps qu'il étoit en charge & que l'Empéreur l'employoit à faire payer ses revenus ; mais comme quelques-uns de ceux de qui on devoit tirer cet argent étoient si pauvres qu'ils devoient plus d'une année, & que la compassion qu'il avoit d'eux l'empêchoit de les presser, Caïus s'en mettoit en telle colere qu'il lui réprochoit d'être un homme sans cœur & une vraie femme ; & lorsqu'il lui venoit demander le mot, il lui en donnoit par mocquerie quelqu'un qui ne pouvoit convenir qu'à des femmes, quoiqu'il n'eût point de honte lui-même de s'habiller en femme dans des cérémonies qu'il avoit instituées, & de se friser & se parer de tous les ornemens qui le pouvoient faire prendre pour une femme.

Le ressentiment qu'avoit Chereas d'un si grand outrage étoit encore augmenté par la raillerie de ses compagnons, qui ne pouvoient s'empêcher de rire lorsqu'il leur portoit le mot, & qui disoient auparavant qu'il ne manqueroit pas de leur en donner quelqu'un de cette sorte. Ainsi ne pouvant plus souffrir de vivre dans un tel opprobre, il s'enhardit à déclarer son dessein à quelques-uns.

Le premier à qui il en parla fut un Sénateur nommé *Popedius*, qui avoit passé par toutes les charges des plus honorables, mais qui étant de la secte d'Epicure, ne pensoit qu'à vivre en repos. *Timidius* qui étoit son ennemi l'avoit accusé d'avoir dit des paroles outrageuses contre l'Empéreur, & avoit allegué pour témoin une comédienne extrémement belle nommée *Quintilia* dont Popedius étoit amoureux. Comme l'accusation étoit fausse, cette femme ne put se résoudre à mentir dans une occasion où il y alloit de la vie d'une personne de qui elle étoit aimée: ce qui obligea Timidius à demander qu'elle fût mise à la question : & Caïus qui ne manquoit jamais d'entrer en fureur en de telles rencontres commanda à Chereas de la lui faire donner à l'heure même : car il le chargeoit d'ordinaire de semblables commissions dans la créance que les reproches qu'il lui faisoit de sa mollesse les lui feroient exécuter avec plus de rigueur qu'un autre. Lorsqu'on menoit Quintilia pour être mise à la torture, elle rencontra un de ceux qui savoient la conspiration & lui marcha sur le pied pour l'exhorter d'avoir bon courage, & de s'assurer que nuls tourmens ne feroient capables de lui faire rien confesser. Chereas quoique malgré lui, mais parce qu'il s'y trouvoit contraint, lui fit donner une question très-rude : & cette femme l'ayant soufferte avec une constance merveilleuse, il la mena à l'Empéreur dans un état si déplorable qu'encore qu'il eût un cœur de bronze il ne put s'empêcher d'en être touché. Il ne la declara pas seulement innocente & Popedius aussi, mais il lui fit donner de l'argent pour la consoler de ce qu'elle avoit souffert avec non moins de bonheur dans le succès que de courage dans les tourmens.

Cette action de Caïus causa une sensible douleur à Chereas, parce qu'elle le faisoit passer pour si cruel que d'avoir mis une personne en tel état qu'elle avoit donné de la compassion au plus inhumain de tous les hommes. Ainsi lui étant impossible de se retenir davantage, il parla en cette sorte à *Papinien* qui avoit une charge semblable à la sienne, & à *Clemens* qui en avoit une dans l'armée: «Vous savez, dit-il, en s'adres»sant à Clemens, avec quelle affection & avec »quelle fidélité nous avons veillé à la conserva»tion de l'Empéreur, & qu'il est redevable à nos » soins & à nos travaux de ce que tant de con»jurations faites contre lui ayant été découver»tes, il en a couté la vie aux uns, & l'on a fait »souffrir aux autres des tourmens si extraordinaires que lui-même s'est vû contraint d'en avoir »pitié. Mais sont-ce là des emplois dignes de notre profession & de notre courage? Clemens ne répondant rien; mais la rougeur qui paroissoit sur son visage témoignant assez combien il avoit honte de se trouver engagé dans un si infâme ministere, & qu'il n'y avoit que la crainte qui l'empêchoit de condamner la folie & la fureur de Caïus; Chereas reprit son discours avec encore plus de hardiesse, & après avoir représenté tous les maux dont Rome & l'empire étoient accablés, il ajouta: « Je sai qu'on en attribue »la cause à l'Empéreur: mais à parler selon la »vérité, c'est à Papinien & à moi & à vous, »Clemens, avant nous, que Rome & toute la »terre se doivent prendre des maux qu'ils endu»rent, puisque nous sommes les exécuteurs de ses »cruels commandemens, & que pouvant faire ces»ser les effets de sa rage contre nos concitoyens »& contre tous ceux qui lui sont soumis, »nous n'avons point de honte d'en être nous-

» mêmes les ministres, d'agir en bourreaux & non » pas en gens de guerre, & de porter les armes, » non pour la conservation de Rome & de l'em- » pire, mais pour celle de ce tyran, qui ne se con- » tente pas d'asservir les corps, mais veut aussi » ôter aux hommes la liberté de leurs pensées, » qui nous oblige à souiller continuellement nos » mains de leur sang, & à leur faire souffrir des » tourmens auxquels on ne peut songer sans hor- » reur. Attendons-nous qu'il exerce sur nous- » mêmes les cruautés qu'il nous fait exercer sur » les autres ? ou croyons-nous nous en pouvoir » garantir par l'obéissance que nous lui rendons ? » Au lieu de nous en savoir gré il nous soupçon- » ne de ne le faire que par contrainte, & il est » si accoutumé aux meurtres qu'ils sont devenus » son plus grand divertissement. Pourquoi donc » nous imaginerons-nous que dans cette foule » d'innocens qui ont été les victimes de sa cruau- » té, nous serons les seuls qui puissent échapper » à sa fureur ? Ainsi ne nous trompons point, » nous nous devons considérer comme étant dé- » ja condamnés, à moins que nous n'assurions no- » tre vie par sa mort, & que nous ne sauvions » tout l'Empire en nous sauvant.

Clemens approuva les sentimens de Chereas : mais il lui conseilla de les tenir très-secrets, parce que si l'on en avoit connoissance avant qu'on en pût venir à l'exécution, leur mort étoit assurée. « Il dit qu'il étoit d'avis d'at- » tendre que le temps fit naître quelque occasion » favorable, & qu'encore que la vieillesse qui » commençoit à glacer le sang dans ses veines » lui fît embrasser les conseils les plus sûrs, il » avouoit qu'il ne pouvoit y en avoir de plus » honnêtes & de plus généreux que ceux qui » venoient d'être proposés. Après avoir parlé

de la ſorte, il ſe retira chez lui en penſant & repentant à ce qui lui avoit été dit, & à ce qu'il avoit dit lui-même.

Mais Chéreas étonné de ſa réponſe qui lui faiſoit craindre qu'il ne découvrit l'affaire, alla trouver à l'heure-même *Cornelius Sabinus* qui étoit auſſi capitaine d'une des compagnies des gardes de l'Empéreur, parce que ſachant que c'étoit un fort brave homme, paſſionné pour le bien public, & qui ſouffroit impatiemment de voir l'état déplorable où étoit reduit l'Empire, il crut lui devoir confier ſon deſſein pour recevoir ſes avis dans une occaſion ſi importante. Il ne ſe trompa pas en ſon jugement: car comme Sabinus étoit déja par lui-même dans de pareils ſentimens, & que rien ne l'avoit empêché de les faire paroître que ce qu'il n'oſoit s'en ouvrir à perſonne, il n'écouta pas ſeulement la propoſition de Chereas avec plaiſir & avec aſſurance de garder le ſecret: mais il lui promit même de l'y aſſiſter.

Ils convinrent qu'il n'y avoit point de tems à perdre, & allerent auſſi-tôt enſemble trouver Minucianus dont ils connoiſſoient la vertu & la générofité, & ſavoient qu'étant ſuſpect à Caïus à cauſe de la mort de Lepidius, ſon intime ami, il étoit trop judicieux pour ne pas voir qu'il couroit le même riſque, quand il n'en auroit point d'autre raiſon que celle de ſon mérite, puiſque cela ſeul ſuffiſoit pour devoir tout appréhender d'un ſi méchant Prince. Ils pouvoient auſſi s'aſſurer de lui, parce qu'encore que la grandeur du péril empêchât de témoigner ouvertement la haine que l'on portoit à Caïus, ils en avoient tous aſſez dit en d'autres rencontres pour faire connoître que ſa tyrannie leur étoit inſupportable; & cette con-

formité de sentimens avoit déja même lié entr'eux quelque amitié. Mais le respect de Chereas & de Sabinus pour la qualité & la vertu toute extraordinaire de Minucianus, leur fit croire qu'au lieu de lui parler d'abord du sujet qui les amenoit ils devoient attendre qu'il leur en donnât quelque ouverture. Cette pensée leur réussit : car comme il n'y avoit personne qui ne sçût que l'Empéreur avoit accoutumé de donner pour mot à Cheréas quelque parole qui lui étoit outrageuse, Minucianus lui demanda quel étoit le mot qu'il lui avoit donné ce jour-là. Chereas ravi d'une question si favorable à son dessein, & ne pouvant rien apprehender d'un homme de la probité de Minucianus, lui répondit : Mais vous, donnez-moi s'il vous plaît pour mot, Liberté. » Que je suis heureux, ajouta-t-il, » & que je vous ai d'obligation de me faire » remarquer dans votre visage que vous m'ex» hortez à entreprendre une chose pour laquelle » je brûle d'ardeur. Il n'en faut pas davantage » pour me porter à l'exécuter : ce m'est assez de » voir que vous l'approuviez, & qu'avant même » que de nous parler nous étions dans une mê» me pensée. Cette épée que vous voyez suffira » pour vous & pour moi : il n'y a point de temps » à perdre ; & il n'y a rien que je ne sois prêt » d'entreprendre sous votre conduite. Com» mandez donc seulement, vous serez obéï ; & » il n'importe que vous n'ayez point d'épée, » puisque vous avez cette grandeur d'ame dont » le fer tire toute sa force. Il me tarde d'en ve» nir aux effets, & je ne me mets point en peine » de ce qui m'en arrivera. Car pourrois-je penser » sans honte à ma conservation particuliere lors» que je vois la liberté publique opprimée, les » loix violées, & tout ce qu'il y a d'hommes

» dans l'Empire exposez à la fureur de ce Tyran?
» J'ose même croire que je ne suis pas indigne
» d'être l'exécuteur d'une si grande entreprise,
» puis que je me rencontre dans vos sentimens.
Minutianus entendant parler Chereas de la sorte l'embrassa, loua sa générosité, l'exhorta de persévérer; & ils se séparerent en priant les Dieux de leur être favorables.

Quelques-uns assurent qu'il arriva une chose qui fortifia encore Chereas. Car lorsqu'il entroit dans le palais il entendit une voix qui l'exhortoit de ne craindre point d'exécuter ce qu'il avoit résolu, & de s'assurer de l'assistance des Dieux. Ces paroles l'étonnerent d'abord craignant que l'affaire ne fût découverte: mais après il ne douta point que ce ne fût quelqu'un des conjurez qui lui parloit ainsi pour l'animer encore davantage, ou une voix du ciel qui lui faisoit connoître que Dieu ne dédaigne pas de prendre soin des affaires des hommes.

Cependant comme il n'y avoit personne qui ne fut persuadé que de la mort de Caïus dépendoit le salut de l'Empire, & qu'ainsi chacun conspiroit à l'envie pour en délivrer le monde, le nombre des conjurez étoit déja grand, & il y avoit parmi eux des Sénateurs & des Chevaliers. *Caliste* même cet affranchi de Caïus qui étoit mieux que nul autre auprès de lui, & qui s'étoit rendu si redoutable que l'on pouvoit dire en quelque sorte qu'il étoit le compagnon de sa tyrannie, se joignit à eux. Il n'étoit pas seulement très-puissant par son crédit, mais aussi par les grandes richesses qu'il avoit acquises en vendant sa faveur à ceux qui le corrompoient par des presens, & il usoit très-insolemment de sa puissance. Mais comme il connoissoit l'esprit de Caïus, qui lorsqu'il entroit en soupçon

de quelqu'un ne lui pardonnoit jamais, & que quand il n'auroit point eu d'autre raiſon de craindre, ſes grands biens étoient capables de porter ce terrible maître à le perdre, il travailla ſecretement à ſe mettre aux bonnes graces de Claudius qui pouvoit ſuccéder à l'empire, & lui dit, » que Caïus lui avoit commandé de » l'empoiſonner ; mais qu'il s'étoit ſervi de di» vers prétextes pour différer d'exécuter un ſi » cruel ordre. Pour moi je croi que c'étoit une ſuppoſition pour s'acquérir du mérite auprès de Claudius, n'y ayant point d'apparance que ſi Caïus eût eu ce deſſein il n'eût pas puni Calliſte à l'heure même d'avoir différé à lui obéir. Claudius ſe perſuada néanmoins que les Dieux s'étoient ſervis de Calliſte pour le ſauver de la fureur de Caïus, & lui ſçut beaucoup de gré d'un ſervice qu'il ne lui avoit point rendu.

Cependant on n'exécutoit rien à cauſe de la lenteur de quelques-uns des conjurez, quoique Chereas ſoutint qu'il n'y avoit point de temps qui ne fût propre pour en venir à l'effet, ſoit lors que Caïus alloit au Capitole offrir des ſacrifices pour ſa fille, ſoit quand du haut de ſon palais il jettoit au peuple dans la place des pieces d'or & d'argent, ou bien quand il célébroit de certaines cérémonies qu'il avoit lui-même inſtituées : car encore qu'il fût continuellement environné de perſonnes preparées à entreprendre ſur ſa vie, il ne ſe défioit de rien & ſe croyoit dans une pleine aſſurance. Ainſi dans la colere où étoit Chereas d'un ſi long retardement, & dans la crainte de manquer l'occaſion il demandoit aux conjurez s'ils croyoient donc que le Dieux euſſent rendu ce Tyran invulnérable, & diſoit que pour lui il ne feroit nulle difficulté de le tuer, quand même il n'auroit point d'épée.

Sur quoi ils ne pouvoient tous que louer son amour pour le bien public ; mais ils croyoient qu'il falloit un peu différer, de peur, disoient-ils, que si la chose ne réussissoit pas de mettre toute la ville en trouble par les recherches que l'on feroit contr'eux, & d'ôter le moyen d'exécuter ce dessein à d'autres qui auroient le courage de le tenter : Qu'ils jugeoient plus à propos de prendre leur temps durant les jeux instituez en l'honneur de Cesar, qui a été le premier qui pour s'élever à une souveraine puissance a raviaux Romains leur liberté & changé la republique en monarchie, parce qu'outre la grande multitude de peuple qui couroit au théâtre que l'on dressoit alors vis-à-vis du palais tout ce qu'il y avoit dans Rome de personnes de condition y allant avec leurs femmes & leurs enfans, & l'Empereur même s'y trouvant aussi, il feroit difficile dans une si grande presse que ceux qui veilloient pour sa conservation le garantissent de l'effort des conjurez. Chereas se rendit à cet avis, & il fut résolu de differer jusques au premier jour de ces jeux : mais la fortune prévalut à ce conseil : car à peine pût-on l'exécuter le troisieme jour qui étoit le dernier de ces spectacles : & alors Chereas ayant assemblé les conjurez leur parla en cette sorte : » Quels reproches ne nous fait point ce temps qui s'est passé sans exécuter une si généreuse entreprise ? N'avons nous donc pas sujet de craindre qu'étant découverts Caïus ne redouble sa fureur, & qu'au lieu de procurer par sa mort la liberté de l'empire nous ne contribuïons par notre lâcheté à fortifier encore sa tyrannie ? Est ce ainsi que nous devons travailler pour notre propre sûreté & pour celle de tant de peuples ; & est-ce là le moyen d'acquerir un réputation

La suite fait voir que c'est d'Auguste qu'il entend parler.

& une gloire immortelle ? Personne n'osant contredire à un discours si courageux ; mais étant tous si étonnez qu'ils demeuroient dans le silence ? » Quoi ! ajoûta-t-il, prétendez-vous de » différer davantage ? Ne sçavez-vous pas que » c'est aujourd'hui le dernier jour de ces jeux, » & que Caïus est prêt de s'embarquer pour aller » à Alexandrie & visiter ensuite l'Egypte ? Croyez-vous donc que nous devions laisser échapper ce monstre qui fait horreur à la nature, » afin qu'il triomphe aussi bien sur la mer que » sur la terre de la lâcheté des Romains, & que » quelque Egyptien qui aura plus de courage » que nous ait l'honneur de relever par la mort » de ce Tyran la liberté opprimée ? Pour moi » je ne suis pas résolu de perdre davantage de » temps en de vaines délibérations ; mais le jour » ne se passera point que je ne m'acquitte de ce » que je dois à ma patrie, & quoique la fortune » en ordonne je le recevrai avec joie plutôt que » de souffrir qu'un autre me ravisse la gloire de » délivrer le monde d'un homme qui doit être » en horreur à tout le monde.

Chereas en parlant ainsi s'excita lui-même de plus en plus à cette grande entreprise, & y anima tellement les autres que tous se sentirent brûler de desir de l'exécuter sans différer davantage. Il se rencontra par hazard que c'étoit le jour qu'il devoit demander le mot à l'Empéreur ; & ainsi il entra dans le palais avec son épée à son côté selon la coutume qui oblige les Capitaines des gardes à la porter lorsqu'ils vont s'acquitter de ce devoir de leur charge. Déja une très-grande multitude de peuple étoit allé au palais, chacun se pressant pour prendre place, parce qu'il n'y en avoit point de particulierement affecté ni aux Sénateurs ni aux Chevaliers,

mais que chacun se mettoit où il pouvoit, les hommes se trouvant ainsi mêlés avec les femmes, les maîtres avec les esclaves ; & l'Empéreur prenoit plaisir à voir ce désordre. Il fit ensuite un sacrifice à Auguste, en l'honneur duquel ces jeux se célébroient ; & il arriva qu'une goutte de sang de la victime tomba sur la robe d'*Asprenas*, qui étoit du nombre des Sénateurs, ce qui fut pour lui un mauvais augure ; car il fut tué dans le tumulte qui arriva ensuite : mais Caïus n'en fit que rire, & l'on remarqua avec étonnement & comme une chose fort extraordinaire, que contre son naturel il n'avoit ce jour là rien de rude & de farouche. Après que le sacrifice fut achevé, Caïus, accompagné de ceux qu'il aimoit le plus, alla s'asseoir sur le théâtre au lieu qui lui avoit été préparé. Ce théâtre étoit de bois, & on le dressoit tous les ans de cette maniere. Il y avoit deux portes, l'une à découvert qui regardoit la grande place, l'autre vis-à vis du portique par où les acteurs entroient & sortoient sans incommoder les spectateurs ; & on avoit fait de ce côté-là une loge separée par une cloison où les comédiens & les musiciens se mettoient. Lorsque chacun eut pris sa place, & que Chereas & les autres Capitaines des gardes étoient assez proches de l'Empéreur, qui s'étoit mis au côté droit du théâtre, *Bativius*, Sénateur, & qui avoit été Préteur, demanda tout bas à *Clivius*, qui avoit été Consul, & qui étoit assis auprès de lui, s'il n'avoit entendu parler de rien. A quoi ayant répondu que non, Bativius ajouta : » Vous verrez aujourd'hui jouer » un jeu qui finira la tyrannie. Taisez-vous, lui » repartit Clivius, de peur que quelques-uns » des Grecs ne vous entendent, faisant allu» sion par ce mot à un vers d'Homere. On jetta

après des fruits & quantité d'oiſeaux fort agréables à cauſe de leur rareté, & Caïus prenoit plaiſir à voir de quelle ſorte le peuple ſe preſſoit pour les prendre. On remarqua enſuite deux choſes qui pouvoient paſſer pour des préſages : L'une, qu'on repréſenta dans ces jeux un Juge, qui ayant été convaincu de crime, fut exécuté à mort. L'autre, que l'on y recita la tragédie de Cinyta, dans laquelle lui & Myrra ſa fille furent tués, & l'on répandit auprès de ces trois perſonnes dont on repréſentoit la mort, quantité de ſang que l'on avoit apporté pour ce ſujet. A quoi l'on ajoute que ç'avoit été auſſi en ce même jour que Philippes, fils d'Amintas, Roi de Macédoine, avoit autrefois été tué par Pauſanias, l'un de ſes amis, lorſqu'il alloit au théâtre.

Comme ce jour étoit le dernier de ces jeux, Caïus délibéra s'il demeureroit juſques à la fin, ou s'il iroit ſe mettre au bain & manger, pour retourner enſuite comme il avoit accoutumé. Sur quoi Minutianus, qui étoit aſſis auprès de lui, & qui avoit vu ſortir Chereas, craignant qu'il ne manquât l'occaſion d'exécuter l'entrepriſe, ſe leva pour l'aller fortifier dans ſon deſſein. Mais Caïus le prit par ſa robe, & lui dit d'une maniere obligeante : Où allez-vous donc homme de bien ? Ces paroles l'arrêterent, & il le ſaiſit : mais ne pouvant ſurmonter ſa crainte, il ſe leva une ſeconde fois, & Caïus ne voulut plus le retenir, dans la créance qu'il eût que quelque beſoin preſſant l'obligeoit de s'en aller. Auſſi-tôt après Aſprenas qui ſçavoit l'entrepriſe, fit réſoudre l'Empéreur d'aller au bain & de manger, pour venir après reprendre ſa place.

Chereas avoit cependant placé les conjurés aux lieux les plus propres pour leur deſſein, & dans

l'impatience où le retardement le mettoit à cause qu'il étoit déja la neuvieme heure du jour, il résolut de retourner au théâtre pour exécuter l'entreprise. Car encore qu'il jugeât assez que cela ne se pouvoit faire sans qu'il en courût la vie à des Sénateurs & à des Chevaliers, il crut que la liberté publique étoit préférable à la conservation de quelques particuliers. Mais lorsqu'il marchoit vers le théâtre, un bruit qu'il entendit lui fit connoître que Caïus étoit sorti pour venir dans le palais. Alors les conjurés fendirent la presse comme si c'eût été par un ordre de l'Empéreur; mais en effet pour le tuer plus facilement quand il n'y auroit personne entr'eux & lui. Claudius son oncle, *Marc Minucien*, qui avoit épousé sa sœur, & *Valere*, Proconsul que leur qualité empêchoit qu'on ne pût faire retirer, marchoient devant lui: & *Paulus Aruntius* le suivoit. Après qu'il fut entré dans le palais, il quitta le chemin ordinaire que Claudius & les autres qui alloient devant lui avoient pris, & où les officiers de sa maison l'attendoient, pour s'en aller aux bains par un chemin dérobé, afin d'y voir les jeunes garçons qu'on lui avoit amenés d'Asie pour s'en servir à chanter des hymnes dans les cérémonies & les sacrifices qu'il avoit institués, & à danser sur le théâtre les danses dont Pirrhus a été l'auteur. Alors Chereas s'avança pour lui demander le mot; & Caïus ne manqua pas de lui en donner selon sa coûtume un fort dèshonnête. Chereas repoussa cette injure par une autre injure, & par un grand couq d'épée, qui n'étoit pas néanmoins mortel. Quelques-uns veulent croire que ce fut à dessein, afin qu'étant avant que mourir en état d'en recevoir encore plusieurs autres, le châtiment que ses crimes lui faisoient souffrir lui fut plus sen-

fible. Mais cela me paroît sans apparence, parce qu'on ne s'amuse point à raisonner en de semblables actions qui ne peuvent avoir un effet trop prompt & qu'il auroit fallu que Chêreas eût été le plus mal adroit de tous les hommes pour se laisser tellement emporter à sa haine que de penser plutôt à se donner cette vaine satisfaction, qu'à se délivrer, & tous ses complices, du péril où ils se trouvoient. Car Caïus n'eût pas manqué de gens qui l'auroient défendu tandis qu'il auroit été en vie; au lieu qu'étant mort avant qu'ils eussent le loisir de se reconnoître les conjurez pouvoient échapper à leur vengeance. Mais je laisse à chacun d'en faire tel jugement qu'il lui plaira. Le coup qu'avoit reçu Gaïus étoit entre le col & l'épaule, & il auroit passé plus avant s'il n'eut point rencontré l'os. Quelque douleur qu'il en sentit il ne cria point, ni n'appella personne à son secours: il jetta seulement un soupir, soit que la frayeur lui fît perdre la parole, soit qu'il se défiât de tout le monde, soit par un effet de sa fierté naturelle: mais il tâchoit de s'enfuir lorsque Cornelius Sabinus le poussa & le fit tomber sur les genoux. Alors tous les conjurez l'environnerent en criant; Redouble, redouble, & acheverent de le tuer. Entre tant de coups qu'il reçut on tient qu'*Aquilas* lui donna celui qui délivra l'Empire, par sa mort, de son insupportable tirannie. C'est néanmoins à Chereas que la principale gloire en est dûe, puisqu'encore que plusieurs ayent eu part à l'entreprise, il fut le premier qui en conçut le dessein, qui l'inspira aux autres, qui leur proposa les moyens de l'exécuter, qui les voyant etonnez par la grandeur du péril leur redonna du cœur, & qu'aussi-tôt que l'occasion s'en offrit attaqua le Tyran, lui porta le premier

coup, & lorſqu'il étoit déja demi mort laiſſa aux autres à lui ôter ce qui lui reſtoit de vie. Ainſi l'on peut dire avec vérité que l'on doit attribuer à ſon courage & à ſa conduite tout l'honneur que ſes complices ont mérité.

Enſuite d'une ſi grande action & dans le péril où les mettoit le meurtre d'un Empéreur follement aimé de la populace, & qui entretenoit tant de gens de guerre, la difficulté étoit de ſe retirer; & comme il leur paroiſſoit impoſſible de retourner par où ils étoient venus à cauſe que ces paſſages étoient fort étroits & remplis d'officiers & de gardes que le devoir de leurs charges avoit raſſemblez en ce jour de fête, ils s'en allerent par un autre chemin au palais de Germanicus de qui ils venoient de tuer le fils. Ce palais étoit tout proche de celui de l'Empéreur, ou pour mieux dire il en faiſoit une partie comme d'autres bâtis par les précédens Empéreurs, de chacun deſquels ils portoient le nom. Ainſi s'étant échappez de la preſſe ils y furent en aſſez grande aſſurance durant que le bruit de la mort de Caïus n'étoit point encore répandu.

Les premiers qui en eurent la nouvelle furent les Allemands de ſa garde que l'on nommoit la légion Celtique. C'étoient tous ſoldats qu'il avoit choiſis parmi ceux de cette nation pour être près de ſa perſonne, & nuls d'entre les Barbares ne ſont plus colere qu'eux, parce que le plus ſouvent ils ne comprennent rien à ce qui ſe paſſe. Ce ſont des hommes extrêmement robuſtes: & comme ils ſoutiennent d'ordinaire les premiers efforts des ennemis ils ne contribuent pas peu à faire pencher la victoire du côté où ils combattoient. La mort de l'Empéreur leur fût très-ſenſible, parce que ce n'étoit pas le

mérite qu'ils considéroient, mais leur intérêt, & que nuls autres n'étoient mieux traitez qu'eux de Caïus qui pour gagner leur affection leur faisoit de grandes largesses. Ils étoient alors commandez par *Sabinus* qui n'avoit pas été élevé à cette charge par sa vertu ni par celle de ses peres, car il avoit été gladiateur, mais par sa force toute extraordinaire. L'ayant à leur tête ils coururent de tous côtés l'épée à la main pour tuer ceux qui avoient tué l'Empéreur. Le premier qu'ils rencontrerent fut Asprenas, pour qui nous avons dit que ç'avoit été un mauvais présage que cette goutte de sang de la victime tombée sur sa robe, & ils le mirent en pieces. Ils trouverent ensuite *Norbanus*, dont la naissance étoit si illustre qu'il pouvoit compter entre ses ancêtres plusieurs Généraux d'armée, & comme il n'étoit pas moins fort que courageux, lorsqu'il vit que ces barbares ne respectoient point sa qualité, il arracha l'épée des mains de l'un d'eux, & ne seroit pas mort sans leur vendre chérement sa vie s'ils ne l'eussent point enveloppé de toutes parts ; mais étant accablé par leur grand nombre il tomba percé de coups. Le troisieme des Sénateurs qui éprouva la rage de ces allemands fut *Anteïus*, à qui le desir de voir le corps mort de Caïus coûta la vie. Comme la haine qu'il lui portoit ne pouvoit être ni plus grande ni plus juste, parce que ce cruel Prince ne se contentant pas de bannir son pere l'avoit fait tuer dans son exil, il repaissoit ses yeux d'un spectacle qui lui étoit si agréable lorsqu'il entendit des gens de guerre qui venoient vers lui. Il s'enfuit pour se cacher, mais il ne pût éviter de tomber entre les mains de ces furieux qui n'épargnoient non plus les innocens que les coupables.

Quand le bruit se répandit dans le théâtre que l'Empéreur venoit d'être tué, une si grande nouvelle causa dans tous les esprits plus d'étonnement que de créance. Ceux qui la souhaitoient si ardemment depuis long-temps avoient peine d'y ajouter foi, parce qu'ils craignoient qu'elle ne fût pas véritable : & d'autres ne vouloient pas la croire, à cause qu'ils ne desiroient pas qu'elle fût vraie, & qu'ils ne pouvoient s'imaginer que l'on eût osé tenter & encore moins exécuter une entreprise si hardie. Le nombre de ces derniers étoit composé des soldats, de femmes, de jeunes gens, & d'esclaves. De soldats, parce qu'outre leur solde ils avoient part à la tyrannie & aux rapines de ce détestable Empéreur qui leur permettoit d'offenser insolemment & impunément les plus gens de bien. De femmes & de jeunes gens, parce qu'ils prenoient plaisir aux divers spectacles, aux combats de gladiateurs, aux largesses, & aux autres divertissemens dont Caïus étoit prodigue sous prétexte de vouloir contenter le peuple, mais en effet pour satisfaire sa cruauté & sa folie. Et d'esclaves à cause de la liberté qu'il leur donnoit non-seulement de mépriser, mais d'accuser faussement leurs maîtres sans crainte d'en être punis, rien n'étant plus facile que d'obtenir d'un tel Prince le pardon de leurs calomnies ; & ils étoient même assurez qu'en donnant avis de l'argent qu'avoient leurs maîtres ils obtiendroient avec la liberté la huitieme partie de leurs confiscations qui étoient affectées aux dénonciateurs.

Quant aux personnes de condition, quoique quelques-uns crussent la nouvelle véritable, soit parce qu'ils le souhaitoient, ou parce qu'ils avoient quelque connoissance de l'entreprise,

ils n'osoient néanmoins témoigner leur joie, ni même faire semblant d'entendre ce que l'on disoit, de peur s'ils étoient trompez dans leur espérance, qu'il ne leur coûtat cher d'avoir fait connoître leurs sentimens ; & les mieux informez de la conspiration étoient les plus rétenus, parce qu'ils ne vouloient pas se rendre suspects à ceux à qui il importoit que Caïus fût encore en vie, & qui n'auroient pas manqué de les perdre si la nouvelle de sa mort se fût trouvée fausse.

Cependant il vint un bruit que l'Empéreur avoit en effet été blessé, mais qu'il n'étoit pas mort & que l'on pensoit ses plaies. On ne sçavoit toutefois qu'en croire, à cause que ceux qui faisoient ce rapport étoient ou supçonnez de favoriser la tyrannie, ou du nombre de ceux que l'on n'ignoroit pas en être si ennemis que l'on ne pouvoit ajouter foi à ce qu'on pensoit qu'ils disoient plutôt par le desir qu'ils avoient qu'il fût vrai, que parce qu'il fût véritable. A ce bruit en succéda un autre qui troubla extrêmement toutes les personnes de la plus grande qualité, qui fut que Caïus sans se faire panser de ses plaies, étoit allé tout ensanglanté dans la grande place pour y haranguer le peuple. Ces divers bruits exciterent des mouvemens différens selon la disposition différente des esprits, & personne n'osoit sortir de sa place de peur d'être calomnié, parce que tous sçavoient que l'on ne jugeoit pas des actions selon les pensées que l'on avoit véritablement dans l'ame, mais selon qu'il plaisoit aux délateurs & aux Juges de les interprêter.

Les choses étant en cet état on vit venir les Allemands qui environnerent tout le théâtre. Alors il n'y eut personne qui ne désespérât de

sa vie : tous se croyoient à tout moment prêts d'être égorgez ; & le péril étant égal à demeurer ou à s'en aller, ils ne sçavoient à quoi se résoudre. Quand ces Allemands eurent fendu la presse & furent venus jusques au théâtre, on entendit un bruit confus de mille voix différentes de personnes qui prioient qu'on ne leur fît point de mal, puisqu'en quelque maniere que la mort de l'Empereur fût arrivée ils n'y avoient point eu de part. Leurs larmes & leurs gémissemens accompagnoient leurs prieres : ils prenoient les Dieux à témoins de leur innocence, & n'oublioient rien de tout ce que l'appréhension d'un tel péril étoit capable de leur inspirer. Quelque grande que fût la fureur de ces Allemands il ne pûrent être insensibles à tant de cris & tant de larmes, & n'être point touchez de voir les têtes d'Asprenas & des autres qu'ils avoient tuez que l'on avoit mises sur un autel après les avoir portées de tous côtez. Un spectacle si horrible du malheur de plusieurs personnes de qualité ne donnoit pas seulement aussi de la compassion à tant de gens de condition & à tout ce peuple qui le considéroient ; mais il les faisoit trembler dans le doute où ils étoient de pouvoir sortir d'un si grand péril, & la joie de ceux-mêmes qui haïssoient & qui avoient le plus de sujet de haïr Caïus, étoit troublée par la crainte de ne pouvoir s'assurer de le survivre.

En ce même-temps un crieur public de ce que l'on exposoit en vente, & qui avoit la voix extrêmement forte nommé *Aruncius*, fort riche & fort aimé du peuple, parut sur le théâtre en habit de deuil, & avec toutes les marques d'une très-grande douleur. Car encore qu'il haït extrêmement Caïus il dissimuloit sa joie ; & croyant qu'il importoit de faire connoître à tout

le monde que ce Prince étoit véritablement mort, il le publia à haute voix afin que personne n'en put douter. En effet il arrêta par ce moyen les Allemands, & leurs Officiers leur commanderent de remettre leurs épées dans le fourreau. Ainsi cette déclaration publique de la mort de l'Empéreur fut le salut de tout ce grand nombre de personnes qui s'étoient vues dans une telle extrêmité : car la passion de ces Allemands pour Caïus étoit si forte, que s'il leur fût resté quelque espérance de sa vie, il n'y auroit point eu de violences & de cruautés où ils ne se fussent portez pour venger la conspiration faite contre lui. Mais l'assurance de sa mort désarma leur colere, parce qu'ils ne pouvoient plus lui donner des preuves de leur affection ni en recevoir de la sienne, & qu'ils avoient sujet de craindre d'être punis si le Sénat devenoit le maître.

Cependant dans l'extrême appréhension où étoit Chereas que Minécianus n'éprouvât la fureur de ces Allemands, il conjura avec tant d'instance tous les gens de guerre dont il pouvoit s'assurer de prendre soin de sa conservation, qu'ils le lui amenerent, & Clement avec lui. Alors ce grand personnage, auprès duquel se rendirent plusieurs autres Sénateurs, dit à Chereas : » Que l'action qu'il venoit de faire ne » pouvoit être plus juste : qu'on ne pouvoit trop » le louer d'avoir avec tant de hardiesse formé » une si grande entreprise, & de l'avoir si géné- » reusement exécutée : que la tyrannie a cela de » propre de s'accroître en peu de temps par le » plaisir qu'elle trouve à pouvoir impunément » faire du mal à tout le monde. Mais que la » haine de tous les gens de bien qu'elle excite » contre elle fait que par un soudain change-

» ment les Tyrans finissent misérablement leur
» vie : que l'on en voyoit un exemple en la per-
» sonne de Caïus, qui n'ayant point craint de
» violer toutes les loix & d'offenser tous ses
» amis, les avoit rendus ses ennemis ; & qu'ainsi
» encore qu'il eût reçu la mort par leurs mains,
» on pouvoit dire avec vérité que lui-même se
» l'étoit donnée.

Les gardes du théâtre s'étant alors retirez, ceux qui s'étoient assemblez en si grand nombre pour être spectateurs des jeux, & qui s'étoient vus dans un si grand trouble, commencerent à se lever pour se mettre en sûreté, & prirent pour ce sujet l'occasion de ce qu'un médecin nommé *Arcion*, que l'on avoit obligé de venir panser quelques-uns de ceux qui avoient été blessez, avoit fait sortir ses amis sous prétexte d'aller querir ses médicamens, mais en effet pour les tirer de péril.

798. Le Sénat s'assembla ensuite dans le palais, & le peuple courut en foule & avec tumulte dans la grande place, les uns & les autres demandant la punition de ceux qui avoient tué l'Empéreur, mais le peuple la demandoit & la desiroit avec ardeur, & le Sénat seulement en apparence Une si grande émotion obligea le Sénat d'envoyer vers eux *Valerius Asiaticus*, qui avoit été Consul ; & sur ce qu'ils lui témoignerent de porter impatiemment que l'on n'eût point encore découvert les conspirateurs, & lui demanderent qui avoit donc été l'auteur de ce meurtre : » Je
» souhaiterois, leur répondit-il, que c'eût été
» moi.

Le Sénat donna ensuite un Arrêt par lequel il condamnoit la mémoire de Caïus, & commandoit à tous généralement de se retirer, les citoyens Romains dans leurs maisons, & les

gens de guerre dans leurs quartiers, avec promesse aux premiers d'une grande diminution des impositions, & aux autres de récompenses s'ils demeuroient dans le devoir. Car il y avoit sujet de craindre si on les mécontentoit qu'ils n'exerçassent dans Rome toutes sortes de violences, & que ne se contentant pas de piller les maisons des particuliers ils se portassent jusques à commettre des sacrileges en n'épargnant pas même les temples. Tous les Sénateurs assisterent à cette délibération, & ceux qui avoient été du nombre des conjurez ne furent pas seulement des premiers à s'y trouver, mais ils osoient même espérer que dans un si grand changement le Sénat reprendroit son ancienne autorité.

CHAPITRE II.

Les gens de guerre délibérerent d'élever à l'Empire Claudius oncle de Caïus. Harangue de Saturnius dans le Sénat en faveur de la liberté. Chereas envoie tuer l'Impératrice Cesonia femme de Caïus, & sa fille. Bonnes & mauvaises qualités de Caïus. Les gens de guerre résolvent de faire Claudius Empéreur & le portent dans le camp. Le Sénat députe vers lui pour le prier de se désister de son dessein.

PEndant que le Sénat délibéroit, les gens de guerre tenoient conseil de leur côté : & 799.
après avoir agité toutes choses il leur sembla que le gouvernement populaire, si on le rétablissoit, étoit incapable de soutenir le poids de la conduite de tant de royaumes & de provinces: Que quand même il le pourroit ils n'y trouveroient pas leur avantage ; & que d'ailleurs s'il

arrivoit que quelqu'un des principaux du Sénat fût déclaré Empéreur, ils l'auroient pour ennemi s'ils n'avoient pas contribué à ce ſuprême dégré d'honneur. Ainſi croyant que nul autre ne le méritoit mieux que Claudius, tant par la grandeur de ſa naiſſance étant oncle de Caïus, que par la maniere ſi noble dont il avoit été élevé, & ayant ſujet d'eſpérer qu'il leur témoigneroit ſa réconnoiſſance par des bienfaits proportionnez à l'obligation qu'il leur auroit, ils réſolurent de l'aller enlever dans ſon logis pour le déclarer Empéreur. *Cneus Sentius Saturnius* en eut avis dans le Sénat, & jugeant qu'il n'y avoit point de temps à perdre pour témoigner de la vertu & du courage, il ſe leva comme ſi on l'y eût pouſſé; mais en effet par ſon propre mouvement, & parla en cette maniere avec une hardieſſe digne de ces grands hommes qui ont fait éclater par toute la terre la gloire de la généroſité Romaine. » Nous voyons enfin, Meſſieurs, » après une ſervitude de tant d'années paroître » aujourd'hui contre toute eſpérance cette heu» reuſe liberté qui eſt l'un des plus grands de » tous les biens imaginables. Il eſt vrai que nous » ne ſçavons pas combien elle durera, parce » qu'il dépend de la volonté de Dieu de nous la » conſerver après nous l'avoir donnée. Mais » quand un ſi grand bonheur devroit auſſi-tôt » diſparoître, nous ne devons pas laiſſer de le » beaucoup eſtimer, puiſqu'il n'y a point d'hom» me de cœur qui ne reſſente de la joie de vivre » libre dans un pays libre, & de goûter au moins » durant quelques heures la douceur dont nos » peres jouiſſoient dans les ſiecles où la répu» blique étoit dans ſa ſplendeur & ſi fleuriſſante. » Comme je ſuis né depuis que cette liberté ſi » ſouhaitable a été opprimée, je n'ai point vu

» ce temps heureux où l'on étoit nourri dans les
» lettres & dans tous les honnêtes exercices qui
» peuvent former l'esprit & rechauffer le coura-
» ge. Ainsi tout ce que je puis est de témoigner
» mon amour pour celle qui nous paroit aujour-
» d'hui. C'est pourquoi j'estime qu'après les
» Dieux immortels il n'y a point d'honneur que
» nous ne devions rendre à ceux dont la géné-
» rosité & la vertu nous fait revoir la lumiere si
» douce de la liberté. Car quand nous n'en joui-
» rions que durant un jour, ne nous seroit-ce
» pas à tous un grand avantage ? aux vieillards
» puisqu'ils devroient mourir sans regret après
» un changement si inespéré : & aux jeunes,
» parce que c'est pour eux un exemple qu'ils ne
» sçauroient ne point imiter sans dégénérer de
» la vertu de leurs ancêtres, & que ce n'est que
» par des actions de vertu qu'on peut acquerir
» la liberté ? Je ne sçaurois parler des choses
» passées que sur le rapport d'autrui : mais celles
» que j'ai vues ne me peuvent permettre d'igno-
» rer quels sont les maux que cause la tyrannie.
» Je sçai qu'elle fait une guerre ouverte à la
» vertu, qu'elle ne peut souffrir ceux qui ont
» du cœur & du mérite ; qu'elle imprime la
» crainte dans les esprits & les porte à une lâ-
» che flatterie, parce qu'on ne connoît plus le
» respect qui est dû aux loix lorsque toutes cho-
» ses dépendent de la volonté absolue du Prince.
» Car depuis que Jules César foulant aux pieds
» l'ordre si religieusement observé par nos peres
» eut établi son injuste monarchie sur les ruines
» de la republique, il n'y a point de calamitez
» dont Rome n'ait été affligée. Ceux qui lui ont
» succédé dans cette souveraine puissance sem-
» blent aussi n'avoir eu pour but que de travail-
» ler à l'envi à renverser toute l'ancienne disci-

» pline ; & comme ils ont crû ne pouvoir trouver de sûreté que parmi des gens prêts à commettre toutes sortes de crimes pour leur obéir, il n'y a point de moyens si barbares dont ils ne se soient servis pour opprimer les plus gens de bien & pour leur ôter même la vie. Entre ces maîtres insupportables qui nous ont fait gémir sous une tyrannique domination, Caïus se pouvoit vanter de surpasser tous les autres, puisque ne se contentant pas d'exercer sa fureur sur nos citoyens, il en a fait sentir les effets à ses proches & à ses amis, & n'a pas été moins impie envers les Dieux que cruel envers les hommes. Car c'est le propre des tyrans de ne se contenter pas d'être avares, voluptueux & superbes, leur plus grand plaisir est d'exterminer leurs ennemis ; & ils considerent comme tels tous ceux qui ont l'ame noble & élevée. Nulle patience n'est capable de les adoucir, parce que ne pouvant ignorer combien ils sont odieux à ceux qui leur sont soumis, ils croient ne pouvoir s'assurer qu'en les accablant de telle sorte qu'ils ne puissent se délivrer de tant de miseres. Maintenant donc que nous en sommes sortis, & qu'ayant l'avantage de ne dépendre plus que de nous-mêmes notre union présente peut produire notre sûreté pour l'avenir : qui nous empêche de relever la gloire de Rome, & de rendre à la république son ancien éclat & son premier lustre Il nous est permis de parler avec liberté contre les désordres, & de proposer sans péril tout ce que nous jugerons de plus avantageux pour le bien public, puisque nous avons secoué le joug de ces maîtres impérieux qui pouvoient nous en empêcher, & qui punissoient comme un grand crime ce qui méritoit le plus de louan-

» ge. Souvenons-nous que rien n'a tant fortifié
» la tyrannie dans sa naissance que la lâcheté de
» ceux qui n'oserent s'y opposer, que ça été
» cette molesse & l'accoutûmance à préférer com-
» me des esclaves une vie honteuse à une mort
» honorable, qui ont jetté Rome dans cet abi-
» me de toutes sorte des maux. Mais avant tou-
» tes choses, Messieurs, rendons les honneurs
» dûs à ceux qui nous ont affranchis de servitu-
» de, & particulierement à Chereas, dont la
» conduite & le bras avec l'assistance des Dieux
» nous ont rendu la liberté. Car quelle récom-
» pense ne mérite-t-il point de recevoir de ceux
» pour qui il n'a pas apprehendé de s'exposer à
» un tel péril ? Il a même cet avantage sur Bru-
» tus & sur Cassius dont il a imité la vertu,
» qu'au lieu que leur action fut suivie d'une
» guerre qui troubla tout l'Empire & toute la
» terre, il nous a par la mort d'un seul homme
» délivré de tous nos maux.

Ce Discours de Saturninus fut écouté avec grand plaisir de tous les Sénateurs & des Chevaliers qui se trouverent présens, & la chaleur avec laquelle il avoit parlé lui ayant fait oublier qu'il avoit au doigt une bague où étoit enchassée une pierre dans laquelle l'image de Caïus étoit gravée, *Trebellius Maximus* la lui ôta ; & dans le même moment cette pierre fut mise en pieces. 800.

Cependant la nuit étant déja assez avancée Chereas demanda le mot aux Consuls. Celui qu'ils lui donnerent fut, Liberté ; & ils ne pouvoient assez admirer de se voir rentrer dans la jouissance de cette marque de leur ancienne autorité. Chereas donna ensuite ce mot aux officiers des quatre cohortes qui préférant la domi-

nation légitime à la tyrannie avoient embrassé le parti du Sénat.

801. Un peu après le peuple par un effet de l'inconstance qui lui est naturelle, témoigna beaucoup de joie de l'espérance qu'il concevoit de recouvrer avec la liberté le pouvoir dont il avoit autrefois joui, & donnoit de très-grandes louanges à Chereas.

802. Ce chef de l'entreprise qui venoit de changer la face de l'Empire, jugeant qu'il y auroit toujours sujet de craindre tant qu'il resteroit quelqu'un de la race de Caïus, dit à *Julius Lupus* l'un des Capitaines des gardes, d'aller tuer l'Impératrice CESONIA & sa fille, & il le choisit plutôt qu'un autre parce qu'il étoit parent de Clemens & l'un des conjurez. Sur quoi quelques-uns estimerent qu'il y avoit de la cruauté à faire mourir une femme comme si elle eût été coupable du sang des plus illustres des Romains que la seule fureur de Caïus l'avoit porté à répandre. D'autres disoient au contraire qu'elle étoit la principale cause des maux de l'Empire, parce qu'ayant fait prendre à Caïus pour se faire aimer de lui un de ces breuvages qui portent l'amour jusques à la folie, elle lui avoit renversé l'esprit: & qu'ainsi on devoit la considérer comme ayant donné le poison mortel qui avoit fait perdre la vie à tant de personnes éminentes en vertu. Ce dernier sentiment prévalut, & Lupus partit pour l'exécuter. Il trouva Cesonia étendue par terre auprès du corps de son mari, qui manquoit de toutes les choses qu'on ne refuse point aux morts. Elle étoit toute teinte du sang qui couloit de ses plaies : sa fille étoit couchée auprès d'elle, & l'on n'entendoit sortir de la bouche de cette Impératrice que des plaintes de ce que Caïus n'avoit pas voulu suivre les avis

qu'elle lui avoit tant de fois donnez. Ces paroles furent alors & sont encore aujourd'hui diversement interprêtées : les uns croyant qu'elle vouloit dire qu'elle avoit conseillé à l'Empéreur son mari de changer de conduite pour en prendre une si modérée qu'il pût regagner l'affection des Romains, afin de ne les porter pas par désespoir à entreprendre sur sa vie. Et d'autres au contraire estimant que ces paroles signifioient qu'ayant eu quelque lumiere de la conjuration elle lui avoit conseillé de n'attendre pas qu'il en eût une entiere connoissance pour pourvoir à sa sûreté. Cette Princesse outrée de douleur croyant que Lupus venoit pour voir ce corps mort, lui dit avec des larmes mêlées de soupirs de s'approcher encore plus près. Mais lorsqu'elle vit qu'il ne lui répondoit point elle n'eut pas peine à juger du sujet qui l'amenoit, & déplorant sa condition elle lui présenta la gorge nue, & le pressa d'achever le dernier acte de cette sanglante tragédie. Elle attendit ensuite le coup de la mort avec une constance admirable ; & sa fille qui n'étoit encore qu'un enfant fut tuée auprès d'elle. 803.

Telle fut la fin de Caïus après avoir régne trois ans & huit mois. Il fit connoître avant même que d'être arrivé à l'Empire qu'il étoit brutal, malfaisant, voluptueux, protecteur des calomniateurs, timide, & par conséquent cruel. Il considéroit comme le plus grand avantage de l'autorité souveraine le pouvoir d'en abuser contre les innocens, & de s'enrichir de leurs dépouilles après leur avoir injustement fait perdre la vie. Il ne pouvoit souffrir de n'être considéré que comme un homme : mais affectoit follement d'être révéré comme un Dieu, & se glorifioit des lâches flateries du commun peuple. Le frein que les loix & la vertu donnent aux passions déréglées

lui étoit insupportable. Il n'y avoit point d'amitié si grande & si ancienne qui fût capable de l'empêcher de tremper ses mains dans le sang lorsqu'il étoit en colere. Tous les gens de bien passoient dans son esprit pour ses ennemis. Quelques injustes que fussent ses commandemens il vouloit qu'on les exécutât à l'heure même sans que l'on osât y apporter la moindre contradiction : Et entre tant de vices qui le rendirent odieux, cette abominable impudicité jusques alors inouie qui le porta à commettre un inceste avec sa propre sœur, le fit détester de tout le monde. Il n'entreprit durant son régne aucuns ouvrages magnifiques ou dont l'Empire pût tirer de l'avantage, excepté, quelques havres & quelques ports auprès de Rhege & dans la Sicile, pour recevoir les vaisseaux qui apportoient des blés d'Egypte en Italie, & qui étoient sans doute fort utiles au public; mais ils ne furent pas achevez, tant par la négligence de ceux à qui il en avoit donné la conduite, que parce qu'il aimoit mieux employer son argent en des vaines & folles dépenses qui regardoient son plaisir, qu'à exécuter des desseins dignes d'un grand Empéreur qui préfére le bien de ses sujets à sa satisfaction particuliere. Au reste il étoit fort éloquent, fort instruit dans les lettres Grecques & Romaines, comprenoit très-facilement toutes choses, répondoit sur le champ aux harangues qu'on lui faisoit, & même dans les plus grandes affaires, nul autre n'étoit plus capable que lui de persuader ce qu'il entreprenoit de soutenir, tant parce qu'il avoit naturellement l'esprit excellent, qu'à cause qu'il s'y étoit toujours exercé pour ne ceder point en cela à Germanicus son pere, & à Tibere qui y excelloit par dessus tous les autres & qui avoit pris un extrême soin de les faire

inſtruire. Mais cette bonne éducation ne l'empêcha pas de ſe perdre quand il fut arrivé à l'empire, tant il eſt difficile de ſe retenir lorſque l'on peut faire impunément tout ce que l'on veut. Au commencement de ſon régne il avoit pour amis des perſonnes de grand mérite qui le portoient à toutes les actions qui pouvoient lui acquerir de la réputation & de la gloire : mais il les éloigna peu à peu, & lorſqu'il s'abandonna à une licence effrénée, ſon averſion pour eux s'augmenta de telle ſorte qu'il n'eut point de honte d'employer des moyens infames pour ſatisfaire par leur mort ſon ingratitude & ſa cruauté.

Il faut maintenant parler de Claudius qui comme nous l'avons dit marchoit devant Caïus lorſqu'il étoit ſorti du théâtre. Quand il eut appris ſa mort & vu ce grand trouble il s'alla cacher dans un coin du palais qui étoit fort ſombre, ſans néanmoins que nulle autre raiſon que la grandeur de ſa naiſſance lui donnat ſujet de craindre ; car il avoit paſſé une vie privée & s'étoit toujours conduit avec beaucoup de modeſtie. Il s'occupoit à l'étude, & principalement à celle des auteurs Grecs, loin du bruit & du tumulte ſans s'engager en nulle ſorte dans les affaires. 804.

Cependant la rumeur augmentoit toujours, & le palais n'étoit pas ſeulement plein de ſoldats qui couroient de tous cotez avec fureur ſans ſçavoir à qui ils en vouloient, mais le peuple qui croyoit avoir ſecoué le joug y venoit auſſi en foule. Alors les gardes pretoriennes qui tenoient le premier rang entre tous les gens de guerre commencerent à conſulter ſur ce qu'ils avoient à faire : la mort de l'Empéreur n'étoit pas ce qui les mettoit en peine ; ils croyoient

qu'il l'avoit bien méritée, & ne penſoient qu'à prendre les réſolutions qui leur pouvoient être les plus avantageuſes : Et quant aux Allemands ce n'étoit pas la conſidération du public, mais leur ſeule paſſion qui les animoit contre ceux qui avoient tué Caïus. L'appréhenſion de Claudius fut encore augmentée lorſqu'il vit que l'on portoit de tous cotez les têtes d'Aſprenas & des autres que ces barbares avoient ſacrifiez à leur vengeance, & il ſe tenoit toujours caché dans ce lieu obſcur où l'on ne pouvoit aller qu'en montant quelques dégrez. L'un des gardes de l'Empéreur nommé *Gratus* l'apperçut ; mais ſans le pouvoir reconnoître à cauſe de l'obſcurité, il s'approcha de plus près & lui dit de ſortir ; ce que ne voulant pas faire il l'en tira par force & le reconnut : alors il dit à ſes compagnons : voici Germanicus, faiſons-le Empéreur. A ces paroles ils ſe préparerent pour l'enlever : mais Claudius craignant qu'on ne le fit mourir à cauſe de la haine que l'on portoit à la mémoire de Caïus, le pria de conſidérer ſon innocence, & de ſe ſouvenir qu'il n'avoit eu nulle part à ce qui s'étoit paſſé. Sur quoi Gratus le prit par la main & lui dit en ſouriant : » Ceſſez d'être en peine » de votre vie : penſez ſeulement à témoigner » une grandeur de courage digne de l'Empire » que les Dieux laſſez des maux que Caïus a fait » ſouffrir à toute la terre, offrent aujourd'hui à » votre vertu, & montez glorieuſement ſur le » trône de vos ancêtres. Durant que Gratus parloit de la ſorte un grand nombre d'autres ſoldats de la garde prétorienne s'étant rangez auprès de lui, tous enſemble prirent Claudius, & un combat auſſi violent que celui qui ſe paſſoit dans ſon cœur entre la crainte & la joie ne lui permettant pas de pouvoir marcher, ils l'empor-

Il l'appelle Glaudius Germanicus à cauſe qu'il étoit ſon fils.

terent sur leurs épaules. Plusieurs de ceux qui le virent en cet état crurent qu'on alloit le faire mourir ; & comme il n'avoit jamais eu aucune part dans les affaires, & avoit même souvent couru risque de la vie sous le régne de Caïus, ils avoient compassion de son infortune, & disoient qu'il n'appartenoit qu'aux Consuls de le juger. A mesure que ces gens de guere s'avançoient d'autres se joignoient encore à eux, & ils continuerent à porter Claudius, parce que ceux qui conduisoient sa litiere le croyant perdu lorsqu'ils l'avoient vu ainsi enlever s'en étoient fuis. Le peuple faisoit place à cette multitude de soldats qui remplissoient le palais que l'on dit être la plus ancienne partie de Rome, & qui déliberoient déja entr'eux de ce qui regardoit la conduite de l'Etat. Un plus grand nombre de gens de guerre se joignit encore à ceux-ci, & leur joie de voir Claudius fut si grande qu'ils témoignerent qu'il n'y avoit rien qu'ils ne fussent prêts de faire pour le porter à l'Empire, tant à cause de l'amour & du respect qu'ils conservoient pour la mémoire de Germanicus son frere, que parce qu'ils n'ignoroient pas le maux que l'ambition immodérée des principaux du Sénat avoit causez durant qu'il étoit en autorité, & que jugeant impossible de rétablir la république, ils croyoient que puisqu'il faudroit toujours en venir à élire un Empéreur, il leur importoit d'empêcher qu'on n'en choisit un qui ne leur eût point d'obligation : au lieu que si Claudius leur étoit redevable de se trouver élevé à ce comble d'honneur, il n'y avoit point de grace qu'ils ne dussent attendre de lui pour récompense d'un si grand service. Après avoir ainsi raisonné & communiqué leurs pensées à ceux qui se venoient encore joindre à eux, ils convinrent tous dans

un même dessein, mirent Claudius au milieu d'eux & le porterent dans le camp pour terminer cette grande affaire sans que personne le pût empêcher.

805. Pendant que ces choses se passoient le Sénat & le peuple se trouverent dans des sentimens opposez : car le Sénat se voyant affranchi de la servitude des Tyrans vouloit reprendre son ancienne autorité. Mais le peuple qui lui envioit cet honneur & regardoit la puissance impériale comme un frein pour arrêter les desseins des plus entreprenans d'entre eux & comme une protection contre leurs violences, se réjouissoit de la résolution prise par les gens de guerre en faveur de Claudius, espérant par son moyen d'éviter les guerres civiles & les autres maux que Rome avoit soufferts du temps de Pompée.

806. » Le Sénat n'eut pas plutôt avis de ce qui se
» passoit dans le camp qu'il envoya réprésenter
» à Claudius qu'il ne devoit pas entreprendre
» de se faire Empéreur par violence : mais se
» remettre au Sénat de prendre soin de la répu-
» blique, & de choisir quelqu'un de son corps,
» qui avec le conseil de nombre d'autres pour-
» voiroit selon les loix à ce qui regardoit le bien
» public : Qu'il pouvoit se souvenir des maux
» dont Rome avoit été affligée sous la domina-
» tion des Tyrans, & des périls que lui-même
» avoit courus durant le régne de Caïus : Qu'il
» seroit étrange qu'ayant détesté la tyrannie dans
» les autres il voulut par son ambiton rengager
» sa patrie sous le joug insupportable dont elle
» venoit d'être délivrée ; au lieu que s'il se con-
» formoit aux sentimens du Sénat & se conten-
» toit de vivre comme auparavant, & de témoi-
» gner la même vertu, il recevroit les plus grands
» de tous les honneurs, parce qu'ils lui seroient

» rendus volontairement & par des perſonnes
» libres, & qu'il n'y auroit point de louanges
» qu'il ne méritât de vouloir bien par ſon affec-
» tion pour le public & ſon reſpect pour les
» loix tantôt commander, & tantôt obéir : Que
» ſi au contraire ſans être touché de ce qui étoit
» arrivé à Caïus il continuoit dans ſon deſſein,
» le Sénat étoit réſolu de s'y oppoſer, & qu'outre
» le grand nombre des gens de guerre qu'il avoit
» de ſon côté il pourroit armer une grande mul-
» titude d'eſclaves. Mais que leur principale
» confiance étoit au ſecours des Dieux qui aſſiſ-
» tent ceux qui combattent pour la juſtice, rien
» n'étant plus juſte que de défendre la liberté
» de ſon pays.

Veranius & *Broccus* après avoir parlé de le ſorte à Claudius ſe mirent à genoux devant lui pour le conjurer de ne point engager Rome dans une guerre civile, & le voyant environné d'une ſi grande multitude de gens de guerre qu'ils ne pouvoient plus eſpérer que l'autorité des Conſuls fût conſidérable, ils le prierent s'il étoit réſolu de s'élever à l'Empire de vouloir au moins le recevoir des mains du Sénat, puiſqu'il étoit plus raiſonnable & qu'il lui ſeroit plus avantageux d'être porté à ce ſouverain pouvoir par un conſentement général que par force & par violence.



CHAPITRE III.

Le Roi Agrippa fortifie Claudius dans la résolution d'accepter l'Empire. Les gens de guerre qui avoient embrassé le parti du Sénat l'abandondonnent & se joignent à ceux qui avoient prêté le serment à Claudius, quoique Chereas pût faire pour les en empêcher. Ainsi Claudius demeure le maître, & condamne Chereas à la mort. Il la souffre avec une constance merveilleuse. Et Sabinus, l'un des principaux conjurez, se tue lui-même.

807. CLaudius sçachant que le Sénat se persuadoit de pouvoir recouvrer sa premiere autorité répondit avec beaucoup de modestie pour ne pas choquer ses sentimens. Mais comme il croyoit avoir sujet de tout craindre de cette grande compagnie ; que d'un autre coté les gens de guerre lui promettoient toute sorte d'assistance, & qu'Agrippa l'avoit exhorté à n'être pas si ennemi de lui-même que de refuser le pouvoir qu'on lui offroit de commander à la plus grande partie de la terre, il résolut enfin de ne rien oublier de ce qui dépendoit de lui pour seconder sa bonne fortune. Ce Rôi des Juifs qui étoit redevable à Caïus de sa couronne avoit fait mettre son corps sur un lit avec toute la bienseance que le temps pouvoit permetrre, & dit à dessein à ses gardes qu'il n'étoit pas mort & que ses plaies lui faisoient souffrir tant de douleur qu'il avoit un prompt besoin de médecins. Lorsqu'il sçut que les gens de guerre avoient enlevé Claudius, il fendit la presse pour aller à lui, & l'ayant trouvé dans une telle agita-

tion d'esprit qu'il étoit prêt de céder l'autorité au Sénat, il lui redonnât du cœur, & le fortifiât dans le desir de ne pas perdre l'occasion de succéder à l'Empire. A peine avoit-il achevé de lui inspirer ces sentimens qu'on lui vint dire que le Sénat le prioit d'aller prendre place dans leur compagnie. Aussi-tôt il se parfuma la tête pour faire croire qu'il sortoit de table, & feignant de ne rien sçavoir de ce qui se passoit, il demanda au Sénat quand il y fut arrivé ce qu'étoit devenu Claudius. Surquoi on lui fit entendre tout ce qui s'etoit passé, & on le pria de dire ses sentimens sur l'état présent des choses. » Il » protesta alors qu'il étoit prêt de donner sa vie » pour maintenir la dignité du Sénat : mais » qu'il croyoit qu'ils devoient plutôt considérer » ce qui leur étoit utile que ce qui leur étoit » agréable, & que s'ils étoient résolus de re- » prendre la souveraine autorité, ils avoient be- » soin d'armes & de gens de guerre pour ne pas » succomber dans une si grande entreprise. On » lui répondit, que le Sénat ne manquoit ni » d'hommes, ni d'armes, ni d'argent pour faire » la guerre, & qu'il pourroit même armer quan- » tité d'esclaves à qui il donneroit la liberté. » Je souhaite, Messieurs, repartit Agrippa, » que votre dessein réussisse comme vous le pou- » vez desirer. Mais la part que je prends à vos » intérêts m'oblige à vous dire que je vois une » extrême différence entre ce grand nombre de » vieux soldats qui ont embrassé le parti de Clau- » dius, & ces esclaves dont vous parlez. Ce sont » gens incapables de discipline, & qui à peine sça- » vent se servir d'une épée. C est pourquoi je suis » d'avis que vous envoyez vers Claudius pour lui » persuader de se déporter de sa prétention à l'em- » pire, & je m'offre d'aller avec vos Députés.

Cette propoſition fut approuvée. Ce Prince partit accompagné de quelques Sénateurs ; & après avoir dit en particulier à Claudius le trouble où étoit le Sénat, il lui conſeilla de parler en Prince qui ſe croit déja monté ſur le trône. Ainſi Claudius répondit à ces députez: » Qu'il ne s'étonnoit
» pas de voir que le Sénat appréhendât la mo-
» narchie après un gouvernement auſſi rude
» qu'avoit été celui des précédens Empéreurs.
» Mais qu'ils goûteroient ſous ſa conduite la
» douceur d'une domination modérée qui n'au-
» roit d'empire que le nom, & dans laquelle
» toutes choſes ſe paſſeroient par leur avis &
» avec l'approbation de tout le monde. Sur quoi
» ils ne pouvoient douter de ſa parole, puiſqu'ils
» étoient eux-mêmes témoins de la maniere
» dont il avoit vêcu dans tous les temps ſans
» avoir jamais rien fait que l'on pût lui repro-
» cher. Après avoir renvoyé de la ſorte ces Députés, il harangua les gens de guerre qui s'étoient rangés auprès de lui, leur fit prêter le ſerment, & diſtribuer à chacun cinq mille drachmes. Il gratifia les officiers à proportion du nombre d'hommes qu'ils commandoient, & promit de traiter favorablement toutes les autres troupes en quelque lieu qu'elles fuſſent.

808. Le lendemain au matin avant le jour les Conſuls aſſemblerent le Sénat dans le Temple de Jupiter au Capitole : mais quelques-uns des Sénateurs n'oſerent ſortir de chez eux pour s'y trouver, & d'autres s'en allerent en leurs maiſons de campagne, parce que voyant où les choſes ſe portoient, ils préféroient une ſervitude tranquille à un deſſein auſſi périlleux qu'étoit celui de recouvrer leur liberté ; & il n'y en eut que cent qui ſe trouverent au Sénat.

Pendant qu'ils délibéroient, on entendit à la

porte un grand bruit de gens de guerre, qui demandoient que pour empêcher le préjudice que recevroit l'Empire si le commandement étoit partagé entre plusieurs, le Sénat choisît pour Empéreur celui de son corps qui en seroit jugé le plus digne. Cette demande, si contraire à l'espérance que le Sénat avoit eue de recouvrer sa liberté & son ancien pouvoir, le troubla d'autant plus, qu'il avoit sujet de craindre que Claudius ne devînt le maitre. Il s'en trouva néanmoins quelques-uns à qui le noblesse de leur race, & leurs alliances avec les Césars donnoient assez d'ambition pour les faire aspirer à la souveraine puissance. Marc Minucien, l'un des plus illustres des Romains, & qui avoit épousé Julie, sœur de Caïus, s'offrit de prendre le soin de la conduite de l'Empire. A quoi les Consuls au lieu de répondre chercherent d'autres sujets de parler. Valerius Asiaticus avoit aussi le même dessein que Minucien; mais Minutianus qui avoit été de la conjuration contre Caïus, l'empécha de s'en déclarer; & si quelqu'un en fût venu jusques à disputer ouvertement l'Empire à Claudius, il seroit arrivé l'un des plus grands carnages que l'on vît jamais. Car outre un grand nombre de gladiateurs & les compagnies du guet entretenues pour faire durant la nuit des rondes dans la ville, il s'y étoit assemblé une grande multitude de batteliers. Cet extrême désordre, qu'il étoit facile de prévoir, détourna plusieurs Sénateurs de prétendre aussi à l'Empire, tant par la crainte du péril où Rome se trouveroit, que par celle qu'ils avoient pour eux-mêmes.

Lorsque le jour ne faisoit encore que commencer à paroître, Chereas vint avec ses amis & fit signe de la main aux soldats qu'il desiroit de 805.

leur parler. Mais au lieu de lui permettre, ils se mirent à crier qu'ils vouloient que sans aucun retardement on leur donnât un Empéreur. Ainsi le Sénat reconnut que le mépris que ces gens de guerre faisoient de son autorité le mettoit hors d'état de pouvoir rétablir la république ; & d'autre côté le manque de respect de ces soldats pour une Compagnie si auguste étoit insupportable à Chereas & à ceux qui l'avoient assisté dans l'entreprise contre Caïus. Il ne put souffrir qu'ils continuassent à demander un Empéreur, & leur dit avec colere qu'il leur en donneroit un, pourvu qu'ils lui apportassent un ordre d'*Eutichus*. Cet Eutichus étoit un cocher que Caïus avoit fort aimé, & qui avoit été employé aux plus bas & aux plus vils de tous les ministeres. » Il ajouta à cela divers reproches, les menaça même de leur apporter la » tête de Claudius, & leur dit que c'étoit une » chose honteuse qu'après avoir ôté l'Empire à » un fou, ils voulussent le donner à un stupide. Mais ces gens de guerre tirerent leurs épées sans le daigner écouter, & s'en allerent avec leurs drapeaux trouver Claudius pour se joindre aux autres qui lui avoient déja prêté le serment.

801. Le Sénat se voyant ainsi abandonné de ceux qui devoient le défendre, & des Consuls se trouvant sans autorité, l'étonnement fut si grand, & ce qu'ils avoient irrité Claudius augmenta si fort leur crainte, que leur regret de s'être engagés si avant les porta à se faire des reproches les uns aux autres. Au milieu de cette contestation, Sabinus, qui étoit l'un de ceux qui avoient tué Caïus, s'avança, & protesta hautement qu'il les tueroit tous plutôt que de souffrir que Claudius montât sur le trône, &
que

» que l'on rentrât dans une nouvelle servitude.
» Il dit même à Chereas avec beaucoup de cha-
» leur, qu'il étoit étrange qu'ayant été le pre-
» mier à entreprendre contre le Tyran, il vou-
» lût bien souffrir de vivre sans que sa patrie eût
» recouvré sa liberté. A quoi Chereas lui repon-
» dit qu'il n'avoit point d'amour pour la vie ;
» mais qu'il vouloit sçavoir quels étoient les
» sentimens de Claudius.

Cependant on se rendoit de toutes parts dans le camp pour s'offrir à Claudius. *Q. Pompée* l'un des Consuls y fut aussi. Comme il étoit odieux aux soldats à cause qu'il avoit exhorté le Sénat à maintenir la liberté, ils vinrent à lui l'épée à la main, & l'auroient tué si Claudius ne l'eût empêché : mais il le garantit de ce péril & le fit asseoir auprès de lui. On n'eut pas la même considération pour les Sénateurs qui l'accompagnoient : on les empêcha de s'approcher de Claudius pour le saluer : Quelques-uns, & *Aponius* entr'autres, furent blessez ; & il n'y en eut pas un seul qui ne courût grand risque. Le Roi Agrippa conseilla à Claudius de bien traiter ces premieres & principales personnes de l'Empire, parce qu'autrement il n'y auroit plus de gens de qualité à qui il pût commander. Il approuva cet avis, & manda ensuite au Sénat de se rendre dans le palais, où il se fit porter en litiere à travers la ville, accompagné de gens qui faisoient retirer le menu peuple. 811.

En ce même temps Chereas & Sabinus qui s'étoient les plus signalez dans la conjuration, ne craignirent point de se montrer en public contre l'ordre de *Pollion*, à qui Claudius avoit donné la charge de Colonel des gardes prétoriennes. Mais aussi-tôt que Claudius fut arrivé dans le palais il tint conseil avec ses amis, & con- 812.

damna Chereas à perdre la vie. Ils ne pouvoient tous néanmoins s'empêcher de reconnoître que l'action qu'il avoit faite étoit illustre : mais on l'accusa de trahison, & l'on crut devoir pourvoir par sa mort à la sûreté des Empéreurs. Ainsi on le mena au supplice avec Lupus & plusieurs autres des conjurez. On dit qu'il témoigna une merveilleuse constance, & que non-seulement il ne changea point de visage, mais que voyant pleurer Lupus il lui reprocha sa lâcheté : & que sur ce qu'il se plaignoit qu'on lui avoit ôté sa robe, il lui dit que les loups n'avoient jamais froid. Au milieu de cette grande foule dont il étoit environné, il demanda à un soldat s'il étoit bien exercé aux meurtres, & si son épée étoit bien tranchante, & pria qu'on lui apportât celle avec laquelle il avoit tué Caïus. Un seul coup lui ôta ensuite la vie ; mais Lupus en reçut plusieurs ; parce que la peur lui faisoit branler la tête. Peu de jours après on célébra la fête dans laquelle les Romains font des offrandes pour leurs parens morts ; & ils en jetterent dans le feu en l'honneur de Chereas en le priant de leur vouloir pardonner leur ingratitude. Ainsi finit celui qui a rendu sa mémoire si célébre par une entreprise si généreusement conçue, si constament poursuivie, & si hardiment exécutée.

813. Quant à Sabinus, Claudius ne se contenta pas de lui pardonner ; il le conserva même dans sa charge, disant qu'il n'avoit pû manquer à la parole qu'il avoit donnée à ceux qui l'avoient engagé dans la conspiration. Mais ce généreux Romain ne pouvant se résoudre de survivre à l'oppression de la liberté publique, se délivra par un coup de son épée, d'une vie que son courage lui rendoit insupportable.

CHAPITRE IV.

L'Empéreur Claudius confirme le Royaume à Agrippa, & y ajoûte la Judée & Samarie. Donne le Royaume de Chalcide à Hérode frere d'Agrippa, & fait des Edits favorables aux Juifs.

L'Une des premieres choses que fit Claudius depuis avoir été établi dans la souveraine puissance fut de licentier tous les gens de guerre qui lui étoient suspects, & de confirmer Agrippa dans le Royaume qu'il avoit reçu de Caïus. Il fit sur ce sujet un Edit par lequel après lui avoir donné de grandes louanges il ajouta aux Etats dont il jouissoit déja, la Judée & Samarie, comme lui appartenant avec justice, parce qu'elles avoient été possédées par le Roi Hérode son ayeul. Il lui donna encore du sien Abela qui avoit appartenu à Lysanias, avec toutes les terres du mont Liban : & le traité d'alliance de ce Prince avec le peuple Romain fut gravé sur une table de cuivre que l'on mit au milieu de la grande place du marché de Rome. 814.

Ce nouvel Empéreur donna aussi à ANTIOCHUS qui avoit été dépossédé de son royaume, la Comagene & une partie de la Cilicie. Et comme il avoit une affection particuliere pour *Alexandre Lysimachus*, Alabarche qui avoit eu la conduite de toutes les affaires d'Antonia sa mere & que Caïus avoit fait metrre en prison, il ne se contenta pas de l'en tirer, mais il destina pour femme à *Marc* son fils, BERENICE fille d'Agrippa, & Marc étant mort avant que les nôces se pussent faire, ce Roi des Juifs la donna en ma- 815.

riage à Herode son frere pour qui il obtint de Claudius le royaume de Chalcide.

816. Il arriva en ce même-temps une grande émotion entre les Juifs & les Grecs qui demeuroient dans Alexandrie. Car ces premiers ayant été opprimez & très-maltraitez de ceux d'Alexandrie durant le régne de Caïus, n'eurent pas plutôt appris la nouvelle de sa mort qu'ils prirent les armes. Claudius écrivit au Gouverneur d'Egypte d'appaiser ce trouble, & envoya à la priere des Rois Agrippa & Herode un Edit à Alexandrie & dans la Syrie, dont voici quels étoient les termes. » Tybere Claudius Cesar Auguste » Germanique, Prince de la republique a fait » l'Edit qui ensuit. Etant constant par divers » titres que les Rois d'Egypte ont dès long-tems » accordé aux Juifs qui demeurent dans Alexandrie de jouir des mêmes privileges que les autres habitans; Auguste après avoir joint cette » ville à l'Empire les leur confirma, & ils en ont » joui paisiblement sous Aquila & les autres » Gouverneurs qui lui ont succédé; comme aussi » de la permission que ce même Empéreur leur » avoit donnée lorsque leur Ethnarque mourroit » d'en élire un autre, & de vivre selon leurs loix » & dans l'exercice de leur religion, sans qu'on » pût les y troubler. Mais lorsque Caïus osa entreprendre de se faire adorer comme un Dieu, » les autres habitans d'Alexandrie prirent cette » occasion pour animer ce Prince contr'eux à » cause qu'ils refusoient d'obéir à un commandement si impie; & comme il n'y a rien de » plus injuste que de les persécuter pour un tel » sujet, nous voulons qu'ils soient maintenus » dans tous leurs privileges, & nous ordonnons » aux uns & aux autres de vivre à l'avenir en » paix sans émouvoir aucun trouble.

Ce même Empéreur envoya un autre Edit dans toutes les provinces de l'Empire Romain ; qui contenoit ce qui s'ensuit. » Tybere Claudius » Cesar Auguste Germanique, Grand Prêtre - » Prince de la république, & Consul désigné » pour la seconde fois. Le Roi Agrippa & He- » rode qui sont nos amis très-particuliers nous » ayant prié de permettre aux Juifs répandus » dans tout l'Empire Romain de vivre selon leurs » loix, ainsi que nous l'avons permis à ceux qui » demeurent dans Alexandrie, nous le leur avons » très - volontiers accordé, non-seulement en » considération de deux si grands intercesseurs ; » mais aussi parce que nous estimons que l'affec- » tion & la fidélité que les Juifs ont toujours té- » moignée pour le peuple Romain, les rend dignes » de recevoir cette grace. Ainsi nous ne voulons » pas que même dans les Villes grecques on les » empêche d'en jouir, puisque le divin Auguste » les y a maintenus : mais notre volonté est qu'ils » en jouissent à l'avenir dans toute l'étendue de » l'Empire, pour les obliger par cette preuve » de notre bonté à ne point mépriser la religion » des autres peuples, mais à se contenter de vi- » vre en toute liberté dans la leur : dont afin » que personne ne puisse douter, Nous ordon- » nons que le présent Edit sera non-seulement » publié dans toute l'Italie, mais envoyé par » nos officiers aux Rois & aux Princes, & affi- » ché durant trente jours.

CHAPITRE V.

Le Roi Agrippa va dans son Royaume, & met dans la sacristie du Temple de Jerusalem la chaîne qui étoit une marque de sa prison. Il pourvoit à la grande Sacrificature & ne peut souffrir l'insolence des Dorites qui avoient fait mettre dans la Synagogue des Juifs une statue de l'Empereur.

8:7. APrès que ces deux Edits par lesquels l'Empéreur Claudius témoignoit tant d'affection pour les Juifs eurent été envoyez à Alexandrie & dans tous les autres lieux soumis à l'Empire Romain, il permit à Agrippa, qu'il avoit comblé de tant d'honneurs & de bienfaits, de s'en retourner dans son Royaume, & lui donna des lettres de recommandation aux Gouverneurs & aux Intendans des Provinces. Aussi-tôt que ce Prince fut arrivé à Jérusalem il s'acquitta par des sacrifices des vœux qu'il avoit faits à Dieu, obligea les Nazaréens à se couper les cheveux, & accomplit toutes les autres choses que la loi ordonne. Il fit mettre dans la sacristie qui est au dessus du tronc où l'on jette l'argent consacré à Dieu, cette chaîne d'or que l'Empéreur Caïus lui avoit donnée, & qui étoit du même poids de celle de fer dont Tybere n'avoit point eu de honte d'enchaîner des mains royales, afin qu'étant ainsi exposées aux yeux de tout le monde on pût y voir un illustre exemple des changemens de la fortune, & apprendre que lorsqu'elle a fait tomber les hommes des honneurs dont ils jouissoient, Dieu peut les relever & les rétablir dans

une plus grande prospérité. Car il n'y avoit personne à qui cette chaîne ainsi consacrée ne fit connoître que ce Prince ayant été mis en prison contre le respect dû à sa naissance pour une cause assez légére, il n'en étoit pas seulement sorti glorieusement, mais étoit même monté sur le trône, parce qu'il arrive aisement que comme les puissances élevées tombent tout d'un coup, celles qui étoient tombées se relevent avec plus de gloire par l'inconstance & la revolution des choses du monde.

Après que le Roi Agrippa eut satisfait à ses devoirs envers Dieu, il ôta la grande Sacrificature à Theophile fils d'Ananus, & la donna à SIMON surnommé Canthara fils de Boëtus Grand Sacrificateur, dont Herode le Grand avoit comme nous l'avons vu épousé la fille. Ce Simon avoit eu deux freres qui avoient aussi été Grands Sacrificateurs; & l'on avoit vu autrefois sous le regne des Macedoniens arriver la même chose aux trois fils de Simon Grand Sacrificateur fils d'Onias, qui avoient aussi tous trois été Grands Sacrificateurs comme leur pere. 818.

Lorsqu'Agrippa eut ainsi pourvû à ce qui regardoit la grande Sacrificature, il ne voulut pas laisser sans reconnoissance l'affection que les habitans de Jérusalem lui avoient témoignée: mais pour leur donner des marques de sa générosité il leur remit l'imposition qui se payoit pour chaque maison, & il honora de la charge de Général de ses troupes Silas, qui ne l'avoit jamais abandonné dans tous ses travaux & ses affaires les plus difficiles.

Peu de temps après de jeunes-gens de Doris furent si téméraires & si insolens que d'oser sous prétexte de pieté mettre une statue de l'Empereur dans la Synagogue des Juifs. Et comme rien 819.

ne pouvoit être plus contraire & plus injurieux à nos loix, Agrippa en fut si irrité qu'il alla aussi-tôt trouver Petrone qui commandoit dans la Syrie. Ce Gouverneur témoigna n'être pas moins touché que lui d'une si grande impieté, & écrivit en ces termes à ceux qui avoient eu l'audace de la commettre.

CHAPITRE VI.

Lettre de Petrone Gouverneur de Syrie à ceux de Doris sur le sujet de la statue de l'Empéreur qu'ils avoient mise dans la Synagogue des Juifs. Le Roi Agrippa donne la grande sacrificature à Mathias. Marsus est fait Gouverneur de Syrie.

820. » PEtrone Gouverneur pour Tybere Claudius Cesar Auguste Germrnique, aux Magistrats des Dorites. J'ai appris qu'au préjudice de l'Édit de Claudius Cesar Auguste Germanique, par lequel il permet aux Juifs de vivre selon leurs loix, quelques-uns des vôtres ont eu l'insolence de profaner leur Synagogue en y mettant sa statue ; & ont ainsi offensé également leur religion & la pieté de l'Empéreur, qui veut que chaque Divinité soit honorée dans le temple qui lui est consacré. Sur quoi je ne parlerai point du mépris que l'on a fait de mes ordonnances ; puisque l'on a même blessé en cela le respect dû à l'autorité de Cesar, qui ne trouve pas seulement bon que les Juifs observent les coutumes de leurs peres mais leur a même accordé un droit de bourgeoisie semblable à celui des Grecs. C'est pourquoi j'ai

»commandé au Capitaine *Vitellius Proculus* de »m'amener ceux qui disent que ç'a n'a été que par »une émotion populaire & sans votre consentement que ce crime a été commis, afin que je les »entende dans leurs justifications; & vous ne sauriez mieux témoigner que vous n'y avez point »eu de part qu'en déclarant à Proculus qui sont »les coupables, & en empêchant que contre le »dessein du Roi Agrippa & le mien, il n'arrive »aucun trouble comme de méchants esprits le »desireroient. Car nous n'avons l'un & l'autre »rien plus à cœur, que d'éviter qu'on donne »aux Juifs une occasion de prendre les armes »sous prétexte de se défendre. Et pour ôter »tout sujet de douter de la volonté de l'Empéreur, je joins à cette lettre la copie de son »Edit touchant ceux d'Alexandrie que le Roi »Agrippa nous a fait voir lorsque nous étions »assis sur notre tribunal, afin que suivant l'intention de l'Empéreur, les Juifs soient maintenus dans les graces qu'Auguste leur a accordées, & qu'en permettant à tous de vivre selon la religion de leur pays, vous empêchiez »tout ce qui pourroit exciter quelque émotion »& quelque trouble. Cette sage conduite de Petrone remedia à la faute qui s'étoit faite, & fut cause que l'on n'en commit point depuis de semblable.

Le Roi Agrippa ôta ensuite la grande sacrificature à Simon Canthara pour la rendre à Jonathas, fils d'Ananus, comme l'en croyant plus digne. « Mais il le pria de le dispenser de la recevoir, & lui parla en ces termes: Je vous suis »trop obligé, Sire, de me vouloir faire tant d'honneur: mais Dieu ne m'en jugeant pas digne, »il me doit suffire d'avoir reçu une fois ce saint »habit & je ne pourrois maintenant le repren- 821.

»dre aussi innocemment que je fis alors. Que si »Votre Majesté veut conférer cette dignité à une »personne qui la mérite beaucoup mieux que »moi, & que sa vertu doit rendre beaucoup plus »agréable à Dieu, je ne craindrai point de lui »proposer mon frere. Une réponse si modeste »toucha tellement Agrippa qu'il donna la grande »Sacrificature à MATHIAS frere de Jonathas.

Quelque temps après MARIUS succéda à Petrone au Gouvernement de Syrie.

CHAPITRE VII.

L'extrême imprudence de Silas Général des troupes d'Agrippa, porte ce prince à le faire mettre en prison. Il fortifie Jérusalem; mais l'Empéreur Claudius lui défend de continuer. Ses excellentes qualitez. Ses superbes édifices. Cause de son aversion pour Marsus Gouverneur de Syrie. Il donne la grande Sacrificature à Elionée. Meurt d'une maniere épouvantable. Laisse pour successeur Agrippa son fils & trois filles. Horrible ingratitude de ceux de Césarée & de Sebaste envers sa mémoire. L'Empéreur Claudius envoie Fadus Gouverneur en Jude à cause de la jeunesse d'Agrippa.

7.

822. SIlas Général des troupes du Roi Agrippa, & qui, comme nous l'avons dit, lui avoit été si fidele durant toute sa mauvaise fortune, qu'il n'y avoit point de travaux qu'il n'eût entrepris, ni de périls ausquels ils ne se fût exposé pour lui en donner des preuves, entra dans une telle confiance du mérite que tant de services lui avoient acquis auprès de lui, qu'il ne pouvoit

souffrir de lui être inférieur. Il oublia le respect qu'il lui devoit, lui parloit en toutes rencontres avec une liberté dont on n'use point en parlant aux Rois, & l'entretenoit souvent de ses malheurs passés pour prendre sujet de le faire souvenir des services qu'il lui avoit rendus, & comme pour lui en faire des reproches. Une si fâcheuse & si imprudente maniere d'agir devint insupportable à ce Prince, parce que rien n'est plus ennuyeux que de renouveller le souvenir des choses désagréables, ni plus ridicule que de parler sans cesse des obligations que l'on nous a. Enfin le mécontentement qu'en eut Agrippa passa si avant, que donnant plus à sa colere qu'à sa raison, non-seulement il priva Silas de sa charge; mais il l'envoya en prison dans le lieu de sa naissance. Quelque-temps après il s'adoucit, & rappellant dans son esprit le souvenir de tant de services qu'il avoit reçus de lui il l'envoya querir pour assister le jour de sa fête au festin qu'il faisoit à ses amis. Mais comme Silas étoit incapable de rien dissimuler & qu'il étoit persuadé que le Roi lui avoit fait un extrême tort, il ne pût s'empêcher de dire aux autres conviez : » Vous voyez quel est l'honneur que » le Roi me fait aujourd'hui : mais il ne durera » guères : il m'en privera de même qu'il m'a » privé d'une maniere si outrageuse de la charge » que ma fidelité m'avoit acquise. Car se peut- » il persuader que je cesse de parler avec liberté ? » Comme ma conscience ne me reproche rien je » publierai toujours hautement de quelles pei- » nes je l'ai tiré, les travaux que j'ai soufferts » pour sa conservation & pour sa gloire, & que » les chaînes & l'obscurité d'une prison en ont » été la récompense. Une si grande injure n'est » pas du nombre de celles qui se peuvent ou-

» ble, & je ne m'en souviendrai pas seulement » durant tout le reste de ma vie, mais aussi après » ma mort. Cet homme aussi imprudent que fidele ne se contenta pas de parler de la sorte aux conviez, il les pria de le dire au Roi : & ce Prince connoissant alors que sa folie étoit incurable, le fit remettre en prison.

823. Agrippa porta ensuite ses soins à ce qui regardoit Jerusalem. Il employa les deniers publics à élargir & rehausser les murs de la nouvelle ville, & l'auroit rendue si forte qu'elle auroit été imprenable. Mais Marsus Gouverneur de Syrie en ayant donné avis à l'Empéreur il manda à Agrippa de ne continuer pas davantage : & il n'osa lui désobéir.

824. Ce Roi des Juifs étoit naturellement si libéral, si bienfaisant, & si affectionné envers ses sujets, qu'il n'épargnoit aucune dépense pour rendre son régne célébre par ses grandes & louables actions. En quoi il étoit fort différent d'Herode son ayeul, qui étoit méchant, cruel, & préféroit les Grecs aux Juifs, comme il paroît par les prodigieuses dépenses qu'il fit à bâtir & embelir hors de son pays des villes, des temples, des théâtres, des bains, & d'autres somptueux édifices, & par ses grandes libéralitez, sans avoir jamais daigné faire rien de semblable dans la Judée : au lieu qu'Agrippa étoit doux & obligeant envers tout le monde, traitoit aussi bien ses sujets que les étrangers, & prenoit particulierement plaisir à soulager les affligez. Il faisoit son sejour ordinaire à Jérusalem, & il ne se passoit point de jour qu'il n'offrit des sacrifices à Dieu comme notre Loi l'ordonne, tant il étoit un religieux observateur des coûtumes de nos ancêtres.

825. Durant un voyage qu'il étoit allé faire à Ce-

ſarée un Docteur de la Loi nommé *Simon* eut l'audace de l'accuſer publiquement dans Jeruſalem d'être un vicieux à qui l'on devoit refuſer l'entrée du Temple, parce qu'elle ne devoit être permiſe qu'aux perſonnes chaſtes. Le Gouverneur de la ville lui en ayant donné avis il lui manda de lui envoyer cet homme ; & il ſe rencontra lorſqu'il arriva à Ceſarée que ce Prince étoit au théâtre. Il lui commanda de s'aſſeoir auprès de lui, & lui dit d'une voix douce & ſans s'émouvoir : » Dites-moi, je vous prie, quels » ſont donc les vices dont vous m'accuſez? Cet homme fut ſi couvert de confuſion que ne ſçachant que répondre il le pria de lui pardonner ; & il lui pardonna à l'heure même, en diſant que les Rois doivent préférer la clemence à la rigueur, & rendre leur modération victorieuſe de leur colere. Sa bonté paſſa encore plus avant, car il le renvoya avec des préſens.

Entre tant de villes qui reſſentirent les effets de la magnificence de ce Prince il n'épargna aucune dépenſe pour faire faire dans Berite un ſuperbe théâtre & un amphithéâtre, & des bains & des galeries qui ne leur cédoient point en beauté. Divers concerts de muſique & d'autres divertiſſemens parurent pour la premiere fois ſur ce théâtre, & afin de donner au peuple le plaiſir de voir au milieu de la paix une image de la guerre, on fit venir dans l'amphithéâtre quatorze cens hommes condamnez à mort que l'on ſepara en deux troupes : & leur combat fut ſi opiniâtre & ſi ſanglant, que de tout ce grand nombre de coupables il n'en reſta pas un ſeul en vie. 826.

Ce Prince alla enſuite de Berite à Tyberiade qui eſt une ville de la Galilée : & comme il étoit extrêmement conſideré des Princes ſes voiſins, 827.

Antiochus Roi de Comagene, SAMPSIGERAM Roi des Emeſſeniens, COTIS Roi de la petite Armenie, POLEMON Prince de Pont, & Herode Roi de Chalcide, frere du Roi Agrippa, vinrent le trouver, & il les traita avec une civilité & une magnificence qui firent connoître qu'il étoit digne de recevoir des viſites ſi honorables. Lorſqu'ils étoient tous enſemble Marſus Gouverneur de Syrie vint auſſi le voir, & Agrippa pour lui rendre l'honneur qui étoit dû à la puiſſance & à la grandeur Romaine alla ſept ſtades au devant de lui ; & ce fut la premiere cauſe de leur meſintelligence Car tous ces Rois qui étoient venus viſiter Agrippa étant avec lui dans un même chariot, Marſus conſidera cette grande union entre tant de Princes comme une choſe qui n'étoit pas avantageuſe à l'Empire, & leur fit ſçavoir à tous qu'ils euſſent à s'en retourner dans leurs Etats : ce qui offenſa ſi ſenſiblement Agrippa qu'il ne l'aima jamais depuis.

Ce Prince ôta la grande Sacrificature à Mathias pour la donner à ELIONÉE fils de Citheus. Et en la troiſieme année de ſon regne il célébra dans la ville de Ceſaree, que l'on nommoit autrefois la tour de Straton, deux jeux ſolemnels en l'honneur de l'Empereur. Tous les Grands & toute la Nobleſſe de la province ſe trouverent à cette fête : & le ſecond jour de ces ſpectacles Agrippa vint dès le grand matin au théâtre avec un habit dont le fond étoit d'argent, travaillé avec tant d'art, que lorſque le ſoleil le frappa de ſes rayons il éclata d'une ſi vive lumiere qu'on ne pouvoit le regarder ſans être touché d'un reſpect mêlé de crainte. Alors ces lâches flateurs dont les diſcours en-

poisonnés, répandent un venin mortel dans le cœur des Princes, commencerent à crier « que jusqu'alors ils n'avoient considéré leur Roi que » comme un homme; mais qu'ils voyoient maintenant qu'ils devoient le reverer comme un » Dieu, & le prier de leur être favorable, puisqu'il » paroissoit qu'il n'étoit pas comme les autres » d'une condition mortelle, Agrippa souffrit cette impiété qu'il auroit dû châtier très-rigoureusement. Mais aussi-tôt en levant les yeux il apperçut un hibon au-dessus de sa tête sur une corde tendue en l'air, & il n'eut pas peine à » connoître que cet oiseau étoit le présage de son malheur, comme il l'avoit été autrefois de sa bonne fortune. Alors il jetta un profond soupir, & sentit au même moment ses entrailles déchirées par des douleurs insupportables. Il se tourna vers ses amis & leur dit : « Voilà celui » que vous voulez faire croire être immortel » tout prêt de mourir, & cette nécessité inévi» table ne pouvoit être une plus prompte convic» tion de votre mensonge. Mais il faut vouloir » tout ce que Dieu veut : J'étois trop heureux, & il n'y avoit point de Prince de qui je dusse envier la félicité. En achevant ces paroles il sentit ses douleurs s'augmenter encore : on le porta dans son palais, & le bruit se répandit qu'il étoit prêt de rendre l'esprit. Aussi-tôt tout le peuple avec la tête couverte d'un sac selon la coutume de nos peres, fit des prieres à Dieu pour la santé de son Roi, & tout l'air retentit de cris & de plaintes. Ce Prince qui étoit dans la plus haute chambre de son palais les voyant de-là prosternés en terre, ne put retenir les larmes; & ces cruelles douleurs n'ayant point discontinué durant cinq jours, elles l'emporterent en la cinquante-quatrieme année de sa vie, qui

étoit la septieme de son regne ; car il regna quatre Années sous l'Empéreur Caïus, dans les trois premieres desquelles il n'avoit que la Tetrarchie qui avoit été à Philippes, & on y ajouta en la quatrieme celle d'Hérode ; & dans les trois dernieres années qu'il regna sous Claudius: cet Empéreur lui donna aussi la Judée, Samarie & Césarée. Mais encore que ses * revenus fussent très grands, il étoit libéral & si magnifique qu'il ne laissoit pas d'être obligé d'emprunter.

* Le Grec porte douze cens fois dixmille sans rien spécifier d'avantage.

Avant que la nouvelle de sa mort fut répandue, *Chelcias*, Général de ses troupes, & Hérode Prince de Chalcide, tous deux ennemis de Silas, envoyerent Ariston le tuer dans sa prison, feignant en avoir reçu l'ordre du Roi.

829.

830. Ce Prince, qui avoit de très-grandes qualités laissa en mourant un fils âgé de dix-sept ans, nommé AGRIPPA comme lui, & trois filles, dont l'aînée nommée Berenice, alors âgée de seize ans, avoit épousé Hérode son oncle. MARIAMNE qui étoit sa seconde âgée de dix ans, étoit fiancée à JULES-ARCHELAUS, fils de Chelcias, & la troisieme nommée DRUSILLE qui n'avoit que six ans, étoit fiancée à EPIPHANES fils d'Archelaus, Roi de Comagene.

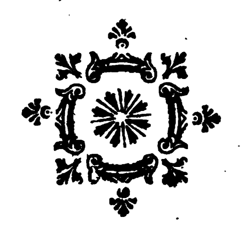
831. Lorsque la nouvelle de la mort du Roi Agrippa fut rendue publique, les habitans de Césarée & ceux de Sebaste oublierent tous les bienfaits qu'ils avoient reçus de lui ; & leur horrible ingratitude passa jusques à vouloir noircir sa mémoire par des injures si outrageuses que je n'oserois le rapporter. Les goujats qui se rencontrerent alors en grand nombre parmi le peuple, eurent aussi l'insolence d'arracher du Palais les tableaux des Princesses ses filles, pour les porter dans ces lieux infâmes, où une honteuse prostitution rassemble ces malheureuses victimes de

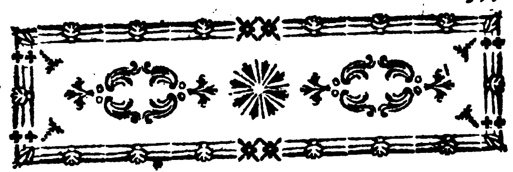
l'impudicité publique, & après les avoir exposées à la vue de tout le monde, ils ajouterent à un tel outrage toutes les indignités imaginables. Ces perfides habitans firent même des festins dans les rues, où avec des couronnes de fleurs sur leurs têtes & ayant les cheveux parfumés ils offrirent des sacrifices à Charot, & bûrent à la santé les uns des autres pour témoigner leur extrême joie de la mort de ce Prince. Des actions si insolentes & si outrageuses furent les preuves qu'ils donnerent de leur reconnoissance de tant d'obligations qu'ils lui avoient & à Hérode le Grand son ayeul, qui n'avoit pas seulement bâti leurs villes, mais les avoit embellies de ces superbes temples & de ces ports admirables qui les rendoient si célébres.

L'Empéreur Claudius auprès duquel le jeune 832.
Agrippa étoit alors élevé dans Rome, fut fort touché de la mort de son pere, & très irrité contre ceux de Césarée & de Sebaste. Il vouloit pour satisfaire à son serment envoyer à l'heure même ce jeune Prince prendre possession de son royaume. Mais ses amis & ses affranchis qui avoient un grand crédit auprès de lui, lui firent changer de dessein, en lui représentant que tout ce qu'un homme déja avancé en âge pourroit faire, seroit de gouverner un si grand Etat, & que la jeunesse d'Agrippa l'en rendoit encore incapable.

Ainsi il résolut d'envoyer uu Gouverneur en Judée qui commanderoit dans tout le royaume; & sachant que Marsus étoit mal avec le feu Roi Agrippa, il crut devoir rendre cet honneur à la mémoire d'un Prince son ami que de ne donner pas cette charge à son ennemi. Ainsi il en pourvut Cuspius FADUS, & lui recommanda avant toutes choses de châtier très-séverement ceux

de Césarée & de Sebaste des outrages qu'ils avoient faits à la mémoire d'Agrippa & aux Princesses ses filles. Il lui ordonna aussi d'envoyer dans le Pont les cinq cohortes & le reste des gens de guerre qui étoient dans ces deux Villes, & de mettre en leur place un corps tiré des légions Romaines de la Syrie. Ce dernier ordre ne fut pas néanmoins exécuté : car ayant envoyé des Députés à l'Empéreur, ils adoucirent son esprit, & obtinrent de lui de demeurer dans la Judée : ce qui fut le commencement de tant de maux dont elle fut depuis affligée, & la semence de la guerre qui arriva sous le gouvernement de Florus. Vespasien en demeura si persuadé que lorsqu'il fut victorieux il les fit sortir de ce pays pour les envoyer habiter ailleurs, comme nous le dirons dans la suite.





HISTOIRE DES JUIFS.

LIVRE VINGTIEME.

CHAPITRE PREMIER.

L'Empéreur Claudius ôte à Marsus la charge de Gouverneur de Syrie, & la donne à Longinus-Fadus, Gouverneur de Judée, fait punir des séditieux & des voleurs qui troubloient toute la province, & ordonne aux Juifs de remettre dans la forteresse Antonia les habits pontificaux du Grand Sacrificateur : mais l'Empéreur leur permet de les garder sur la priere que lui en fit le jeune Agrippa, fils du Roi Agrippa le Grand, qui étoit alors à Rome.

APRÉS la mort du Roi Agrippa le Grand dont nous avons parlé dans le livre précédent, l'Empéreur Claudius pour témoigner par l'honneur qu'il rendoit à sa mémoire combien il l'avoit aimé, ôta à Marsus le gouvernement de Syrie, comme il l'en avoit souvent

prié, & le donna à LONGINUS.

834. En ce même temps Fadus qui avoit été pourvû de celui de Judée, y vint exercer sa charge. Il trouva que sur une contestation arrivée entre les Juifs qui demeuroient au-delà du Jourdain, & ceux de Philadelphe, touchant les limites du bourg de Mya, dont les habitans étoient très vaillans, les Juifs avoient pris les armes sans la participation de leurs Magistrats ni des principaux d'entr'eux, & en avoient tué plusieurs. Il fut si irrité de voir que sans attendre son jugement ils avoient voulu se faire raison à eux-mêmes, qu'après avoir fait prendre *Annibas*, *Amaram*, & *Eléazar*, qui avoient été les principaux auteurs de la sédition, il fit mourir le premier, & bannit les deux autres.

835. Quelques temps après il fit aussi prendre *Tholemée*, chef des voleurs qui avoient fait tant de maux aux Iduméens & aux Arabes, le condamna à la mort, & purgea toute la Judée de ces ennemis de la sureté publique. Il manda ensuite les Sacrificateurs & les principaux de Jérusalem pour leur ordonner de la part de l'Empéreur de remettre dans la forteresse Antonia les habits pontificaux dont il n'est permis qu'aux Grands Sacrificateurs de se servir, pour y demeurer & y être gardés, comme autrefois par les Romains. Et comme il appréhendoit que ce commandement ne les portât à quelque revolte, il avoit amené avec lui des troupes à Jérusalem. Ces Sacrificateurs & ceux qui les accompagnoient n'oserent s'opposer à cet ordre : mais il prierent Longinus & Fadus de leur permettre de députer vers l'Empéreur pour le supplier de leur laisser la garde de ce saint habit, & de ne rien changer en attendant sa réponse. Ils l'obtinrent à condition de donner leurs enfans pour ôtages : ce

qu'ils firent sans difficulté. Ainsi les députés partirent, & le jeune Agrippa, fils du Roi Agrippa le Grand, qui étoit alors à Rome, ayant sçu le sujet qui les amenoit, supplia l'Empéreur d'agréer leur demande & d'envoyer l'ordre à Fadus. Claudius fit venir ces Députés, & leur dit » qu'il leur accordoit ce qu'ils desiroient: » mais qu'ils en remerciassent Agrippa, parce » que c'étoit en sa considération & à sa priere » qu'il leur faisoit cette grace. Il leur donna » ensuite une lettre que j'ai cru devoir rapporter ici. Claudius Cesar Germanique, Prince » de la République pour la cinquieme fois, » Consul désigné pour la quatrieme fois, Empéreur pour la dixieme fois, & Pere de la » patrie. Aux Magistrats, au Sénat, au Peuple » de Jérusalem, & à toute la nation des Juifs, » salut. Vos Députés qui m'ont été presentés » par Agrippa que j'ai nourri & élevé auprès de » moi, & que j'aime beaucoup, m'ayant rendu » graces du soin que je prends de votre nation, » & prié avec grande instance de continuer à » vous laisser la garde des ornemens pontificaux » de votre Grand Sacrificateur, & de la couronne, comme avoit fait Vitellius, que sa vertu » me rend si considérable, je leur ai accordé » leur demande, tant par un mouvement de piété, » que parce que je crois juste de permettre à » chacun de vivre dans la religion de son pays; » comme aussi à cause de l'affection particuliere » que le Roi Hérode & le jeune Aristobule qui » prennent tant de part à vos interêts, ont pour » moi, & que j'ai pour eux. J'écris de cette affaire à Cuspius Fadus par Corneille, fils de » Seron; Tryhon, fils de Theudion; Dorothée, » fils de Nathanaël, & Jean, fils de Jean. Donné le quatrieme des Kalendes de Juillet, Ru-

» fus & Pompée Silvain étant Consuls.

836. Hérode, Prince de Chalcide & frere du défunt Roi Agrippa le Grand, demanda alors à l'Empereur Claudius, & obtint de lui d'avoir pouvoir sur le Temple & sur le trésor sacré, & droit de conférer la charge de Souverain Sacrificateur ; & lui & les siens en sont demeurés en possession jusques à la fin de la guerre des Juifs. Ce Prince ôta la grande Sacrificature à Canthara ; & la donna à JOSEPH, fils de Canée.

CHAPITRE II.

Izate, Roi des Adiabeniens, & la Reine Helene sa mere, embrassent la religion des Juifs. Leur extrême piété & grandes actions de ce Prince, que Dieu protege visiblement. Fadus, Gouverneur de Judée, fait punir un homme qui trompoit le peuple & ceux qui l'avoient suivi.

837. ENviron ce temps la Reine HELENE & IZATE son fils, Roi des Adiabeniens, embrasserent la religion des Juifs par l'occasion que je vais rapporter. MONOBAZE, surnommé Bazée, Roi de cette nation, fut touché d'une passion si violente pour cette Princesse qui étoit sa sœur, qu'il l'épousa. Elle devint grosse ; & lorsqu'étant couché & endormi auprès d'elle il avoit la main sur son ventre, il entendit une voix qui lui commanda de l'ôter de peur de blesser cet enfant, qui ayant été conçu par une conduite particuliere de Dieu, devoit être très-heureux. Il s'éveilla tout troublé ; raconta à sa femme ce qu'il avoit entendu, & quand l'enfant fut venu au monde, il lui donna le nom d'Izate. Il avoit déja eu un

autre fils de cette Princesse nommée MONOBAZE comme lui, & il en avoit aussi d'autres de ses autres femmes. Mais sa tendresse pour Izate étoit si grande, qu'il n'y avoit personne qui ne remarquât que quand il auroit été unique, il ne l'auroit pas aimé davantage.

Ce grand amour du Roi pour Izate donna une extrême jalousie à ses freres. Ils ne pouvoient souffrir qu'il le préferât à eux ; & ce Prince ne pouvoit leur sçavoir mauvais gré d'être touchés d'un sentiment qui ne procédoit pas de malice, mais seulement du desir que chacun avoit de tenir la premiere place dans son cœur. Pour tirer Izate du péril que cette haine de ses freres lui donnoit sujet d'apréhender pour lui, il l'envoya avec des riches présens à ABEMERIC, Roi de Spazin, & le lui recommanda extrêmement. Ce Prince le reçut très-bien, & le prit en si grande affection, qu'il lui donna en mariage la Princesse SAMAHO sa fille, avec une Province de grand revenu.

Monobaze étant fort âgé & voyant qu'il lui restoit peu de temps à vivre, desira avant que mourir de voir encore une fois ce fils qui lui étoit si cher. Il envoya querir Izate, lui donna toutes les marques de l'affection la plus tendre que puisse avoir un pere, & une province nommée Ceron, très-fertile en plantes odoriférantes, & où l'on voit encore aujourd'hui les restes de l'Arche qui sauva Noé du déluge. Izate y demeura jusques à la mort du Roi son pere : & alors la Reine Helene sa mere, après avoir assemblé tous les Grands & tous les Chefs des gens de guerre, leur dit : » Vous n'ignorez pas sans » doute que le feu Roi mon Seigneur a voulu » avoir Izate pour son successeur, comme l'en » jugeant le plus digne. Mais je desire de sça-

» voir sur cela vos sentimens, parce que je ne » sçaurois croire un Prince heureux s'il ne monte » sur le trône par un consentement général qui » le fasse régner dans le cœur de tous ses sujets.

Cette sage Princesse ayant parlé de la sorte, tous se prosternerent devant elle selon la coutume de leur nation, & lui répondirent » qu'ils ne » pouvoient ne point approuver la résolution prise » par le feu Roi ; & que puisqu'il avoit préféré » Izate à ses freres, ils lui obéiroient avec joie : » Qu'ils feroient même, si elle le vouloit, mourir » tous ses freres & tous ses proches pour lui assu» rer la couronne & le délivrer de crainte lorsqu'il » ne resteroit plus personne dont la haine & la » jalousie la lui pussent contester. La Reine les remercia de tant d'affection qu'ils lui témoignoient & à Izate, & leur dit qu'elle ne croyoit pas à propos de rien entreprendre contre ses freres jusqu'à ce qu'il fût venu & que l'on eût vu quel étoit son sentiment sur leur sujet. Ils l'approuverent, mais ils la prierent de trouver bon qu'ils les retinssent prisonniers jusques à son retour, afin qu'ils ne pussent rien entreprendre contre lui en son absence, & de donner cependant la conduite du royaume à quelqu'un en qui elle pût prendre une entiere confiance. Cette Princesse mit ensuite la couronne sur la tête de Monobaze, frere aîné d'Izate, lui donna l'anneau sur lequel étoit gravé le cachet du feu Roi, & l'habit royal qu'ils nomment Sampsere, avec pouvoir d'agir en qualité de Viceroi jusques à l'arrivée d'Izate : & il ne fut pas plutôt venu, que Monobaze lui remit toute l'autorité entre les mains.

Durant qu'Izate avant son avénement à la couronne demeuroit dans le Château de Spazin, un marchand Juifs, nommé *Ananias*, instruisit quelques

ques Dames de la Cour dans la connoissance du vrai Dieu : leur persuada de lui rendre le même culte que les Juifs ; & ayant eu par leur moyen de l'accès auprès d'Izate, il l'avoit porté à entrer dans les mêmes sentimens. Ainsi lorsque le Roi son pere l'envoya quérir pour le voir avant que de mourir, il obligea Ananias de l'accompagner dans ce voyage ; & il arriva qu'un autre Juifs instruisit aussi en ce même temps la Reine Héléne de notre religion, & la porta à l'embrasser. Comme Izate étoit donc entré dans un esprit de piété, il ne put au milieu de sa joie d'avoir été établi Roi par un consentement général de tous les grands, voir qu'avec beaucoup de douleur ses freres & ses proches dans les liens. Il trouvoit qu'il y avoit de la cruauté à les faire mourir ou à les retenir prisonniers ; & il avoit sujet d'appréhender que s'il les mettoit en liberté ils ne recherchassent à se venger de l'injure qu'ils avoient reçue. Pour trouver un milieu entre ces deux extrêmités, il envoya une partie à Rome avec leurs enfans qu'il donna en ôtage à l'Empéreur Claudius, & une autre partie aussi en ôtage à Artabane Roi des Parthes.

Lorsque ce vertueux Prince sut que la Reine sa mere étoit affectionnée comme lui à la religion des Juifs, il ne jugea pas devoir différer davantage à la professer : & comme il croyoit ne pouvoir être véritablement Juifs s'il ne se faisoit circoncire, il s'y résolut. Mais cette Princesse l'ayant su tâcha de l'en détourner en lui représentant le péril où il se mettroit par le mécontentement qu'en recevroient ses sujets, qui ne pourroient sans doute souffrir de le voir ainsi passer dans une religion étrangere & d'avoir un Juif pour Roi. Ces raisons rallentirent un peu son desir & il les dit à Ananias, qui dans l'ap-

préhension qu'il eut que si la chose étoit découverte on ne le punit comme en étant l'auteur, les approuva si fort qu'il lui répondit, que s'il ne s'y rendoit il seroit obligé de le quitter, & ajouta qu'il n'étoit point besoin de se faire circoncire pour rendre à Dieu le culte auquel la religion des Juifs l'obligeoit, parce que ce culte étant plus intérieur qu'extérieur, il lui pardonneroit sans doute de n'avoir pas accompli cette cérémonie de la loi pour éviter que ses sujets ne se portassent à une révolte. Ainsi Ananias ayant confirmé ce que la Reine avoit dit au Roi, ce prince en demeura persuadé en quelque sorte, mais non pas entiérement.

Quelque temps après un autre Juif nommé *Eleazar*, qui étoit très-instruit des choses de notre religion vint de Galilée : & lorsqu'il alla saluer le Roi, l'ayant trouvé qui lisoit les livres de Moïse, il lui dit : « Ignorez-vous, Sire, quelle »est l'injure que vous faites à la loi, & par la »loi à Dieu même ? Croyez-vous donc qu'il »suffise de savoir ses commandemens sans les »pratiquer ? & voulez-vous toujours demeurer »incirconcis ! Que si vous ne savez pas encore »que la loi ordonne de se faire circoncire, lisez-»la, & vous y verrez que l'on ne peut y man-»quer sans impiété. Le Roi fut si touché de ces paroles que sans différer davantage il se retira dans une chambre, envoya quérir un Chirurgien & se fit circoncire. Aussi-tôt après il fit venir la Reine sa mere & Ananias & leur dit ce qu'il avoit fait. Jamais effroi ne fut plus grand que le leur, parce qu'ils craignoient que les sujets ne pouvant souffrir d'être condamnés par un Prince d'une religion contraire à la leur, cette action ne lui fît perdre son Royaume : & à cause aussi qu'ils appréhendoient pour eux-mêmes com-

me lui ayant inspiré ces sentimens. Mais Dieu ne délivra pas seulement ce religieux Prince de tous les périls dont il sembloit être menacé: il en délivra aussi ses enfans lorsque les choses paroissoient les plus désespérées, & fit voir qu'il n'y a point de graces que ceux qui mettent toute leur confiance en lui seul ne doivent attendre pour recompense de leur piété, comme la suite de cette histoire le fera connoître. La Reine Héléne voyant que par une conduite toute particuliere de Dieu, le Roi Izate son fils, jouissoit d'une profonde paix, & que son bonheur n'étoit pas moins admiré de étrangers que de ses sujets, elle desira d'aller adorer sa suprême Majesté & lui offrit des sacrifices dans ce plus célébre de tous les temples bâti à son honneur dans Jérusalem. Son fils ne lui en donna pas seulement la permission avec joie; il l'accompagna même durant une partie du chemin & elle arriva à Jérusalem avec un superbe équipage & grande quantité d'argent. Sa venue fut très avantageuse aux habitans, parce que la famine y étoit alors si grande que plusieurs mouroient de nécessité. Cette Reine pour y remedier envoya acheter quantité de blé à Alexandrie, & de figues seches dans l'Isle de Cypre, les fit distribuer aux pauvres, & s'acquit ainsi parmi les Juifs la réputation de bonté & de magnificence que méritoit une si grande charité. Le Roi son fils n'en eut pas moins qu'elle : car ayant appris la continuation de cette famine, il envoya de grandes sommes aux principaux de Jérusalem pour les employer au soulagement des pauvres. Mais je remettrai à parler dans la suite des bienfaits dont notre ville est redevable à ce Prince & à cette Princesse.

Artabane Roi des Parthes sachant que tous

les Grands de son royaume avoient conspiré contre lui ne crut pas y pouvoir demeurer en sûreté, & résolut d'aller trouver le Roi Izate pour prendre conseil de lui de ce qu'il auroit à faire, & tâcher même par son moyen de se rétablir dans son Etat. Ainsi il partit avec ses proches & ses principaux serviteurs dont le nombre étoit d'environ mille personnes. Il rencontra Izate en chemin, & n'eut pas peine à connoître par sa suite que c'étoit lui; mais Izate ne le connut point. Artabane se prosterna devant lui selon la coutume de son pays, & lui parla en ces termes : « Ne me méprisez pas, vertueux »prince, parce que vous me voyez en état de »supliant & qu'ayant été contraint d'abandon»ner mon royaume, un si grand changement de »fortune me réduit à implorer votre secours. »Pensez plutôt au peu de fondement que l'on »doit faire sur les grandeurs de la terre & faites »réflexion sur vous-même en considérant à quels »accidens nous sommes exposés. Car peut-on »réfuser de m'assister dans la vengeance du cri»me de mes sujets sans fortifier l'audace & la »revolte des autres peuples contre leurs Rois? Artabane ayant parlé de la sorte avec un visage triste, & ses larmes ayant accompagné ses paroles, Izate qui ne pouvoit plus alors ignorer sa qualité descendit de cheval & lui répondit : »Prenez courage, grand prince, & ne vous laissez »pas abattre à votre mauvaise fortune comme si »elle étoit sans remede. J'espere que vous la »verrez bien-tôt finir; & vous trouverez en moi »un ami & un allié encore beaucoup plus affec»tionné & plus fidelle que vous ne vous l'êtes »promis : car ou je vous retablirai dans votre royaume, ou je vous cederai le mien. Après avoir ainsi parlé il fit monter Artabane sur son

cheval, & vouloit le ſuivre à pied pour rendre cet honneur à un Roi qu'il reconnoiſſoit être un plus grand Prince que lui. Mais Artabane ne le put ſouffrir : il jura par toute la proſpérité qui pouvoit jamais lui arriver, qu'il deſcendroit de cheval ſi Izate n'y remonroit & ne marchoit devant lui. Ainſi il s'y trouva obligé, & le conduiſit dans ſon palais, où il n'y eut point d'honneur qu'il ne lui rendit. Il lui donnoit toujours la premiere place dans les aſſemblées & dans les feſtins, parce qu'il ne le conſidéroit pas dans l'état où il étoit alors, mais dans celui où il s'étoit vû, & ſe repréſentoit ſagement qu'il n'y avoit point de malheurs dans leſquels tous les hommes ne puiſſent tomber. Il écrivit enſuite aux plus grands des Parthes pour les exhorter à rentrer dans l'obéiſſance de leur Roi, & leur engageoit en même-temps ſa parole avec promeſſe de la confirmer par un ferment s'ils le deſiroient, que ce Prince oublieroit tout le paſſé. Ils lui répondirent qu'ils voudroient le pouvoir faire, mais qu'il n'étoit plus en leur pouvoir, parce qu'ils avoient mis la couronne ſur la tête de CINNAME, & qu'ils ne pourroient la lui ôter ſans exciter une grande guerre civile. Cinname ayant appris ce qui ſe paſſoit fut touché d'un tel ſentiment de reconnoiſſance de ce qu'il avoit été élevé auprès d'Artabane, que comme il étoit très-généreux il lui écrivit qu'il pouvoit ſur ſa parole revenir en toute aſſurance : qu'il l'en conjuroit, & qu'il remettoit de tout ſans cœur entre ſes mains le ſceptre dont il avoit été honoré. Artabane n'eut point de peine à ſe réſoudre de ſe confier en lui. Il partit : Cinname vint le recevoir, ſe proſterna devant lui, le ſalua en qualité de Roi, & ôta le diadême de deſſus ſon front pour le mettre ſur le ſien. Ainſi Artabane

recouvra son royaume par l'assistance d'Izate. Il ne fut pas ingrat de l'obligation qu'il lui avoit; les plus grands honneurs qu'il lui pouvoit faire témoignerent sa reconnoissance : car il lui permit de porter la tiare droite & de coucher dans un lit d'or, ce qui n'appartient qu'aux Rois des Parthes, & lui donna une Province nommée Nisibe, qui avoit été autrefois au Roi d'Armenie, dans laquelle les Macedoniens avoient bâti une ville nommée Antioche, qui fut depuis appellée Mygdonia. Artabane mourut peu de temps après : & VARDAN son fils & son successeur voulut engager le Roi Isate à se joindre à lui pour faire la guerre aux Romains, mais il ne lui put persuader, parce qu'il connoissoit trop leur puissance pour croire de pouvoir réussir dans cette entreprise, & il avoit envoyé cinq de ses fils à Jérusalem pour y apprendre notre langue & s'instruire de nos coutumes. Dans le même-temps que la Reine Héléne sa mere, y étoit allée adorer Dieu dans le Temple, ainsi que nous l'avons dit ce sage Prince fit même tout ce qu'il put pour détourner Vardan de cette entreprise, en lui représentant combien des ennemis tels que les Romains, étoient redoutables : mais au lieu de bien recevoir ses avis il s'en tint si offensé qu'il lui déclara la guerre à lui même. Dieu qui protégeoit Izate le garantit de ses efforts: car lorsque les Parthes virent qu'il avoit résolu d'attaquer les Romains, ils le tuerent, & mirent en sa place GOTARZE son frere, qui fut aussi quelque temps après tué en trahison ; & VOLOGESE son frere lui succéda. Ce Prince qui avoit deux freres nés d'un même pere que lui, donna à PACHORUS, qui étoit le plus âgé, le royaume de Médie, & à TIRIDATE, qui étoit le plus jeune, le royaume d'Armenie. Cependant Monobaze frere du Roi Izate & ses

proches voyant que sa piété envers Dieu le rendoit le plus heureux de tous les Princes, entrerent dans la pensée d'abandonner comme il avoit fait leur religion pour embrasser celle des Juifs. Les Grands du pays l'ayant découvert en furent très-irrités ; mais ils résolurent de dissimuler jusques à ce qu'ils eussent trouvé une occasion favorable de les perdre. Ils écrivirent à ABIA, Roi des Arabes, & lui promirent une grande somme s'il vouloit venir avec une armée faire la guerre à leur Roi, sur l'assurance qu'ils lui donnoient de passer de son côté aussi-tôt que l'on en viendroit à un combat, parce qu'ils étoient résolus de le punir du mépris qu'il avoit fait de la religion de son pays. Ils lui confirmerent cette promesse par un serment, & le conjurerent de se hâter. L'Arabe vint avec une grande armée : & Izate marcha contre lui : mais sur le point du combat il se vit abandonné des siens comme si une terreur panique les eût portés à s'enfuir. Il n'eût pas peine à juger que les Grands l'avoient trahi, mais il ne s'étonna point: il se retira dans son camp avec les fuyards, où après avoir reconnu qui étoient ces traîtres qui avoient fait un traité si honteux avec son ennemi, il les fit punir comme ils l'avoient mérité. Le lendemain il donna la bataille aux ennemis, en tua un grand nombre, mit le reste en fuite, & poursuivit Abia jusques dans le château d'Arsame qu'il prit d'assaut, le pilla, en rapporta un grand butin, & revint glorieux à Adiabene. La seule chose qui manqua à son triomphe, fut d'amener Abia vivant : mais il s'étoit tué lui-même pour éviter d'être son esclave.

Ces grands qui avoient conspiré contre Izate, ayant ainsi été trompés dans leur espérance & Dieu les ayant livrés entre ses mains, ils ne

laisserent pas de continuer leur perfidie : Ils écrivirent à Vologese Roi des Parthes pour le prier de le faire tuer & de leur donner pour Roi quelqu'un de sa nation, parce qu'ils ne pouvoient plus souffrir le leur à cause qu'il avoit abandonné les loix de son pays pour suivre des loix étrangeres. Volagese sur ces instances résolut de faire la guerre à Izate, quoi qu'il ne lui en eût donné aucun sujet. Il commença par revoquer les gracès que le Roi Artabane son pere lui avoient accordées, & le menaça ensuite d'entrer en armes dans son pays s'il manquoit d'exécuter ce qu'il lui ordonneroit. Izate ne put n'être point oublié d'une nouvelle si surprenante, mais il crut ne pouvoir sans honte renoncer à des honneurs qu'il avoit si justement mérités, ni que quand même il le feroit, Vologese le laissât en paix. Ainsi il résolut de mettre toute sa confiance au secours tout-puissant de Dieu. Il envoya sa femme & ses enfans dans un château extrêmement fort, fit retirer tous les blés dans les meilleures places, brûler tous les fourages qui restoient à la campagne, & attendit ensuite les ennemis. Le Roi des Parthes vint plus promptement qu'on ne l'auroit pû croire avec très-grand nombre de cavalerie & d'infanterie, & se campa sur le bord du fleuve qui separe l'Adiabene de la Medie. Izate se campa proche de lui avec six mille chevaux. « Vologese » lui manda par un homme qu'il le venoit attaquer avec toutes les forces de son royaume qui » s'étendoit depuis l'Eufrate jusques aux Montagnes des Bactriens, pour le punir de ne lui » avoir pas obéi comme à son maître, & que le » Dieu même qu'il adoroit ne feroit pas capable » de l'en empêcher. Izate ne peut entendre sans » horreur un si grand blasphéme, & répondit

«qu'il ne doutoit point que ses forces ne fussent »très-inégales à celles des Parthes : mais qu'il »savoit que la puissance de Dieu étoit infini- »ment plus grande que celle de tous les hom- »mes ensemble. Après avoir ainsi renvoyé ce hé- raut il couvrit sa tête de cendre, jeûna, ordon- na à sa femme & à ses enfans de jeûner aussi, se prosterna en terre devant la Majesté de Dieu, & tout fondant en pleurs le pria de cette sorte: Si ce n'est pas en vain, Seigneur, que je me suis »jetté entre les bras de votre miséricorde & »que je vous reconnois pour le seul maître de »l'univers, venez à mon secours, mon Dieu, »non pas tant pour me défendre de mes enne- »mis que pour les châtier de leur audace & des »horribles blasphêmes qu'ils ont osé proférer contre votre suprême puissance. Une si fervente priere & accompagnée de tant de larmes ne de- meura pas sans effet. Dieu l'exauca si prompte- ment que Vologese ayant appris la nuit suivante que les Daces & les Sacéens enhardis par son absence étoient entrés dans son royaume, & y faisoient de très-grands ravages, il partit pour aller à eux, & s'en retourna ainsi sans avoir pu rien exécuter de son dessein contre Izate, dont il étoit si évident que Dieu avoit pris la protec- tion.

Peu de temps après ce religieux Prince mourut étant âgé de cinquante-cinq ans dont il en avoit régné vingt quatre ; & bien qu'il eut encore qua- tre fils il laissa pour successeur Monobaze son fre- re aîné, en reconnoissance de l'obligation qu'il lui avoit de lui avoir conservé le royaume après la mort de leur pere. Une si grande preuve de sa gratitude ne donna pas une petite consolation à la Reine Héléne leur mere dans son extrême douleur de la perte d'un si cher & si vertueux

fils, & elle ne le survêquit que de fort peu, étant morte aussi-tôt après qu'elle fut venue trouver Monobaze. Ce Prince envoya ses os & ceux d'Izate à Jérusalem pour y être mis dans trois pyramides que cette Princesse avoit fait bâtir à trois stades près de la ville; & nous parlerons dans la suite des actions de Monobaze.

7. Durant que Fadus étoit Gouverneur de Judée, un Enchanteur nommé *Thuedas*, persuada à une grande multitude de peuple de prendre tout leur bien & de le suivre jusqu'au Jourdain, disant qu'il étoit Prophete, & qu'il arrêteroit d'une seule parole le cours de ce fleuve pour le leur faire passer à pied sec. Il en trompa ainsi plusieurs. Mais Fadus châtia cet affronteur & punit de leur folie ceux qui s'étoient laissé tromper par lui : car il envoya contre eux quelques troupes de cavalerie qui les ayant surpris en tuerent une partie, prirent plusieurs prisonniers, & Thudas entre autres à qui on coupa la tête que l'on porta à Jérusalem. C'est ce qui arriva de plus remarquable durant le gouvernement de Cuspius-Fadus.



CHAPITRE III.

Tybere Alexandre succede à Fadus en la charge de Gouverneur de Judée, & Cumanus à Alexandre. Mort d'Herode, Roi de Chalcide, ses enfans. L'Empereur Claudius donne ses Etats à Agrippa.

FAdus eut pour successeur dans la charge de 839.
Gouverneur de Judée TYBERE ALEXANDRE fils d'Alexandre Alabarche d'Alexandrie, qui étoit le plus riche de toute cette grande ville, & qui n'avoit pas été impie comme son fils qui abandonna notre religion. Ce fut de son temps qu'arriva en Judée cette grande famine dans laquelle la Reine Helene fit paroître sa charité. Cet Alexandre fit crucifier *Jacques* & *Simon* fils de Judas de Galilée, qui du temps que Cyrenius faisoit le dénombrement des Juifs avoit sollicité le peuple à se revolter contre les Romains.

Herode Roi de Chalcide ôta la grande sacri- 840.
ficature à Joseph fils de Camidas, & la donna à ANANIAS, fils de Nebedée. CUMANUS succéda à la charge de Tybere Alexandre, & en ce même-temps Herode Roi de Chalcide frere du Roi Agrippa le Grand dont nous venons de parler, mourut en la huitieme année du regne de l'Empereur Claudius. Il laissa de sa premiere femme un fils nommé ARISTOBULE, & de Berenice son autre femme fille du Roi Agrippa son frere, deux autres fils nommez BERENICIEN & HIRCAN. L'Empereur Claudius donna sa Principauté à Agrippa.

Durant l'administration de Cumanus il s'éleva une grande sédition dans Jerusalem qui coûta la

vie à plusieurs Juifs, & dont il nous faut dire quelle fut la cause.

CHAPITRE IV.

L'horrible insolence d'un soldat des troupes Romaines cause dans Jerusalem la mort de vingt-mille Juifs. Autre insolence d'un autre soldat.

241. LA Fête de Pâque s'approchant dans laquelle les Juifs ne mangent que des pains sans levain, il y vint de tous cotés une grande multitude de peuple; Cumanus pour empêcher qu'il n'arrivât quelque émotion commanda une compagnie de gens de guerre pour faire garde à la porte du Temple, comme ses prédécesseurs en avoient usé en de semblables occasions. Le quatrieme jour de cette fête un soldat eut l'insolence ce montrer à nud, à tout le monde, ce que la pudeur & la bienséance oblige le plus de cacher. Une si horrible effronterie irrita de telle sorte ce peuple qu'il commença à crier que ce n'étoit pas seulement eux qu'elle outrageoit, mais Dieu même, & les plus animés se mirent à déclamer contre Cumanus, disant que c'étoit lui qui avoit commandé à ce soldat de commettre une si étrange impieté. Cumanus se tint fort offensé de ces paroles, & ne laissa pas neanmoins de les exhorter à ne s'émouvoir pas davantage. Mais voyant qu'au lieu de lui obéir ils lui disoient des injures, il commanda à toutes ses troupes de se rendre en armes dans la forteresse Antonia, qui comme nous l'avons vu commandoit le Temple. Alors le peuple épouvanté de voir venir un si grand nombre de gens

de guerre ſe mit à fuir : & comme les chemins étoient fort étroits, & qu'ils s'imaginoient dans leur peur que ces gens de guerre les ſuivoient, ils ſe preſſerent de telle ſorte qu'il y en eut plus de vingt mille d'étouffez. Ainſi la joie de cette grande fête fut convertie en triſteſſe : on ceſſa les prieres : on abandonna les ſacrifices, ce n'étoient que gémiſſemens & que plaintes, & l'impudence ſacrilege d'un ſeul homme fut la cauſe d'une ſi publique & ſi étrange déſolation.

842. A peine cette affliction publique étoit paſſée qu'il en arriva une autre. Car quelques-uns de ceux qui s'en étoient enfuis lors de ce tumulte ayant rencontré à cent ſtades de Jeruſalem un nommé *Etienne* qui étoit domeſtique de l'Empereur, ils le volerent & prirent tout ce qu'il avoit. Cumanus n'en eut pas plutôt avis qu'il envoya des gens de guerre avec ordre de ravager les villages voiſins, & de lui amener priſonniers les principaux habitans. Un ſoldat ayant rencontré dans l'un de ces villages les livres de Moïſe, il les déchira en préſence de tout le monde, & proféra mille outrages contre nos loix & contre notre nation. Les Juifs ne le purent ſouffrir : ils allerent en très-grand nombre trouver Cumanus à Ceſarée pour le prier de châtier une ſi grande injure faite à Dieu même encore plus qu'à eux. Ce Gouverneur les voyant ſi émus qu'il y avoit ſujet d'appréhender une révolte, fit par le conſeil de ſes amis punir de mort ce ſoldat qui avoit fait un tel outrage à nos ſaintes loix, & appaiſa ainſi ce grand trouble.

CHAPITRE V.

Grand différend entre les Juifs de Galilée & les Samaritains, qui corrompent Cumanus Gouverneur de Judée. Quadratus Gouverneur de Syrie l'envoie à Rome avec Ananias, Grand Sacrificateur, & plusieurs autres pour se justifier devant l'Empereur, & en fait mourir quelques-uns. L'Empereur condamne les Samaritains, envoie Cumanus en exil, & pourvoit Felix du Gouvernement de la Judée. Donne à Agrippa la Tetrarchie qu'avoit eue Philippes, la Bathanée, la Traconie, & Abila, & lui ôte la Chalcide. Mariage des sœurs d'Agrippa. Mort de l'Empereur. Neron lui succéde à l'Empire. Il donne la petite Armenie à Aristobule, fils d'Herode, Roi de Chalcide, & à Agrippa une partie de la Galilée, Tyberiade, Tarichée & Juliade.

843. IL arriva en ce même-temps un grand différend entre les Samaritains & les Juifs par la rencontre que je vais dire. Les Juifs qui venoient de Galilée à Jérusalem, aux jours de Fêtes solemnelles, ayant accoutumé de passer par les terres de Samarie, quelques-uns entrerent en contestation avec des habitans de Nays, qui est un village qui en dépend, & est assis dans le Grand Champ, & plusieurs Juifs furent tuez. Les principaux de la Galilée allerent s'en plaindre à Cumanus, & lui en demanderent justice. Mais voyant qu'il ne la leur rendoit point parce que les Samaritains l'avoient gagné par de l'argent, ils exhorterent les autres Juifs à prendre

les armes pour recouvrer leur liberté, disant que la servitude est assez rude par elle même sans que les injustices & les outrages la rendent insupportable. Les Magistrats s'efforcerent de les adoucir en leur promettant de porter Cumanus à châtier les auteurs de ce meurtre; mais ils ne les voulurent point écouter. Ils prirent les armes & appellerent à leur secours *Eleazar* fils de Dineus qui depuis plusieurs années faisoit profession de voler, se retiroit dans les montagnes, & ravageoit & brûloit les villages dépendans de Samarie. Cumanus ne l'eut pas plutôt appris qu'il marcha contre eux avec la cavalerie de Sebaste, quatre cohortes, & nombre de Samaritains; en tua plusieurs, & en prit encore davantage de prisonniers.

Les personnes les plus considérables de Jerusalem voyant les choses en cet état, & qu'un si grand mal pourroit avoir des suites encore plus fâcheuses, se revêtirent d'un sac, mirent de la cendre sur leur tête, & n'oublierent rien pour tâcher à calmer l'esprit de ce grand nombre de ceux de leur nation qu'ils voyoient avec douleur s'abandonner au désespoir. » Ils leur représenterent que s'ils ne quittoient les armes & ne » se retiroient dans leurs maisons pour y demeu» rer en repos ils seroient cause de l'entiere rui» ne de leur patrie : qu'ils verroient devant leurs » yeux brûler leur Temple, & leurs femmes & » leurs enfans être faits esclaves. Ces raisons les persuaderent; & ils se separerent : mais ceux que nous avons dit qui ne vivoient que de voleries s'en retournerent dans les lieux forts où ils étoient auparavant : & depuis ce temps on vit la Judée toute remplie de voleurs.

Les plus qualifiés des Samaritains furent ensuite trouver à Tyr, Nimidius QUADRATUS,

Gouverneur de Syrie, pour le prier de leur faire justice des Juifs qui ravageoient leurs pays & mettoient le feu dans leurs villages. Ils lui représenterent » que quelque grand que fût le » dommage qu'ils en recevoient, il ne leur étoit » pas si sensible que le mépris que faisoit ce » peuple de la puissance des Romains : Qu'il » n'appartenoit qu'à eux de juger des désordres » qui arrivoient dans les provinces qui leur » étoient soumises, & qu'il leur importoit de » ne pas souffrir que cette nation agît comme si » l'Empire n'avoient point de Gouverneur qui » pût maintenir son autorité. Les Juifs dirent » au contraire que les Samaritains avoient été » cause de cette sédition, & du meurtre arrivé » ensuite, & que Cumanus étoit plus coupa- » ble que nul autre, parce qu'au lieu de les pu- » nir il s'étoit laissé corrompre par les présens » qu'ils lui avoient faits. Quadratus après les avoir entendus remit à ordonner de cette affaire lorsqu'il seroit en Judée, & qu'il en auroit appris exactement la vérité. Quelque-temps-après il alla à Samarie, où ayant fait plaider la cause devant lui, il trouva que les Samaritains avoient été les auteurs de ce trouble : & sur ce qu'il apprit que quelques Juifs avoient voulu aussi en exciter, il fit crucifier ceux que Cumanus tenoit prisonniers. Il alla de-là au bourg de Lydda qui ne céde point en grandeur à une ville, où étant assis sur son tribunal il entendit une seconde fois les Samaritains ; & ayant appris de l'un d'eux que *Dortus*, qui tenoit un grand rang parmi les Juifs, avoit, avec quatre autres, sollicité ceux de sa nation à se revolter, il les fit mourir tous cinq, & envoya prisonniers à Rome Ananias, Grand Sacrificateur, & le Capitaine *Ananus* pour se justifier devant l'Empereur. Il y envoya

aussi des principaux des Samaritains & des Juifs, & Cumanus même & un Mestre de camp nommé *Celer* : mais craignant quelque soulevement parmi les Juifs il s'en alla à Jerusalem. Il y trouva tout paisible, & qu'ils ne s'occupoient qu'à offrir des sacrifices à Dieu aux jours de fête selon la coutume de leurs peres. Ainsi il jugea qu'il n'y avoit rien à appréhender, & s'en retourna à Antioche.

Cumanus & les Samaritains étant arrivés à Rome, & le jour ayant été donné pour plaider leur cause, ils gagnerent par de l'argent la faveur des Affranchis & des amis de l'Empereur, & eûssent par ce moyen fait condamner les Juifs si Agrippa, qui étoit alors à Rome, n'eût obtenu par ses prieres de l'Imperatrice Agrippine de conjurer l'Empereur son mari de prendre connoissance de cette affaire, & de faire châtier ceux qui se trouveroient avoir été les auteurs de la sédition. Ainsi l'Empereur Claudius après avoir entendu les parties, & trouvé que les Samaritains avoient été la premiere cause de tout ce trouble, il fit mourir ceux qui étoient venus pour les justifier, envoya Cnmanus en exil, renvoya Celer à Jerusalem pour y être traîné par les rues en présence de tout le peuple jusques à ce qu'il expirât, & pourvût de la charge de Gouverneur de la Judée Claude FELIX frere de Pallas.

Cet Empereur en la douzieme année de son regne donna à Agrippa la Tetrarchie qu'avoit eu Philippes, la Bathanée, la Traconite & Abila, qui avoit été de la Tetrarchie de Lysias : mais il lui ôta la Chalcide dont il avoit joui durant trois ou quatre ans. Ce Prince ensuite de ces faveurs qu'il avoit reçues de Claudius maria Drusille sa sœur à AZIZE Roi des Emezeniens, 844.



qui s'étoit rendu Juif, & qu'il avoit promise auparavant à EPIPHANE fils du Roi Antiochus, sur la parole qu'il lui avoit donné d'embrasser cette religion, mais qu'il n'avoit pas tenue, & avoit ainsi donné sujet de rompre ce mariage. Quant à Mariamne une autre de ses sœurs, elle épousa Archelaüs, fils de Chelcias, à qui elle avoit été fiancée par le Roi Agrippa le Grand son pere, & de ce mariage nâquit une fille nommée BERENICE.

Peu de temps après Drusille quitta le Roi Azize son mari; ce qui arriva de cette sorte. Comme c'étoit la plus belle femme de son temps, Felix Gouverneur de la Jude dont nous venons de parler, ne l'eut pas plutôt vue qu'il conçut une si violente passion pour elle, qu'il lui envoya proposer par un Juif nommé *Simon*, Cyprien de nation, fort ami & fort sçavant dans la magie, d'abandonner son mari pour l'épouser, lui promettant de la rendre la plus heureuse femme du monde. Elle fut si imprudente que pour se délivrer du tourment que Berenice sa sœur lui faisoit par l'envie qu'elle lui portoit à cause de sa beauté, elle consentit à cette proposition, & ne craignit point d'abandonner pour ce sujet sa religion. Elle eut un fils de Felix nommé AGRIPPA, qui étant encore jeune périt avec sa femme dans l'embrasement du mont Vesuve sous le regne de Tite, comme nous le dirons en son lieu.

Quant à Berenice la plus âgée de trois sœurs d'Agrippa elle demeura quelque temps veuve après la mort d'Herode, qui étoit tout ensemble son mari & son oncle : mais sur le bruit qui se répandit qu'elle avoit des habitudes criminelles avec son frere, elle fit proposer à POLEMON Roi de Cilicie de l'épouser, & d'embrasser pour cela la religion des Juifs, dans la créance qu'elle

eut que ce seroit le moyen de faire connoître que ce bruit étoit faux. Ce Prince y consentit à cause qu'elle étoit extrêmement riche : mais ils ne furent pas long temps ensemble : car elle le quitta par impudicité à ce que l'on dit ; & se voyant abandonné d'elle il abandonna aussi notre 845.
religion. Mariamne ne fut pas plus vertueuse que ses sœurs. Elle quitta Archelaüs son mari pour épouser DEMETRIUS le plus qualifié & le plus riche de tous les Juifs d'Alexandrie dont il étoit Alabarche. Elle en eut un fils nommé AGRIPPIN : & nous parlerons plus particuliérement de toutes ces personnes.

L'Empereur Claudius mourut après avoir regné treize ans huit mois vingt jours : & quelques-uns ont cru qu'Agrippine sa femme l'avoit fait empoisonner. Elle étoit fille de Germanicus frere de Claudius. Elle avoit épousé en premieres nôces *Domitius Enobarbus* l'un des plus illustres des Romains. Il y avoit déja assez long-temps qu'elle étoit veuve lorsque Claudius l'épousa : & il adopta le fils qu'elle avoit eu de Domitius nommé *Domitius* comme son pere à qui il donna le nom de NERON. Claudius avoit épousé auparavant Messaline qu'il fit mourir par jalousie & en avoit eu BRITANNICUS & * OCTAVIE. Et quant à sa fille ANTONIA qui étoit l'aînée de tous ses enfans, & qu'il avoit eue de Potina l'une de ses autres femmes, il la maria à Neron.

Comme Agrippine craignoit que l'Empire qu'elle vouloit assurer à Neron son fils, ne tombât entre les mains de Britannicus nommé auparavant Germanicus qui étoit déja grand, l'Empereur son mari ne fut pas plutôt mort qu'elle envoya Neron dans le camp des gardes pretoriennes conduit par *Burrus* leur Colonel, par les autres principaux officiers & par les affranchis 846.

* Il y a faute dans le Grec ; car c'est une fille nommée octavie & non pas un fils nommé octavius comme Tacite dit & que la suite le fait voir.

* Il y a faute aussi dans le Grec qui nomme cette autre fille Octavie au lieu qu'elle se nommoit Antonia. *Tacite* le rapporte.

de Claudius qui étoient en plus grand crédit : & là il fut déclaré Empereur. L'une des premieres choses qu'il fit après avoir été elevé à cette souveraine puissance fut de faire empoisonner secrettement Britannicus. Quelques années après il fit tuer ouvertement sa propre mere, & la recompensa ainsi de lui avoir non seulement donné la vie, mais de l'avoir fait regner sur la plus grande partie du monde. Il fit aussi mourir Octavie sa femme, fille de l'Empereur Claudius, & plusieurs personnes très-illustres en les accusant d'avoir conspiré contre lui : mais je n'entrerai point dans ce particulier, parce qu'il n'y a pas manque d'historiens qui ont écrit les actions de ce Prince, dont les uns ont parlé en sa faveur à cause qu'il leur avoit fait du bien, & les autres ont déchiré sa mémoire d'une maniere outrageuse par la haine qu'ils avoient pour lui, sans craindre non plus que les premiers de blesser la vérité. Mais je ne m'en étonne pas, puisque ceux qui ont écrit l'histoire des Empereurs précédens en ont usé de la même sorte, quoiqu'étant venus si long-temps depuis eux ils ne pouvoient avoir sujet de les aimer ou de les haïr. Pour moi qui suis resolu de ne m'éloigner jamais de la vérité, je me contenterai de toucher seulement en passant ce qui regarde mon sujet ; & ne traiterai particulierement que ce qui importe à notre nation, sans dissimuler les fautes que nous avons faites, non plus que les maux qui nous en sont arrivez. Il faut maintenant reprendre la suite de mon histoire.

847. Azize Roi des Emezeniens étant mort en la premiere année du régne de Neron, son frere lui succéda, & Neron donna la petite Armenie à Aristobule, fils d'Herode, Roi de Chalcide. Il donna aussi à Agrippa une partie de la Galilée,

voulut que Tyberiade & Tarichée lui fussent soumises, comme aussi Juliade qui est delà le Jourdain, & son territoire qui consiste en quatorze villages.

CHAPITRE VI.

Felix Gouverneur de Judée fait assassiner Eleazar Grand Sacrificateur : & ses assassins font d'autres meurtres jusques dans le Temple. Voleurs & faux Prophetes châtiés. Grande contestation entre les Juifs & les habitans de Cesarée. Le Roi Agrippa établit Ismaël Grand Sacrificateur. Violences des Grands Sacrificateurs.

LEs affaires de la Judée alloient toujours alors de mal en pis. Elle étoit pleine de voleurs & de magiciens qui trompoient le peuple, & il ne se passoit point de jour que Felix n'en fît punir quelques-uns. L'un des plus signalés entre ces voleurs étoit *Eleazar* fils de Dineüs, qui étoit suivi d'une grande troupe de gens semblables à lui. Felix l'engagea à le venir trouver sur la parole qu'il lui donna de ne lui point faire de mal; mais il l'envoya prisonnier à Rome. Comme ce Gouverneur haïssoit extrêmemeet JONATAS Grand Sacrificateur, parce qu'il le reprenoit de sa mauvaise conduite de peur que le blâme ne retombât sur lui à cause que ç'avoit été à sa priere que l'Empereur lui avoit donné ce gouvernement, il résolut de s'en défaire, rien n'étant plus insupportable aux méchans que les remontrances. Pour venir à bout de son dessein il promit une grande somme à un nommé *Dora* de Jerusalem que Jonatas croyoit être son intime 848.

ami ; & ce méchant homme l'exécuta par le moyen de quelques-uns de ces voleurs. Ils vinrent dans la ville sous prétexte de devotion avec des poignards cachés sous leurs habits, se mêlerent parmi les serviteurs de Jonathas, & le tuerent. Ces assassins n'ayant point été punis d'un si grand crime ils continuerent à venir de la même sorte aux jours de fête, & se mêlant parmi la foule tuoient ainsi ceux qu'ils haïssoient, ou qu'ils avoient entrepris de tuer pour de l'argent. Ils ne se contentoient pas de commettre ces meurtres dans la ville ; mais par l'une des plus detestables de toutes les impietés & l'un des plus horribles de tous les sacrileges, ils les commettoient même dans le Temple. Qui s'étonnera après cela que Dieu ait regardé Jerusalem d'un œil de colere & que sa sainte maison ayant perdu la pureté qui la rendoit si vénérable, il ait envoyé les Romains pour punir par le fer & par les flâmes cette miserable ville, & emmener ses habitans esclaves avec leurs femmes & leurs enfans pour nous faire rentrer en nous mêmes par un châtiment si terrible ?

849. Lorsque ces voleurs remplissoient ainsi Jerusalem de meurtres, les enchanteurs d'un autre côté trompoient le peuple, & le menoient dans les solitudes en lui promettant de lui faire voir des signes & des prodiges. Mais Felix les châtia bientôt de leur folie : car il en fit prendre & mourir plusieurs. En ce même-temps il vint un homme d'Egypte à Jerusalem qui se vantoit d'être Prophete. Il persuada à un grand nombre de peuple de le suivre sur la montagne des Oliviers qui n'est éloignée de la ville que de cinq stades, &

les assura qu'aussi-tôt qu'il auroit proféré certaines paroles, ils verroient tomber les murs de Jérusalem sans qu'il fût plus besoin de portes pour y entrer. Aussi-tôt que Felix en eût avis il alla les charger avec un grand nombre de gens de guerre ; & il y en eût quatre cens de tués & deux cens pris prisonniers ; mais ce séducteur Egyptien se sauva.

Le châtiment qu'on avoit fait des voleurs, n'étonna point ceux qui restoient : ils continuoient d'exciter le peuple à se revolter contre les Romains, disant qu'il n'y avoit plus moyen de souffrir un joug si insupportable, & ils pilloient & mettoient le feu dans les villages de ceux qui ne les vouloient pas suivre.

Il arriva en ce même temps une grande émotion à Césarée entre les Juifs & les habitans touchant la preséance. Car les Juifs la prétendoient à cause qu'Hérode l'un de leurs Rois avoit bâti cette ville; & les Syriens soutenoient qu'ils devoient être préférés à eux, parce qu'elle subsistoit dès auparavant sous le nom de la Tour de Straton, dans un temps où il n'y avoit encore un seul Juif qui y demeurât. Les Gouverneurs des provinces prirent connoissance de ce différend, & firent battre de verges ceux qui avoient été de part & d'autre les auteurs de la sédition. Mais les Juifs qui se confioient en leurs richesses recommencerent à mépriser & à maltraiter de paroles le Syriens. Or comme parmi ces derniers il y en avoit plusieurs de Césarée & de Sebaste qui servoient dans les troupes Romaines, ils ne leur répondoient pas moins insolemment. Des paroles ou en vint aux coups de pierres, & il y en eût plusieurs de tués & de blessés de part & d'autre : mais les Juifs eurent l'avantage. Felix voyant que cette contestation 850.

étoit passée jusques à une espece de guerre il pria les Juifs de se modérer ; & comme ils ne lui obéissoient point, il envoya des troupes contre eux qui en tuerent & prirent un assez grand nombre, & pillerent, sans qu'il les en empêchât, quelques maisons où ils trouverent de grandes richesses. Les plus considérables & les plus sages des Juifs voyant un si grand désordre & en appréhendant les suites, prierent Felix de commander aux soldats de se retirer pour donner le loisir à ceux qui s'étoient laissé aller inconsidéremment à leur passion de rentrer en eux-mêmes sans porter les choses plus avant; & il le leur accorda.

351. En ce même-temps le Roi Agrippa donna la grande sacrificature à ISMAEL fils de Phabée, & les Souverains Sacrificateurs entrerent alors en contestation avec les Sacrificateurs ordinaires & les principaux de Jérusalem. Tous se faisoient accompagner par des gens armés qu'ils choisissoient entre les plus séditieux & les plus déterminés. Ils commençoient par se dire des injures, & en venoient ensuite aux coups de pierre sans que personne se mit en devoir de les séparer, & il sembloit qu'il n'y eût point de Magistrats dans la ville qui eussent droit de les empêcher de faire avec une pleine liberté tout ce qu'il leur plaisoit. L'impudence & l'audace des Grands Sacrificateurs passa si avant qu'ils envoyoient leurs gens dans les granges enlever les décimes qui appartenoient aux Sacrificateurs, dont quelques-uns étoient si pauvres qu'ils mouroient de faim, tant la justice étoit alors foulée aux pieds par la violence de ces factieux.

CHAP.

CHAPITRE VII.

Festus succede à Felix au gouvernement de la Judée. Les habitans de Cesarée obtiennent de l'Empéreur Néron la révocation du droit de bourgeoisie que les Juifs avoient dans cette ville. Le Roi Agrippa fait bâtir un appartement d'où l'on voyoit ce qui se faisoit à l'entour du Temple. Ceux de Jérusalem font faire un très-grand mur pour l'en empêcher, & obtiennent de l'Empéreur qu'il subsisteroit.

PORCIUS FESTUS ayant été envoyé par l'Empéreur Néron pour succéder à Felix dans le gouvernement de la Judée, les Juifs de Césarée députerent à Rome pour accuser Felix; & il auroit sans doute été puni des mauvais traitemens qu'il avoit fait aux Juifs, si Néron ne lui eût pardonné à la priere de Pallas son frere, qui étoit alors en grand crédit auprès de lui. Deux des principaux Syriens de Césarée gagnerent par une grande somme d'argent *Beryllée*, qui ayant été précepteur de Néron, étoit alors son Secretaire pour les lettres Grecques, & en obtinrent une par son moyen, par laquelle il révoquoit le droit de bourgeoisie dont les Juifs jouissoient également avec les Syriens dans Césarée. On peut dire que cette lettre a été la cause de nos malheurs : car les Juifs de Césarée furent si irrités, qu'ils s'aigrirent encore davantage, & cette émotion ne cessa point jusqu'à ce que l'on en fût venu à la guerre. 852.

Lorsque Festus arriva en Judée, il la trouva dans un état déplorable par les maux que ces 853.

voleurs y faisoient. Ils pilloient & mettoient le feu par-tout, & l'on donnoit le nom de Sicaire aux plur cruels d'entr'eux, dont le nombre étoit fort grand, à cause qu'ils portoient de courtes épées comme celles des Perses, & courbées comme les poignards que les Romains nomment Siques. Ils remplissoient tout de meurtres, & se mêlant comme nous l'avons dit, dans les jours de fête avec le peuple qui venoit de tous côtés à Jérusalem par dévotion, ils tuoient impunément qui bon leur sembloit. Ils attaquoient même les villages de ceux qu'ils haïssoient, les pilloient & y mettoient le feu.

854. Un imposteur qui faisoit profession de magie mena quantité de gens avec lui dans le désert, en leur promettant de les délivrer de toutes sortes de maux. Festus envoya contr'eux de la cavalerie & de l'infanterie qui les dissiperent tous.

855. Le Roi Agrippa fit alors bâtir un très-grand appartement auprès du portique du palais royal de Jérusalem, qui étoit un ouvrage des Princes Asmonéens ; & comme ce lieu étoit fort élevé, la vue en étoit extrêmement belle ; car on découvroit de là toute la ville, & Agrippa pouvoit voir de sa chambre tout ce qui se faisoit alentour du Temple. Les principaux de Jérusalem en furent très mécontens, parce que nos loix ne permettent pas de voir ce qui se passe dans le Temple, & particuliérement lors des sacrifices. Pour l'empêcher, ils firent faire au-dessus des sieges qui étoient dans la partie intérieure du Temple du côté de l'occident, un mur si haut que l'on ne pouvoit plus voir de la chambre du Roi non-seulement ce qui étoit vis-à-vis, mais aussi les galleries qui étoient au dehors du Temple du côté de l'Occident où les Romains faisoient garde aux jours de fête pour la conser-

vation du Temple. Agrippa en fut très-offensé, & Festus le fut encore davantage. Il leur commanda d'abattre ce mur : mais ils le prierent de leur permettre de députer vers l'Empereur, parce que la mort leur seroit plus douce que de voir ruiner quelque partie du Temple. Il le leur accorda, & ils envoyerent à Rome dix des principaux habitans avec Ismaël, Grand Sacrificateur, & *Chelcias*, garde du sacré trésor. Néron les entendit; & l'Impératrice Poppéa sa femme, qui avoit de la piété, s'étant employée pour eux auprès de lui, non-seulement il leur pardonna en sa faveur ce qu'ils avoient fait, mais il leur accorda que le mur qu'ils avoient bâti demeureroit. Cette Princesse laissa retourner dix autres Députés, & retint seulement comme pour ôtages Ismaël & Chelcias. Le Roi Agrippa donna ensuite la grande sacrificature à JOSEPH, surnommé Caby, fils de Simon, Grand Sacrificateur.

CHAPITRE VIII.

Albinus succéda à Festus au gouvernement de la Judée, & le Roi Agrippa donne & ôte diverses fois la grande sacrificature. Ananias, Grand Sacrificateur, fait mourir Saint Jacques. Agrippa agrandit & embellit la ville de Césarée de Philippes, & la nomme Néroniade. Graces qu'il accorde aux Lévites. Suite de tous les Grands Sacrificateurs depuis Aaron.

FEstus étant mort, Néron donna le gouvernement de la Judée à ALBINUS, & le Roi Agrippa ôta la grande sacrificature à Joseph pour la donner à ANANUS, fils d'Ananus. Cet 856.

Ananus le pere a été considéré comme l'un des plus heureux hommes du monde ; car il jouit autant qu'il voulut de cette grande dignité, & eut cinq fils qui la posséderent tous après lui ; ce qui n'est jamais arrivé à nul autre. Ananus, l'un d'eux dont nous parlons maintenant, étoit un homme audacieux & entreprenant, & de la Secte des Saducéens, qui, comme nous l'avons dit, sont les plus severes de tous les Juifs & les plus rigoureux dans leurs jugemens. Il prit le temps de la mort de Festus & qu'Albinius n'étoit pas encore arrivé pour assembler un conseil devant lequel il fit venir JACQUES, frere de JESUS, nommé CHRIST, & quelques autres, les accusa d'avoir contrevenu à la foi, & les fit condamner à être lapidés. Cette action déplut extrêmement à tous ceux des habitans de Jérusalem qui avoient de la piété & un véritable amour pour l'observarion de nos loix. Ils envoyerent secrettement vers le Roi Agrippa pour le prier de mander à Ananus de n'entreprendre plus rien de semblable, ce qu'il avoit fait ne se pouvant excuser. Quelques-uns d'eux allerent au devant d'Albinus, qui étoit alors parti d'Alexandrie, pour l'informer de ce qui s'étoit passé, & lui représenter qu'Ananus n'avoit pu ni dû assembler ce conseil sans sa permission. Il entra dans ce sentiment, & écrivit à Ananus avec colere & avec menaces de le faire châtier. Agrippa le voyant si irrité contre lui, lui ôta la grande sacrificature qu'il n'avoit exercée que quatre mois, & la donna á JESUS, fils de Damneus.

857. Lors qu'Albinus fut arrivé à Jérusalem, il employa tous ses soins pour rendre le calme à la province par la mort d'une grande partie de ces voleurs. En ce même temps *Ananias*, qui étoit un Sacrificateur de grand mérite, gagnoit

le cœur de tout le monde. Il n'y avoit personne qui ne l'honorât à cause de sa libéralité, & il ne se passoit point de jour qu'il ne fît des présens à Albinus & au Grand Sacrificateur. Mais il avoit des serviteurs si méchans, qu'ils alloient dans les granges avec d'autres qui ne valoient pas mieux qu'eux, prendre de force les décimes qui appartenoient aux Sacrificateurs, & ils battoient ceux qui refusoient de les leur donner. D'autres faisoient aussi la même chose : & ainsi les Sacrificateurs qui n'avoient point d'autre moyen de vivre, se trouvoient réduits à la derniere extrêmité, sans que personne y donnât ordre.

Une fête étant arrivée, ces assassins dont nous avons parlé entrerent de nuit dans la ville & prirent le Secretaire d'un Officier d'armée, qui étoit fils du Sacrificateur Ananias, le lierent, l'emmenerent, & envoyerent dire à son pere qu'ils le relâcheroient pourvu qu'il obtînt d'Albinius de mettre en liberté dix de leurs compagnons qu'il retenoit prisonniers. Cet artifice leur réussit : car Albinus voyant la nécessité où Ananias se trouvoit de lui faire cette priere, la lui accorda : & cela fut cause de beaucoup de maux, parce que ces voleurs trouvoient toujours des inventions pour prendre des parens d'Ananias, & ne les rendoient que par de semblables échanges. Ainsi leur nombre s'accrut encore de beaucoup ; & leur audaçe s'augmentant à proportion, ils faisoient mille maux dant tout le pays.

Le Roi Agrippa accrut alors la ville de Césarée de Philippes, & la nomma Néroniade en l'honneur de Néron. Il fit bâtir aussi à Berite un magnifique théâtre où il donnoit tous les ans des spectacles au Peuple, fit distribuer 858.

du blé & de l'huile aux habitans, & pour embellir cette ville, il y fit porter la plus grande partie de tout ce qu'il y avoit de plus rare dans le reste de son royaume, & quantité de superbes statues des plus grands personnages de l'antiquité. Cette magnificence le rendit odieux à ses sujets, parce qu'ils ne pouvoient souffrir qu'il dépouillât ainsi leurs villes de leurs plus grands ornemens pour en embellir une ville étrangere.

859. Ce Prince ôta la grande sacrificature à Jesus, fils de Damneus, pour la donner à JESUS, fils de Gamaliel. Mais comme il ne la quitta pas volontairement, cela produisit entr'eux une très-grande querelle. Ils se faisoient accompagner de gens déterminés, en venoient souvent aux injures, & des injures aux coups.

860. Ananias continuoit toujours à être le plus considérable de tous les Sacrificateurs, tant par ses grandes richesses que par sa libéralité, qui lui acqueroit de plus en plus des amis.

Costobare & *Saül* avoient aussi avec eux un assez grand nombre de gens de guerre ; & ce qu'ils étoient de sang Royal & ainsi parens du Roi les rendoit considérables : mais ils étoient violens & toujours prêts à opprimer les plus foibles. Ce fut principalement alors que commença la ruine de notre nation, les choses allant toujours de mal en pis.

861. Lors qu'Albinus apprit que Gessius FLORUS venoit pour lui succéder, il affecta de paroître vouloir obliger les habitans de Jérusalem. Ainsi il se fit amener tous les prisonniers, condamna à la mort ceux qui se trouverent convaincus de crimes capitaux, renvoya en prison ceux qui n'y avoient été mis que pour des choses assez legeres, & les fit sortir ensuite pour de l'argent.

Ainsi il vuida les prisons, & en même-temps tout le pays fut rempli de voleurs.

Ceux de la Tribu de Lévi, dont la fonction étoit de chanter des hymnes à la louange de Dieu, obtinrent du Roi Agrippa de faire ordonner dans son conseil qu'ils pourroient porter l'étole de lin, ce qui n'étoit permis qu'aux Sacrificateurs. Ils lui représenterent pour ce sujet, que n'ayant jamais joui de cette grace, il lui seroit glorieux de la leur faire. Mais il permit en même-temps à l'autre partie de cette Tribu qui étoit employée au service du Temple de chanter comme les autres des hymnes & des cantiques. Toutes ces choses étoient contraires à nos loix, & elles n'ont jamais été violées sans que Dieu en ait fait un severe châtiment. 862.

Les ouvrages du Temple étoient alors achevés, & ainsi dix-huit mille ouvriers qu'on y employoit & qu'on payoit ponctuellement, se trouvant sans occupation, les habitans de Jérusalem voulurent leur donner moyen de vivre; & comme ils ne desiroient rien mettre en réserve de tout le sacré trésor, de peur que les Romains ne s'en saisissent, ils proposerent au Roi Agrippa de rebâtir la galerie qui étoit du côté de l'occident. Cette galerie étoit hors le Temple dans une vallée si profonde, que ses murs avoient quatre cens coudées de haut, & étoient bâtis de pierres quarrées très-blanches, longues de vingt coudées, & épaisses de six : ce qui étoit un ouvrage de Salomon, qui le premier a bâti le Temple. Mais Agrippa, à qui l'Empéreur Claudius s'étoit remis de tout ce qui regardoit les reparations de ce sacré bâtiment, considérant la grandeur de l'entreprise tant par le temps que par la quantité d'argent qu'il fau- 863.

droit y employer, & que les plus grands ouvrages se détruisent facilement, il ne put se resoudre à leur accorder cette demande ; mais il leur permit, s'ils le vouloient, de faire paver leur ville de pierres blanches.

Ce Prince ôta ensuite la grande sacrificature à Jesus, fils de Gamaliel, & la donna à MATHIAS, fils de Théophile, sous le Pontificat duquel la guerre des Juifs commença.

864. J'estime à propos de rapporter ici l'origine des Grands Sacrificateurs, & qui sont ceux qui ont été élevés à cet honneur jusqu'à la fin de cette guerre. Le premier a été Aaron, frere de Moïse. Ses enfans lui succéderent ; & cette grande dignité est toujours demeurée dans leur race, sans que nuls autres que ceux qui en sont descendus, ni même les Rois, ayent été reçus à l'exercer. Il y en a eu quatre-vingt-trois depuis Aaron jusques à Phanasus, que les séditieux établirent dans cette charge, & treize d'entr'eux l'ont possédée depuis le temps que Moïse éleva un tabernacle à Dieu dans le désert jusqu'à ce que le Peuple fût entré dans la Judée où Salomon bâtit le Temple ; car au commencement on ne pourvoyoit à cette dignité qu'aprés la mort de ceux qui la possédoient ; mais ensuite on en mettoit dès leur vivant d'autres en leur place. Ces treize étoient tous descendus des deux fils d'Aaron, & succéderent les uns aux autres. Le gouvernement de notre nation étoit alors aristocratique. L'autorité fut mise depuis entre les mains d'un seul. Enfin elle passa en la personne des Rois ; & il y avoit six cens douze ans que notre nation étoit sortie d'Egypte sous la conduite de Moïse lorsque Salomon bâtit le Temple.

Dix huit autres Grands Sacrificateurs ſuccéderent à ces treize durant quatre cens ſoixante-ſix ans ſix moix dix jours qui ſe paſſerent ſous le régne des Rois depuis le temps de Salomon juſques à ce que Nabuchodonoſor, Roi de Babylone, après avoir pris Jéruſalem & brûlé le Temple, emmena le peuple captif à Babylone, & avec eux Joſedech, Grand Sacrificateur.

Après une captivité de ſoixante & douze ans, Cyrus, Roi de Perſe, permit aux Juifs de retourner en leur pays, & de rebâtir le Temple, Jeſus, fils de Joſedech, étant alors Grand Sacrificateur. Quinze de ſes deſcendans, tous Grands Sacrificateurs comme lui, ont durant quatre cens quatorze ans gouverné la République juſqu'à ce que le Roi Antiochus Eupator & Lyſias, Général de ſon armée, ayant fait mourir dans Béroé Onias, Grand Sacrificateur, donnerent cette charge à Jacim, qui étoit bien de la race d'Aaron, mais non pas de la même famille, qui la poſſédoit auparavant, & en priverent ainſi le fils d'Onias, qui portoit ſon même nom. Ce jeune Onias s'en alla en Egypte, où s'étant mis aux bonnes graces du Roi Ptolomée Philometor & de la Reine Cléopatre ſa femme, ils lui permirent de bâtir auprès d'Heliopolis un Temple ſemblable à celui de Jéruſalem, dont il fut établi Grand Sacrificateur, comme nous l'avons vu ci-devant. Jacim étant mort au bout de trois ans, la grande ſacrificature demeura vacante durant ſept ans. Mais lorſque notre nation ſe fut révoltée contre les Macédoniens, & qu'elle eut choiſi pour Princes ceux de la famille des Aſmonéens, * Jonathas, l'un d'eux, fut choiſi par un commun conſentement pour remplir cette grande dignité. Il l'exerça durant ſept ans, & Tryphon l'ayant fait mourir par trahi-

* Il y a faute dans le Grec; car il

doit y avoir Judas & non pas Jonathas, comme il se voit par l'article 491 Mais ce qui est dit ensuite de Jonathas est vrai, comme il se voit par les articles 425 & 529.

son, Simon son frere lui succéda. Ce Simon ayant été assassiné par son gendre dans un festin, Hircan son fils fut élevé à cet honueur. Il le posséda durant trente & un an, & mourut dans une grande vieillesse. Judas son fils, surnommé Aristobule, lui succéda, & fut le premier qui prit la qualité de Roi. Il ne régna qu'un an, & Alexandre son frere lui succéda au Royaume & à la grande Sacrificature. Il régna vingt-sept ans, & laissa en mourant Alexandra sa femme, Régente, avec pouvoir d'établir dans sa charge de Grand Sacrificateur celui de ses fils qu'elle voudroit. Elle la donna à Hircan, qui l'exerça durant les neufs années qu'elle régna : mais lorsqu'elle fut morte, Aristobule son frere, qui étoit plus jeune que lui, lui fit la guerre, le vainquit, le réduisit à passer une vie privée, & usurpa tout ensemble le Royaume & la grande sacrificature. Il jouit durant trois ans trois mois de l'un & de l'autre : mais Pompée, après avoir pris Jérusalem de force, le mena prisonnier à Rome avec ses enfans & rétablit Hircan dans la charge de Grand Sacrificateur & de Prince des Juifs, sans toutefois lui donner la qualité de Roi. Il en jouit durant vingt-trois ans, outre les neuf ans dont nous avons parlé : mais au bout de ce temps Parochus & Barzapharnés, Général de l'armée des Parthes, vinrent de delà l'Eufrate, lui firent la guerre, l'emmenerent prisonnier, & établirent Roi des Juifs Antigone, fils d'Aristobule. Trois ans trois mois après ce Prince fut pris de force dans Jérusalem par Hérode & par Sosius, & ils l'envoyerent à Antoine, qui lui fit trancher la tête dans Antioche.

Hérode ayant été établi Roi par les Romains, il ne choisit plus pour Grands Sacrificateurs ceux de la race des Asmonéens ; mais honoroit

indifféramment de cette charge des Sacrificateurs, & même des moins considérables, excepté quand il la donna à Aristobule, petit-fils d'Hircan, pris par les Parthes, & frere de Mariamne sa femme, à cause de l'affection que le peuple lui portoit, & du respect que l'on conservoit pour la mémoire d'Hircan. Mais l'inclination qu'il voyoit que tout le monde avoit pour ce jeune Prince lui ayant donné de la crainte, il le fit noyer à Jéricho en la maniere que nous l'avons dit, & ne voulut plus élever à cet honneur aucun de la race des Asmonéens. Archelaüs, fils d'Hérode, & les Romains qui devinrent ensuite les maîtres de la Judée, en userent de la même sorte. Ainsi durant les cent sept ans qui se passerent depuis le commencement du régne d'Hérode, jusques au temps que Tite brûla Jérusalem & le Temple, il y eut vingt-huit Grands Sacrificateurs, dont quelques-uns exercerent cette charge sous le régne d'Hérode. Après la mort d'Hérode & d'Archelaüs, la maniere de gouverner parmi ceux de notre nation retomba en aristocratie : & c'étoient les Grands Sacrificateurs qui avoient la principale autorité.



CHAPITRE IX.

Florus succede à Albinus au gouvernement de la Judée, & son avarice & sa cruauté sont cause de la guerre des Juifs contre les Romains. Fin de cette Histoire.

865. GEssius FLORUS, qui étoit de Clamozene, fut pour le malheur de notre nation choisi par Néron pour succéder à Albinus au gouvernement de la Judée : & *Cléopatre*, sa femme qu'il amena avec lui, & qui ne lui cédoit point en méchanceté, lui avoit fait obtenir cette faveur par le moyen de l'Impératrice Poppéa, qui avoit de l'affection pour elle. Il abusa si insolemment de son pouvoir, que l'on regretta Albinus : car au lieu que celui là se cachoit pour faire du mal, Florus en faisoit vanité. Il sembloit qu'il n'eût été envoyé que pour faire triompher l'injustice & couvrir d'outrages notre nation. Ses voleries & ses cruautés n'avoient point de bornes : Son cœur étoit insensible à la piété, les grands gains ne lui faisoient pas négliger les petits : il prenoit par-tout : il prenoit tout : il partageoit même avec les voleurs, & leur vendoit à ce prix l'impunité de leurs crimes. Ainsi les maux que souffroient les Juifs alloient au-delà de toute créance. Ils étoient contraints d'abandonner leur pays & leurs saintes cérémonies pour s'enfuir chez les étrangers, & il n'y en avoit point de si barbares avec qui ils ne pussent vivre plus en repos. Que dirai-je davantage ? n'est-ce pas tout dire que de dire que Florus nous a contraint de prendre les armes contre les Romains pour

périr plutôt tous ensemble & tout d'un coup, que l'un après l'autre & separément sous un gouvernement si insupportable ? Ainsi deux ans après que ce tyrannique Gouverneur fut venu dans la Judée en la douzieme année du regne de Néron, cette funeste guerre commença, & ceux qui auront la curiosité d'apprendre particuliérement tout ce qui s'y est passé, n'auront qu'à lire l'histoire que nous en avons écrite.

Je finirai donc ici celle des Antiquités de no- 866.
tre nation, qui traite de ce qui s'est passé depuis la création du monde jusques à cette douzieme année du regne de Néron. On y peut voir tout ce qui est arrivé aux Juifs durant tant de siecles, tant dans l'Egypte que dans la Palestine, & en la Syrie : ce qu'ils ont souffert sous les Assyriens & les Babyloniens : de quelle sorte ils ont été traités par les Perses & par les Macédoniens, & enfin par les Romains. J'y ai aussi rapporté la suite de tous les Grands Sacrificateurs durant deux mille ans, toutes les actions de nos Rois, & de ceux qui lors qu'il n'y avoit point de Rois ont eu la suprême autorité selon que je l'ai trouvé écrit dans les livres saints, comme je l'avois promis au commencement de cet ouvrage.

J'ose assurer que nul autre, soit Juif ou étranger, n'auroit pu donner cette histoire aux Grecs si exactement écrite. Car ceux de ma nation demeurent d'accord que je suis très instruit de tout ce qui regarde nos coutumes & nos mœurs ; & je n'ai pas sujet de plaindre le temps que j'ai employé à apprendre la langue grecque, quoique je ne la prononce pas en perfection ; ce qui nous est très difficile, parce que l'on ne s'y applique pas assez, à cause qu'on n'estime point parmi nous ceux qui apprennent diverses langues. On n'y considere cette étude que comme une

étude profane qui convient autant aux esclaves qu'aux personnes libres, & on ne repute sages que ceux qui ont acquis une si grande connoissance de nos loix & des lettres saintes, qu'ils sont capables de les expliquer : ce qui est une chose si rare, qu'à peine deux ou trois y ont réussi & mérité cette gloire.

867. Je veux espérer que l'on ne trouvera pas mauvais que j'écrive briévement quelque chose de ma race & des principales actions de ma vie pendant qu'il y a encore des personnes vivantes qui peuvent en confirmer ou en contester la vérité : & je finirai par là ces antiquités qui contiennent vingt livres & soixante mille lignes. Que si Dieu me conserve la vie, je rapporterai en abrégé la cause de la guerre, tout ce qui nous est arrivé jusqu'à ce jour qui se rencontre dans la treizieme année du regne de l'Empéreur Domitien, & dans la cinquante-sixieme de mon âge. J'ai promis aussi d'écrire quatre livres des opinions des Juifs, & des sentimens qu'ils ont de Dieu, de son essence, de ses loix, & des choses qu'elles nous permettent ou nous défendent.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES
DU TROISIEME VOLUME
DE L'HISTOIRE DES JUIFS.
LIVRE QUINZIEME.

LIVRE DIX-SEPTIEME.

LIVRE DIX-HUITIEME.

LIVRE DIX-NEUVIEME.

LIVRE VINGTIEME.

Fin de la Table des Chapitres.

AVERTISSEMENT.

LA Table ſuivante ne ſe rapporte pas aux chiffres des pages, mais aux chiffres qui ſont en marge, & qui continuent depuis le commencement du Livre juſqu'à la fin, & dont un ſeul chiffre comprend ſouvent pluſieurs articles lorſqu'ils ne regardent qu'un même ſujet.



TABLE DES MATIERES

CONTENUES

Aux trois Volumes de l'Histoire des Juifs.

A

B

C

E

F.

G

H.

I

Sa

L.

M

N

O

R

S

T

FIN.


INSIGNIA ACADEMIAE HARVARDIANAE CANTAB: NOV: ANGLIAE
VE RI
TAS
The Gift of
Mary Bryant Brandegee
in Memory of
William Fletcher Weld
HARVARD COLLEGE LIBRARY

